

Les Débuts de l'Église Catholique en Orégon



François-Norbert
Blanchet

Augustin-Magloire
Blanchet



FRANÇOIS-NORBERT BLANCHET

Scènes de l'Histoire
de l'Église catholique en Orégon
1838 — 1850

suivies de

AUGUSTIN-MAGLOIRE BLANCHET

Journal de l'Evêque de Walla-Walla
1847 — 1851

ASSOCIATION DES FAMILLES BLANCHET
RIMOUSKI, Q.C.

ISBN : 2-9805186-0-3

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 1996

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 1996

Avant-propos

À l'occasion des fêtes marquant le trois cent cinquantième anniversaire de naissance de Pierre Blanchet, l'Association des familles Blanchet désire faire connaître deux de ses descendants qui se sont illustrés par leur travail missionnaire sur la côte du Pacifique. Il s'agit de Mgr François-Norbert Blanchet et de Mgr Augustin-Magloire Blanchet, deux frères évêques originaires de Saint-Pierre de Montmagny.

François-Norbert se rendit vers cette vaste région désignée globalement sous le nom d'Orégon, en empruntant le territoire canadien. Quelques années plus tard, Augustin-Magloire partit le rejoindre en faisant route par l'Ouest américain. Tous deux ont tenu fidèlement le journal de leur voyage et consigné par écrit leurs principales activités pastorales.

C'est en 1878, dans un journal régional, *The Catholic Sentinel*, que Mgr François-Norbert a d'abord fait paraître ses récits, sous le titre de *Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon*. L'ensemble des articles ont été colligés et publiés en un livre portant le même titre. Jérôme Blanchet en a assumé la traduction française.

Quant au journal et à la correspondance de Mgr Augustin-Magloire, monsieur Georges Aubin de L'Assomption en a fait patiemment la dactylographie à même les manuscrits conservés aux archives de l'archidiocèse de Seattle. Il a enrichi le texte de notes explicatives qui en facilitent la compréhension. Monsieur Aubin a d'ailleurs procédé à la révision méthodique de l'ensemble du travail. Nicole St-Hilaire, o.s.u., a offert le service de sa compétence et de sa diligence à la copie et au traitement du texte. Les cartes géographiques illustrant les voyages des deux évêques ainsi que les notes biographiques du récit de François-Norbert sont extraites de l'édition anglaise des *Ye Galleon Press*, avec l'aimable permission d'Edward J. Kowrach. Au nom de l'Association des familles Blanchet, je remercie sincèrement ces précieux collaborateurs.

À cause de leur vif intérêt, ces textes auraient mérité d'être connus depuis longtemps par la population francophone. C'est donc avec une réelle fierté que je vous propose de marcher pendant quelques heures sur les traces de ces deux missionnaires dont la stature suscite facilement l'admiration.

† *Bertrand Blanchet*
évêque de Rimouski
pour l'Association des familles Blanchet

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

COURTES BIOGRAPHIES DES TROIS ÉVÊQUES PIONNIERS DE LA PROVINCE DE L'ORÉDON

Archevêque F.-N. Blanchet

François-Norbert Blanchet, missionnaire et premier archevêque d'Oregon City, É.-U., fils de Pierre Blanchet, un fermier canadien, est né le 30 septembre 1795 près de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, province de Québec. Après trois années d'études à l'école du village, il alla en 1810, avec son frère Augustin-Magloire, plus tard premier évêque de Walla-Walla et de Nesqualy, au séminaire de Québec où il fut ordonné prêtre le 18 juillet 1819. Il fut mis en poste pendant un an à la cathédrale avant d'être envoyé à Richibucto, Nouveau-Brunswick, comme pasteur chez les Indiens Micmac et les colons acadiens. En 1827, il fut rappelé à Montréal et nommé pasteur de Saint-Joseph-de-Soulanges (Les Cèdres). Pendant l'épidémie de choléra de 1832, il porta secours aux malades avec tant de courage que les protestants de l'endroit lui présentèrent un gage de leur reconnaissance. En 1837, il fut nommé vicaire général par l'évêque Signay pour la mission de l'Orédon, se mit en route le 3 mai 1838 à bord de l'express annuel de la Compagnie de la Baie d'Hudson et arriva à Fort Vancouver le 24 novembre.

Pendant quatre années, lui et le révérend Demers travaillèrent seuls. Ils reçurent ensuite de temps à autre le renfort d'autres prêtres, séculiers et réguliers et des Sœurs de Notre-Dame-de-Namur en Belgique. Le 1^{er} décembre 1843, la mission de l'Orédon devint un vicariat apostolique et l'abbé Blanchet en fut nommé le premier vicaire. Il fut sacré évêque à Montréal le 25 juillet 1845. Il visita l'Europe pour trouver des prêtres et de l'aide financière. Le 24 juillet 1846, le vicariat fut érigé en un archevêché et l'évêque Blanchet fut nommé archevêque d'Oregon City ; son frère Magloire devint évêque de Walla-Walla et l'abbé Demers, évêque de l'île de Vancouver.

L'archevêque était infatigable. Il tint son premier concile provincial en 1848, assista au premier concile plénier à Baltimore en 1852, alla en Amérique du Sud en 1855 et recueillit des fonds pendant deux années au Chili, au Pérou et en Bolivie ; il alla au Canada en 1859 et en revint avec trente et un prêtres et sœurs. Il assista au deuxième concile plénier à Baltimore en 1866 ; le 19 juillet 1869, il célébra le jubilé d'or de son ordination et au mois d'octobre suivant, il partit pour l'Europe afin de prendre part au concile du Vatican en 1870. Lorsque l'évêque Seghers fut nommé son assistant en 1879, il se retira à l'hôpital des Sœurs de la Providence à Portland. Il est l'auteur des « Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon ». En 1880, il démissionna et mourut à Portland, le 18 juin 1883. Il trouva sur la côte du Pacifique un désert tant spirituel que matériel ; après 46 années de service héroïque, il laissa une province ecclésiastique bien organisée. Il sera connu dans l'histoire américaine comme l'apôtre de l'Orédon.

Évêque A.-M.-A. Blanchet

Augustin-Magloire-Alexandre Blanchet, frère du précédent, premier évêque de Walla-Walla et de Nesqualy, État de Washington, É.-U., naquit le 22 août 1797, sur la ferme de son père près du village de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud au Canada. Après avoir fréquenté l'école du village pendant trois années, il fut envoyé à Québec avec son frère François-Norbert, pour continuer ses études. Il fut ordonné le 3 juin 1821. Après une année en tant qu'assistant pasteur à Saint-Gervais, il fut envoyé

comme missionnaire aux Îles-de-la-Madeleine et plus tard à l'Île-du-Cap-Breton. Il donna quatre années de ministère aux provinces du Golfe. Il fut ensuite rappelé au vicariat apostolique de Montréal et fut successivement pasteur de quatre paroisses, dont une où il succéda à son frère aîné. Curé de Saint-Charles-sur-Richelieu, il fut emprisonné lors des troubles de 1837 parce qu'il aurait encouragé les patriotes. En 1846, tandis qu'il était chanoine à la cathédrale de Montréal, il fut nommé évêque du nouveau diocèse de Walla-Walla, qui fait partie de ce qui est maintenant l'État de Washington. Il fut sacré le 27 septembre 1846. Au cours du printemps suivant, il se mit en route, par voie de terre, vers son lointain diocèse en compagnie d'un prêtre, le révérend J.-B.-A. Brouillet et de deux étudiants en théologie. À Pittsburgh, il exprima son intention de devenir un citoyen des États-Unis. À Saint-Louis, le père Ricard se joignit au groupe ainsi que deux diacres et le frère Blanchet qui étaient tous membres de la communauté des Oblats de Marie-Immaculée. Ils arrivèrent à Fort Walla-Walla le 5 septembre 1847. L'évêque s'établit aux Dalles et de là, multiplia ses travaux apostoliques dans tout le vaste territoire placé sous ses soins. Plein de zèle, il fonda des missions, bâtit des églises, fonda des académies et des collèges ; il ouvrit des écoles pour les Indiens, demanda des prêtres au Canada ainsi qu'à l'étranger et il obtint des Sœurs pour des hôpitaux et d'autres institutions.

En 1850, le diocèse de Walla-Walla fut aboli et remplacé par celui de Nesqually, dont le siège était à Fort Vancouver. En 1852, l'évêque assista au premier concile plénier de Baltimore mais la maladie l'empêcha d'assister à celui de Vatican I. En 1879, après trente-deux années de dur labeur dans l'État de Washington, il démissionna de son diocèse et fut nommé évêque titulaire d'Ibora. Il passa ses huit dernières années à prier et à souffrir. Il mourut tranquillement le 25 février 1887 : une fin appropriée à sa vie de sacrifice. On le vénère comme l'apôtre de Washington.

Évêque Modeste Demers

Modeste Demers, l'apôtre de la Colombie-Britannique, est né à Saint-Nicolas, le 11 octobre 1809. Son père, Michel Demers, et sa mère, Rosalie Foucher, étaient deux dignes représentants de la classe agricole canadienne-française. Doté d'une conscience délicate et de dispositions religieuses évidentes, le jeune Demers résolut de devenir prêtre. Il étudia d'abord en privé puis au Séminaire de Québec. Il fut ordonné le 7 février 1836 par l'évêque Signay et, après quatorze mois passés comme prêtre assistant à Trois-Pistoles, il se porta volontaire pour la lointaine mission de l'Orégon où la population blanche, composée majoritairement d'employés canadiens-français de la Compagnie de la Baie d'Hudson, réclamaient à grands cris le ministère d'un prêtre. À Rivière-Rouge, il joignit le vicaire général F.-N. Blanchet. Il arriva à Walla-Walla, le 18 novembre 1838 et se mit tout de suite aux services des plus démunis c'est-à-dire des tribus indiennes qui étaient alors très nombreuses. Il étudia leurs langues et visita leurs foyers régulièrement, prêchant, enseignant la catéchèse aux adultes et baptisant les enfants. Son zèle apostolique le conduisit même le long de la côte de la Colombie-Britannique et, en 1842, il se rendit aussi loin à l'intérieur des terres qu'à Stuart Lake, évangélisant sur son chemin toutes les tribus de l'intérieur de cette province.

Son compagnon, le vicaire général, ayant été élevé à l'épiscopat, l'abbé Demers dut supporter une charge qu'il considérait au-dessus de ses forces. Il fut sacré évêque le 30 novembre 1847 pour l'île de Vancouver. En tant qu'évêque il poursuivit son travail parmi les Indiens, tout en donnant le meilleur de lui-même à la population blanche. En 1858, il s'assura les services des Sœurs de Sainte-Anne qui fondèrent des

écoles à Victoria et ailleurs, et le concours des pères Oblats qui prirent en main l'évangélisation des aborigènes et fondèrent un collège dans la ville de la cathédrale. En 1866, il assista au second concile plénier de Baltimore et, peu après, à celui de Vatican I. Il mourut le 27 juillet 1871, aimé des protestants comme des catholiques, révééré pour sa gentillesse et sa charité envers les pauvres et les humbles.

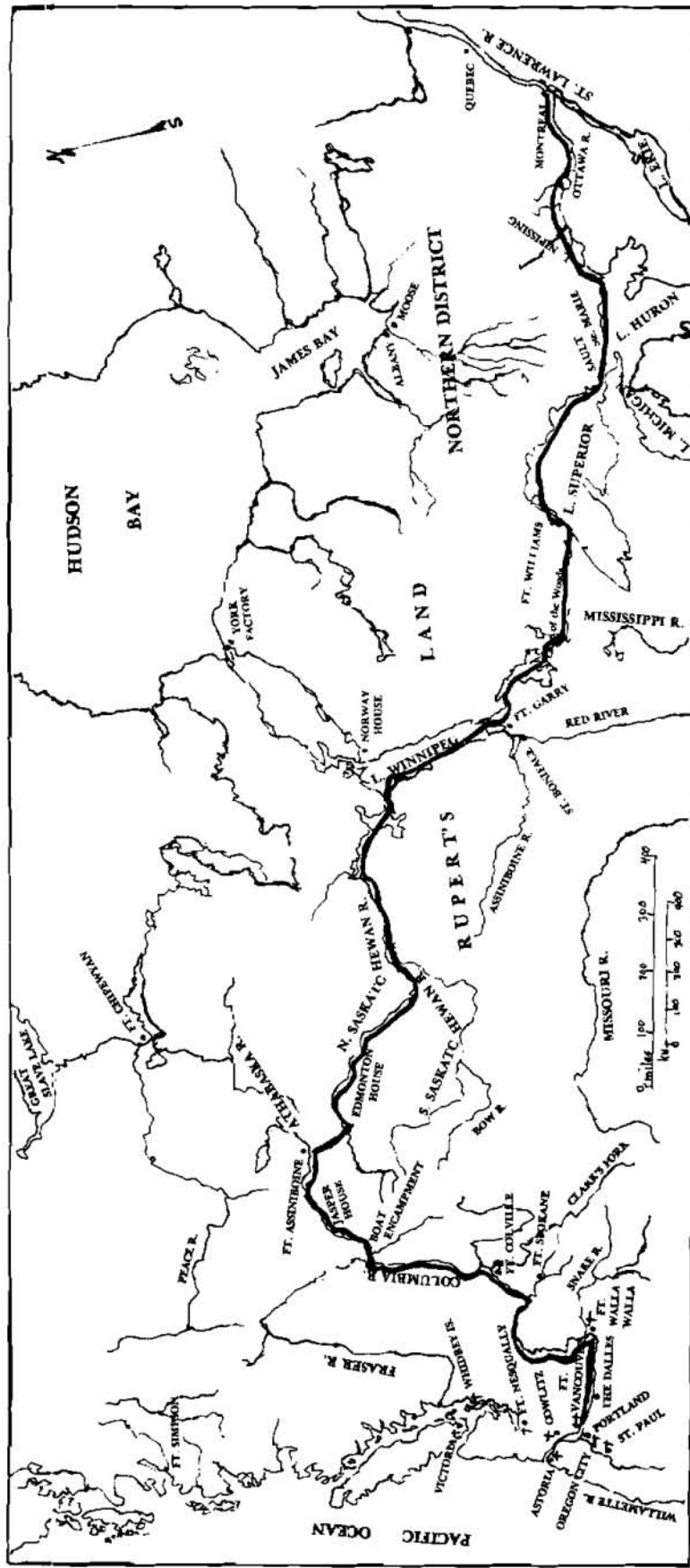
Première partie

FRANÇOIS-NORBERT BLANCHET

Scènes de l'Histoire
de l'Église catholique en Orégon
1838 — 1850

Traduction de
*Historical Sketches of the
Catholic Church in Oregon*

par
JÉRÔME BLANCHET



Trajet effectué par François-Norbert Blanchet lors de son premier voyage en Oregon, en 1838.

PREMIER RÉCIT

(Publié le 7 février 1878)

L'histoire de l'Église catholique, même dans les régions les plus reculées où s'exerce son influence salutaire, est d'un grand intérêt, non seulement pour ceux qui appartiennent à la « communauté de la Foi », mais également pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la civilisation et de la chrétienté. L'histoire de chaque nation comporte une dimension religieuse au même titre que les chapitres, mieux connus et plus étudiés, traitant des développements profanes ; toutefois, alors que les historiens aiment à décrire les triomphes qui jalonnent le sentier des pionniers de nos forêts, ils sont très réticents au sujet du travail effectué par les pionniers de la croix, des épreuves rencontrées par eux et de l'héroïsme dont ils ont fait preuve. Pourtant ces héros qu'animait une foi divine et qui ne possédaient pour toute arme que le symbole de la Rédemption de l'homme pour transporter au loin l'oriflamme de la chrétienté, ont pénétré dans les coins les plus reculés de la terre, guidés par l'infailible voix de Dieu qui les appelait à prendre leur croix et à le suivre jusqu'à ce que ses préceptes soient connus dans le monde entier et ce, « du levant au couchant ».

L'agréable tâche qui est la nôtre consiste donc à soumettre à nos lecteurs un aperçu du labeur de ces pionniers de la croix et des épreuves qu'ils endurèrent durant les premières années de leur lutte pour la plantation des semences du christianisme dans le Grand Nord-Ouest et, ce faisant, nous croyons que tout catholique qui lit attentivement ces récits conservera précieusement en son cœur un souvenir empreint de reconnaissance pour ceux dont le nom s'inscrira au sein de l'immortalité qu'accordent si justement les fidèles aux apôtres de la croix.

La terre a ses héros mais aux missionnaires de l'évangile éternel est réservée une gloire beaucoup plus grande, car ils sont les messagers d'un Roi à qui l'univers sert de tabouret ! C'est pour Le servir que s'accomplissent des actes d'héroïsme à côté desquels tous les faits et gestes de ce monde perdent toute importance. La raison en est évidente : le héros du monde fait étalage de sa valeur pour la seule gloire de ce monde tandis que le missionnaire de la croix est animé des plus hautes et des plus saintes aspirations qui peuvent illuminer l'âme, c'est-à-dire l'espoir de jouir avec le Seigneur de la récompense éternelle promise à ceux qui répandent les semences de la Foi parmi les peuples ne connaissant pas le vrai Dieu.

Voilà donc la noble et haute mission pour laquelle s'engagèrent les pionniers de la croix en Orégon le jour où ils entreprirent de traverser les plaines presque dépourvues du moindre sentier qui séparaient alors l'Atlantique

du Pacifique et, tandis que nous les suivons durant leur long et pénible périple, n'oublions pas de chanter un requiem sur les tombes de ceux partis quérir leur récompense et accordons à ceux qui s'occupent toujours à servir Dieu l'hommage que leur âge vénérable, le caractère sacré de leurs fonctions et la sainteté de leur vie leur accordent à si juste titre.

LES PREMIERS CATHOLIQUES EN ORÉGON

Au moment où le célèbre père Isaac Jogues, missionnaire Jésuite et, plus tard, martyr de la foi, semait les premières semences de la foi parmi les Iroquois sur les rives de la rivière Mohawk en 1642, il ne se doutait pas que le grain de sénevé ainsi semé allait s'épanouir pour devenir un jour un grand arbre dont les branches s'étendraient de l'Atlantique au Pacifique. Cependant, lorsque l'on songe que « le sang des martyrs est la semence de l'Église », il n'y a pas lieu de s'étonner devant une manifestation si miraculeuse de la volonté divine. Il devient clair que le Ciel a accepté les mains mutilées et les membres suppliciés de ces martyres remplis de souffrances comme autant d'holocaustes offerts pour la propagation de la foi dans chaque lopin du continent américain.

Les voyageurs ont également concouru par leur présence en Orégon à répandre le Credo catholique. Ceux-ci furent engagés en grand nombre pour accompagner les quelques expéditions de Lewis et Clark en 1805, de John Jacob Astor en 1810 et celle du Capitaine Hunt en 1811. Treize Canadiens, des catholiques pour la plupart, prirent part à l'expédition de Astor, et beaucoup de ces pionniers s'établirent par la suite dans la vallée de la Willamette (appelée à l'origine Wallamette) où habitaient encore en 1838 Michel La Framboise, Etienne Lucier, Louis Labonté et Joseph Gervais. Après que l'expédition du capitaine Hunt eut rencontré de grandes difficultés au cours de la traversée des plaines, beaucoup de ses membres désertèrent ses rangs et demeurèrent parmi les Indiens. Ce fait explique également la présence d'un certain nombre d'Iroquois vivant parmi les Têtes-Plates en 1816. Beaucoup de Canadiens et d'Iroquois furent aussi engagés par la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson à titre de négociants et de trappeurs dans leurs différents postes de traite à l'ouest des montagnes Rocheuses. Ces intrépides pionniers vécurent une vie d'errance mais, fidèles à leur première éducation, jamais ils n'oublièrent leur foi, malgré toutes les scènes de la vie sauvage qu'ils rencontrèrent. Au contraire, ils cherchèrent le Dieu du salut en priant chaque fois que le danger les menaçait. C'est ainsi que les Indiens qui fréquentaient ces catholiques firent la rencontre du « Dieu de l'homme blanc » et qu'ils entendirent parler des Robes Noires de nombreuses années avant qu'ils ne reçoivent la visite d'un prêtre. Pour

cette raison, c'est aux Canadiens et aux Iroquois que revient l'honneur d'avoir ouvert la voie aux missionnaires catholiques en Orégon.

LES PREMIERS COLONS EN ORÉGON

En 1824, le docteur John McLoughlin, intendant en chef de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut nommé gouverneur des postes de traite de la compagnie dont le bureau principal se trouvait à Vancouver dans le territoire de Washington où on érigea un fort la même année. Il était un homme naturellement noble dans tous les domaines. Son allure imposante, son irréprochable intégrité, son jugement solide et ses excellents principes de justice le qualifiaient mieux que tout autre pour ce poste qu'il occupa en père et ami des Indiens et des Blancs qui cohabitaient la région nord-ouest du Pacifique. Le docteur McLoughlin était l'arbitre vers qui se tournaient et les Indiens et les Blancs pour le règlement de leurs différends. Il était également l'ami auprès de qui ils venaient chercher le réconfort chaque fois qu'ils étaient aux prises avec des difficultés. Ses cendres reposent à l'ombre de la croix de la cathédrale d'Oregon City où il mourut en 1857.

Sous la supervision impartiale de ce bon et grand homme, les affaires de la compagnie de la Baie d'Hudson prospérèrent de manière étonnante. Il préserva la paix entre les Indiens et les employés de la compagnie et établit vingt-huit postes de traite au cours des quatorze années durant lesquelles il présida aux destinées de la corporation qu'il représentait si habilement. Sous la direction du docteur McLoughlin, un certain nombre d'employés de la compagnie dont le contrat d'embauche était expiré, reçurent des vivres et des instruments aratoires pour leur permettre de s'établir dans cette portion de la vallée de la Wallamette que l'on nomme depuis French Prairie (la prairie des Français) et qui, par la suite, devint le noyau d'une grande et prospère colonie catholique. Le docteur offrit également de l'aide à chaque immigrant qui en avait besoin et ses bonnes actions font que l'on classe précieusement son nom aux côtés des pionniers les plus honorés sur les rives du Pacifique.

En 1834, la première vague d'immigrants atteignit la côte de l'Orégon. Ces immigrants comptaient en leur sein un certain nombre de prêtres méthodistes envoyés par le Bureau des Missions Étrangères. En 1836, quelques prêtres presbytériens arrivèrent. Ils furent suivis l'année suivante par un second groupe de prêtres méthodistes qui étaient supposément envoyés en ces lieux afin d'être les premiers à recueillir des âmes pour les vignes du Seigneur mais qui cherchaient en réalité à se procurer de larges étendues de terres, de grands troupeaux de bétail et à accroître leurs nombreuses spéculations

commerciales. Une fois de plus en 1838, on envoya un renfort de missionnaires presbytériens de sorte que, avant l'arrivée des missionnaires catholiques en Orégon, les sectes étaient représentées par vingt-neuf prêtres réguliers en plus d'une nombreuse escorte d'agents, de colporteurs et d'autres membres, hommes et femmes. Ces forces étaient plutôt éparpillées dans le pays; les méthodistes possédaient des établissements au sud de French Prairie dans le comté de Marion et également aux Dalles dans le comté de Wasco. Les presbytériens étaient localisés à Waiilatpu sur la Walla-Walla, parmi une partie des Indiens Cayuse, et aussi à Lapwai sur la Clearwater. En plus de ceux-ci, monsieur Beaver représentait l'Église anglicane à Vancouver en tant qu'aumônier de la Compagnie de la Baie d'Hudson de sorte que le territoire missionnaire était déjà bien occupé avant la venue d'un prêtre catholique. Il importe donc de comprendre la situation afin que le lecteur puisse se rendre compte plus facilement de l'ampleur de l'opposition que durent affronter les pionniers missionnaires de l'Église catholique lorsqu'ils voulurent planter leur croix en Orégon.

Interrompons un instant notre périple sur les traces des porteurs de la croix de l'ouest, afin d'apprendre de sources contemporaines de quelle manière les missionnaires des diverses sectes prêchèrent l'Évangile aux Indiens qu'ils étaient venus convertir. Les premiers ministres protestants quittèrent les États de l'est américain en grande pompe, convaincus qu'ils se rendaient auprès des Indiens Têtes-Plates dans le but de faire adopter à ces derniers ainsi qu'à toutes les tribus avoisinantes la Bible comme code spirituel. Cependant, après quelques très brèves tribulations, ces messieurs trouvèrent la situation moins agréable qu'ils ne l'avaient espéré et ils abandonnèrent les Têtes-Plates à leur triste sort. Monsieur Townsend, dont l'ouvrage est notre référence sur ce point, raconte comment, après avoir voyagé quelque temps en compagnie de ces « missionnaires », il s'aperçut que l'objectif de leur expédition vers l'ouest n'était pas tant « la propagation du christianisme parmi les Indiens que le plaisir de voir un nouveau pays et de participer à des aventures en terre étrangère. » Ils avouèrent franchement à monsieur Townsend que les moyens de subsistance dans une région si éloignée et si difficile d'accès étaient, à tout le moins, incertains. De sorte que, ne pouvant être assurés d'un garde-manger bien garni, ces propagateurs de l'erreur protestante plièrent tranquillement leurs tentes et laissèrent les Têtes-Plates au milieu de la noirceur païenne dans laquelle ils les avaient trouvés enracinés. Ces touristes étaient bien loin de se douter, lorsqu'ils abandonnèrent ces pauvres Indiens, que ceux qui viendraient après eux ne délaisseraient jamais cette mission reçue du ciel et qu'ils diraient tel saint Paul : « Même à cet instant, nous sommes affamés, assoiffés, nus, maltraités et vagabonds ». Ces autres étaient les missionnaires catholiques dont le travail, une fois entrepris, ne

fut jamais abandonné. Leurs efforts furent couronnés de succès, tant et si bien que toute la tribu des Têtes-Plates embassa la foi catholique et compte aujourd'hui parmi les nations les plus heureuses et les plus prospères de toute la république.

Dans nul autre pays, jamais « missionnaire » ne fut envoyé afin de représenter les diverses sectes sous de plus favorables auspices que ces dames et messieurs membres de l'Église épiscopale méthodiste qui s'étaient portés volontaires pour quitter leurs demeures de l'est dans le but d'aller évangéliser les féroces Indiens au cœur des étendues sauvages de l'Orégon. Deux de ces missionnaires relatèrent l'histoire de cette mémorable troupe dans des mots plus véridiques que flatteurs pour leurs compagnons.

Daniel Lee et J. H. Frost étaient deux de ces élus de l'Évangile qu'on envoya « porter la grâce aux Indiens ». Dans leur ouvrage intitulé « Ten Years in Oregon », ils nous donnent un aperçu impartial de la manière dont ces « missionnaires » abandonnèrent le service du Maître pour entrer dans l'esclavage de Mammon. Ces messieurs nous racontent que la mission en Orégon occasionna des dépenses de l'ordre de quarante-deux mille dollars ; ce qui n'est point étonnant quand on sait que soixante-huit personnes étaient rattachées à la mission et que chacune d'elles représentait un respectable alignement de chiffres sur la liste de paie annuelle.

DEUXIÈME RÉCIT

(Publié le 14 février 1878)

Comme nous l'avons déjà vu, le méthodisme, le presbytérianisme et les autres sectes étaient représentés en Orégon dès 1834 par un corps de missionnaires qui eurent été suffisamment nombreux pour convertir tous les Indiens de l'Arizona à l'Alaska, si seulement une mission divine les avait soutenus dans leur labeur. Toutefois, comme le docteur Stephen Olin, LL.D., un évêque méthodiste, nous le raconte, « leur travail eut très peu d'influence sur les Indiens ». Il ajoute même cette déclaration plutôt préjudiciable : « Les missionnaires étaient, dans les faits, engagés principalement dans des affaires profanes. Ils étaient occupés à revendiquer de vastes étendues de terres à la campagne et des lots à la ville pour l'agriculture, le commerce, la forge, les pâturages, l'élevage des chevaux, le débitage du bois et la meunerie. Nous ne croyons pas, ajoute le docteur Olin, que l'histoire des missions chrétiennes fasse état d'un autre spectacle semblable ». Le bon docteur était évidemment ébahi de voir des missionnaires de l'Évangile se transformer en requins convoitant des terres et en trafiquants de chevaux. Il n'est donc pas surprenant qu'il nous dise

que « la mission devient odieuse à la population de plus en plus nombreuse ». Il conclut son témoignage en affirmant que « de tous les Indiens qui entretenaient des relations, quelles qu'elles soient, avec ces hommes, aucun ne reste maintenant ». Voici un témoignage peu flatteur quant au succès des propagandistes protestants et qui provient d'une source elle-même protestante. La maxime voulant qu'il faut dire la vérité au risque de voir le ciel s'écrouler était de toute évidence mise en pratique par l'évêque méthodiste que nous venons de citer. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que les missionnaires qui faisaient des affaires en payant avec de la viande de cheval et des lotissements à la ville et qui avaient « du bétail sur mille collines » soient devenus « odieux » aux colons des environs. Ne nous surprenons pas non plus que les Indiens, au lieu de rechercher la lumière de l'Évangile ainsi représenté par ces saints maquignons, voulurent se retirer dans leurs wigwams d'autrefois, dans la solitude des forêts

*« où coule l'Orégon et où l'on n'entend
que le son de ses eaux impétueuses »*

plutôt que d'affronter une civilisation dont les prêcheurs mêmes cherchaient le royaume dans ce monde malgré les risques qui y sont rattachés.

Le révérend G.C. Nicolay, un ministre de l'Église d'Angleterre, vint en visite dans ce pays en 1843 et laissa ses commentaires sur les missionnaires de la vallée de la Wallamette, dans un ouvrage intitulé « The Oregon Territory ». Son jugement était manifestement impartial et il ne nous livre que ses pensées pour la seule raison qu'il avait été ébranlé en observant le comportement de ces soi-disant missionnaires. Dans le chapitre consacré aux colons en Orégon, cette autorité raconte, avec raison :

« Il est juste et raisonnable qu'un missionnaire en pays non civilisé doit être le présage, non seulement des bénédictions de la religion catholique mais également des bienfaits de la civilisation. Par conséquent, son chemin devrait être suivi par le colon et le fermier, par l'ouvrier et l'artisan, dont l'intelligence supérieure et le savoir méritent une richesse et une indépendance inaccessibles dans leur propre pays du fait qu'ils sont les simples égaux de leurs compatriotes. Cette situation est juste et l'avantage qu'elle confère est incalculable. Le fait que certains habitants de lointains pays possèdent le même avantage n'en diminue pas la valeur. Elle augmente au contraire car elle devient le moyen par lequel ils peuvent s'élever à la même distinction. Par ailleurs, bien que cela soit prévisible et désirable, on a toujours considéré qu'il était juste de se plaindre de ces hommes dont la vie est consacrée au service de Dieu et à la propagation de son Évangile quand ils laissent d'autres occupations interférer avec celle devant être leur préoccupation première ou encore lorsqu'ils cherchent à accroître leur

« capital religieux ». Cette dernière crainte est d'autant plus justifiée si l'influence que leur accordent l'importance de leur devoir et le caractère sacré de leur office est utilisée à des fins politiques ou s'ils enseignent au sujet de notre prochain une autre doctrine que les paroles de l'apôtre qui nous dit : « Recherchez la paix avec tous. » (HEB. XII 14)

« Quand on reviendra sur l'histoire des colons de l'Orégon, tout semblera imputable aux missionnaires américains qui s'y sont établis en raison de leurs propres agissements. Il faut attirer l'attention sur ce fait pour la raison qu'on ne peut écrire un compte rendu satisfaisant sans tenir compte de la colonie de Wallamette et que certainement aucun exposé des affaires de cet endroit ne pourrait être complet sans que l'on fasse allusion à ces faits. Cette accusation est tellement vraie dans les colonies que possèdent ces missionnaires à Okanagan, Walla-Walla, Cowlitz et Nesqually qu'ils accordent toute leur attention à l'agriculture, comme en témoigne le lieutenant Wilkes alors qu'à Wallamette, ils s'abaissent aux rôles de représentants politiques et d'aspirants législateurs. L'histoire de cette colonie en est la preuve. »

Depuis ses débuts la colonie s'agrandissait et lorsque le lieutenant Wilkes la visita en 1841, elle comptait soixante familles qui, dit-il, se composaient de missionnaires américains, de trappeurs et de Canadiens qui étaient auparavant employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. On peut conclure que l'origine de la colonie a été exposée honnêtement grâce à la conclusion à laquelle il était arrivé au sujet de celle-ci. Tous ces gens semblaient bien se porter mais le lieutenant raconte qu'il fut déçu étant donné les rapports qui lui avaient été faits et considérant les avantages que les missionnaires avaient eus, de ne pas trouver la colonie dans un plus grand état d'avancement. Il rend ainsi les missionnaires responsables de la prospérité et du développement de la colonie dans une large mesure, sinon entièrement. Le fait que leurs intentions missionnaires se sont confondues en grande partie à d'autres plus étroitement reliées à l'aisance et au confort est montré encore plus clairement par le compte rendu suivant qu'il donne de la mission wesleyenne : « Les terres de la mission méthodiste sont situées sur les rives de la rivière Wallamette, sur une riche plaine près de belles forêts de chênes et de pins. Environ huit milles les séparent de la mission catholique vers le sud. Leurs champs sont bien entourés et nous avons passé près d'un grand champ de blé qui, avons-nous cru comprendre, était à moitié ensemencé par la récolte de l'année précédente qui avait été perdue par négligence. Les pertes totalisaient près de mille boisseaux et on peut s'attendre à ce que la récolte de cette année rapporte vingt-cinq boisseaux par arpent. Pour ce qui est des locaux de la mission, le manque de soins

nécessaires au bon maintien des choses était évident et l'absence de netteté était très regrettable. Nous avions l'espoir d'apercevoir les Indiens à qui ils inculquaient de bonnes habitudes et à qui ils enseignaient la parole de Dieu mais, à l'exception de quatre serviteurs indiens, nous n'en avons pas vu un seul depuis notre départ de la mission catholique. En réponse à mes questions, on m'informa qu'ils possédaient une école de vingt élèves à quelque dix milles du moulin, qu'il y avait très peu d'Indiens adultes dans le voisinage et que leur intention et leur principal espoir étaient de fonder une colonie afin d'inciter, par leur exemple, les colons à s'installer près d'eux. Ils avaient confiance que ces derniers exerceraient une influence morale et religieuse.

Près des moulins, mal situés et mal administrés, il aperçut vingt membres laïcs de la mission sous la responsabilité d'un administrateur et environ vingt-cinq jeunes Indiens qui, lui dit-on, ne pouvaient pas être visités ou examinés. Ils étaient à peine sortis de l'enfance, déguenillés, à moitié vêtus et pressaient sous les arbres. Il aurait bien pu ajouter : « leur apparence était tout sauf satisfaisante et je dois avouer que ma déception était grande, car j'avais été amené à espérer que l'ordre et la propreté y régneraient au moins étant donné le grand nombre de missionnaires à l'œuvre ici. D'après le nombre de personnes sur les lieux, ce petit endroit avait l'apparence d'une nouvelle colonie profane en plus d'en montrer l'agitation. Ceci devait être le foyer et le centre de la mission mais les missionnaires avaient choisi des terres individuellement pour un total de cent arpents chacun dans l'éventualité où le pays tomberait sous la juridiction du gouvernement américain.

« Animés par de telles opinions et poussés par des intérêts de la sorte, il n'est pas surprenant que ces missionnaires fussent parmi les premiers à réclamer des bouleversements politiques et à amener les discussions et les dissensions qui en résultent. »

Voilà la nature du travail inauguré par ces missionnaires. Ils avaient laissé la côte de l'Atlantique, dans l'illusion qu'ils étaient appelés pour annoncer le salut à ceux vivant dans la noirceur et l'ombre de la mort. Malheureusement leurs propensions mercantiles avaient eu raison de leur ardeur religieuse tant et si bien qu'à la fin, la cause du christianisme s'était échouée sur les écueils du développement.

Les extraits précédents, qui sont tirés de sources protestantes parfaitement impartiales, donneront au simple lecteur une idée très précise des « dures épreuves » endurées par les protestants dans leur soi-disant « travail missionnaire » en Océanie. Mais nous n'avons aucunement épuisé les preuves existantes à ce chapitre, ainsi que nous le raconte l'Honorable Alexander Simpson, dans son livre intitulé « The Oregon Territory »,

lorsqu'il fait allusion aux missions méthodistes et catholiques de la vallée de la Wallamette en disant que « cette dernière était composée d'environ cent familles formant une congrégation très homogène, desservie par Mgr Blanchet, un infatigable prêtre de la foi catholique des plus estimables » alors que la mission méthodiste, ajoute-t-il, « consistait en quatre familles : un pasteur, un chirurgien, un maître d'école et un contremaître agricole ». Évidemment, le bien-être temporel des protestants repus comptait pour une plus large part dans leurs calculs que n'importe quelle des consolations spirituelles qu'ils prétendaient apporter aux Indiens.

TROISIÈME RÉCIT

(Publié le 21 février 1878)

LES PREMIÈRES MISSIONS INDIENNES EN ORÉGON

Délaissions maintenant ces scènes où l'ombre des intérêts matériels pèse si lourdement sur le spirituel pour apprendre combien les Indiens étaient désireux de voir les Robes Noires qu'ils attendaient depuis si longtemps. Cet intéressant fait historique nous est présenté dans le document suivant :

Lettre du très révérend Joseph Rosati, évêque de Saint-Louis, au très révérend père Général de la Compagnie de Jésus à Rome¹.

Saint-Louis, le 20 octobre 1839

Mon très révérend père,

Il y a vingt-trois ans, deux sauvages de la mission iroquoise partirent du Canada, leur patrie, avec vingt-deux autres guerriers, leurs compatriotes, et allèrent s'établir dans un pays situé entre les montagnes qu'on appelle Rocheuses et la mer Pacifique. Ce pays est habité par des nations infidèles, et, en particulier, par celle que les Français connaissent sous le nom de Têtes-Plates. Là ils se marièrent et furent incorporés à la nation indienne. Comme ils étaient bien instruits de la religion catholique que professent les Iroquois convertis par les anciens pères de votre Compagnie, ils ont continué à la pratiquer autant qu'il était en leur pouvoir, l'ont enseignée à leurs femmes et à leurs enfants. Leur zèle est même allé au-delà : devenus apôtres, ils ont jeté les premières semences du catholicisme au milieu des nations infidèles avec lesquelles ils vivent. Ces germes précieux commencent déjà à porter leurs fruits ; car ils ont fait naître dans le cœur de ces sauvages le désir d'avoir des missionnaires pour apprendre d'eux la loi divine.

Il y a huit ou neuf ans (vers 1830), quelques individus de la nation des Têtes-Plates vinrent à Saint-Louis. Le but de leur voyage était de voir si

la religion, dont les vingt-quatre guerriers iroquois parlaient avec tant d'éloges, était en réalité telle qu'ils la dépeignaient, et si, surtout, les nations qui ont la peau blanche (c'est le nom qu'ils donnent aux Européens) l'avaient adoptée et la professaient. Arrivés à Saint-Louis, ils tombèrent malades, firent appeler les Prêtres, et demandèrent instamment par des signes à être baptisés. On s'empressa d'accueillir leur demande et ils reçurent le saint Baptême avec la plus grande dévotion ; puis, prenant le crucifix, ils le couvrirent de baisers affectueux et expirèrent.

Quelques années après (vers 1832), la nation des Têtes-Plates envoya encore à Saint-Louis un Iroquois. Il s'y présenta avec deux de ses enfants qui furent instruits et baptisés par les pères du collège. Il demanda des missionnaires pour ses compatriotes, et partit avec l'espérance qu'un jour le désir de cette nation serait enfin satisfait ; mais, dans le voyage, il fut tué par des sauvages infidèles de la nation des Sioux.

Enfin, une troisième députation est arrivée à Saint-Louis (en 1839) après un long voyage de trois mois. Elle se compose de deux Iroquois chrétiens : ces sauvages, qui savent parler français, nous ont édifiés par leur conduite vraiment exemplaire, et intéressés par leurs discours. Les pères du collège ont entendu leurs confessions, et aujourd'hui ils se sont approchés de la sainte Table, à ma messe, dans l'église cathédrale. Ensuite je leur ai administré le sacrement de Confirmation ; et, dans une allocution qui a précédé et suivi la cérémonie, je me suis réjoui avec eux de leur bonheur, et leur ai donné l'espérance d'avoir bientôt un prêtre.

Ils repartiront demain : un prêtre les suivra le printemps prochain. Des vingt-quatre Iroquois qui émigrèrent autrefois du Canada, quatre seulement vivent encore. Non contents de planter la foi dans ces contrées sauvages, ils l'ont encore défendue contre les entreprises des ministres protestants. Quand ces prétendus missionnaires se sont présentés, nos bons catholiques ont refusé de les accueillir. « Ce ne sont pas les prêtres dont nous vous avons parlé, disaient-ils aux Têtes-Plates, ce ne sont pas les prêtres aux longues robes noires, qui n'ont pas de femme, qui disent la messe, qui portent avec eux le crucifix, etc. » Pour l'amour de Dieu, mon très révérend père, n'abandonnez pas ces âmes !...

Agréez, etc.

Joseph, évêque de Saint-Louis

FONDATION DE LA PREMIÈRE MISSION CATHOLIQUE

La lettre de l'évêque de Saint-Louis aux pères Jésuites, produisit immédiatement le résultat escompté. À peine avaient-ils appris que des

milliers d'âmes réclamaient la présence des vrais disciples de Dieu que les courageux soldats de la croix se mirent au travail, perfectionnant leurs plans afin que le pain de vie puisse être rompu pour les Indiens de l'ouest lointain. On décida que le prêtre Jean De Smet serait l'apôtre qui apporterait la croix aux Têtes-Plates. Après avoir fait les quelques préparatifs nécessaires, il se mit en route pour un long périple au printemps de 1840. Le père De Smet nous a laissé un compte rendu détaillé des épreuves qui l'assaillirent au cours de son voyage dans des récits sur les missions de l'ouest que l'on lit encore, après tant d'années, avec le même intérêt dont ils firent l'objet il y a près de quarante ans². Sa mission dura deux mois et eut comme résultat la conversion de six cents Têtes-Plates. Il trouva les Indiens si bien disposés à recevoir la Parole de Vie qu'il retourna à Saint-Louis afin de s'assurer les services de deux prêtres de plus, étant donné l'ampleur du travail qui s'ouvrait à eux.

Le père De Smet et les deux autres pères Jésuites repartirent par conséquent chez les Têtes-Plates en 1841, emportant avec eux plusieurs articles nécessaires à la fondation d'une mission permanente. Après peu de temps, il eut la satisfaction de voir l'emblème du christianisme flotter au-dessus de la petite église qui marquait l'ouverture de la mission de Sainte-Marie des montagnes Rocheuses.

ORIGINES DE LA MISSION CANADIENNE EN ORÉGON ANTÉRIEURE À CELLE DES TÊTES-PLATES

Pendant ce temps, les Canadiens établis dans la vallée de la Wallamette commencèrent à désirer ardemment la présence d'un prêtre parmi eux. L'évêque le plus près à qui ils pouvaient s'adresser était le vénérable prélat de Rivière-Rouge. Ils lui envoyèrent deux pétitions, la première datée du 3 juillet 1834 et la seconde, du 23 février 1835, dans lesquelles ils réclamaient sincèrement quelques prêtres. Dans sa réponse du 8 juillet 1835, l'évêque, s'adressant au gouverneur, demandait à celui-ci de leur faire parvenir sa lettre. Ces documents sont trop précieux et trop intéressants pour être omis. C'est pourquoi nous les joignons à notre récit.

L'évêque de Juliopolis au docteur John McLoughlin³ :

Rivière-Rouge, le 6 juin 1835

À monsieur le docteur J. McLoughlin.

Monsieur : J'ai reçu l'hiver dernier, puis ce printemps, une pétition de la part de certaines familles libres établies près de la rivière Wallamette. Elles demandent qu'on leur envoie des missionnaires afin d'instruire leurs enfants ainsi qu'eux-mêmes. J'ai l'intention de faire tout en mon

pouvoir pour exaucer leur vœu le plus tôt possible. Je ne dispose d'aucun prêtre à Rivière-Rouge mais je me rendrai cette année en Europe et je tenterai d'obtenir les moyens de connaître Dieu pour ces gens libres et, par la suite, pour les Indiens. Je joins à cette lettre une réponse à la pétition que j'ai reçue ; je vous demande de la leur remettre. J'y ajoute quelques notions de catéchisme qui pourraient être utiles à ces gens, s'il s'en trouve parmi eux qui savent lire. Ces gens disent qu'ils sont sous votre protection. Veuillez les inciter à faire de leur mieux et à mériter, par un bon comportement, de recevoir de l'aide pour la faveur qu'ils implorent. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

*J.-N. Provencher
évêque de Juliopolis*

L'évêque de Juliopolis à toutes les familles installées dans la vallée de la rivière Wallamette et les autres catholiques par-delà les montagnes Rocheuses :

Salutations :

J'ai reçu, très chers frères, vos deux pétitions, l'une datée du 3 juillet 1834 et l'autre du 23 février 1835. Les deux réclament des missionnaires afin de vous instruire, vous et vos enfants. Une telle demande provenant de personnes privées de tout soutien religieux, ne pouvait manquer de toucher mon cœur et, si cela était en mon pouvoir, je vous enverrais quelques prêtres cette année-même. Mais je ne dispose d'aucun prêtre à Rivière-Rouge ; il faut aller en chercher au Canada ou d'ailleurs, ce qui demande du temps. J'en ferai mon affaire lors d'un voyage que je ferai cette année au Canada et en Europe. Si mes efforts sont couronnés de succès, je vous enverrai de l'aide.

Mon intention n'est pas de procurer la connaissance de Dieu à vous et à vos enfants seulement, mais également aux nombreuses tribus indiennes parmi lesquelles vous vivez. Je vous exhorte entretemps à mériter, par une bonne conduite, que Dieu veuille bien bénir mon entreprise. Élevez vos enfants de votre mieux. Enseignez-leur ce que vous savez de la religion. Mais n'oubliez pas, mes chers frères, que le bon moyen d'obtenir pour vos enfants et vos épouses quelques notions de Dieu et de la religion que vous pratiquez, est de leur donner le bon exemple en menant une vie équilibrée et exempte des grands désordres qui existent parmi les catholiques qui vivent au-delà des montagnes. Quelle image de Dieu et de votre religion donnez-vous, aux Indiens en particulier, vous qui vous faites appeler serviteurs de ce grand dieu, lorsqu'ils voient chez vous des désordres qui égalent et peut-être surpassent les leurs ? Vous les prévenez ainsi contre notre sainte religion que vous transgressez. Quand cette même religion qui condamne tous les crimes leur sera prêchée, les

Indiens protesteront et feront valoir la mauvaise conduite de ceux qui la professent pour ne pas embrasser notre religion. En recevant cette lettre qui vous annonce que vous obtiendrez bientôt le prêtre que vous semblez désirer si sincèrement, renoncez sur l'heure au péché ; commencez à mener une vie plus en accord avec vos croyances afin que, lors de l'arrivée des missionnaires parmi vous, ils vous trouvent disposés à vous saisir de leurs enseignements et des autres secours religieux qu'ils vous apporteront. Je souhaite que Dieu veuille bien toucher vos cœurs et les changer. Ma plus grande consolation serait d'apprendre plus tard que, dès que cette lettre vous a été lue, vous avez commencé à donner un peu plus d'attention au sujet important de votre salut.

*Dictée à Saint-Boniface de la Rivière-Rouge,
le huitième jour de juin 1835.*

*J.-N. Provencher
évêque de Juliopolis.*

DEMANDE D'UN PASSAGE POUR DEUX PRÊTRES

Le seul moyen de communication entre le Canada et l'Orégon était entre les mains de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui envoyait chaque année un certain nombre de canots chargés de marchandises et que conduisaient un certain nombre de coureurs des bois canadiens. L'évêque de Juliopolis fit donc une demande de passage pour deux prêtres dans l'un des canots en direction de l'Orégon avec l'intention d'établir une colonie dans la vallée de la Wallamette. Le gouverneur et le comité à Londres s'y objectèrent, mais répondirent qu'ils accorderaient le passage à la condition que les prêtres s'établissent près de la rivière Cowlitz. L'évêque de Juliopolis s'étant conformé à cette recommandation, Sir George Simpson écrivit à l'archevêque de Québec que, si deux prêtres étaient prêts à s'embarquer, à Lachine, le 25 avril, pour l'intérieur des terres, un passage leur serait accordé. Ce qui suit est la correspondance à ce sujet :

Lettre de Sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Son Excellence l'archevêque de Québec.

*Maison de la Baie d'Hudson,
Londres, le 17 février 1838*

Monseigneur : J'ai eu l'honneur hier de recevoir une lettre de l'évêque de Juliopolis, datée du 13 octobre 1837 à Rivière-Rouge, dans laquelle on me demande de communiquer avec votre Excellence au sujet de l'envoi de deux prêtres sur le fleuve Columbia dans le but d'établir une mission catholique dans cette partie du pays.

Lorsque l'évêque a mentionné pour la première fois ce sujet, son idée était d'établir la mission sur les rives de la Wallamette, une rivière qui se jette dans le fleuve Columbia au sud. En ce qui concerne l'établissement d'une mission là-bas, le gouverneur, le comité londonien et le conseil de la Baie d'Hudson ont opposé un refus catégorique puisque la souveraineté de ce pays n'est pas encore établie. Cependant l'été dernier, j'ai fait savoir à l'évêque que, s'il voulait établir la mission sur les rives de la rivière Cowlitz ou au portage de la Cowlitz qui se jette dans le fleuve Columbia au nord-ouest et que s'il me donnait son assurance que les missionnaires ne s'installeraient pas du côté sud du fleuve Columbia, mais à l'endroit choisi par les représentants de la compagnie comme le lieu le plus convenable du côté nord, je recommanderais au gouverneur et au comité d'accorder un passage aux prêtres et tout ce qu'il faudrait pour que le but recherché soit couronné de succès sans créer trop d'inconvénients ou entraîner trop de dépenses pour l'administration de la Compagnie.

Dans sa lettre que j'ai reçue hier et à laquelle j'ai déjà fait allusion, l'évêque approuve complètement mes idées et exprime sa volonté d'accepter mes suggestions. Cette lettre, je l'ai envoyée au gouverneur ainsi qu'au comité. On m'a donné comme instruction d'informer votre Excellence que, si les prêtres sont prêts à s'embarquer à Lachine pour l'intérieur des terres vers le 25 avril, un passage leur sera accordé. À leur arrivée à Fort Vancouver, les représentants de la compagnie prendront les mesures nécessaires afin de faciliter l'établissement de la mission et la poursuite de ses buts en général.

J'ai l'honneur d'être, Milord,
le très obéissant serviteur de Votre Excellence

Geo. Simpson

NOMINATION DES MISSIONNAIRES

L'archevêque de Québec n'avait pas plus tôt reçu la lettre précédente qu'il donna immédiatement la responsabilité de la mission de l'Orégon au révérend François-Norbert Blanchet, alors curé des Cèdres, près de Montréal, en lui envoyant des lettres de vicaire général⁴, datées du 17 avril 1838, et des instructions qui portaient la même date. Son compagnon, le révérend Modeste Demers, qui était déjà à Rivière-Rouge serait nommé par l'évêque de Juliopolis. Ces instructions se lisaient comme suit :

Instructions données au Très Révérend F.-N. Blanchet et à l'abbé M. Demers, nommés missionnaires pour cette partie du diocèse de Québec qui est située entre l'océan Pacifique et les montagnes Rocheuses.

Le 17 avril 1838

Mes révérends,

Vous devez considérer que le premier objectif de votre mission est de sortir les Indiens disséminés dans ce pays de la barbarie et des désordres que celle-ci produit.

Votre second objectif est d'offrir vos services aux mauvais chrétiens qui ont adopté les vices des Indiens et qui vivent dans la licence et l'oubli de leurs devoirs.

Convaincus que prêcher l'Évangile est le moyen le plus sûr d'obtenir ces heureux résultats, vous ne manquerez pas une occasion d'en inculquer les principes et les maximes, que ce soit dans vos conversations privées ou vos enseignements en public.

Afin de vous rendre au plus tôt utiles aux indigènes du pays où vous êtes envoyés, vous vous appliquerez, dès votre arrivée, à étudier les langues parlées par les Indiens et tenterez de les réduire en quelques principes généraux de façon à pouvoir publier une grammaire après quelques années passées là-bas.

Vous préparerez au baptême, le plus promptement possible, les femmes infidèles qui vivent en concubinage avec des chrétiens afin de substituer à ces unions irrégulières des mariages légitimes.

Vous accorderez un soin particulier à l'éducation chrétienne des enfants en établissant à cette fin des écoles et des classes de catéchisme dans tous les villages dans lesquels vous aurez l'occasion de vous rendre.

À tous les endroits importants, que ce soit par leur emplacement, ou parce que des voyageurs y passent ou parce que des Indiens s'y rassemblent, vous planterez des croix afin de prendre possession de ces divers lieux au nom de la religion catholique.

Dictée à Québec, le 17 avril 1838,

*Joseph Signay,
évêque de Québec*

QUATRIÈME RÉCIT

(Publié le 28 février 1878)

VOYAGE DES MISSIONNAIRES DE LACHINE À FORT VANCOUVER

En compagnie du négociant en chef James Hargrave, le vicaire général F.-N. Blanchet embarqua sur l'un des canots d'écorce légers transportant l'express de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui quittait Montréal ce jeudi 3 mai 1838. Ils ne devaient arriver à Fort Vancouver que le 24 du

mois de novembre suivant. Le voyage entre Lachine et la Rivière-Rouge une distance de 2100 milles, prit trente-trois jours en canot et avec quelques portages. Le voyage de la Rivière-Rouge jusqu'aux montagnes Rocheuses, soit 2025 milles, prit quatre-vingt-quatre jours, en comptant les arrêts imposés par les autorités administratives. L'itinéraire sur l'eau s'effectua grâce à onze barges légères et le voyage sur terre, qui prit cinq jours, fut fait à dos de cheval⁵. On utilisa également des chevaux pour accomplir le pénible trajet traversant les montagnes Rocheuses, depuis Jasper's House jusqu'au Campement des barges, aussi appelé Big Bend (Grand croche) sur le fleuve Columbia. Ce voyage dura neuf jours, un groupe de soixante-douze chevaux étant mis à la disposition de la Compagnie. Six jours furent nécessaires à l'ascension du versant est et trois jours à la descente vers les plaines du côté du Pacifique, mais l'imposante vue qui s'offrait aux missionnaires à chacun de leurs pas les récompensait grandement pour les épreuves endurées. Le reste du trajet, de Big Bend à Fort Vancouver, environ 1200 milles, se fit en descendant le fleuve Columbia sur des bateaux légers.

Après avoir passé 35 jours à la Rivière-Rouge, le vicaire général Blanchet partit en compagnie de l'abbé Modeste Demers le 10 juillet, s'arrêtant en chemin à Norway House, Fort Constant, Fort Cumberland, Fort Carleton, Fort Pitt et à Fort Edmonton sur la Saskatchewan ainsi qu'à Fort Assiniboine et à Jasper's House sur la rivière Athabaska⁶. Pendant ce voyage les missionnaires baptisèrent cent vingt-deux personnes sur le versant est des montagnes et cinquante-trois de plus sur le versant ouest. Après avoir franchi le sommet des montagnes Rocheuses, les missionnaires s'arrêtèrent à Maison des Lacs et à Fort Colville, à Fort Okanagan et à Walla-Walla. À chacun de ces lieux, des Indiens se rassemblaient en foules nombreuses afin d'apercevoir les Robes Noires dont ils attendaient la venue depuis si longtemps. Pendant ce long et pénible voyage, les missionnaires eurent le bonheur de célébrer la messe et de donner un enseignement le dimanche ainsi que chaque jour de leur séjour dans les divers forts qui jalonnaient leur route⁷. De cette manière, ils accordèrent les consolations de notre religion à beaucoup de catholiques qui n'avaient pas connu la présence d'un prêtre depuis des années.

CONSÉCRATION DES MONTAGNES ROCHEUSES

PREMIÈRE MESSE EN ORÉGON

Au moment où le sommet des montagnes Rocheuses devait être atteint et franchi, le mercredi 10 octobre, les missionnaires pensèrent qu'il leur incombait de célébrer la messe et de prononcer ces mots glorieux par lesquels

le dieu fait homme descend sur la terre afin de rendre grâce à Dieu de sa protection et de ses bontés et pour consacrer tout spécialement à leur Créateur les sublimes montagnes Rocheuses qui, par leur splendeur et leur noblesse semblaient impatientes de répondre à cette invitation lancée par les Saintes Écritures : « Montagnes et collines, bénissez le Seigneur; célébrez-le et exaltez-le à jamais! » (Dan, III, 75). Le pays ou la région des montagnes Rocheuses apparaissait comme une vaste mer de hautes montagnes isolées et innombrables, de pics abrupts de toutes les formes dans lesquels l'œil du voyageur croyait reconnaître ici et là, des tours parfaites, des belles tourelles, des châteaux solides, des murs et des fortifications de toutes sortes ainsi que des hauteurs arides formant la base des collines les plus hautes et des montagnes élevant majestueusement leur noble tête vers le ciel. Magnifique, tel était en effet le spectacle qu'une nature gigantesque déroulait dans toute sa majesté devant les yeux des voyageurs dans des lieux où il plut à la main de l'Éternel de laisser la trace de sa force créatrice. C'est pourquoi, tôt ce jour-là, à 3 heures du matin, le vicaire général célébra le saint sacrifice de la messe afin de consacrer à leur Créateur ces montagnes et ces arêtes escarpées dont la prodigieuse hauteur monte vers le ciel pour célébrer dans un langage si beau les louanges du Tout-Puissant.

C'est par un samedi, le 13 octobre, un jour dédié à la Mère Immaculée de Dieu, tandis qu'ils se trouvaient au pied du versant occidental de la montagne la plus élevée, que les missionnaires foulèrent pour la première fois le sol du pays qu'ils avaient désiré si longtemps : l'Orégon, cette portion de la vigne dont la culture leur était attribuée. Remplis de joie, ils se retirèrent à une courte distance de l'endroit où la caravane se reposait, au milieu d'une magnifique prairie et, s'agenouillant, ils embrassèrent le sol, en prirent possession en dédiant et en consacrant leur être, corps et âme, à tout ce qu'il plairait à Dieu de leur demander pour la gloire de son saint nom, la propagation de son royaume et l'accomplissement de sa volonté. La caravane atteignit joyeusement Big Bend vers la soirée. Le fait de ne trouver que deux bateaux au lieu des quatre qui leur étaient nécessaires, diminua grandement la joie de tous. Le capitaine de l'expédition décida qu'un tiers du groupe devrait rester là jusqu'à ce que les autres arrivent à la Maison des Lacs et qu'un des bateaux retourne leur porter assistance.

Le jour suivant, le 14 octobre 1838, étant un dimanche, ce fut ce jour-là que le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois en Orégon, à Big Bend, sur les rives du dangereux et périlleux fleuve Columbia. À l'occasion de ce grand acte religieux que célébrait l'abbé Demers, les deux missionnaires, qu'une forte émotion habitait, se consacrèrent à la Reine des Anges, l'implorant de leur accorder une protection spéciale pour le

reste du voyage. Une fois les bateaux chargés et prêts et la dernière prière prononcée sur la rive, les deux missionnaires échangèrent des poignées de main avec leurs compagnons qu'ils ne devaient, hélas, plus revoir et s'embarquèrent, à 1 heure de l'après-midi, sur les eaux agitées du Haut-Columbia. La chaîne de montagnes s'abaissant pour ainsi dire de manière spectaculaire, s'étend depuis Big Bend jusqu'aux lacs. Les jours passent rapidement lorsqu'on navigue sur une rivière si profondément endiguée qui coule à quinze milles à l'heure dans une succession de rapides ou plutôt de cascades. La distance séparant Big Bend de House of Lakes qui est de 165 milles fut parcourue en dix heures : deux heures le 14, six le 15 et deux le 16 octobre.

Le rapide de la Dalle des Morts est un canal étroit tournant presque à angle droit depuis la berge gauche qui est haute et rocheuse. Les bateaux doivent la serrer de près afin d'éviter d'être précipités dans les vagues tumultueuses. Les bateaux descendirent ce rapide sans accident, car ils étaient peu chargés de bagages et de passagers. Ils étaient dirigés par huit hommes, soit six rameurs plus un à l'arrière et un autre à la proue qui se servaient de pagaies longues et larges en guise de gouvernail.

DIX-HUIT JOURS À LA MAISON DES LACS

PREMIERS TRAVAUX DES MISSIONNAIRES EN ORÉGON

PERTE DE DOUZE VIES

Les bateaux n'étaient pas sitôt arrivés à La Maison des Lacs que l'un d'eux fut déchargé et envoyé au secours du reste du groupe qu'on avait laissé derrière. Puisque la Maison des Lacs était encore en construction, les missionnaires campèrent comme à leur habitude sous leurs tentes. La première semaine se passa à prier, à célébrer la messe, à enseigner aux Indiens et à chanter des cantiques et les offices du soir. Les Indiens des lacs vinrent bientôt rendre visite aux prêtres, impatients qu'ils étaient de voir et d'entendre les Robes Noires dont les Canadiens avaient si souvent parlé. Ils se révélèrent d'un naturel doux et pacifique et bien disposés à recevoir la parole du salut. Étant les premières brebis du vaste troupeau confié à leur soin, les missionnaires prirent plaisir à les instruire, à leur parler de Dieu, de la création, de la chute des anges et de l'homme ainsi que de la Rédemption apportée par le Fils de Dieu. Les Indiens écoutaient avec attention, assistaient à la messe avec le plus grand respect et, avant le retour des bateaux, ils avaient amené leurs enfants, dix-sept en tout, pour les faire baptiser tout en regrettant de ne pas avoir le même bonheur de pouvoir rendre leur cœur bon. Les missionnaires éprouvèrent une grande douleur de les quitter sans qu'ils soient baptisés.

Quand le jour où le bateau était attendu passa sans son arrivée, un sombre pressentiment commença à saisir le cœur de chacun. Il grandit en intensité le jour suivant. Enfin, le 24, à la fin de la messe, un bateau apparut au loin, à moitié brisé, avançant en deuil sans les habituels chants de joie de l'arrivée. Les hommes étaient à peine capables de remuer leurs rames. Tandis que le bateau approchait, tous accoururent vers la rive. À la vue de si peu d'hommes, de femmes et d'enfants, ce fut un spectacle à fendre le cœur, une indescriptible scène de désolation et de larmes répandues. Les montagnes environnantes entendirent et répétèrent longtemps l'écho des cris et des lamentations aiguës. Hélas, le bateau avait chaviré et, sur vingt-six âmes, douze avaient péri.

À Big Bend le bateau s'était trouvé trop encombré de bagages; il y avait à peine de la place pour les passagers. Aux dangereuses dalles tous gagnèrent le rivage avec seulement une partie des bagages. Le bateau s'ébranla, frappa un rocher, s'emplit d'eau mais on le ramena à la rive. Après qu'on l'eut vidé et rechargé, le bateau était encore alourdi par les fourrures humides qu'on avait laissées dans le fond. Les passagers s'embarquèrent avec une vive répugnance. Aux rapides suivants, le bateau s'emplit encore. Commença alors une scène de désolation et d'effroi remplie des cris des femmes et des enfants. Le pilote demanda à tous de se tenir tranquilles tandis qu'ils s'approchaient de la rive. Mais, monsieur Wallace, un botaniste anglais, enleva son manteau, se leva, mit un pied sur le bord du bateau et sauta à l'eau avec sa jeune femme; le bateau perdit son équilibre et chavira et, sur vingt-six personnes se débattant dans l'eau, douze perdirent la vie, Wallace et sa femme étant du nombre. Certains atteignirent la rive, d'autres furent sauvés par la quille du bateau qui s'accrocha heureusement à un rocher à la tête du rapide, dans trois ou quatre pieds d'eau. Ce désastre eut lieu le soir au crépuscule. On retrouva le corps d'un enfant pris sous le bateau. La nuit fut longue, triste et infernale. Le jour suivant, après avoir réparé le bateau, les survivants reprirent leur affligeant voyage⁸.

CINQUIÈME RÉCIT

(Publié le 7 mars 1878)

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES À COLVILLE, OKANAGAN ET WALLA-WALLA.

Aussitôt que l'infortuné bateau fut arrivé, un canot indien fut envoyé à Colville pour ramener un bateau et des provisions. Elles étaient devenues si rares que pour éviter la menace d'une disette chacun recevait une ration

quotidienne. Une fois le bateau réparé, il retourna le jour suivant sur cette scène de désolation pour chercher et ramener les cadavres des amis disparus. Le bateau ne ramena que les corps de trois enfants à qui l'on donna des funérailles chrétiennes solennelles. Des croix de bois furent bénies et placées sur leurs tombes.

Le bateau express qui était parti à destination de Colville le 16 était de retour; celui qu'on avait envoyé chercher par l'express indien était également revenu avec des provisions; il y avait maintenant deux bons bateaux. Puisque tout était prêt et tandis que les missionnaires faisaient leurs adieux aux bons Indiens des lacs, la caravane quitta la Maison des Lacs le 3 novembre après dix jours d'un séjour des plus affligeants. Elle atteignit Colville le 6. Le bateau express avait annoncé la venue des Robes Noires; la nouvelle s'était répandue à la vitesse de l'éclair, ce qui expliquait le rassemblement à cet endroit des chefs des cinq nations. Apercevant les bateaux qui s'approchaient, ils se précipitèrent vers la rive et, se plaçant en file, hommes, femmes et enfants, ils supplièrent les prêtres de leur laisser toucher leurs mains, cérémonie qui prit beaucoup de temps. Une grande maison avait été mise à leur disposition, les prêtres l'utilisèrent pour y rassembler les Indiens et leur donner tout l'enseignement possible pendant les quatre courtes journées qu'ils passèrent à ce poste.

Ayant baptisé dix-neuf personnes et célébré la messe devant les chefs et leur peuple qui assistèrent à ces mystères sacrés comme s'ils étaient déjà des chrétiens fervents, les missionnaires quittèrent Colville le 10 novembre et arrivèrent à Fort Okanagan le 13 après avoir franchi beaucoup de dangereux rapides, des dalles et des portages. Pendant les vingt-quatre heures qu'ils y séjournèrent, ils eurent l'occasion de constater que les Indiens qui fréquentaient ce poste avaient seulement besoin du nécessaire pour devenir de bons chrétiens. Il y eut quatorze baptêmes et une messe fut célébrée à ce fort. Après avoir quitté Fort Okanagan le 14 novembre, ils atteignirent Fort Walla-Walla (qu'on appelle maintenant Wallula) le dimanche 18, au matin, où ils s'arrêtèrent vingt-quatre heures. Ils y baptisèrent trois personnes, célébrèrent une messe et reçurent la visite des Indiens Walla-Walla et des Cayuses qui, ayant appris par l'express la nouvelle de la venue des prêtres, étaient venus les voir et les entendre lors de leur passage malgré les ordres contraires donnés par la direction de la mission de Waiilatpu. La sainte messe fut célébrée devant les Indiens qui y assistèrent, frappés d'étonnement. Pendant une si courte période de temps, les prêtres ne purent leur donner qu'une brève explication des vérités les plus essentielles au salut.

Puisque ce chapitre est le dernier à décrire le voyage des missionnaires à travers les plaines et que, par la suite, notre narration sera principalement

consacrée aux événements et aux incidents survenus durant le séjour des missionnaires dans le Nord-Ouest, nous pensons qu'il est préférable d'insérer ici l'intéressante lettre que Son Excellence, le très révérend François-Norbert Blanchet, alors vicaire général, écrivit à l'archevêque de Québec pour lui décrire dans le détail les incidents ayant émaillé le voyage à travers les plaines ainsi que l'arrivée des missionnaires à Vancouver⁹.

Lettre du vicaire général Blanchet à Son Excellence Joseph Signay, archevêque de Québec, donnant le compte rendu du voyage des missionnaires vers l'Orégon.

Fort Vancouver, le 17 mars 1839

Monseigneur,

C'est pour moi une tâche bien douce et agréable que d'envoyer à Votre Excellence des nouvelles des deux missionnaires que, dans votre empressement à sauver les âmes confiées à votre pastorale sollicitude, vous avez envoyés en Orégon pour cultiver les vignes du Seigneur. Après les nombreuses épreuves, les fatigues et les dangers rencontrés, sur terre et sur mer, au cours de notre voyage à travers le continent, nous avons le plaisir, l'abbé Demers et moi, d'annoncer, pleins de joie et de gratitude envers Dieu et la Sainte Vierge Marie, que nous avons heureusement atteint le terme de notre périple, ce qui toutefois ne s'est pas fait sans la perte de douze de nos compagnons qui se sont noyés dans le fleuve Columbia. Joignez-vous à nous dans notre action de grâces à Dieu pour Sa protection et les soins de Sa providence envers nous.

Aussitôt arrivés, nous nous sommes mis au travail. Le domaine est vaste, nos occupations sont nombreuses ; j'ai à peine le temps d'écrire. Mais je sais avec quelle inquiétude et quel intérêt Votre Excellence attend quelques mots sur notre voyage, le pays, les travaux entrepris et les espoirs suscités par la mission en Orégon. Puisse les renseignements que je vais vous donner satisfaire votre attente et combler les désirs ardents que vous éprouvez continuellement pour votre troupeau.

Je commencerai par un compte rendu de mon voyage de Lachine à la Rivière-Rouge (Saint-Boniface) où je dus m'arrêter pour recevoir les ordres de Monseigneur Provencher, évêque de Juliopolis, et emmener le révérend Demers, mon compagnon de voyage qui s'y trouvait depuis un an déjà. Je quittai Montréal, jeudi le 3 mai 1838. Les 700 lieues qui séparent cette ville de la Rivière-Rouge furent franchies en 33 jours, puisque nous arrivâmes le 6 juin à bord de l'un des canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui sont sous les ordres de monsieur Hargrave, le négociant en chef. Les canots chargés qui s'étaient mis en route quelques jours après les plus légers et qui avaient à leur bord un certain nombre de familles arrivèrent trois jours plus tard.

Chacun sait combien ce mode de transport est dangereux. Passer des jours et souvent des nuits dans une position inconfortable : subir les caprices de la température, les bourrasques de vent et les pluies torrentielles, descendre d'innombrables rapides au péril de sa vie ; ou parcourir à pied de longs portages traversant des forêts, des roches et des étangs ; camper dans des lieux froids et humides, dévorer à la hâte des repas rudimentaires et mal cuisinés ; s'arrêter à différents postes habités par des Blancs et fréquentés par des Indiens afin d'administrer les sacrements, visiter les malades et admonester les pauvres pêcheurs ; telle fut, Monseigneur, la vie des missionnaires sur leur route vers l'Ouest. Huit jours durant nous remontâmes, monsieur Hargrave et moi, la rivière Ottawa. Nous la quittâmes pour remonter une autre rivière jusqu'à sa source. Cela nous prit un jour entier. Après cela vint un portage de trois milles de long où est situé le sommet des terres divisant les eaux de l'Ottawa de celles coulant vers le lac Nipissing. À la fin du portage, nous avons descendu une petite rivière en une journée. Nous étions alors sur le lac Nipissing que nous avons traversé en vingt-quatre heures. Après un court portage, nous avons commencé à descendre la rivière French par laquelle le lac déverse ses eaux dans le lac Huron, ce qui nous prit également une journée. La traversée du lac Huron jusqu'à Sault-Sainte-Marie nécessita trois jours. De là à Fort William sur le lac Supérieur, six jours et demi. Quittant le lac Supérieur, nous remontâmes pendant trois jours la rivière Taminstigouia jusqu'à un portage de neuf milles de long qui est le sommet des terres et où se divisent les eaux coulant dans le lac Supérieur et celles qui se rendent au lac Winnipeg et de là, jusqu'à la Baie d'Hudson. Après cette longue marche nous embarquâmes, près de sa source, sur la rivière des Embarras qui se jette dans le lac des Mille Îles. Nous traversâmes celui-ci, de même que le lac La Pluie, avant d'atteindre le fort du même nom. Notre voyage du point le plus élevé des terres jusqu'à ce poste avait duré cinq jours. Il nous fallut trois jours pour descendre la rivière La Pluie, deux jours pour traverser le lac Des Bois, trois jours pour descendre la Winnipeg, une journée pour traverser le lac Winnipeg et une autre journée pour remonter la rivière Rouge jusqu'à Saint-Boniface, lieu de résidence de l'évêque de Juliopolis.

Nos compagnons de voyage canadiens et iroquois étaient épuisés. Monsieur Hargrave et moi-même étions dans le même état, et il y avait de très bonnes raisons pour cela. En effet, très souvent nous quittions notre camp à une heure du matin pour dresser le camp seulement vers sept ou huit heures le soir. Nous avons été exposés à de graves dangers beaucoup de fois, au milieu des lacs ou quand nous remontions ou descendions des rapides. Le courant avait l'habitude d'entraîner notre

canoë vers des rochers cachés et une fois, notre petit canot d'écorce alla presque se fracasser sur un de ces rochers à peine visibles. Les croix funéraires qu'on peut apercevoir en aval et en amont des rapides témoignent des dangers que ces endroits représentent.

Selon mes registres du nombre d'heures pendant lesquelles nous avons voyagé, j'ai compté 115 lieues de Lachine à Matawan sur l'Ottawa ; de là à Sault-Sainte-Marie, 134 ; sur le lac Supérieur, 140 ; de Fort William au sommet des terres, 56 ; de cet endroit au fort du lac La Pluie, 98 ; de là au Fort Alexandre jusqu'au bas de la rivière Winnipeg, 120 ; et enfin, entre ce lieu et Saint-Boniface entre 35 et 37, ce qui fait un total de 700 lieues parcourues en 488 heures ou 33 jours de marche forcée.

À l'extrémité du lac La Pluie, j'ai rencontré le digne missionnaire des Sautaux, le révérend M. Belcourt, qui parcourait alors les campements de cette nation. Je traversai le lac Winnipeg le 5 juin et le 6, j'arrivai à Saint-Boniface où je rencontrai l'évêque Provencher, le révérend Thibeault et l'abbé Demers nommé à la mission en Orégon. Le révérend Poiré, missionnaire de la prairie du Cheval Blanc, arriva deux jours après. Le révérend Belcourt revint de sa mission le 14. Le 18, le révérend Poiré s'en alla pour accompagner une caravane de 800 ou 900 voitures à la chasse aux bisons. C'est après son retour que ce gentilhomme alla au Canada en compagnie de monsieur Belcourt. Le révérend Mayrand arriva le 22.

Il est plus aisé de ressentir les joies et les émotions, les souvenirs et les espoirs qu'éveilla la réunion de ces travailleurs pleins d'ardeur de la vigne du Seigneur que de les exprimer. Ce fut le plus grand rassemblement de prêtres dont furent jamais témoins les habitants de ces régions éloignées. Le grain de sénévé commençait à ressembler à un arbre vigoureux abritant déjà de son ombre une multitude d'âmes tirées de la noirceur de l'idolâtrie et transplantées dans le royaume de Dieu, tels les précieux fruits de l'ardeur évangélique animant ces missionnaires. Heureux présages d'une moisson encore plus abondante à récolter.

Après avoir passé cinq semaines à visiter tous les postes qui dépendent de la mission de la Rivière-Rouge, nous partîmes, l'abbé Demers et moi, le 10 juillet, vers notre destination, après avoir chanté une grand-messe en l'honneur de sainte Anne pour demander à Dieu de bénir notre voyage, car nous devions pénétrer dans un pays qu'aucun prêtre catholique n'avait jusqu'alors visité. Les rivières, les lacs, les montagnes, les prairies, les forêts et les collines de l'Orégon résonneraient bientôt de louanges pour le saint nom de Jésus, la croix serait plantée de place en place, d'une rive à l'autre sur un espace de mille lieues qu'il nous restait encore à parcourir et les mots de Celui qui disait que ce signe « attirerait à Lui tous les hommes » vont se vérifier à l'égard de ces pauvres brebis

égérées vers lesquelles nous étions envoyés. Quelle joie ! Quelle douce consolation pour des missionnaires !

De Saint-Boniface, nous allâmes en sept jours d'une navigation dangereuse, à Norway House, une petite forteresse distante de 130 lieues de notre point de départ et de dix lieues du lac Winnipeg. L'intendant en chef qui nous commandait eut la bonté de nous donner comme logis et chapelle les appartements destinés au gouverneur de la Compagnie. Nous y passâmes huit jours à célébrer la sainte messe, à distribuer des catéchismes, à baptiser des enfants et quelques adultes, à instruire et à exhorter les Blancs et les Indiens du fort. Nous célébrâmes également deux mariages à cet endroit. Dimanche, le 22, il y eut une grand-messe, des vêpres et deux sermons, auxquels assistèrent quelques-uns de ces messieurs de la Compagnie. Pendant ce bref séjour de huit jours, de nombreuses petites bandes de voyageurs vinrent de York Factory, sur la Baie d'Hudson, à Norway House, d'où ils se mirent en route tous ensemble pour traverser les montagnes.

Le 26 juillet tout était prêt. La brigade se rassembla et se mit en marche sous la gouverne de John Rowand, écuyer et intendant en chef de la Compagnie, un catholique dont nous n'oublierons jamais la prévenance, la gentillesse et les efforts constants pour adoucir les fatigues et les privations du voyage. La brigade comprenait onze bateaux chargés de marchandises et un grand nombre d'hommes engagés, de femmes et d'enfants. Parmi les voyageurs on comptait messieurs Wallace et Banks, des botanistes envoyés par une société scientifique d'Angleterre.

Ayant dépassé la tête du lac Winnipeg, la rivière Saskatchewan ou St-Pierre, que nous avons dû remonter pendant 37 jours, se présenta avec le Grand Rapide qui nécessite un portage général. Nous avons traversé les lacs Travers, Bourbon, des Cèdres et des Vases. Dimanche le 15 août, nous atteignîmes le petit Fort Constant qui est construit sur la rive droite. Nous avons parcouru 93 lieues à la rame, à la perche, à voile et à ligne et nous avons souvent été obligés de décharger nos bateaux aux principaux rapides. Nous avons baptisé en cours de route un enfant qui mourut une heure plus tard. Ce jour-là mourut après avoir chanté une grand-messe en présence des Indiens Cris des environs, qui semblèrent bien disposés à recevoir le grain de la Parole de Dieu, nous nous mîmes aussitôt en route et arrivâmes le 7 à Fort Cumberland sur le lac du même nom, à 36 lieues de Fort Constant et, le 18, à Fort Carleton, à 88 lieues de ce dernier. À cet endroit nous avons célébré 36 baptêmes et 7 mariages. Parmi les baptisés, il y avait la famille du commandant du poste, monsieur Patrick Small, qui se composait de huit personnes dont trois adultes. À Fort Pitt, 87 lieues plus loin, nous avons fait onze baptêmes et, à Fort Edmonton, que l'on appelle également

Fort des Prairies et qui est sous la responsabilité de l'intendant en chef John Rowand, nous avons baptisé 39 personnes, dont cinq adultes, et célébré trois mariages.

Ce dernier fort, où nous arrivâmes le 6 septembre, est situé à 101 lieues de Fort Pitt au milieu des Cris. Il serait tout à fait approprié d'en faire une station pour un missionnaire qui comprendrait cette langue indienne. Pendant ce temps, un prêtre pourrait parcourir les prairies à dos de cheval par beau temps, de la Rivière-Rouge à Fort Carleton en 15 jours et de là, à Fort Edmonton, en 12 jours, ce qui lui laisserait le temps de s'arrêter dans chaque fort le long de sa route. Sa visite ferait beaucoup de bien aux employés et aux pauvres Indiens avec lesquels ils font la traite des fourrures. Le 29 septembre, nous eûmes à Fort Edmonton une messe solennelle, des vêpres et deux sermons. Avant notre départ, le 10, nous bénîmes et plantâmes une croix. C'est ce que nous avons fait sur notre route, partout où nous avons dit la messe, que ce soit près des forts, sur la rive ou à l'intérieur des terres.

Pendant six semaines nous avons suivi le cours tortueux de la Saskatchewan. Il nous fallut ensuite la quitter et changer notre flottille pour une caravane de 66 chevaux et ce, afin d'atteindre par la terre, à travers les forêts, les borbiers, les prairies, les rivières, les ravins et les chaussées de castors, Fort Assiniboine sur l'Athabaska, une distance de 34 lieues qui exigea cinq jours d'une marche éreintante et dangereuse. Le 16 septembre, nous quittâmes Fort Assiniboine et commençâmes à affronter les rapides et les dangers de l'Athabaska que nous remontâmes pendant 17 jours. Le 28, nous aperçûmes pour la première fois les formes imposantes des montagnes Rocheuses, dont les plus hauts sommets sont perpétuellement couverts de neige. Le 2 octobre, nous allâmes aussi loin que Jasper's House, 4 lieues à l'intérieur des montagnes Rocheuses et à 92 lieues de Fort Assiniboine. Nous y fîmes 35 baptêmes, pour la plupart des enfants métis ou des gens libres vivant dans les bois et chassant le castor. La sainte messe fut célébrée sur la rive opposée de la rivière, loin du bruit de Jasper's House.

Le 5, l'Athabaska n'étant plus navigable, nous avons échangé nos bateaux pour une caravane de 72 chevaux pour la plupart plus incommodes et plus mal domptés que ceux d'Edmonton. Ces animaux étaient facilement effrayés et, jetant les cavaliers en bas de leur selle ainsi que les bagages, s'enfuyaient dans les bois ou se ruèrent dans les étangs et les marécages. L'organisation fut difficile et le départ lent. Nous longeâmes la rive droite de la rivière qui, en coulant en zigzag dans une vallée bien boisée et bordée de hautes montagnes, créait de longues et hautes pointes qu'il nous fallait traverser en ligne droite afin de raccourcir le trajet. Nous dûmes traverser des fossés et des bancs de sable, nous voyageâmes le long d'un lac à la tête duquel se trouve le Campement de la Prairie où

nous fîmes halte. Nous étions à trois lieues de Jasper's et nous étions arrivés à cet endroit en quatre heures.

Le 6, il nous fallut traverser des forêts densément boisées et escalader des collines et des rochers plongeant dans les eaux. Nous dûmes passer à côté de ces collines où les yeux se posent avec un effroi mêlé d'admiration sur des gouffres béants. Malheur au cavalier dont le cheval ferait un seul pas mal assuré ! Après avoir grimpé de très hauts rochers et parcouru quatre lieues en trois heures et demie, nous campâmes en face du rocher qu'on nomme le Vieil Homme.

Le 7, après deux heures de marche sur un terrain plat dans une belle petite prairie légèrement couverte d'arbres, nous prîmes le déjeuner dans un joli pré. Nous grimpâmes et descendîmes ensuite douze ou treize collines et rochers couverts d'arbres. Nous traversâmes quatre petites rivières, le Campement de la Vache ainsi que de jolis bocages de petits arbres et de magnifiques saules. Après avoir parcouru sept lieues en sept heures et demie, nous campâmes près de la fourche ou bras sud de l'Athabaska dans un lieu couvert d'arbres brûlés.

SIXIÈME RÉCIT

(Publié le 14 mars 1878)

Suite de la lettre du vicaire général.

Le 8, on transporta bagages et gens dans un canot qui avait été apporté jusque là de Jasper's avec une peine et une misère infinies. Les chevaux traversèrent à la nage. Ce bras de la rivière était un vrai torrent, 45 pas ou verges de largeur. Le bras au sud-ouest n'avait pas moins de 30 pieds de large. Nous avons dû le traverser à dos de cheval depuis la rive droite à un endroit appelé le Trou et les chevaux n'eurent plus pied sur une distance de 18 pieds. Les bagages et les cavaliers ne furent pas trempés mais ceux qui étaient à pied durent nager en s'agrippant aux bagages ou à la queue des chevaux. Progressant d'abord le long de la rive, ensuite au sommet de hauts rochers, nous rencontrâmes beaucoup d'obstacles dressés par de grosses roches, des bois épais et des arbres abattus. Une colline apparut ; pour en gravir plus facilement la pente escarpée, nous grimpâmes en zigzag. Nous dûmes descendre de cheval aux endroits où les chevaux devaient sauter ou grimper. Au sommet de cette colline, un tableau des plus enchanteurs nous apparut. Notre regard s'arrêta avec plaisir sur une large vallée bordée de forêts qui élevait ses hauteurs jusqu'au quart du sommet de la montagne. Nous pouvions voir au milieu de cette vallée une rivière aux mille méandres et autant de lieux et de collines que son cours créait. C'était un spectacle

enchanteur et magnifique qui fit s'élever nos cœurs vers Dieu et que nous quittâmes à regret. Nous nous sommes éloignés de la rivière, avons traversé plusieurs prairies et rejoint la rivière. Nous arrivâmes à Moose Prairie où une jolie chute d'eau de plusieurs centaines de pieds de hauteur se jette dans la rivière depuis le sommet de la montagne. La route avait été mauvaise et dangereuse ce jour-là. Les cinq lieues que la cavalerie légère avait parcouru en six heures et demie l'avaient été en deux heures de plus par les animaux chargés. Le 9, nous traversâmes de nouvelles pointes et de hautes collines avant d'atteindre une première grande plage de deux milles de largeur couverte d'un gravier fin et bordée de montagnes et au milieu de laquelle la rivière semblait s'ébattre en faisant mille détours d'un versant de la montagne à l'autre. Nous traversâmes une seconde plage où la rivière coulait de la même manière. Ce jour-là, nous dûmes la traverser 25 fois afin de raccourcir la distance. Nous vîmes beaucoup de glaciers dans les cols des montagnes, traversâmes de nombreux bancs de neige et nous vîmes également une chute d'eau aussi imposante que la première. C'était la chute Barrel. Nous nous sommes arrêtés à Gun Camp qui est entouré de hauts pics blancs de neige. Nous avons parcouru ce jour-là huit lieues en sept heures.

Le 10, comme nous étions à une lieue et demie du sommet des montagnes Rocheuses, je célébrai, à trois heures du matin, l'auguste sacrifice de l'Agneau immaculé afin de rendre grâce pour tous les bienfaits que Dieu nous avait accordés et pour consacrer par le sacrifice de la croix ces sublimes montagnes à la gloire de leur Créateur, le Dieu tout-puissant de qui elles chantent les louanges et la puissance. Après avoir marché avec beaucoup de peine pendant deux heures et demie à travers les bourbiers, les rochers, les arbres abattus et les autres obstacles sur le versant de la montagne, le long d'un torrent étroit mais impétueux, nous arrivâmes par un passage escarpé à une gorge ou un col d'un demi-mille de largeur entre les deux rangées de montagnes. Brown et Hooker, dont les sommets respectifs, perpétuellement recouverts de neige, s'élèvent à 17 000 ou 18 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce col, passablement à pic dans sa partie centrale, est couvert des deux côtés de masses de roches tombées des montagnes abruptes, tandis que d'autres roches suspendues au-dessus semblent menacer le voyageur craintif.

À mi-chemin dans la gorge il y a un lac rond appelé Punch Bowl. Son diamètre est de 30 verges. Ses eaux communiquent de manière souterraine avec deux autres lacs latéraux d'où prennent naissance deux petits ruisseaux. L'un d'eux est la source du bras est de la rivière Athabaska, l'autre est la source de la rivière Portage à l'ouest. Ces deux rivières sont alimentées par un grand nombre de ruisseaux des montagnes ; si petits au début, ils deviennent bientôt des torrents

impraticables qui roulent leurs eaux avec un bruit extraordinaire. À Punch Bowl, nous n'étions qu'à une lieue et demie de notre camp du matin et nous avons eu besoin de deux heures et demie pour parcourir cette courte distance. Nous étions à vingt-sept lieues et demie de Jasper 's, à 700 lieues de Saint-Boniface et à 1400 lieues de Montréal. On peut juger, par conséquent, des obstacles rencontrés ce jour-là, sans parler des obstacles et des dangers affrontés pendant les six journées passées sur le versant est, au moment de faire l'ascension et la descente des collines, des rochers et des hauteurs, depuis Jasper 's. Nous parcourûmes encore un mille et demi en deux heures, en descendant le versant ouest qui est beaucoup plus escarpé que le versant est et en marchant le long de la rivière Portage sur des rochers, des fragments de roches et des arbres. Nous nous arrêtâmes à une courte distance de la Grande Côte, une grande colline abrupte qu'il nous fallut descendre et où nos chevaux qui étaient chargés arrivèrent deux heures après ceux de la cavalerie légère. Ils étaient fatigués et incapables d'aller plus loin.

Le 11, la Grande Colline apparut aussi son long parcours en zigzag qui a pour but de faciliter la descente de sa pente escarpée. Nous la descendîmes en trois heures ; la première partie à dos de cheval, la seconde à pied et la troisième de nouveau à cheval après quoi, la caravane se reposa pendant quelques heures dans une magnifique prairie pleine de buissons. C'était la première partie du champ qu'on nous envoyait cultiver. Nous en prîmes possession et nous consacraâmes à sa culture. Nous traversâmes la rivière Portage huit fois et parcourûmes quatre lieues en cinq heures et demie.

Le jour suivant, les chevaux et leurs cavaliers parcoururent deux lieues en quatre heures et demie à travers les borbiers du grand Timber Point. Les animaux chargés prirent huit heures à parcourir la même distance, car ils durent être déchargés et rechargés à plusieurs reprises.

Le 13, le voyage fut plus facile et plus agréable. Après avoir marché pendant six heures et traversé plusieurs bois et collines, nous atteignîmes le Campement des Barges sur la rive droite des rivières Columbia et Portage, à quelque distance en aval de l'endroit où celle-ci se jette dans la rivière Cano: qui coule vers le nord. Nous avons descendu le versant ouest de la montagne en trois jours. Nous étions à treize lieues et demie de Punch Bowl, à quarante et une lieues de Jasper 's, à quarante-cinq de l'entrée des montagnes Rocheuses dont la chaîne semblait se prolonger jusqu'à la tête des lacs, cinquante-cinq lieues en aval.

Le fleuve Columbia prend sa source cinquante lieues au sud. Au Campement des Barges, il tourne brusquement vers l'ouest d'où le nom de Big Bend (Grand Croche) qui est donné à cette courbe. Le fleuve coule ensuite vers le sud-ouest jusqu'à la rivière Spokane, en aval de

Colville ; puis vers le nord-ouest jusqu'à Okanagan ; puis vers le sud-ouest jusqu'à Wallula ; puis de là vers l'ouest jusqu'à Vancouver et de là vers le nord-ouest jusqu'à Cowlitz puis à l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique.

Elle était devant nous, cette rivière rapide, mesurant environ 60 verges de largeur à Big Bend, dont les eaux gonflées coulent parmi des dangers sans nombre et qui nous tendaient avec ses rapides, ses tourbillons, ses dalles, ses chutes et ses abîmes des pièges mille fois plus nombreux que toutes les autres rivières sur lesquelles nous avons navigué jusqu'alors. Il nous fallait maintenant en affronter les dangers et nous étions prêts à aller à leur rencontre.

Le 14, qui était un dimanche, le saint sacrifice de la messe fut célébré pour nous consacrer à la Reine des Anges et la prier de nous prendre sous sa protection. C'était la première messe que nous célébrions sur le territoire de notre mission. À une heure trente de l'après-midi, on chargea les bateaux et après avoir dit nos prières sur la rive, nous serrâmes la main de nos compagnons de voyage que nous quittions, hélas ! pour ne plus jamais les revoir et nous commençâmes à naviguer. Après avoir parcouru dix lieues en trois heures et demie, nous établîmes notre campement au milieu des rochers et vers le crépuscule nous quittâmes ce mauvais endroit pour choisir un meilleur endroit.

Le 15, la fameuse dalle des morts apparut ; elle semblait n'avoir que vingt verges de largeur. C'est sa forme recourbée qui la rend dangereuse ou son coude encadré de hauts rochers perpendiculaires contre lesquels tout le courant se rue, d'où la fureur des vagues et la nécessité de passer en longeant la rive opposée. À cet endroit, nous dûmes laisser les bateaux pour tout emporter. La barge fut ensuite menée par huit hommes, six ramant et un à chaque extrémité armé de longues et larges pagaies qui agissait comme pilote. De cette manière, on passa la Dalle des Morts sans trop de danger. Les petites dalles en aval qui sont d'une largeur de trente verges furent descendues sans encombre par les bateaux chargés. Nous traversâmes également trois gros rapides et trente plus petits et des eaux qu'un courant fort et continu agitait et des abîmes qui menaçaient le voyageur malhabile. Au matin, ma barge se fendit sur un rocher caché par le brouillard, ce qui nous mit en grand danger. Mon compagnon était dans l'autre barge. La rivière qui, depuis le Campement des Barges, ressemble à un canal taillé à travers les montagnes, commença à couler vers le soir dans un pays moins montagneux. Dans ce canal, l'horizon semblait être à égalité avec la cime des arbres des rapides suivants et les hautes murailles de pierres que couronnent des forêts et, plus loin, des rangées de magnifiques saules. Ces hautes murailles se terminent à chaque rapide par une chute, comme une marche,

créant un vrai amphithéâtre. La vue était grandiose, magnifique et charmante, mais les dangers qu'offrait le canal nous empêchèrent d'en jouir. Ce jour-là nous parcourûmes quarante lieues en six heures.

Le mardi 16, après avoir franchi cinq lieues en deux heures et demie, nous atteignîmes la Maison des Lacs. Deux heures plus tard, un de nos bateaux retourna au Campement des Barges pour aller chercher le tiers de nos compagnons que nous y avions laissés, faute d'espace. L'autre bateau fit route vers Vancouver avec l'express. Le premier bateau prit six jours à parcourir les cinquante-cinq lieues les séparant de nous et arriva le 21. Le jour suivant, il entreprit la descente de la rivière mais s'emplit d'eau à la Dalle des Morts. On le vida mais il se remplit encore aux dalles suivantes. Il se dirigeait vers la rive au moment où quelqu'un le fit chavirer en sautant à l'eau, ce qui causa la perte de douze personnes parmi les vingt-six qui étaient à son bord. Ce désastre se produisit vers le crépuscule. La barge brisée continua son chemin le jour suivant et arriva au matin du 24 à notre camp. La consternation fut grande quand nous apprîmes cette triste nouvelle. Un express fut envoyé à Colville afin de ramener un bateau et des provisions. L'autre bateau fut réparé et retourna sur les lieux du drame afin de ramener les corps des noyés. L'accident nous retint dix-huit jours à la Maison des Lacs. Nous passâmes ce temps à instruire les Indiens qui se montrèrent très dociles et bien disposés ; ils étaient désolés de ne pas avoir le bonheur d'être baptisés comme leurs enfants.

Enfin, le 3 novembre, après avoir célébré dix-sept baptêmes, un mariage et enterré trois enfants noyés (les seuls corps qui furent retrouvés) au pied d'une croix érigée à quelques pas de notre campement où nous avions dit la messe chaque jour, nous prîmes place à bord des deux bateaux sur les eaux qui retenaient toujours en leur sein neuf de nos compagnons. Nous traversâmes le premier lac, d'une longueur de treize lieues et d'une largeur d'une lieue. Ensuite vint le deuxième lac de dix-huit lieues par deux milles. À gauche, en aval des lacs, coule la rivière Koutenais qui sembla avoir 300 pieds de largeur. À une distance de quatre heures en aval, se trouve la rivière Flathead qui se jette dans le fleuve Columbia en une magnifique chute de quelque soixante verges de largeur. Le neuvième rapide en aval des lacs forme les petites dalles où les eaux traversent un canal large de cent pieds entre de hauts rochers ou colonnes basaltiques. On peut dire que les montagnes Rocheuses s'étendent aussi loin qu'aux lacs. Le jour avant notre arrivée à Fort Colville, le bois qui avait été abondant jusqu'aux grandes dalles, commença à se faire rare.

Après avoir parcouru soixante-douze lieues en trois jours, nous atteignîmes Fort Colville le 6. Nous y restâmes trois jours et demi, occupés à célébrer la messe et à instruire les Indiens des cinq nations

qui y assistèrent avec autant de respect que s'ils avaient été de fervents chrétiens. Après avoir célébré dix-neuf baptêmes, nous quittâmes ce fort le 10 et allâmes camper deux milles en aval afin d'éviter la chute de la Chaudière qui empêche la navigation à cet endroit. Le 11 au matin, nous voyagions sur le fleuve Columbia qui semblait menaçant. Les grands rapides apparurent, vingt autres suivirent. Le 12, nous franchîmes le bras de la Spokane sur la rive gauche et celui de la Simpoil à droite. Le 13, nous atteignîmes Fort Okanagan qui est situé sur la rive droite à soixante-quatre lieues de Colville. Nous avons parcouru cette distance en trois jours parmi d'innombrables rapides dont les plus dangereux obligeaient les gens à mettre pied à terre afin d'alléger les navires.

Nous repartîmes le 14, après avoir baptisé quatorze personnes, célébré la messe et instruit les Indiens des environs pendant les vingt-quatre heures de notre arrêt au fort. La petite rivière Okanagan apparut bientôt. Nous sautâmes douze rapides ce jour-là. Le jour suivant, le 15, nous arrivâmes devant un rapide formé par les Rock Islands. Les passagers débarquèrent sur la rive ce qui n'empêcha pourtant pas le bateau qui transportait nos objets de culte de frapper un rocher et de se briser en descendant une cascade. Il se remplissait d'eau tout en s'approchant de la rive. Le 16, nous vîmes à une hauteur de 100 pieds un arbre pétrifié dans la crevasse d'un rocher. Tandis que nous sautions les quatre rapides du Prêtre, notre bateau heurta le fond mais ne se brisa pas. En aval de ces rapides, les rives hautes et montagneuses laissent place à des prairies basses et plates au-delà desquelles le regard peut s'étendre à loisir. Ce même jour nous jouîmes d'un spectacle dont nous avons été privés depuis notre départ de Winnipeg : un coucher de soleil. Le reste de cette journée et la suivante, nous naviguâmes sur des eaux tranquilles. Les basses rives nous donnèrent la chance de voir les montagnes Bleues, au sud de Walla-Walla (Wallula), et celles de Puget Sound ou mont Rainier. Nous laissâmes derrière nous, à notre droite, la rivière Yakima, et en aval, à notre gauche, la rivière Snake appelée également Lewis et Clarke qui semblait avoir 500 pieds de largeur.

Le dimanche 18, nous arrivâmes de bon matin au Fort Walla-Walla construit sur la rive gauche du Columbia, à une courte distance du fleuve du même nom. Pierre-Chrysologue Pambrun, écuyer, catholique et responsable de cet important fort, reçut les deux missionnaires avec une très grande cordialité. Il était né dans la paroisse de Vaudreuil, dans le district de Montréal, au Canada, et était auparavant lieutenant des Voltigeurs canadiens. Son excellente épouse, qui résidait à cette époque à Fort Vancouver avec ses petites filles, Marie âgée de 12 ans, Eda 3 ans et Harriet, 16 mois, ainsi que les garçons André-Dominique, 17 ans, et Pierre-Chrysologue, 15 ans. Les filles furent baptisées en compagnie de leur mère le 18 et le père fit bénir son mariage le même jour. Ce fut une belle et heureuse journée pour moi.

Le saint sacrifice de la messe fut célébré, après quoi les chefs des Cayuses et des Walla-Wallas vinrent voir les prêtres en compagnie de leur peuple. Les Cayuses étoient divisés en deux tribus ; l'une d'entre elles habitant sur les bords de la rivière Walla-Walla qui étoit connue sous le nom de Waitlatpu, formait la mission presbytérienne fondée par le docteur Whitman en 1836. L'autre, établie près de la rivière Umatilla, à 30 milles de là, étoit sous les ordres du jeune chef Towatowe. La journée se passa à leur parler de Dieu et de la religion. Ils étoient très heureux de voir les Robes Noires qu'ils attendaient depuis si longtemps. Il y eut trois baptêmes à cet endroit et, lors d'une visite subséquente de l'abbé Demers, le jeune chef amena son enfant pour que le prêtre le baptise. Monsieur Pambrun avoit consenti à en être le parrain, ce qui lui valut les reproches et le mécontentement du docteur. Depuis ce jour, le jeune chef et sa tribu préférèrent toujours la religion du prêtre à celle du ministre.

SEPTIÈME RÉCIT

(Publié le 21 mars 1878)

Fin de la lettre du vicaire général.

Lundi, le 19, nous quittâmes Fort Walla-Walla en compagnie de son excellent commandant. À la petite rivière Walla-Walla, à notre gauche, succéda la rivière Umatilla du même côté. À sept lieues en amont du fort, nous franchîmes le Grand Rapide sans encombre. De cet endroit, nous aperçûmes pour la première fois le blanc sommet du mont Hood dont la base est la chaîne des Monts Cascades. Ce jour-là qui étoit le 20, comme nous commençons à manquer de provisions, nous achetâmes deux chevaux pour la nourriture que nous payâmes dix dollars chacun à des Indiens. Le niveau du fleuve Columbia étoit assez bas à cette époque de l'année, nos bateaux touchèrent le fond en descendant le septième rapide cette journée-là. Nous laissâmes la petite rivière John Day à notre gauche.

Le Mercredi 21, nous vîmes du même côté, la rivière des Chutes ainsi appelée par les voyageurs canadiens non pas parce qu'elle a des chutes mais parce qu'elle est située à proximité des chutes que l'on retrouve sur le fleuve Columbia. Nous nous en approchâmes par la rive droite avec beaucoup de précaution en raison du courant. « Ces chutes, écrit l'abbé Demers dans le compte rendu de son premier voyage à Colville en 1839, sont une succession de rochers longs d'un mille ou deux qui s'étalent dans le lit du Columbia en ne laissant qu'un étroit canal sur la rive gauche. Ces rochers s'élèvent quelque peu pour former une sorte d'amphithéâtre et se divisent en un grand nombre de canaux dans lesquels la masse des eaux s'est grugé un passage au cours des âges. La première des chutes est assez régulière et mesure de vingt à trente pieds de largeur. Je m'en

suis approché aussi près que possible pour les examiner plus attentivement. Leur nombre et leur diversité ont de quoi surprendre. Elles n'ont pas toute la même profondeur. Certaines sont asséchées alors qu'un volume d'eau important passe dans les autres. Les chutes ont entre trois et douze, quinze pieds même, de hauteur. Il est étonnant d'apprendre que ces chutes, si redoutables quand le niveau d'eau est bas, sont paisibles et tranquilles quand les eaux sont très hautes, ce qui ne se produit pas tous les ans. Mais quand cela se produit, plutôt que de les craindre, les voyageurs s'empressent de s'en approcher pour allumer leur pipe et s'y reposer.»

À partir de cet endroit, nous dûmes porter les bateaux et les bagages sur une distance d'un mille. La neige fondante rendait la tâche encore plus difficile. Les Indiens de ce lieu qui semblaient très pauvres et démunis, vinrent porter assistance aux hommes mais seulement après qu'on les en eut priés instamment et sans répit pendant un certain temps. Ce portage dura quatre heures. Les Petites Dalles, ainsi appelées par les premiers voyageurs canadiens-français, sont situées à environ une demi-heure de marche des chutes. Nous les franchîmes sans accident ; elles font un mille de longueur et environ 250 pieds de largeur ; des colonnes de basalte les entourent de chaque côté et leurs saillies et leurs renforcements forment un canal ou une dalle à travers laquelle le torrent coule avec la rapidité d'une flèche. Le danger absent jusqu'à ce moment se présenta après la traversée des dalles, car notre bateau, pris dans le courant d'un tourbillon, fut emporté près d'un rocher où il aurait bientôt coulé s'il s'y était frappé et abîmé.

Une lieue en amont nous trouvâmes les Grandes Dalles comme les appelaient les voyageurs canadien-français ou Wascopum pour les Indiens. À cet endroit le cours du Columbia est freiné par une chaîne de rochers solides à travers lesquels, quel spectacle merveilleux à décrire et à voir ! la masse puissante des eaux s'est ouvert un canal. Les Grandes Dalles mesurent 4 milles de long, elles sont infranchissables en mai et juin quand le niveau d'eau est haut. On peut les passer en automne quand les eaux sont basses mais, même à ce moment-là, il faut délester les bateaux des personnes et des bagages pour les deux premiers milles. La première partie des dalles est un canal d'environ 150 pieds de largeur, entouré de colonnes de basalte d'environ 50 pieds de hauteur, qui se terminent par une plate-forme d'une étendue d'environ 30 pieds au bout de laquelle se trouvent d'autres colonnes basaltiques de 60 pieds de hauteur. Pendant la crue, les eaux gonflées du Columbia passent par-dessus la plate-forme. Quand l'eau est basse, elle coule seulement à travers le canal inférieur. Les saillies et les renforcements des murailles forment alors des vagues et des tourbillons qui sont très dangereux même

pour des bateaux légers manœuvrés par huit hommes, six qui rament, un à la poupe et un à la proue qui manœuvrent de longues pagaies en guise de gouvernail. On ne les passe jamais sans crainte. Nous parcourûmes les deux premiers milles en dix minutes. Au milieu du cours d'eau, les tourbillons sont très dangereux. On m'a en effet raconté que voilà plusieurs années, un bateau fut entraîné par un de ces tourbillons et qu'il disparut rapidement dans le large et profond entonnoir. Après avoir traversé les Grandes Dalles nous vîmes à notre gauche les bâtiments construits pour les Indiens par la mission méthodiste qui s'y est établie en 1837.

Le jeudi 22, nous franchîmes le Grand Rocher des Morts. Depuis les Dalles jusqu'aux Cascades nous naviguâmes tranquillement et agréablement, sur les eaux calmes du Columbia qui sont bordées de chaque côté par des montagnes pittoresques. Le vendredi 23, nous atteignîmes les Cascades qui empêchent la navigation sur une distance de quatre milles et obligent au portage des bagages. Mais ces cascades sont loin d'être ce que leur nom indique, c'est-à-dire une série de cascades. Pendant les deux premiers milles, il n'y a qu'un gros rapide passant entre les rives rétrécies du fleuve, il est suivi par un courant vif, une eau oscillante le long de la rive gauche du fleuve. Les bateaux déchargés peuvent être tirés à l'aide d'une corde le long de la rive droite sur les deux premiers milles et ensuite, après avoir été partiellement chargés, on peut leur faire parcourir les deux derniers milles à la rame. Nous atteignîmes les Hautes Cascades avec beaucoup d'efforts avant midi, assez tôt pour faire le long portage le même jour et établir notre camp près des Basses Cascades. Le samedi 24, nous naviguâmes à la voile et à l'aide de rames. Nous laissâmes à notre gauche un haut rocher appelé cap Horn par les voyageurs en raison du vent et des tempêtes qui y sévissent souvent. Nous longeâmes un grand nombre d'îles et comme nous approchions de Fort Vancouver les bateaux accostèrent pour permettre aux voyageurs de faire leur toilette. Peu après, à 5 heures de l'après-midi, notre long voyage se terminait.

Nous avons rencontré du froid depuis Colville jusqu'aux Grandes Dalles. Certains jours, il était si intense que de la glace se formait sur les rames des hommes. Certains soirs nous trouvions le sol recouvert de trois ou quatre pouces de neige que nous devions enlever pour dresser nos tentes. Parfois, le froid atteignait 9 degrés à l'échelle de Réaumur la nuit. Les nuits que nous passions sous la tente, à quelque distance d'un feu insuffisant, faute d'avoir trouvé une quantité suffisante de bois d'épave sur la rive, étaient loin d'être agréables. Au portage des Chutes, le sol était couvert d'une croûte de glace dure et lisse.

Nous avons porté l'uniforme ecclésiastique ou la soutane des prêtres qui est la sorte de « vêtement fait d'une seule pièce » revêtu par le Christ

et les gens de son Église et l'habit glorieux du clergé canadien pendant toute la durée de notre long voyage du Canada jusqu'à l'Orégon et depuis notre arrivée. Il était alors facile pour les Canadiens de reconnaître leurs prêtres et pour les Indiens, les Robes Noires dont on leur avait annoncé la venue. Nous continuerons d'observer cette coutume chez nous et ailleurs.

À Fort Vancouver, nous nous trouvions à 40 lieues de l'océan ; à 20 des Cascades ; à 40 des Dalles ; à 80 de Walla-Walla ; à 145 d'Okanagan ; à 209 de Colville ; à 287 de la Maison des Lacs ; à 342 du Grand Croche et à 355 du Punch Bowl.

Avant de clore cette longue lettre, je prie votre Excellence de me permettre de lui raconter l'accueil qu'on nous a réservé à Fort Vancouver et de lui donner un compte rendu général de nos travaux missionnaires. Veuillez bénir vos deux missionnaires aux confins de l'ouest et veuillez accepter l'hommage des sentiments de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, l'humble et obéissant serviteur de votre Excellence,

F.-N. Blanchet, V.G.

ARRIVÉE ET ACCUEIL DES MISSIONNAIRES À FORT VANCOUVER

Les missionnaires étant impatients d'atteindre le terme de leur long et difficile voyage, la troupe quitta Fort Walla-Walla (maintenant Wallula) le lundi 19 novembre au matin et arriva à Fort Vancouver le samedi suivant après une semaine d'une lente et pénible descente du fleuve Columbia. Les bateaux à vapeur parcourent maintenant la même distance en deux jours.

Quand la flottille fut en vue et tandis qu'elle descendait le Columbia, l'excitation atteignit son comble dans le fort où l'on connaissait déjà la nouvelle du désastre qui avait frappé le groupe et des pertes de vie qui en avait résulté. Toute la population se précipita sur la rive du fleuve afin que leurs yeux se délectent à la vue de ces premiers missionnaires catholiques dont ils avaient longtemps attendu la présence. Se détachant de la masse, se tenait James Douglas, l'intendant en chef et le gouverneur des établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson à l'ouest des montagnes Rocheuses en l'absence du docteur John McLoughlin qui effectuait alors un séjour au Canada et en Angleterre. Il fut le premier à accueillir les missionnaires sur les lieux de leurs futurs travaux. En les conduisant vers le fort où le pavillon battait au vent en l'honneur de leur arrivée, le gouverneur introduisit les missionnaires dans les appartements préparés à leur intention. Il nomma un serviteur pour les servir et manifesta de toutes les manières son hospitalité et le plaisir que lui causait leur arrivée.

Les missionnaires n'étaient pas plus tôt arrivés au fort que Joseph Gervais, Étienne Lucier et Pierre Bélèque venaient leur présenter leurs respects. Ils étaient les émissaires d'une délégation représentant les Canadiens de la vallée de la Wallamette. Ayant entendu parler de la venue des missionnaires, ils avaient quitté leur maison en groupe afin de venir souhaiter la bienvenue aux missionnaires catholiques si longtemps attendus, à leur arrivée à Vancouver. Malheureusement la plupart d'entre eux avaient dû retourner chez eux après que l'arrivée des missionnaires eut été retardée suite à la tragédie de la Dalles des Morts.

Laissons les missionnaires s'installer à Vancouver afin de rendre grâce à Dieu de les avoir protégés pendant leur long et pénible voyage et profitons-en pour glaner dans l'histoire contemporaine un récit décrivant Fort Vancouver comme il était à cette époque. Nous tirons ces extraits de « The Oregon Territory » écrit par le révérend G.G. Nicolay et publié à Londres en 1846. Décrivant les forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'écrivain raconte :

« De tous les forts, celui de Vancouver est maintenant le plus important. C'est ici que réside le docteur McLoughlin, le gouverneur du territoire, et c'est à cet endroit qu'est situé le principal entrepôt de la Compagnie dans lequel toutes les marchandises provenant de l'Angleterre sont conservées de même que toutes les fourrures ramassées sur les terres. Fort Vancouver est bel et bien au centre du commerce depuis Kamchatka jusqu'en Californie.

Le fort a la forme d'un parallélogramme d'environ 250 verges de longueur par 150 de largeur. Il est entouré de murs de bois faits de piquets de gros madriers fermement plantés dans le sol et étroitement attachés ensemble. Ces piquets mesurent 25 pieds de hauteur et sont tenus en place par des piliers à l'intérieur. La région est cultivée et environnée de maisons et de commerces. La résidence du gouverneur est au centre et il y a une chapelle et une école. Les employés de la Compagnie souper ensemble dans la salle commune et le gouverneur préside la table ; mais nous avons noté que l'absence des épouses et des femmes de l'établissement ne contribue en rien au raffinement des manières. Il y a également une salle communautaire pour les célibataires où, après le souper, on passe le temps à converser et à fumer bien qu'il semble que cette dernière occupation soit une habitude de moins en moins courante. Beaucoup de gens ont fait l'éloge de l'hospitalité de Fort Vancouver et de son gouverneur, particulièrement les écrivains américains. Il semble qu'il y a de bonnes raisons pour cela et le regret général éprouvé en quittant leur société est tout à l'honneur des officiers de la Compagnie et de la bonne chère de la table du gouverneur.

Par-delà le fort se trouvent de vastes greniers et entrepôts et, devant ceux-ci, sur la rive du fleuve, est situé le village dans lequel résident les employés de la Compagnie; il y a peut-être sept cents habitants en tout. Il y a un hôpital dans le village.

Une ferme magnifique est rattachée à Fort Vancouver. Elle a plus de 3000 acres et abrite des moulins à scie qui coupent des centaines de milliers de pieds par année, des moulins à blé et tout ce qui est nécessaire pour le commerce et l'agriculture. Des navires de quatorze pieds de tirant d'eau peuvent venir de flanc au quai à marée basse (selon le lieutenant Wilkes) et au magasin de la Compagnie on peut se procurer de tout pour des prix aussi bas qu'aux États-Unis. Cette affirmation doit cependant être prise avec un grain de sel et est probablement vraie pour les marchandises de l'Angleterre surtout. Depuis cet endroit la Compagnie entretient un commerce lucratif avec la Californie, les Iles Sandwich et les colonies russes, en plus des exportations vers l'Angleterre.

Les employés de la Compagnie sont principalement des Écossais et des Canadiens mais on y trouve également un grand nombre de Métis, enfants d'employés de la Compagnie et de femmes indiennes. Celles-ci ont généralement de jolies traits, elles sont ingénieuses, athlétiques et font de remarquables cavalières. Les hommes sont d'excellents trappeurs et les femmes qui, souvent, épousent des officiers de la Compagnie font des épouses intelligentes, fidèles et empressées. Elles sont d'habiles couturières et de bonnes maîtresses de maison. Elles accompagnent souvent leur mari dans leurs excursions de troc pour lesquels elles se révèlent très utiles. Elles conservent quelques caractéristiques de leurs ancêtres indiens parmi lesquelles le port du mocassin qui est assez fréquent même s'il est habituellement fait de toile décorée plutôt que de cuir de chevreuil.

Les environs du principal établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans l'ouest donnent au voyageur une bonne idée de sa prospérité et de son importance : le village densément peuplé, le grand nombre de champs cultivés, l'absence de gardes et de moyens de défense (les fusils du fort ont été démontés depuis longtemps), l'aspect civilisé de son intérieur de même que l'activité et l'énergie qui y règnent, le noble fleuve, de 1700 verges de largeur à cet endroit, où sont probablement ancrés quelques-uns des navires de la Compagnie, bricks, bateaux à vapeur, bien équipés, bien pourvus en équipage et en armes. L'impression laissée par tous ces éléments est avivée par le magnifique paysage qui entoure les lieux, les nobles forêts encadrant le puissant cours d'eau avec, en arrière-plan, les hautes montagnes, les sommets enneigés du mont Hood et du mont Sainte-Hélène qui dominent le décor, tandis que les fleurs sauvages et les fruits tapissent en saison le sol d'une abondance sauvage.

Ce fort fut érigé en 1824 par le gouverneur Simpson et son importance actuelle justifie le choix de ce site. C'est ici que se trouve et que continuera sans doute d'être le principal lieu de commerce dans l'ouest de l'Amérique jusqu'à ce que les demandes croissantes du commerce et de l'industrie nationale ne le déplacent sur les rives du détroit de Juan de Fuca et de l'île Admiralty, mais même quand ce jour viendra, le fort occupera toujours la seconde place en sa qualité d'unique station navale et marchande du sud de l'Orégon, parce qu'il reçoit le commerce de tous les affluents du Columbia et parce qu'il constitue une voie de communication directe et rapide avec Puget's Sound par la Cowlitz et la Nesqually, avec Gray's Harbour par la Chikelis, et qu'il unit ainsi la grande navigation des eaux douces à celle des eaux salées de même que le Columbia au détroit de Fuca. Sir H. Pelly, dans une lettre à Lord Glenelg, en 1837, donne un compte rendu de la situation dans laquelle se trouve la Compagnie : « La Compagnie occupe maintenant le pays situé entre les montagnes Rocheuses et le Pacifique grâce à six établissements sur la côte, seize dans l'intérieur des terres en plus de plusieurs escouades de passage pour la chasse. La Compagnie entretient également une flotte de six vaisseaux armés et un bateau à vapeur sur la côte. Leur principal établissement et dépôt pour le commerce sur la côte et dans les terres, est situé à quatre-vingt-dix milles du Pacifique, sur la rive nord du Columbia et se nomme Vancouver en l'honneur du célèbre navigateur. Ils possèdent dans les environs de vastes pâturages et des terres à grains qui produisent en abondance toutes sortes de produits agricoles et permettent de conserver de grandes quantités de produits divers. Les installations ont été bâties graduellement et la Compagnie a l'intention de continuer non seulement à les accroître, à les augmenter et à établir un commerce d'exportation de laine, de chandelles, de peaux et d'autres articles, mais également d'encourager l'établissement de ses employés à la retraite et des immigrants sous sa protection. Sir Pelly soutient également que le sol, le climat et les autres caractéristiques du pays conviennent autant, sinon plus, à l'agriculture que n'importe quel autre endroit en Amérique du Nord. »

HUITIÈME RÉCIT

(Publié le 28 mars 1878)

Lettre d'intérêt de l'abbé Modeste Demers au révérend C.-F. Cazeau, secrétaire, Québec.

Vancouver, Orégon, le 1^{er} mars 1839

Révérend, cher monsieur,

Lorsque l'on m'a choisi pour la mission en Orégon en 1837, en compagnie du très révérend Blanchet, le passage des missionnaires de Montréal à

Fort Vancouver, à travers le continent américain et à bord des canots de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, s'est heurté à des obstacles qui ont empêché notre départ immédiat.

L'évêque Provencher, qui avait besoin d'un missionnaire, me procura un passage jusqu'à Rivière-Rouge ce qui me faisait gagner deux mille cent milles pour mon voyage vers l'Orégon. Cependant, je craignais qu'à moins d'apprendre un peu la langue des Sauteurs on ne me laisserait pas continuer mon voyage si une occasion se présentait, mais la divine Providence a écarté toutes les difficultés de mon chemin, car dès que les missionnaires de l'Orégon eurent obtenu un droit de passage, l'évêque Provencher me permit de reprendre ma route et j'eus le plaisir de rencontrer le très révérend Blanchet à Rivière-Rouge en 1838 lors de son passage. Je laisse le soin au vicaire général de raconter les aventures de son voyage de Saint-Boniface à Fort Vancouver pour vous faire le compte rendu de mon ministère. Depuis les trois derniers mois, ce fort a occupé tout mon temps avec les Canadiens et les Indiens qui s'y trouvent. J'ai trouvé ici quelque réconfort. Dieu m'a accordé la grâce d'apprendre la langue parlée par les Chinook en peu de temps. C'est dans ce dialecte que j'enseigne aux femmes et aux enfants des colons blancs ainsi qu'aux sauvages qui arrivent de près et de loin pour me voir. Je suis tellement occupé du matin jusqu'au soir que je trouve à peine le temps d'écrire les pages suivantes qui traitent des sauvages installés à l'ouest des montagnes Rocheuses. Je vous demanderais donc d'être indulgent ; puisque je n'ai fait que passer parmi les différentes tribus disséminées le long du fleuve Columbia, depuis les Rocheuses jusqu'à l'océan Pacifique, le récit qui suit est nécessairement très imparfait. J'espère, toutefois, qu'il suffira à vous faire connaître les diverses tribus sous le jour le plus intéressant qui soit, celui de la religion. Ma récente arrivée dans ce pays et mes multiples occupations ne me permettent d'en donner qu'un pâle aperçu. Ne voulant pas prendre le risque de donner une fausse impression et des informations inexactes, j'attendrai d'avoir pu acquérir une connaissance plus approfondie de ces tribus inconnues.

MAISON DES LACS

Les premiers sauvages que nous avons vus sont les Indiens des lacs. Ces premiers membres du large troupeau confié à notre soin correspondent bien à la description laissée par les Canadiens qui leur parlaient depuis un certain temps de leurs propres chefs, les Robes Noires, et qui leur avaient donné l'espoir qu'un certain nombre d'entre eux viendraient les instruire du Maître de la vie, Celui qui les a créés « Kackouten Tshouten ». Il est facile d'imaginer quelle fut leur joie quand vint le moment d'accueillir ces chefs qu'ils avaient attendus si longtemps. Nous sommes restés dix-sept

jours à la Maison des Lacs à cultiver cette nouvelle vigne qui, dès le début de notre visite, promettait de porter des fruits en abondance. Après avoir reçu les premiers enseignements sur Dieu, ses attributs, la création, la chute d'Adam et la nécessité du baptême, ceux qui avaient des enfants en bas âge se hâtèrent de les amener pour les faire baptiser « afin de rendre leurs cœurs bons ». Ils regrettaient de ne pouvoir eux-mêmes participer à un tel bonheur. Ces Indiens n'ont d'autre désir que de connaître Dieu et la religion qui mène à Lui. Ils attendent avec impatience le moment où un prêtre viendra parmi eux pour leur enseigner les saintes vérités et les maximes de notre divine religion. Ce ne fut pas sans douleur que ces pauvres gens virent les missionnaires les quitter. Quant à nous, le témoignage de leur cordiale affection ne nous a pas laissés indifférents. *Quomodo audient sine praedicante* ¹⁰ ?

COLVILLE

Dans ce fort, nous vîmes des Indiens de différentes tribus qui étaient venus des alentours pour nous rencontrer. Une barge qui nous avait précédés sur la rivière leur avait apporté la nouvelle de l'arrivée tant attendue des chefs. Ils pouvaient à peine apercevoir la barge dans laquelle nous nous trouvions que tous, hommes, femmes et enfants, accoururent sur le rivage, la joie se peignant sur leur visage, pour nous souhaiter la bienvenue. Ce ne fut pas sans émotion que nous vîmes cette démonstration de leur satisfaction. Il fallut nous arracher d'eux pour accompagner le commandant au fort. Les chefs des Chaudières, des Sinpoils, des Spokanes, des Piskoos et des Okanagan qui étaient accompagnés de quelques-uns de leurs gens reçurent l'enseignement que nous eûmes le temps de leur donner. Ils se rassemblaient tous dans une grande maison mise à leur disposition pour l'occasion et ils attendaient en silence le moment où nous leur parlerions. Avec une attention sincère, ils écoutaient la Parole de Dieu qui, traduite pour eux par les chefs, acquérait une force nouvelle et un poids supplémentaire. Nous n'avons rien oublié afin de les fortifier dans les principes de la religion catholique ; de sorte qu'en peu de temps nous avons jeté quelques grains de la Parole divine et nous avons le doux espoir que, suivant les desseins de la miséricorde divine, ces semences porteront des fruits au sein de cette portion si longtemps négligée de la famille humaine. Nous pouvons facilement voir quels seraient les progrès accomplis par le christianisme parmi ces tribus si bien disposées, mais « fides ex auditu ».

Les cinq nations mentionnées ci-dessus, les Indiens des lacs et les Têtes-Plates, de qui nous parlerons plus tard, parlent des langues si semblables qu'ils peuvent aisément se comprendre entre eux. Il suffirait de connaître l'une de ces langues pour s'adresser à eux tous. Les Indiens des lacs et les Chaudières sont les plus nombreux de tous.

OKANAGAN

Au cours des vingt-quatre heures que nous avons passé à ce poste, nous avons fait la connaissance des Indiens qui le fréquentent ; ils sont passablement nombreux. Nous pouvons dire ce que nous avons affirmé au sujet des nations susmentionnées : il suffirait de leur enseigner la doctrine chrétienne pour en faire de fervents chrétiens. C'est tout ce qu'il faut. Entre Okanagan et Walla-Walla nous n'avons vu que quelques huttes indiennes. Faute d'interprètes, nous avons à peine pu nous faire comprendre d'eux.

WALLA-WALLA

Certains des chefs de la tribu des Cayuses s'étaient rendus à ce poste pour voir les chefs des Canadiens-français. Partout, le même empressement et le même désir de connaître Dieu, la même joie et satisfaction à la vue des Robes Noires dont ils avaient tant entendu parler. Bien qu'ils ne soient pas encore tout à fait chrétiens, ils croient fermement aux vérités de la religion que nous leur avons expliquée en chemin. Ils parlent la langue des Nez-Perçés qui est entièrement différente de celle des Chaudières et des Têtes-Plates. Ils peuvent s'entretenir avec les Indiens de Walla-Walla dont la langue est parlée aussi loin qu'aux Chutes. Un peu en amont, habitent les Indiens des Dalles qui peuvent parler avec ceux des Chutes et des Cascades à 20 milles de Vancouver. Un grand nombre d'Indiens parlent le dialecte des Chinook dont nous parlerons plus loin.

VANCOUVER

Les Indiens Chinook sont disséminés le long du fleuve Columbia depuis le fort du même nom jusqu'à l'océan Pacifique. Avant 1830, ces Indiens étaient les plus nombreux des indiens habitant les rives du fleuve. Cette supériorité numérique les rendait fiers et hautains. De plus, ils étaient riches. Vers la même époque, survint une maladie désastreuse, connue sous le nom de fièvres tremblantes, qui en emporta un grand nombre dans la tombe. Dans le feu de la fièvre, ils se jetaient dans le fleuve dans l'espoir de trouver un soulagement à leurs souffrances, mais c'était une mort aussi certaine que rapide qu'ils y trouvaient. Il fallut brûler en entier un village où les cadavres s'empilaient les uns par-dessus les autres, les survivants n'étant plus capables d'enterrer leurs morts. Ce fléau envoyé par Dieu aux Indiens en raison de leurs mœurs abominables, revint les visiter chaque année et tua chaque fois quelques-uns d'entre eux. On rapporte qu'ils ont changé de vie, à l'exception de ceux qui demeurent près du fort qui sont mauvais et pervers en raison de leur lien avec les Blancs. Ils pratiquent un commerce criminel honteux, ils ont des femmes esclaves qu'ils louent pour de l'argent au premier qui le

leur demande. Ils nous ont regardés et nous regardent encore avec une indifférence qui nous fait regretter les bons Indiens du haut du fleuve, mais ceux de la tribu qui vivent près de Fort George (maintenant Astoria) en amont du fleuve, ne sont pas aussi dépravés, ce qui nous permet d'espérer que nous pourrions les christianiser avec l'aide de Celui qui veut que nul ne périsse mais que tous parviennent à la vérité. À l'instant même où j'écris ces lignes, j'apprends que leur chef, en compagnie d'un grand nombre de ces hommes, vient d'arriver pour voir les prêtres des Français. Il y a de cela quelques jours, il avait envoyé des émissaires afin de savoir si les prêtres instruiraient les Indiens.

La vraie langue des Chinook est presque impossible à apprendre. Elle diffère entièrement de celles des tribus avoisinantes, mais ils parlent également le jargon qui est utilisé comme langue d'échange entre les Canadiens, de même que les Blancs en général, et les Indiens établis à proximité du fort. Ce jargon est composé de mots empruntés aux diverses langues, ce qui le rend facile à apprendre. Il comporte entre quatre et cinq cents mots en tout. Il ne possède pas de participes ; un seul et même mot a plusieurs significations. Par exemple : « Wawa » signifie parler, apprendre, dire, répondre, demander ; « Komtaks » veut dire savoir, apprendre, comprendre, entendre, penser et croire ; ainsi en ajoutant « Nawitika », certainement, nous avons « Nawitka Naika Kamtax Sahaletaye » qui veut dire : je crois en Dieu. Il s'ensuit qu'il n'est pas facile de traduire des expressions françaises dans cette langue ; il nous faut utiliser des paraphrases. Depuis un mois, je connais suffisamment bien ce jargon pour leur donner des instructions et leur enseigner le catéchisme sans être obligé d'écrire. J'ai traduit le signe de la croix et comment remettre son cœur à Dieu. Je ne peux pas envoyer la traduction des autres prières, car elle n'est pas tout à fait terminée. Un grand nombre d'Indiens Cascades comprennent ce jargon et quelques-uns de la nation des Klickatats assistent au catéchisme et aux prières du soir. Afin d'imprimer plus profondément dans leur mémoire les vérités contenues dans le Symbole des apôtres, j'ai essayé de créer des arrangements musicaux. Les Indiens aiment beaucoup la musique ; ils savent presque par cœur les cantiques que nous avons chantés à la messe dimanche dernier. Je compte apprendre la langue des Klickatats qui me sera d'une grande utilité pour instruire les gens de cette tribu et ceux des Chutes et des Cascades qui l'entendent bien. Le plus difficile dans l'apprentissage des langues parlées de ce côté-ci des montagnes est la prononciation qui est telle que, bien souvent, nous sommes en peine de trouver les lettres pour la représenter, comme dans « Sahaletaye », Dieu « hihkt », unique. Le temps ne me permet pas de m'étendre sur ce sujet.

*LES INDIENS DE COWLITZ**

Les Indiens de Cowlitz vénèrent les missionnaires établis parmi eux. Ils ont leur propre langue qui diffère de celle des Indiens Chinook. Ils sont assez nombreux mais pauvres. Ils nous donnent l'espoir de les convertir. Après la visite du vicaire général, ils ont dit aux colons de Cowlitz : « Les prêtres vont rester avec nous ; nous sommes pauvres et nous n'avons rien à leur donner : « Tlahowiam nesaika waik ekita nesaika : nous voulons faire quelque chose pour eux, nous travaillerons, nous ferons des clôtures et tout ce qu'ils voudront. » Plusieurs d'entre eux sont venus voir les missionnaires à Vancouver et ont exprimé un vif désir de les avoir auprès d'eux.

LES INDIENS DE WALLAMETTE

Le vicaire général qui avait séjourné un mois parmi les Canadiens établis le long de cette rivière, ne pouvait pas parler en bien des Indiens qu'il avait vus, les Kalapooias. Ils étaient très nombreux avant les fièvres mais ne sont plus maintenant qu'un petit nombre qui ne cesse de décroître chaque jour. Ils sont pauvres et paresseux, on pourrait dire que la passion du vol prédomine chez eux. Autant les Indiens de Cowlitz souhaitent être près des missionnaires, autant les Kalapooias désirent être loin d'eux. Le vicaire général n'en a aperçu qu'un très petit nombre venir assister aux enseignements dans la chapelle. Mais il semble que nous pourrions avoir plus de succès parmi les autres tribus de cette nation qui sont établies le long des affluents de la Haute Wallamette. Ceux-ci portent différents noms. J'ai appris qu'il y a quatorze ou quinze dialectes différents parlés par ces tribus, qui ne sont pas si différents qu'ils ne peuvent se comprendre entre eux. De plus, le jargon chinook est parlé par les Kalapooias.

LES INDIENS DU NORD

À Fort Okanagan, on nous a raconté qu'un grand nombre d'Indiens sont établis à une bonne distance des montagnes Rocheuses vers le Nord. Quelques Canadiens, au service de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson dans ces régions, nous ont dit que les prêtres auraient du succès parmi eux, même s'ils ne sont pas aussi civilisés que les Indiens du fleuve Columbia. Nous leur ferons connaître le but de notre venue dans ce pays, mais nous ne pouvons leur envoyer aucun mot avant l'été prochain.

* Cowlitz est une déformation d'un mot d'origine indienne « Co-wil-itiz » utilisé par les premiers colons.

La tribu des Nez-Perçés est très nombreuse. Ils sont pour la plupart installés dans des grandes prairies non loin des montagnes vers le Nord. Les Canadiens qui vivent parmi eux pour obtenir des fourrures de castor leur ont depuis longtemps parlé des Robes Noires, les chefs des Blancs. Naturellement bons, doux et pleins de respect pour la prière au Maître de la vie, ils attendent impatiemment que les prêtres puissent venir leur enseigner et leur faire connaître la religion des Français. Ils ont même imaginé qu'ils pourraient s'en acheter un et se sont informés auprès des Canadiens du nombre de chevaux et de castors nécessaires pour qu'un prêtre vienne rester avec eux, en promettant que : « il ne manquerait de rien et que le meilleur de la chasse lui serait donné ». Une bonne discipline et de bons principes moraux règnent parmi eux. Ne pouvons-nous pas nous exclamer ici avec le Sauveur du monde : « Messis quidem multa, operarii autem pauci ». Que peuvent faire deux missionnaires parmi des tribus si nombreuses, sinon désirer que Dieu veuille bien leur envoyer des missionnaires pour montrer aux Indiens le chemin des cieux pour lesquels ils ont été créés et pour leur dire que le prix de leurs âmes est Son sang. « Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam ¹¹ . »

Recevez, révérend, cher monsieur, l'assurance de mon estime.

M. Demers
prêtre missionnaire en Orégon.

NEUVIÈME RÉCIT

(Publié le 11 avril 1878)

PREMIÈRE MESSE À FORT VANCOUVER ÉTAT DU PAYS

Le 25 novembre 1838 fut aussi beau qu'un jour d'été. Puisque c'était un dimanche, on fit des préparatifs dans l'école pour la première messe jamais célébrée dans le Bas-Orégon. La bâtisse était trop petite pour accueillir la foule composée de gentilshommes, de dames et de catholiques de l'extérieur du campement. Une grand-messe solennelle fut célébrée en action de grâce par le vicaire général qui prononça un sermon de circonstance. On chanta également les vêpres dans l'après-midi. L'office divin fut tellement touchant qu'il tira même des larmes de beaucoup de Canadiens qui n'avaient pas entendu la messe depuis dix, quinze et même vingt ans. Pour eux, cette journée en serait une qu'ils n'oublieraient jamais. Ils voyaient enfin des prêtres parmi eux pour les instruire, eux, leurs femmes et leurs enfants, leur administrer les sacrements et leur donner, à la dernière et la plus terrible des heures, le

réconfort de la sainte Église. Pour toutes ces raisons, ils se sentaient heureux et, rendant grâce à Dieu, ils étaient prêts à obéir sincèrement à leurs pasteurs.

Il serait bien de donner une vue d'ensemble du pays en ce qui a trait aux tribus indiennes, aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, aux colons catholiques et protestants, afin d'avoir une meilleure idée de la situation dans la mission confiée aux soins des missionnaires. Leur mission s'étendait de la Californie (42^e parallèle) jusqu'à la mer glaciale du nord, entre l'océan Pacifique et les montagnes Rocheuses. Les tribus indiennes, nombreuses et disséminées dans tout le pays, parlaient une multitude de langues diverses et difficiles et étaient enclines à la polygamie et à tous les vices du paganisme. Les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, activement occupés au service des vingt-huit postes de traite des fourrures, étaient en grande majorité des catholiques. Il en était de même pour les quatre familles établies à Cowlitz et les vingt-six autres installées dans la vallée de la Wallamette comptant femmes et enfants. Un grand nombre d'employés et de colons avaient oublié leurs prières et les principes religieux reçus dans leur jeunesse. Les femmes qu'ils avaient prises pour épouses étaient des païennes ou des femmes baptisées sans connaissance suffisante de la religion. Leurs enfants étaient élevés dans l'ignorance. Il est facile de concevoir qu'à beaucoup d'endroits des désordres, des mœurs brutales et des habitudes indécentes découlaient de cet état d'ignorance.

Il y avait également dans la vallée de la Wallamette des colons protestants et, dans différentes parties du pays, environ 30 ministres protestants ainsi que leurs nombreux serviteurs, leurs épouses et leurs enfants. Les Méthodistes possédaient deux missions, une dans la vallée de la Wallamette et l'autre aux Dalles. Les Presbytériens étaient établis à Waiilatpu parmi les Walla-Wallas, à Lapwai parmi les Nez-Percés et sur la rivière Spokane. En plus de ceux-ci, la Compagnie de la Baie d'Hudson avait son propre aumônier depuis deux ans à Vancouver. Ces ministres sont zélés, ils ne ménagent aucun effort et prennent tous les moyens pour gagner des convertis à leurs sectes.

Pour ce qui est des colons catholiques et de leurs familles, malgré leur nombre considérable, ils n'avaient aucun prêtre de leur foi pour les instruire, eux et leurs familles, de la doctrine catholique. Ils étaient de plus exposés aux plus séduisantes tentations de la perversion. En effet, ils étaient privés d'une part de tous les moyens nécessaires à la pratique de l'adoration que commande leur foi et que réclame leur conscience, mais ils se trouvaient d'autre part en contact direct avec les coutumes de leurs frères séparés et les exhortations des ministres et ceux-ci n'épargnèrent aucun effort pour les inciter à rejoindre les sectes.

Monsieur le révérend Beaver¹², qui arriva à Fort Vancouver en provenance de l'Angleterre pour y être aumônier, avait hâte d'attirer les catholiques du fort à ses services dominicaux, mais le bon docteur McLoughlin l'en empêcha ; il renouvela néanmoins ses efforts après que le docteur eut quitté pour l'Angleterre. Étrangement, on rapporta plus tard qu'une liste de noms de catholiques demandant l'assistance de monsieur Beaver avait paru dans l'un des journaux de Londres. Il s'agissait sans aucun doute d'un coup monté et il est certain qu'il se joignit aux méthodistes de la vallée de la Wallamette pour affirmer : « Nous n'avons pas besoin de prêtres, je suffis à la tâche ici et les méthodistes sont assez nombreux dans la vallée de la Wallamette » Pour ce qui est des ministres méthodistes, nous avons vu auparavant qu'ils se rendaient auprès des colons catholiques et qu'ils réussirent à en amener un certain nombre à leurs rencontres du dimanche, qu'ils baptisèrent quelques femmes et célébrèrent quelques mariages. Ceci étant dit, on peut comprendre pourquoi l'accord d'un passage par la Compagnie de la Baie d'Hudson rencontra tant d'opposition. La première demande de l'évêque de Juliopolis fut refusée. À sa seconde demande, un passage fut accordé à deux prêtres dans les canots de 1837, mais fut par la suite retiré pour ne pas favoriser la colonisation d'une terre nouvelle, sans doute, mais également afin de laisser plus de temps aux ministres protestants pour renforcer leur position et faire des prosélytes. C'est donc pour cette raison que des deux missionnaires qui devaient arriver en 1837, un seul fut autorisé à atteindre Rivière-Rouge la même année. Tel était l'état du pays en 1838. Néanmoins, en dépit de toutes les machinations et de tous les obstacles, les deux missionnaires catholiques, « Deo juvante¹³ », arrivèrent sains et saufs et furent logés dans la chambre que monsieur Beaver et son épouse avaient quittée trois semaines auparavant pour l'Angleterre.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprend facilement ce que les missionnaires eurent à faire. Ils durent mettre en garde leur troupeau contre les dangers de la séduction pour détruire les fausses impressions déjà reçues, pour éclairer et confirmer la foi des consciences vacillantes et trompées, pour ramener à l'exercice de la religion et de la vertu tous ceux qui les avaient abandonnées depuis de longues années ou ceux qui, élevés dans l'infidélité, n'en avaient jamais eu aucune connaissance ou pratique. Il leur fallait enseigner aux hommes leurs devoirs, aux femmes et aux enfants, leurs prières et le catéchisme. Ils devaient les baptiser, bénir leurs unions, et faire rétablir le bon ordre et une vie sainte partout. En un mot, il leur fallait courir après les brebis qui étaient en danger, ce qui explique leurs fréquents voyages d'un poste à l'autre, car ni les Blancs ni les Indiens ne réclamaient leur assistance en vain. Il leur suffisait d'entendre dire qu'un quelconque faux prophète avait pénétré dans un lieu ou projetait de s'y rendre, pour inciter les missionnaires

à s'y rendre immédiatement afin de défendre la foi et empêcher l'erreur de se propager.

En même temps il ne faut pas croire que tout cela se fit comme par magie; bien au contraire: les missionnaires durent entreprendre de nombreux voyages, endurer beaucoup de souffrances et faire preuve d'une grande patience pour protéger le troupeau contre les dangers de la séduction et de l'erreur, apporter la lumière aux ignorants, rappeler les consciences vacillantes et ramener les brebis perdues au sein du vrai troupeau. On imagine bien le temps et les tracasseries nécessaires pour atteindre ce but et que, après avoir réussi, il n'aurait pas été prudent de les laisser si tôt à eux-mêmes. Ceci étant dit, suivons maintenant les deux missionnaires dans leurs tâches.

*MISSIONS EN DIVERS ENDROITS
ET PARMI LES INDIENS EN 1838 ET EN 1839*

Mission à Vancouver.

La mission à ce poste dura quatre mois et vingt jours (du 24 novembre 1838 jusqu'au 15 avril 1839) sans interruption, les deux missionnaires étaient présents, mis à part les neuf jours que le vicaire général passa en visite à Cowlitz et les trente-quatre jours consacrés au voyage vers Wallamette et à une mission en ces lieux. Les catholiques de l'endroit ne restèrent pas indifférents à la faveur qui leur était accordée de bénéficier des premiers travaux apostoliques des deux prêtres. Ils méritèrent fidèlement cette grâce. Les missionnaires ne prirent que deux jours pour se remettre de leur long et pénible voyage et, le quatrième et cinquième jour après leur arrivée, ils se mirent au travail, le premier, pour les employés et leur familles, le second, pour les dames et les enfants du fort. Le lundi 26, ils furent invités par le gouverneur à visiter les magasins et les entrepôts de la Compagnie, le bureau du commis, les maisons des bourgeois, des employés et de leurs familles. Le mardi, il les accompagna lors de leur visite du village situé à côté du fort qui abrite les maisons des serviteurs et de leur familles. Le recensement auquel ils se livrèrent fit état de soixante-seize catholiques, Canadiens et Iroquois. Ils notèrent particulièrement les noms des hommes et des femmes qu'il fallait séparer avant de les marier. La population indienne de la rive du Columbia et des environs fut estimée à 300 âmes.

Le saint ministère débuta, le mardi soir, pour les hommes et leurs familles, par un rassemblement dans le fort, ce soir-là et les suivants par des rencontres régulières passées à réciter la prière du soir ensemble, à faire une lecture pieuse et à chanter des chants sacrés en français; une coutume qui continua et qui fut

conservée avec beaucoup de plaisir. Par conséquent, on enseigna bientôt à toute l'assemblée à chanter les premiers couplets de 50 cantiques. Les hommes formaient un chœur et les femmes, les filles et les enfants un autre chœur, chacun chantant en alternance après les premier, deuxième, troisième couplets qu'entonnait le soliste. Ces réunions devinrent si attrayantes qu'elles attirèrent plusieurs fois les bourgeois, les employés et leurs familles qui vinrent jouir de ces concerts agréables et harmonieux. Les Indiens eux-mêmes ne restèrent pas insensibles au charme de ces chants et ils ne furent pas les derniers à s'y rendre et à les entendre en grand nombre. Ils étaient parfois 70 et 100. Le 28 février 1839, ils étaient 140 à assister aux prières du soir.

Le saint travail commença, le mercredi 28, pour les femmes et les petites filles du fort par l'enseignement des prières et du catéchisme en français. En persévérant dans ce saint labeur, beaucoup d'entre elles purent bientôt réciter le rosaire, une sainte pratique de dévotion en l'honneur de la Mère Immaculée de Dieu que les deux missionnaires mirent en usage en Orégon dès le début. L'abbé M. Demers, qui confectionnait les chapelets, en distribua cinquante en peu de temps. Le catéchisme avait lieu pendant l'avant-midi. L'après-midi était réservé à l'enseignement des prières et des saintes vérités aux femmes indiennes et aux enfants du village afin de les préparer au baptême. La difficulté ici était grande, car il leur fallait apprendre ces prières en français et la tâche ne pouvait pas être accomplie sans de longues et ennuyeuses répétitions pendant des semaines et des mois. Soixante femmes et filles, ainsi que dix-huit petits garçons fréquentaient ce catéchisme.

Les Indiens n'étaient pas négligés. On les rassemblait deux fois par jour dans l'avant-midi et dans la soirée. L'abbé M. Demers, qui avait appris le jargon chinook en trois ou quatre semaines, était leur professeur. Plus tard, en janvier, après avoir traduit le signe de la croix, le Notre Père et le Je vous salue Marie dans ce dialecte, il les enseigna à ces pauvres Indiens qui se réjouirent beaucoup de les apprendre. En février, il réussit à composer quelques magnifiques cantiques dans le même dialecte, que les Indiens, ainsi que les hommes, les femmes et les enfants, chantèrent à l'église avec beaucoup de plaisir. Ainsi, à force de patience et par un enseignement constant, les missionnaires eurent la joie de constater que leur dur labeur commençait à porter des fruits.

Le catéchisme de l'avant-midi durait généralement de 8 h à 11 h 30, celui de l'après-midi, de 1 à 5 heures et parfois jusqu'à 6 heures. Cette période de temps était entrecoupée de cantiques en Chinook, d'enseignement du catéchisme et par des périodes de détente. Tandis que l'abbé Demers

instruisait les Indiens, le vicaire général enseignait aux Canadiens et donnait des instructions en français aux garçons qui étaient capables de lire l'anglais. C'est grâce à de telles méthodes que certains d'entre eux purent bientôt aider à enseigner les prières et le catéchisme aux autres. Le chant grégorien et le service de la messe n'étaient pas oubliés et, après ces exercices, les missionnaires écoutaient les confessions de ceux qui n'avaient pas le temps de venir durant le jour. Tout ceci permet de constater que les deux missionnaires étaient loin d'être oisifs.

DIXIÈME RÉCIT

(Publié le 18 avril 1878)

REMARQUABLE CONVERSION DU DOCTEUR JOHN McLOUGHLIN

Il convient de mentionner d'une manière particulière les services importants que le docteur McLoughlin a rendus aux Canadiens-français et à leurs familles, même s'il n'était pas catholique, pendant les quatorze années qu'il fut gouverneur à Fort Vancouver. C'est lui qui leur lisait les prières le dimanche. En plus de l'école anglaise réservée aux enfants des bourgeois, il en entretenait une autre à ses frais. Dans cette école, les prières et le catéchisme étaient enseignés, conformément à ses instructions, en français aux femmes et aux enfants catholiques les dimanches et les jours de la semaine. Il encourageait également le chant des cantiques, une activité pour laquelle il était assisté de sa femme et de sa fille qui prenaient beaucoup plaisir à cet exercice. Une fois par semaine, il visitait et inspectait son école, qui comptait déjà plusieurs bons écoliers. Ceux-ci apprirent vite à lire le français et devinrent des aides précieuses pour les prêtres. Ce fut lui également qui sauva les catholiques du fort et leurs enfants des dangers de la perversion et qui, jugeant mal située l'église de rondins que les Canadiens avaient construite, à quelques milles de Fairfield en 1836, ordonna son retrait et sa reconstruction dans une vaste et jolie prairie où elle se trouve encore aujourd'hui.

Notre sainte religion devait à cet excellent homme le peu de moralité que les missionnaires trouvèrent à Fort Vancouver, ainsi que le bien-être et les avantages temporels dont jouissaient à cette époque les colons de Cowlitz et de la vallée de la Wallamette. À l'époque de l'arrivée des deux missionnaires, le docteur McLoughlin s'était absenté pour un séjour au Canada et en Angleterre, mais il devait rentrer au mois de septembre suivant.

L'excellent travail de cet homme intègre méritait une récompense ; il la reçut lorsqu'il fut amené vers l'Église véritable de la manière suivante :

À l'occasion d'une visite à Fort Nesqually, le docteur mit la main sur un livre intitulé «The End of Controversy» (La fin de la controverse) qu'avait écrit le docteur Milner. Il le lut avidement, fut convaincu et se convertit sur-le-champ. À son retour à Fort Vancouver, il abjura et fit sa profession de foi entre les mains du vicaire général le 18 novembre 1842. Il se confessa, fit bénir son mariage le même jour et se prépara à communier pour la première fois en jeûnant pendant les quatre semaines de l'Avent qu'il passa, à sa demande, aux Chutes de la Wallamette, appelées maintenant Oregon City, à faire diviser cet endroit en lots. S'étant ainsi préparé, il fit sa première communion à Fort Vancouver pendant la messe de minuit en compagnie d'un grand nombre de croyants, des femmes et des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. À cette occasion, la petite chapelle, magnifiquement décorée et brillamment illuminée, était remplie de Blancs et d'Indiens. Les chants ordinaires étaient solennels et les hymnes de Noël, en français et en jargon chinook, qui étaient chantés tour à tour par la chorale des hommes et celle des femmes, étaient impressionnants tout comme la sainte cérémonie se déroulant autour de l'autel. En un mot, l'esprit des croyants qui commémoraient ce grand jour de la naissance du Sauveur fut captivé et élevé. C'est lors d'une occasion semblable que l'honorable Peter H. Burnett, qui se trouvait à Vancouver en 1843 et assistait à la grand-messe en simple spectateur, ressentit, à minuit le jour de Noël, les premières émotions qui conduisirent à sa conversion comme il le mentionne dans la préface de son livre intitulé: «The Path which led a Protestant Lawyer to the Catholic Church» (Le chemin qui mena un avocat protestant au sein de l'Église catholique.)

Après sa conversion, le docteur John McLoughlin se montra jusqu'à sa mort un vrai chrétien pratiquant ainsi qu'un digne membre de l'Église qui ne manquait jamais la messe ni les vêpres, que ce soit le dimanche ou pendant les jours saints, qui allait communier presque à tous les mois et qui prêchait par sa parole et son exemple. Il se rendait souvent à la messe le dimanche en compagnie de quelques-uns de ses amis protestants; à l'un d'eux qui l'invitait dans son église pour l'office il répondit: «Non monsieur, je vais à l'Église qui enseigne la vérité, mais pas à celle qui enseigne l'erreur». Il était bon envers ses enfants et petits-enfants; son gendre suivait son exemple.

Le docteur McLoughlin était né dans le district de Québec au Canada. Il mourut à sa résidence d'Oregon City le 3 septembre 1856, à l'âge de 73 ans soit environ trois mois avant que l'archevêque Blanchet ne revienne de l'Amérique du Sud en 1857. Il rendit l'âme, réconforté par toutes les consolations de l'Église, suite à une longue maladie qui dura deux ans et qu'il supporta avec patience et résignation.

Le docteur McLoughlin était un père pour les orphelins et les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour les colonies canadiennes-françaises de Cowlitz et de la vallée de la Wallamette, pour tous les immigrants américains. Il fut un grand bienfaiteur de l'Église catholique. En entendant parler de ce grand homme, notre Saint-Père, le pape Grégoire XVI, lui envoya l'insigne de Chevalier du distingué ordre de Saint-Grégoire le Grand qui lui fut remis par l'archevêque Blanchet à son retour d'Europe, en août 1847.

TRAVAUX DES MISSIONNAIRES À FORT VANCOUVER

Après l'arrivée des prêtres, le jour du Seigneur avait été sanctifié régulièrement par des cérémonies publiques qui consistaient en une grand-messe et en un enseignement dans l'avant-midi qui étaient suivis par des vêpres et l'école du dimanche dans l'après-midi. Pendant la messe et les vêpres, les chants étaient grégoriens, car certains des hommes pouvaient déjà chanter le Kyrie, le Gloria, le Sanctus et l'Agnus Dei ou l'apprirent rapidement. Les chants des cantiques français par les chœurs des hommes et des femmes, comme nous l'avons déjà mentionné, concouraient en grande partie au caractère solennel des offices. Le grand édifice accordé à cette fin était généralement plein de catholiques parmi lesquels on voyait souvent un certain nombre de non catholiques.

Pour ce qui est du service protestant du dimanche, celui de l'Église épiscopale, il avait lieu dans le grand vestibule de la maison du gouverneur qui en était l'officiant. Les ministres protestants qui étaient assez souvent en voyage étaient toujours logés et traités avec politesse par le gouverneur. Les bourgeois étaient rarement, sinon jamais, invités à lire le service épiscopal du dimanche. Tard le soir, ils chantaient avec leurs épouses dans leur chambre, en beaucoup d'occasions afin d'inciter quelques-unes des femmes et des enfants à venir les écouter.

En 1838, puisque le jour de Noël qui était observé comme un jour férié par la Compagnie tombait un mardi, les hommes eurent la chance de le célébrer. Il y eut deux basses messes à minuit dans la chambre des prêtres auxquelles certains assistèrent. La grand-messe, les vêpres et l'enseignement prirent place, comme à l'habitude, le dimanche. La musique accompagnant les chants grégoriens pendant la messe et celle des cantiques pour les vêpres, en remplacement des motets après les psaumes, rendirent l'office de Noël plus solennel que d'habitude de sorte que tous rentrèrent chez eux enchantés.

Puisque la Compagnie avait coutume d'envoyer chaque année, au début de mars, un express par-delà les montagnes Rocheuses afin de faire parvenir

ses papiers au Canada, les missionnaires profitèrent de cette occasion pour expédier à Québec le récit de leur voyage de Lachine à Vancouver ainsi qu'un compte rendu des travaux accomplis par eux durant le voyage et depuis leur arrivée dont un extrait allant jusqu'au 1^{er} mars 1839 se lisait comme suit: baptêmes, 309; mariages, 61; sépultures 9. De ces 309 baptêmes, 175 avaient été faits pendant le voyage et 134 depuis leur arrivée. De ces 134, 74 avaient eu lieu à Wallamette, 53 à Fort Vancouver et 7 à Cowlitz. Des 61 mariages, 25 avaient été célébrés à Wallamette, 24 à Fort Vancouver et 12 à l'est des montagnes Rocheuses.

PREMIÈRE VISITE À LA MISSION DE COWLITZ

En vertu d'un accord intervenu entre l'évêque de Juliopolis et Sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la base principale des missionnaires catholiques devait être la colonie établie sur la rivière Cowlitz, car elle n'était pas, contrairement à la colonie de Wallamette, sur des terrains dont la propriété était disputée par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Par conséquent, afin de montrer sa volonté de se conformer à cet accord et commander la bâtisse devant lui servir de résidence, le vicaire général quitta Vancouver en compagnie d'Augustin Rochon, un serviteur amené du Canada, le mercredi 12 décembre 1838 à bord d'un canot dirigé à la pagaie par quatre Indiens pour atteindre la colonie de Cowlitz dimanche, le 16, à 10 heures. La première messe à être célébrée à cet endroit eut lieu le même jour et une autre fut célébrée le lundi dans la maison de monsieur Simon Plamondon¹⁴, en présence des colons et de leurs familles qui étaient très heureux que les prêtres résident parmi eux. Après une visite des lieux, il choisit pour la mission un morceau de terrain sur une prairie déboisée de 640 acres qui était parsemée de quelques rares lisières de bois. Il laissa à son serviteur le soin de mesurer le bois nécessaire pour la construction d'une maison, d'une étable et d'une clôture de perches.

La colonie de Cowlitz existe depuis cinq ans. Elle est située du côté ouest de la rivière, dans une prairie de six milles de long par deux milles de large qui est bordée à l'est par la rivière et à l'ouest par un grand nombre d'arbres pour l'abatage. C'est un très bel endroit pour une colonie. Son sol est riche et fertile; les plantes, les poissons et le gibier y sont abondants. Elle est magnifiquement située: au nord-ouest se dresse le mont Rainier et, à l'est, le mont Sainte-Hélène, dont les sommets sont toujours recouverts de neige. La Compagnie de la Baie d'Hudson possède une ferme à cet endroit sur laquelle beaucoup d'hommes s'occupent d'agriculture à une grande échelle. La jeune colonie n'était alors composée que de quatre fermiers canadiens que le docteur McLoughlin avait libérés de tout autre long service.

La rivière Cowlitz coule du nord au sud et se jette dans le fleuve Columbia ; elle est très tortueuse et pleine de chicots, ce qui rend la navigation sur ses eaux difficile et dangereuse, particulièrement pour les petites embarcations. La remontée en est également dangereuse en raison des nombreux rapides.

Après avoir célébré sept baptêmes, donné aux hommes les conseils nécessaires et recommandé à monsieur Fagnant, un des fermiers qui savait lire, d'enseigner les prières et le catéchisme aux femmes et aux enfants, le vicaire général se mit en route mardi matin, le 18, et arriva à Vancouver, le jeudi 20 [décembre], à 4 h 30 de l'après-midi. Le gouverneur Douglas eut la politesse d'aller à sa rencontre sur la rive, en compagnie de l'abbé Demers, lors de son arrivée. Pendant l'aller et le retour, il visita quelques huttes d'Indiens pour leur annoncer la venue des Robes Noires qui étaient venues parler du Grand Esprit et rendre leur cœur bon.

PREMIÈRE MISSION DANS LA VALLÉE DE LA WALLAMETTE

Cette mission dura environ 30 jours ; du 5 janvier au 4 février 1839. Cette vallée tire son nom de la rivière qui la traverse du sud au nord. La vallée est une suite de grandes prairies plates parsemées de bois d'abattage que l'on trouve particulièrement le long des rives des cours d'eau. Sa rive est pourrait bien être appelée le grenier de l'Orégon, la rive ouest étant d'une manière générale montagneuse. La colonisation de cette vallée débuta de la manière suivante : il restait dans le pays trois Canadiens-français, les derniers survivants de la vieille expédition de Hunt et Astor, c'est-à-dire Étienne Lucier¹⁵, membre de l'expédition de Hunt, Joseph Gervais et Louis Labonté de l'expédition d'Astor. Comme Étienne Lucier était fatigué de mener une vie d'errance, il commença à cultiver la terre près de Fort Vancouver en 1829 mais, insatisfait de son premier choix, il quitta cet endroit en 1830 et, se retirant dans la vallée de la Wallamette, il s'établit à quelques milles en amont de Champoeg que les Canadiens appelaient alors le Campement de Sable. Suivant son exemple, les deux autres, Joseph Gervais et Louis Labonté, le suivirent en 1831 et s'établirent à quelque distance au sud, un sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche de la rivière. Certains vieux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont les services n'étaient plus requis, allèrent les rejoindre et accrurent leur nombre. Le bon et généreux docteur McLoughlin encouragea la colonie et l'aida autant qu'il était en son pouvoir. Celle-ci continua de se développer au fil des ans et ses colons commencèrent à ressentir le besoin d'avoir quelques prêtres pour les réconcilier avec Dieu et également pour enseigner à leurs femmes et à leurs enfants. L'évêque le plus près à qui ils pouvaient faire parvenir leur demande se trouvait à Rivière-Rouge. Ils lui envoyèrent une pétition en 1834 dans laquelle ils demandaient des prêtres. Leur requête ne fut pas acceptée ;

c'est pourquoi ils renouvelèrent leur pétition en 1835 et cette fois il sembla qu'ils seraient entendus, car l'évêque de Juliopolis obtint en 1836 le passage de deux prêtres à bord des canots de 1837 en direction de l'Orégon. Mais avant même la nomination des missionnaires, d'autres opinions avaient remplacé les premières; on fit remarquer que puisqu'il y avait déjà dans ce pays des ministres anglicans, méthodistes et presbytériens, ces différents enseignements pourraient créer des dissensions parmi les Indiens. Pour cette raison et peut-être également pour laisser le temps aux missionnaires de ces sectes de faire des convertis, le droit de passage fut retiré. Cependant, après des demandes réitérées, l'évêque obtint le droit de passage réclamé à bord des canots de 1838, d'où l'arrivée des prêtres et leurs travaux à Vancouver.

ONZIÈME RÉCIT

(Publié le 25 avril 1878)

Les catholiques de la vallée de la Wallamette étaient très impatients d'accueillir parmi eux au moins un des prêtres qu'ils avaient réclamés avec tant de conviction. Le jour prévu pour le départ, deux grands canots venant de la vallée et conduit par deux des citoyens les plus respectés de la colonie, messieurs Étienne Lucier et Pierre Bélèque¹⁶, attendaient à Vancouver. Le vicaire général, laissant à l'abbé Demers la responsabilité de poursuivre la mission de Vancouver, partit le jeudi 3 janvier à 3 h p.m.

LA CHUTE WALLAMETTE

La Chute Wallamette, une magnifique chute de 30 pieds, sise en travers de la rivière et qui exige le portage des canots et des bagages sur un quart de mille, fut franchie tôt vendredi. Samedi, à 10 heures, ils atteignirent le campement de Sable (Chamoeg). On parcourut à cheval les quatre milles qui séparaient ce lieu de l'église de rondins (il y avait déjà une église, en effet). Puisque messieurs Lucier et Bélèque étaient voisins et que leurs demeures se trouvaient sur sa route, le vicaire général y fit une halte. Il visita leurs familles qui furent on ne peut plus heureuses d'être les premières à rencontrer le prêtre et à le voir dans sa vraie robe ecclésiastique, sa soutane, que les deux missionnaires continuèrent à porter en voyage, chez eux et dans la ville d'Oregon City jusqu'en 1849.

L'église en rondins avait été bâtie en 1836, dès que les gens avaient eu quelque espoir d'avoir des prêtres. C'était une bâtisse de soixante-dix pieds par trente, construite sur une prairie du côté est de la rivière, sur la route de Chamoeg. Le vicaire général prit possession de la pièce se trouvant à l'arrière de l'autel qui mesurait douze pieds par trente et qui fut par la suite

divisée par une allée mesurant six pieds. Il y avait assez de place dans cette partie de l'église pour deux chambres à coucher d'un côté, pour une cuisine et une salle à manger de l'autre. Plus tard, afin de libérer plus d'espace pour des orphelins, l'allée devint la cuisine.

L'après-midi de ce même jour se passa à recevoir des visites, car tous, spécialement les femmes et les enfants métis, étaient très impatients de voir les prêtres qu'on annonçait et espérait depuis longtemps. Ce jour en fut vraiment un de joie et de tendres émotions pour tous.

Le jour suivant, soit le 6 janvier qui était un dimanche et le jour de l'Épiphanie de Notre Seigneur, l'église fut bénie sous les auspices de saint Paul, après quoi l'on célébra la première messe dans la vallée en présence de tous les Canadiens, de leurs épouses et enfants. Ce fut évidemment un grand jour pour eux tous; pour les Canadiens qui n'avaient pas vu de prêtres ou entendu la messe depuis dix, vingt, trente et, pour certains, presque quarante ans de même que pour leurs épouses qui apercevaient enfin un de ces prêtres dont leurs maris leur parlaient depuis si longtemps. Les Canadiens ressentirent en effet des sentiments bien doux et émouvants quand ils se virent au pied de l'autel, de la croix et qu'ils aperçurent devant eux le visage d'un prêtre. Ces pauvres gens étaient transportés de joie. Les femmes étaient ébahies de voir le prêtre à l'autel dans ses vêtements sacerdotaux et d'entendre les prières. Le Saint Sacrifice de l'Agneau Immaculé de Dieu fut offert; on fit la lecture de la lettre pastorale de l'évêque qui avait entendu leur voix et leur avait envoyé des prêtres; on fit connaître les commandements de Dieu et de l'Église de même que les règles devant être observées au cours de la mission; puis le tout prit fin par des réflexions et des conseils qui furent très émouvants des deux côtés. Tous s'en retournèrent à la maison heureux et avec l'intention d'obéir à l'Église en tout, même en ce qui concernait leur séparation d'avec leurs épouses en attendant que leur union fut bénie. Ils désiraient tant que l'on enseigne à leurs femmes et à leurs enfants que, pour ne rien perdre de cet enseignement, ils les firent sortir de leurs maisons pour les installer dans des tentes autour de l'église. Les hommes n'étaient pas en reste; ceux qui vivaient le plus près vinrent entendre la messe chaque jour, passèrent toute la journée à l'église et ne s'en retournèrent que pour s'occuper de leurs affaires et éviter que leurs ouvriers et leurs esclaves indiens ne gaspillent les récoltes. Ceux qui vivaient plus loin restèrent quelques jours avant de retourner chez eux et ils dormirent dans le grand hall qui n'était pas encore divisé par une allée. Il ne faut pas croire qu'ils eurent à souffrir des caprices de la température. Au contraire, la température était si extraordinairement belle et douce, comme le mois de mai au Canada, qu'elle fit dire aux bons Canadiens: «Le bon Dieu a pitié de nous, c'est pour nous qu'il a envoyé cette belle température».

Les pratiques commençaient chaque jour par la célébration de la messe et un enseignement suivi par la récitation des prières en français, l'explication du Credo des apôtres et des vérités les plus importantes de la religion, le tout était entrecoupé par le chant des cantiques et par la messe jusqu'à midi, puis de une à quatre heures. Étant donné que les femmes ne comprenaient pas toutes le français et qu'elles parlaient une variété de langues parmi lesquelles le chinook, le dialecte de Colville et des nations Têtes-Plates, il fallut, pour triompher de cette difficulté, utiliser différents interprètes afin de leur transmettre les paroles du prêtre. Au crépuscule, avaient lieu les prières du soir, la lecture de livres pieux et le chant des cantiques français; on apprenait ensuite à quelques garçons à lire en français et à servir la messe. Il y avait au même moment dans la vallée un jeune homme, âgé de 25 ans et né au Havre de Grâce en France, qui s'appelait Pierre-Stanislas Jacquet¹⁷. Il avait quitté la mer sur laquelle il avait commencé à naviguer à l'âge de onze ans. Le jeune homme avait su se rendre utile, car il savait lire et pouvait enseigner les prières, pendant que le prêtre entendait les confessions des hommes, qui durent venir plus d'une fois, celles des petits garçons et des petites filles, afin de les habituer à ce saint sacrement. On demanda aux hommes s'ils savaient leurs prières. On dut leur rafraîchir la mémoire mais, en général, ceux-ci s'en rappelaient d'une manière surprenante.

Les instructions et l'enseignement des prières durèrent trois semaines. Les résultats de la mission furent réconfortants, car beaucoup de femmes indiennes, un certain nombre de jeunes garçons, filles et jeunes enfants, avaient appris à faire le signe de la croix, à offrir leur cœur à Dieu, à réciter le Notre Père, le Je vous salue Marie, le Credo des Apôtres et certains des Actes. On baptisa vingt-cinq femmes indiennes qui montraient d'excellentes dispositions et leur union avec leurs époux fut bénie par l'Église; quarante-sept autres baptêmes d'enfants furent célébrés qui totalisent, si on ajoute les baptêmes d'un vieil Indien et d'une jeune fille indienne, tous deux malades, qui moururent peu après et qui furent les premiers à être enterrés dans le nouveau cimetière, soixante-quatorze baptêmes et vingt-cinq mariages. Le vingt-sixième était celui d'un couple de Canadiens mariés dans la vallée par le révérend D. Leslie¹⁸ [méthodiste] sans le certificat de décès de sa première femme qu'il avait laissée au Canada. Le vicaire général ne put pas bénir leur union mais ordonna et obtint leur séparation jusqu'à ce que la mort de son épouse ait été vérifiée.

En plus de faire réparer l'autel à temps, le vicaire général fit faire une table de communion pour séparer le sanctuaire de la nef. Il fit poser une croix au pignon de l'église, choisit une acre de terrain, la fit clôturer et bénir pour en faire un cimetière avec une grande croix au centre. Il bénit également de petites croix pour chaque maison. Le vicaire recommanda

vivement de chanter à la maison les six premiers couplets des cantiques que les hommes, les femmes et les enfants avaient appris et qu'ils avaient chantés chaque jour à la messe avec plaisir. Les deux missionnaires observèrent avec beaucoup de joie que leur conseil fut mis en pratique. Enfin, se réservant la quatrième et dernière semaine de sa mission pour se reposer un peu, le vicaire général alla prendre possession d'un lopin de terre de 640 acres pour la mission et il fit le tour de toute la colonie afin de rendre visite aux colons, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et d'action de grâce envers Dieu pour le réconfort qu'ils avaient reçu de la religion. Ils furent néanmoins un peu attristés de ne pas pouvoir garder parmi eux au moins l'un de ceux qu'ils avaient réclamés. Cependant ils espéraient que cette situation ne durerait pas longtemps et que leur bon père, le docteur McLoughlin, obtiendrait qu'on y remédie. Après leur avoir consacré cinq dimanches, le vicaire général se mit en route le lundi 5 février et, le jeudi à 5 h p.m., il atteignait Vancouver où il resta à travailler jusqu'au 14 mars.

LE VRAI NOM DE NOTRE RIVIÈRE

Il convient d'expliquer ici pourquoi notre rivière se nomme Wallamette, plutôt que Wallamet ou Wallamette comme beaucoup l'appellent maintenant. La raison en est évidente: le vrai nom indien est Wallamette alors que Wallamet et Wallamette sont des déformations et des fabrications récentes. Les preuves ne manquent pas pour démontrer que de 1812 à 1842, les principales personnalités du pays, que ce soit des Américains, membres des expéditions d'Astor et de Hunt, des Britanniques, des Écossais ou des Canadiens-français du Nord-Ouest et de la Compagnie de la Baie d'Hudson, épelaient toujours le nom avec un «a» dans la première syllabe et un «tte» dans la dernière, soit: «Wallamette». La syllabe «mette» ne doit pas être prononcée «met» comme dans le mot français «bouquet», mais «mette» comme dans le mot «gazette». C'est ainsi que l'écrivaient ces messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le docteur John McLoughlin, James Douglas et Peter Ogden¹⁹ au moment de l'arrivée en ces lieux des ministres méthodistes, presbytériens, des missionnaires catholiques et de beaucoup d'autres citoyens américains en 1834, 1836, 1838 et 1840. Voilà pourquoi les nombreux disciples qui, adoptant le nom de notre rivière de la manière que l'épelaient ces messieurs, en firent un usage scrupuleux avant 1840 et bien après 1842. Ce fut vrai jusqu'en 1848 et même aussi loin qu'en 1859, car les pionniers étaient convaincus qu'il s'agissait du véritable nom, et tout cela malgré la forte occurrence du faux nom de Wallamette. Les exemples suivants en témoignent.

Le révérend Jason Lee²⁰ qui arriva dans la région en 1834, signa en 1844, conjointement avec le docteur McLoughlin et d'autres personnes, un document dans lequel le mot est épelé « Wallamette ». David Leslie, W.H. Wilson et George Gay, arrivés ici en 1837, Sidney Smith en 1839, A.F. Waller et L.H. Judson en 1840, disent qu'ils vivent dans la vallée portant le nom de Wallamette. Young et Carmichael, dans un discours à la Société de Tempérance d'Orégon, datent leur lettre de Wallamette, le 3 janvier 1837. Le révérend G. Hines, qui arriva ici en 1840, appelle en toutes occasions notre rivière par le nom de Wallamette, dans son histoire de l'Orégon qui date de 1859. Le docteur E. White, arrivé ici en 1836, date toujours ses lettres de la vallée de la Wallamette dans toute la correspondance qu'il entretint durant l'année 1843 en tant que sous-agent aux Affaires indiennes avec le secrétaire de la guerre. Josiah L. Parrish et A.F. Waller, qui arrivèrent ici en 1840 comme ministres méthodistes, affirment qu'il s'agit d'un nom indien qui doit être épelé avec un « a » dans la première syllabe.

Les missionnaires catholiques furent également informés de l'orthographe de ce mot par les mêmes gentilshommes lors de leur arrivée à Vancouver en 1838. Ils l'utilisèrent toujours dans leur correspondance chez eux et à l'étranger, de 1839 à 1848, et dataient leurs lettres de Saint-Paul de Wallamette ou les adressaient à cet endroit. C'est également ce que firent les Sœurs de Notre-Dame, de Belgique, de 1844 à 1853. Les messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson firent de même dans toutes leurs transactions et leurs écrits; les notes d'approvisionnement qu'ils envoyaient à la mission catholique de 1839 à 1847, portaient toujours comme en-tête: « Mission catholique de la Wallamette ou Chute Wallamette ». Monsieur le révérend Beaver, qui était aumônier à Vancouver de 1836 à 1838, et qui est depuis retourné en Angleterre, appela notre rivière par le nom de Wallamette comme il l'avait appris durant son séjour à Vancouver, dans une certaine déposition qu'il fit à Londres en 1849.

DOUZIÈME RÉCIT

(Publié le 2 mai 1878)

PREMIÈRE MISSION À COWLITZ, TERRITOIRE DE WASHINGTON, EN 1839.

Le vicaire général entreprit une première mission à Cowlitz le 17 mars 1839 qui se poursuivit jusqu'au 1^{er} mai suivant. Lors de son arrivée dans la colonie le soir du 16 mars, le vicaire général fut reçu chez monsieur

Simon Plamondon qui mit à sa disposition une chambre pour son usage personnel ainsi qu'un appartement de dix-huit pieds par vingt-cinq qui servirait de chapelle. En plus des quatre fermiers et de leurs familles qui formaient la colonie, il y avait un grand nombre de serviteurs employés sur les fermes de la Compagnie de la Baie d'Hudson et dont quelques-uns avaient des femmes. La mission débuta le dimanche de la Passion par le saint sacrifice de la messe, l'annonce de la loi divine et des préceptes de l'Église, lesquelles firent le sujet d'un enseignement. La messe fut célébrée chaque jour à six heures et pendant celle-ci l'on donna un enseignement. Le reste de la journée était consacré à l'enseignement en français du catéchisme et des cantiques aux femmes et aux enfants. Le soir, tous s'assemblaient dans la chapelle où les prières du soir, un enseignement et le chant des cantiques précédaient l'écoute des confessions qui se prolongeaient tard dans la nuit. On enseignait aux Indiens à des intervalles fixes chaque jour. La cérémonie de la Semaine Sainte fit une forte impression sur tous ceux qui y assistèrent et la mission produisit de bons fruits.

La nouvelle de l'arrivée d'un missionnaire à Cowlitz provoqua la venue de nombreuses délégations d'Indiens qui avaient voyagé longtemps pour entendre et voir les Robes Noires. Parmi ces délégations, il y en avait une sous la conduite du chef Tslalakum dont la tribu habitait Whidby Island, Puget Sound, à 150 milles de la mission de Cowlitz. Après un voyage de deux jours en canots jusqu'à Fort Nesqually et une épuisante marche de trois jours à travers les torrents et les rivières et sur des sentiers très accidentés, ils avaient atteint Cowlitz, les pieds ensanglantés; ils étaient affamés et épuisés. Leur but était de voir la Robe Noire et l'entendre parler du Grand Esprit. Dès qu'ils eurent repris des forces, le missionnaire commença à leur parler de Dieu, de l'Incarnation et de la Rédemption. Le plus difficile était de leur donner une idée de la religion qui soit claire et simple afin qu'elle attire leur attention et se grave dans leur esprit pour qu'ils puissent la transmettre aux autres. Le vicaire général imagina une méthode pour arriver à cette fin. En représentant sur un bâton carré les quarante siècles avant le Christ au moyen de quarante traits, les trente-trois années de la vie de Notre Seigneur par trente-trois points suivis d'une croix et les dix-huit siècles plus trente-neuf années écoulés depuis par dix-huit traits et trente-neuf points, il avait l'occasion de montrer aux Indiens les commencements du monde, la création, la chute des anges et d'Adam, la promesse d'un Sauveur, l'époque de sa naissance et sa mort sur la croix de même que la mission des apôtres. Cette méthode eut un grand succès. Après huit jours d'explications, le chef et ses compagnons avaient maîtrisé le sujet et, ayant appris à faire le signe de la croix et à chanter un ou deux cantiques dans le dialecte chinook, ils se mirent en route satisfaits, emportant avec eux un bâton carré marqué

de cette manière qu'ils appelèrent «Sahale stick» (Bois d'en haut)²¹. Ce bâton fut par la suite transformé en un grand tableau contenant les principales époques du monde, telles le Déluge, la Tour de Babel, les dix commandements de Dieu, les douze apôtres, les sept sacrements et préceptes de l'Église qui furent très utiles au missionnaire pour l'instruction des Indiens et des Blancs. On appela ce tableau, «L'échelle catholique».

Les résultats de cette longue mission furent très réconfortants. Les femmes, les grands garçons et filles avaient appris leurs prières en partie et un peu de catéchisme, tandis que les plus jeunes avaient mémorisé quelques passages de leurs prières. Les deux chorales d'hommes, de femmes et d'enfants avaient appris le premier couplet de plusieurs cantiques en français et en chinook et ils les chantaient chacun leur tour après qu'un soliste en eut chanté les autres couplets. De cette manière, les offices du dimanche, à la messe et aux vêpres, devinrent assez solennels et attrayants. Il y eut vingt-sept baptisés, dont vingt étaient des enfants indiens et sept des femmes adultes; ainsi, en ajoutant les sept baptêmes du mois de décembre précédent, il y avait eu trente-quatre baptêmes à Cowlitz, sept bénédictions de mariages et un grand nombre de communions pascales.

L'hiver de 1838-39 avait été si exceptionnellement beau que les fermiers purent labourer et ensemercer sans interruption. Le 5 avril, les fleurs et les fraises sauvages fleurissaient dans les prairies. Le 7, l'herbe avait six pouces de hauteur. Augustin Rochon, le serviteur de la mission qui avait été amené du Canada, était loin de rester inactif; il avait confectionné 6000 poteaux de clôture, équarri le bois nécessaire à la construction d'une maison et d'une ferme, qui serait transporté jusqu'au terrain de la mission aussitôt qu'il pourrait obtenir un attelage de bœufs. Les colons de Cowlitz et leurs familles furent extrêmement heureux de recevoir la visite de l'abbé M. Demers pendant la mission du vicaire général en ces lieux. Cette visite était due aux circonstances décrites dans les lignes suivantes.

PREMIÈRE MISSION À FORT NESQUALY

Vers le 8 avril 1839, le révérend D. Leslie, un ministre méthodiste, en route pour Nesqually où il avait l'intention d'établir une mission parmi les Indiens, arriva à Cowlitz. Cette nouvelle incita aussitôt le vicaire général à dépêcher un express indien à l'abbé Demers à Vancouver, pour lui demander de se mettre immédiatement en route vers Nesqually afin de planter les vraies semences dans le cœur des Indiens qui vivaient là-bas. L'abbé Demers partit immédiatement et arriva à destination après six jours pendant lesquels il se fit tremper jusqu'aux os par une pluie froide et incessante. Il arriva le 21 avril et fut accueilli fort civilement par monsieur Kitson, le commandant

du fort. Une maison lui fut attribuée afin de servir de chapelle et l'abbé Demers commença tout de suite à s'occuper de l'objet de son pénible périple. Les Indiens s'attroupèrent de tous côtés pour voir le grand chef des Français et recevoir ses enseignements. Toutefois, un incident encore jamais vu fut bien près d'empêcher la mission de débiter sous des auspices aussi favorables. Le commandant ne voulait pas autoriser une grande foule d'Indiens à entrer dans le fort et il leur ordonna de rester à l'extérieur des palissades. Un des Indiens, plus téméraire que les autres, osa entrer de force et fut repoussé plutôt durement par monsieur Kitson ce qui provoqua une émeute dont l'issue aurait pu être fatale si la vue du missionnaire n'avait pas apaisé la multitude farouche. Comment ne pas admirer ici l'influence sacrée qu'exerce, en la personne d'un humble prêtre, la religion sur une foule enragée d'Indiens par sa seule présence parmi eux? Telle est l'influence de la religion.

L'abbé Demers fut donc obligé de sortir du fort pour enseigner aux Indiens qui lui donnèrent pendant toute la durée de la mission la preuve de leur plus parfaite obéissance à ses conseils. La première messe fut célébrée le 22 avril, en présence du commandant et d'autres personnes du fort. Parmi la foule on comptait des Indiens de vingt-deux nations différentes. L'homme de Dieu consacra toute ses journées à ses chers néophytes. Célébrer les divins offices, enseigner les prières aux chrétiens, donner le baptême aux enfants, expliquer les vérités dogmatiques et morales de la religion, écouter les confessions des Canadiens, telles étaient les occupations qui accaparèrent les jours et une partie des nuits du prêtre, pendant les dix journées de la mission.

Le lundi 29 avril fut pour le serviteur de Dieu un jour bien calculé pour le récompenser parfaitement de ses longs et pénibles voyages et de ses travaux missionnaires. En effet, ce jour-là, après avoir suivi les enseignements avec beaucoup d'attention et pratiqué avec ferveur les exercices de piété qui lui avaient été prescrits, madame Kitson, la femme du commandant, eut la joie de voir ses yeux s'ouvrir à la lumière; elle reçut le cadeau de la foi et la grâce du baptême. Le jour suivant, le 30, qui était le jour fixé pour le départ de l'abbé Demers, fut un jour de deuil pour les pauvres Indiens de Nesqualy. Hommes et femmes s'assemblèrent autour de lui pour lui montrer la profonde affliction que leur causait son départ prématuré et l'inciter à rester parmi eux. Ils allèrent jusqu'à lui promettre une parfaite obéissance à ses conseils et jurèrent que si la polygamie était un péché aux yeux du Grand Esprit, ils se conformeraient désormais à sa volonté. Profondément touché par ces admirables effets de la grâce de Dieu, l'abbé Demers les encouragea à persévérer et les consola du mieux qu'il put d'avoir à les quitter en leur faisant comprendre qu'il se séparait

d'eux afin d'obéir à Dieu qui l'appelait ailleurs où des brebis devaient être ramenées dans le troupeau. Il leur promit qu'il reviendrait bientôt parmi eux pour les préparer au baptême. Après avoir donné des ordres pour l'érection d'une chapelle et dit la messe à l'extérieur du fort, il les quitta, le 30 avril, en bénissant Dieu pour le succès de sa mission parmi les Indiens et les Blancs. Il arriva à Cowlitz, le mercredi 1er mai, avec la conviction que sa mission à Nesqually n'avait laissé qu'une très faible chance à l'établissement d'une mission méthodiste en ces lieux. Le frère Wilson, à qui le ministre Leslie avait donné l'ordre de construire une maison sur un certain bout de terre, fut certainement bien découragé d'être le témoin de tout ce qu'il vit.

Cette mission inattendue eut comme résultat treize baptêmes dont deux de femmes, les autres étant des baptêmes d'enfants, ainsi que deux mariages. Cette mission fut si brève parce que l'abbé Demers devait être à Vancouver pour y rencontrer les brigades du nord et du sud et se préparer lui-même pour sa mission dans le Haut-Columbia. Le vicaire général qui avait terminé sa mission à Cowlitz et donné des ordres pour qu'on y bâtisse une maison pour un prêtre, se prépara à se mettre en route pour Vancouver.

TREIZIÈME RÉCIT

(Publié le 9 mai 1878)

SECONDE MISSION DANS LA VALLÉE DE LA WALLAMETTE

Les deux missionnaires quittèrent Cowlitz, le jeudi 2 mai 1839, à destination de Fort Vancouver, car l'abbé Demers désirait se rendre dans la colonie catholique de Saint-Paul où les deux missionnaires arrivèrent sains et saufs à bord d'un canot mû par les bras vigoureux de quatre Indiens. L'abbé Demers monta aussitôt à cheval et partit rendre visite à tous les colons, mais il dut renoncer à son voyage et retourner à Vancouver en raison d'un très mauvais rhume qu'il avait contracté lors de son précédent voyage à Nesqually. Pendant qu'il se trouvait là, il eut le plaisir de recevoir deux grosses caisses remplies de marchandises destinées à la mission qui avaient été envoyées du Canada et dont on avait grand besoin. Parmi les cadeaux se trouvait une magnifique édition in-folio de la Bible, présentée par le révérend Antoine Parent du Séminaire de Québec, qui fut admirée de tous ceux qui la virent.

En arrivant à Saint-Paul, le vicaire général apprit avec beaucoup d'étonnement que la première mission à Saint-Paul avait causé tout un émoi parmi les prêcheurs méthodistes qui possédaient un poste missionnaire à environ douze milles au sud de la colonie catholique. Cette agitation avait été causée par le vicaire général qui avait rebaptisé un certain nombre de

personnes déjà baptisées par les ministres méthodistes; quelques catholiques s'étaient également retirés de la Société de Tempérance et des réunions de prières des frères méthodistes. Ces gestes provoquèrent l'ire des ministres qui, estimant qu'eux et leur service étaient méconnus, décidèrent de prendre leur revanche, mais auparavant ils essayèrent de faire des prosélytes parmi les catholiques en envoyant le révérend Daniel Lee prêcher et prier dans quelques-unes de leurs maisons²². Ensuite le révérend David Leslie organisa un renouveau de la foi qui ne donna cependant aucun résultat. En dernier ressort, une plainte fut déposée devant le gouverneur Douglas relativement à l'influence dont usaient les missionnaires catholiques dans le but de garder les brebis du troupeau hors des griffes des loups de Wesley. Le gouverneur cependant répondit à son informateur que « cela n'était pas de ses affaires. » Ainsi, se voyant contrecarrés en tous points, les prédicateurs recoururent à leur arme habituelle, la calomnie et le mensonge. On fit circuler au sein de la communauté un exemplaire d'une infâme publication intitulée « Maria Monk »; cet ouvrage prétendait faire « d'affreuses révélations » au sujet de la confession et de la vie dans un couvent. Il était rempli de calomnies rebattues et d'inventions dont la fausseté était connue. La diffusion de ce livre obscène causa un émoi considérable parmi les catholiques et, à son retour, le vicaire général trouva une communauté agitée là où tout était paisible lors de sa dernière visite.

L'attention du vicaire général se concentra immédiatement à dissiper le trouble en expliquant simplement les motifs malveillants qui avaient amené les ministres méthodistes à jeter un tel brandon de discorde au sein d'une communauté heureuse et paisible. Il démontra que l'ouvrage était un tissu de mensonges et de calomnies qui avaient été réfutés par les signatures de quelques-uns des protestants les plus respectés de Montréal où se déroulait l'action de ces récits éhontés. Les colons canadiens s'indignèrent bien sûr de ce stratagème méprisable, de cette hypocrisie et de cette ingratitude des ministres méthodistes dont ils avaient sauvé les vies à peine un mois auparavant. Il semble qu'un Indien avait volé du blé et, ayant été découvert, il fut durement battu à la mission méthodiste; sa tribu menaça de massacrer les gens de la mission, ce qui alarma tant le révérend Leslie qu'il se hâta d'implorer les Canadiens d'user de leur influence sur les Indiens pour les sauver, ce que firent les Canadiens avec succès. À la fin, voyant que leurs efforts pour diffamer leurs voisins catholiques retombaient sur leurs têtes, les méthodistes retirèrent tranquillement le livre infâme qui avait causé tant de mal et apprirent par la suite à vivre en amitié avec leurs voisins.

La seconde mission que donna le vicaire général à Saint-Paul dura trente jours et les colons des environs, de même que leurs femmes et leurs enfants, y assistèrent avec un grand empressement. L'échelle catholique

se révéla très utile pour transmettre les enseignements puisque un grand nombre des néophytes ne comprenaient pas suffisamment le français pour qu'on leur enseignât dans cette langue. L'échelle fut également exposée à l'église, les dimanches, et on l'expliqua à l'assemblée qui écoutait avec une attention pleine de respect.

Pendant la mission, le vicaire général eut le plaisir de recevoir dans le troupeau du Christ monsieur Montour, un ancien commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson ainsi que sa femme et ses enfants. L'homme se révéla un converti enthousiaste qui assistait avec la plus grande des dévotions à tous les offices de l'église le dimanche et les jours de la semaine. Le dimanche de l'octave du Corps du Christ, toute la congrégation se rassembla en une procession générale en l'honneur du Saint Sacrement ; on érigea des reposeirs et on planta une allée d'arbres au milieu de laquelle la foule nombreuse passa dans un ordre régulier. Cette mission produisit donc de grands résultats du point de vue spirituel et le vicaire général se mit en route vers Vancouver, le 7 juin, très satisfait de la piété sincère de la communauté de Saint-Paul.

QUATRIÈME RÉCIT

(Publié le 16 mai 1878)

LA BRIGADE DU NORD

MISSION DE L'ABBÉ DEMERS À FORT COLVILLE EN 1839

La brigade du nord de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui fut appelée « la brigade des porteurs » parce que les hommes furent obligés d'entasser les bagages sur leur dos faute d'un nombre suffisant de chevaux, arriva à Vancouver, le 6 juin 1839 et se mit sur le chemin du retour le 22 juin. Elle consistait en une flottille de neuf barges dont l'équipage était composé de cinquante-sept hommes, sous les ordres des intendants en chef Ogden et Black. On offrit un passage à un des missionnaires en compagnie de cette brigade aussi loin que Walla-Walla et, puisque les missionnaires avaient dit aux Indiens de Fort Colville que l'un d'eux reviendrait dans le but de les instruire de la foi, l'abbé Demers fut choisi pour cette tâche et laissa au vicaire général le vaste territoire missionnaire déjà ouvert le long des eaux du Columbia, de la Wallamette et de Puget Sound.

En arrivant à Walla-Walla, l'abbé Demers s'assura les services d'un guide qui comptait faire le voyage jusqu'à Colville en six jours ; il était cependant dit qu'il serait déçu, car son guide se révéla déloyal et le laissa seul avant d'avoir parcouru la moitié du chemin, ce qui l'obligea à faire demander un autre guide et, pour cette raison, le voyage prit quatorze jours.

À la fin de ce délai et après avoir surmonté nombre de difficultés, l'abbé Demers arriva à Fort Colville où il entreprit immédiatement une mission qui dura trente-trois jours et qui profita grandement aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson de même qu'aux nombreux Indiens rassemblés autour du fort. Sur le chemin du retour, il effectua une mission de huit jours à Okanagan. Il passa également deux semaines à Walla-Walla à la grande joie des Indiens assemblés à cet endroit et des quelques Blancs employés dans les environs du fort.

LA BRIGADE DU SUD

La brigade était composée d'un grand nombre de serviteurs, de trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, s'en revenant de la Californie sur des chevaux chargés de fourrures. Elle arriva à Vancouver le 15 juin et devait repartir après trois semaines avec des chevaux chargés de provisions et de marchandises pour le commerce de l'année suivante. Quelques-uns des serviteurs avaient des femmes et des enfants qui devaient être baptisés, instruits ou mariés. La tâche devint lourde pour le vicaire général, car elle s'ajoutait à sa charge régulière qui consistait à enseigner aux femmes et aux enfants du fort et d'ailleurs. Il se mit au travail de tout son cœur, disant la messe tôt et divisant son temps entre eux tous. Il y eut quarante-quatre baptêmes parmi lesquels treize d'adultes et un nombre égal de mariages dont celui de monsieur Michel Laframboise, chef de la brigade²³, ainsi que celui de monsieur Joseph McLoughlin²⁴, le fils du docteur McLoughlin. La brigade se mit en route le 13 juillet. Elle dut camper entre cinquante et soixante fois, parcourant quatre lieues par jour, avant d'atteindre le site du trappage. Dans le sud de l'Orégon, elle dut passer parmi une nation indienne très guerrière, fourbe et déloyale, qui se mettait en embuscade dans le but de voler et de tuer les animaux et les hommes en toutes occasions, d'où le nom de «Coquins» qui leur fut donné et celui de la rivière aux Coquins donné à ce pays par les hommes de la brigade.

SECONDE MISSION À COWLITZ

Après avoir pourvu aux besoins spirituels des brigades du nord et du sud, le prochain endroit devant être visité par les missionnaires était la colonie de Cowlitz. Le vicaire général y arriva le 20 juillet et, ayant appris qu'une bâtisse avait été érigée sur la terre de la mission, il s'y dirigea et prit possession d'une petite maison en rondins de trente par vingt pieds dans laquelle il célébra la messe le jour suivant. Il y avait un toit et également une cuisine à une extrémité mais il n'y avait ni plancher, ni porte, ni fenêtres. Il fallut quelque temps pour remédier à cette situation, que les interstices entre

les rondins soient bouchés avec de la boue, car les fermiers étaient occupés aux récoltes. Le vicaire général trouva également en ces lieux une grange de soixante par trente pieds, possédant un toit et un plafond et prête à recevoir les moissons composées de six boisseaux de blé et de neuf boisseaux de pois qui avaient été semés le printemps précédent. Augustin, l'ouvrier, avait clôturé les vingt-quatre acres de terre et en avait labouré quinze autres qui devaient être ensemencées l'automne suivant, de telle sorte que le missionnaire de cet endroit serait assuré d'avoir son pain quotidien.

La maison en rondins servit de chapelle, sous le patronage de Saint-François-Xavier, et de logement pour le prêtre jusqu'en 1842. Le prêtre qui avait son modeste lit dans le sanctuaire près de l'Évangile était plus fortuné que le jeune Samuel qui avait le sien dans le vestibule loin du sanctuaire. L'enseignement quotidien aux femmes et aux enfants débuta aussitôt que les moissons furent terminées. L'échelle catholique fut utilisée là-bas pour la première fois, pour le bénéfice de tous, les jours de la semaine et les dimanches. Augustin Rochon, le serviteur de la mission, avait couru un grand danger, peu de temps après le départ du vicaire général, au début de mai. Il avait acheté un cheval d'un Indien et payé le prix convenu mais l'Indien, mécontent de son marché, revint pour reprendre son cheval. Rochon refusa, ce qui provoqua une querelle au cours de laquelle l'Indien donna à Rochon un coup de couteau dans le dos. Heureusement, un métis se trouvait sur les lieux; il empoigna le bâton que Rochon avait jeté au sol pour avoir les mains libres et mit bientôt l'Indien en fuite. Cette mission dura quarante jours.

QUINZIÈME RÉCIT

(Publié le 23 mai 1878)

SECONDE MISSION À NESQUALY

La première mission à Nesqualy fut accomplie par l'abbé Demers qui célébra la première messe dans le fort, le 22 avril, le jour suivant son arrivée. Sa visite à un tel moment fut rendue nécessaire par l'établissement en ces lieux d'une mission méthodiste pour les Indiens. Sa mission fut un succès et, puisqu'il était temps d'aller consolider le bien déjà réalisé là-bas, le vicaire général quitta Cowlitz, atteignit Fort Nesqualy le 30 août 1839 et commença sa mission d'une durée de douze jours. Le fort accueillait cinq familles, incluant celle de monsieur Kitson, le commandant et ses serviteurs, trente-six âmes au total. Les hommes assistèrent à la messe à cinq heures du matin et à d'autres exercices dans la soirée, à l'exemple de leur commandant qui n'était pourtant pas catholique.

L'avant-midi était consacré aux femmes et aux enfants du fort. On leur enseignait les prières et on leur expliquait le catéchisme à l'aide de l'échelle catholique. Puisque certaines des femmes ne pouvaient s'exprimer qu'en nesqualy, en dialecte chinook et têtes-plates, monsieur Kitson qui comprenait ces langues, en plus de l'anglais et du français, se rendit très utile en tant qu'interprète. Quelques femmes de l'extérieur furent autorisées à assister aux exercices et, à la fin de la mission, les femmes et les enfants étaient en mesure de répondre à un grand nombre de questions sur Dieu, la Sainte Trinité, l'Incarnation et la Rédemption et tous avaient appris à chanter les premiers couplets de cinq cantiques français et deux en chinook.

L'après-midi se passait à enseigner aux Indiens qui étaient peu nombreux au début mais qui continuèrent à arriver en canot chaque jour jusqu'à être au moins trois cents. Par deux fois, le vicaire général dut permettre à un certain nombre de femmes et d'enfants de s'approcher pour avoir la satisfaction de lui serrer la main ; les mères amenaient leurs enfants sur leur dos dans le même but. Parmi les chefs, il y avait Tslalaku, un des douze qui avaient voyagé de Whidby Island à Cowlitz, au mois d'avril précédent, afin de voir les Robes Noires. On donna des enseignements à l'extérieur du fort, dans une grande tente d'abord et ensuite au grand air à l'ombre d'un arbre. Tous fixaient des yeux une échelle catholique suspendue à un poteau; les marques étaient désignées à l'aide d'un bâton. Parmi les commentaires de certains des chefs, Tslalakum émit celui-ci: «Cet homme qui s'appelait Noé eut plus d'enfants que le premier homme Adam.»

C'était une vision magnifique que de regarder, le soir, par la galerie intérieure du fort, le campement indien et ses nombreux feux brillants ainsi que d'écouter les harangues des chefs portant sur les sujets qui leur avaient été expliqués et sur le devoir d'écouter le grand chef des Blancs. Certains d'entre eux apprirent à faire le signe de la croix en dialecte chinook et à chanter les premiers couplets de deux cantiques dans cette même langue. Seulement deux enfants indiens reçurent le baptême, car les parents avaient peur de cette médecine. Il y eut six baptêmes et deux mariages furent célébrés. On dit la messe le dernier dimanche à l'extérieur du fort dans un reposoir fait de nattes pour donner aux Indiens l'occasion d'être témoins de la grande cérémonie; les hommes assis sur leur natte formaient un demi-cercle en face de l'autel et les femmes se tenaient derrière eux. Pendant la messe, ainsi qu'aux vêpres, deux chorales d'hommes et de femmes firent résonner l'air du chant des cantiques, et les Indiens étaient si étonnés qu'après la fin de l'office, ils restèrent immobiles un long moment avant de quitter leurs places. Le pauvre frère Wilson, le matelot devenu prêcheur, assistait à cette démonstration catholique de la part des Indiens avec une grande stupéfaction.

COURTE RÉUNION DES DEUX MISSIONNAIRES

OBJECTIONS CONTRE LA RÉSIDENCE DE WALLAMETTE

DÉPART DES DEUX MISSIONNAIRES VERS LEURS QUARTIERS D'HIVER

Le vicaire général quitta Fort Nesqually le jeudi et arriva à Cowlitz le samedi 14 septembre. Il bénit et planta une haute croix à cet endroit et, après avoir quitté cet endroit quatre jours plus tard, il arriva à Vancouver le 20. Le 1^{er} octobre, l'abbé Demers, de retour de sa mission qui avait duré trois mois et dix jours dans le Haut-Columbia, vint le rejoindre. Le résultat de sa mission au chapitre des baptêmes s'établissait comme suit : à Colville, trente-sept, dont douze de Blancs et vingt-cinq d'Indiens ; à Okanagan, dix-neuf dont quatre de Blancs et quinze d'Indiens, à Walla-Walla cinq dont deux de Blancs et trois d'Indiens. En cours de route, douze Indiens furent baptisés, ce qui portait le nombre de baptêmes à soixante-treize dont dix-huit de Blancs et cinquante-cinq d'Indiens. La joie de leur réunion fut d'autant plus grande à cause des bonnes nouvelles communiquées au vicaire général par le gouverneur Douglas à son arrivée en ces lieux. Il les donna plus tard par écrit après en avoir reçu la demande :

Fort Vancouver, le 9 octobre 1839

Cher monsieur,

On me charge de vous informer que le gouverneur et le comité n'ont pas d'autres objections à l'établissement d'une mission catholique romaine dans la vallée de la Wallamette. Vous êtes libre par conséquent de prendre toutes les mesures que vous jugerez nécessaires pour la poursuite de cet objectif. Je demeure, très cher monsieur, votre très sincère serviteur,

James Douglas

(Très révérend F.-N. Blanchet, V.G.)

Grâce aux démarches entreprises par le bon docteur McLoughlin lors de son dernier voyage à Londres, les objections contre une résidence furent levées. En entendant cette nouvelle, les deux missionnaires commencèrent à préparer leur départ. Étant prêts à partir le 10 octobre, ils firent leurs adieux à leur communauté bien-aimée, à ces dames et à ces messieurs du fort et au gouverneur Douglas en leur offrant leurs plus chaleureux remerciements pour la généreuse hospitalité qu'ils avaient reçue. Ils se mirent en route chacun à bord d'un canot différent, descendirent la rivière et mirent pied à terre à l'embouchure de la Wallamette où ils soupèrent ensemble. Ils se mirent ensuite en route vers leur quartier d'hiver respectif ; l'abbé Demers

à Cowlitz et le vicaire général à la mission de la Wallamette qu'il atteignit tôt le samedi, tandis que son cher confrère ne parvint au terme de son voyage que le dimanche, en raison de la lourde charge dans le canot et des dangereux rapides sur la rivière. Le jour suivant son arrivée, il bénit une cloche qu'il avait amenée avec lui et qui pesait cinquante livres. Il la fit installer à une hauteur de quarante pieds et prit l'habitude de sonner l'angélus trois fois par jour. Le vicaire général, qui avait également transporté une cloche, qui pesait quatre-vingts livres, la bénit deux jours avant Noël et commença à sonner l'angélus trois fois par jour en l'honneur de l'Incarnation et de Marie Immaculée. Le hall, qui mesurait trente pieds par douze et qui était séparé de l'autel par une cloison, avait un plancher qui avait besoin d'être arrangé. De plus il fallait faire le plafond et quelques cloisons. Un homme se mit donc à la tâche, ce qui lui prit trois semaines. Le docteur McLoughlin était arrivé à Vancouver, revenant d'Europe par le bateau express, le 18 octobre. Sa visite dans la colonie de la Wallamette fut accueillie par tous comme celle d'un père. La joie des gens des deux missions était grande à l'idée d'avoir un prêtre qui resterait parmi eux. Leur joie était également grande d'entendre la messe de minuit, à Noël, dans les deux églises qui étaient remplies à capacité. Ainsi se terminèrent les travaux des missionnaires pour l'année 1839.

SEIZIÈME RÉCIT

(Publié le 30 mai 1878)

COMPTE RENDU DE LA MISSION DE COWLITZ PAR L'ABBÉ DEMERS

Cowlitz, le 5 février 1840

Au révérend C.-F. Cazeault, secrétaire, Québec.

Cher monsieur,

De retour le 1er octobre d'une mission que j'ai effectuée durant l'été, dans la région du Haut-Columbia, je n'ai pas eu le plaisir de rester très longtemps en compagnie du vicaire général. J'ai dû le quitter le 10 du même mois pour prendre en charge la mission de la rivière Cowlitz que le révérend Blanchet avait quittée afin de se rendre à Vancouver durant le mois de septembre. Cette séparation ne se fit pas sans douleur, puisque nous nous quittions pour ne pas nous revoir pendant quatre mois et qu'elle nous était imposée par le devoir et la nécessité. En effet, pour le plus grand avantage de la population catholique qui s'accroît sans cesse, une permission de nous établir de manière permanente dans la vallée de la Wallamette nous a été accordée. La mission de Wallamette n'avait pas été négligée du reste et elle me fut assignée. Après notre départ de

Vancouver, le jeudi 10 octobre, nous soupâmes ensemble à l'embouchure de la Wallamette et ensuite chacun de nous alla son chemin afin d'être parvenus à notre destination respective le dimanche suivant, ce que je ne pus faire malgré tous les efforts des hommes et la part active que je pris au travail. J'étais accompagné d'un métis qui se nommait J.-B. Boucher²⁵ et de trois Indiens ; mon canot était grand et contenait une grande quantité de bagages parmi lesquels se trouvait une cloche pesant cinquante ou soixante livres. Je fus donc privé de la joie de célébrer la messe et mes gens, du plaisir de l'entendre. Dès qu'ils apprirent mon arrivée, tous se rassemblèrent pour venir me rencontrer. Ils m'accueillirent et portèrent mes effets jusqu'à ma résidence. Après m'être installé, j'allai rendre hommage à une croix, érigée non loin de là, en compagnie de mes gens.

Le jour suivant, le 14 octobre, une charpente fut érigée et je bénis la cloche que l'on installa à quarante pieds du sol. Ce fut pour moi un honneur que de sonner le premier angélus. C'était la première fois que l'on entendait une cloche consacrée dans la vallée de Cowlitz et même dans toute l'étendue de cette vaste contrée. Imaginez une maison de rondins de trente pieds par vingt pieds avec un toit d'écorces ressemblant à la tête d'un loup, sans plafond et avec un plancher équarri à la hache ; vous aurez ainsi une idée de l'endroit où je passai l'hiver. Le lieu me servait également de chapelle. On avait décidé de construire une nouvelle bâtisse et le bois de charpente avait même été préparé au cours de l'hiver précédent, mais on décida d'ériger plutôt une chapelle de soixante pieds de longueur avec le même nombre de morceaux de bois et de laisser la même maison au prêtre jusqu'à ce qu'il pût en obtenir une meilleure. La mission de Cowlitz ne compte toujours que huit familles, en incluant celles de la Compagnie de la Baie d'Hudson, soit quarante-six personnes en tout, sans compter quelques Indiens vivant avec les Français et un nombre plus ou moins grand d'employés, selon les besoins. Trois journées par semaine étaient réservées à l'instruction des femmes et des enfants des Canadiens, les trois autres étaient consacrées aux Indiens et à l'étude de la langue cowlitz qui est très difficile pour un débutant.

Puisque les jeunes hommes et les Indiens vivant avec les Français ne pouvaient pas assister aux enseignements durant le jour en raison de leur travail, je dus leur consacrer une partie de mes soirées. Pendant une période variant entre une heure trente et deux heures, je m'occupais à leur enseigner les prières, je leur montrais quoi répondre lors de la messe et comment servir la messe, de même que le plain-chant.

Lors de la messe de minuit, à l'occasion des fêtes de Noël, ils furent capables, grâce à des exercices répétés, d'honorer la naissance de Notre Sauveur, en unissant leurs voix à celles des anges pour le Gloria in

excelsis. Peu de temps après, ils purent également aider le prêtre à chanter le Credo. Les jeunes hommes de cette mission, et tous les métis en général qui furent instruits à Fort Vancouver doivent au bon naturel et aux soins dévoués du docteur John McLoughlin de connaître à la lettre leur catéchisme et ce, avant même l'arrivée des missionnaires ; un avantage qui n'est sûrement pas le moindre des bienfaits que les Canadiens reçurent de ses mains et pour lequel ils lui seront éternellement reconnaissants.

L'expérience nous a appris à ne pas trop nous fier aux premières démonstrations des Indiens, pas plus qu'aux premières inclinations qu'ils manifestent. Ceux de Cowlitz laissaient espérer un meilleur succès. Partout nous rencontrâmes les mêmes obstacles qui retardent toujours la conversion des Indiens, c'est-à-dire : la polygamie, leur attachement aux coutumes de leurs ancêtres et encore plus aux « tamanwas » qui est le nom donné aux remèdes qu'ils préparent pour les malades. Ce tamanwas est généralement transmis à l'intérieur d'une même famille et même les femmes peuvent prétendre à l'honneur de le préparer. Si quelqu'un est malade, on appelle l'homme de la médecine. On se garde bien de lui demander ce qu'il exige pour sa peine ; ils auraient peur de l'insulter. Peu importe ce qu'il demande, on le lui accorde sans objections, sinon on peut s'attendre à tout de ce médecin. Il ne manquera pas de se venger d'un refus en envoyant quelque malheur, quelque maladie ou même la mort, grâce à ses potions, à celui qui lui a refusé quelque chose, cette personne fût-elle à cinquante lieues de distance. Si quelqu'un est mort, c'est une telle personne qui l'a tué, on laisse le sorcier partir à la recherche de celui sur lequel pèse le moins de soupçons ; sa vie est en grand danger. Le moindre malheur qui puisse lui arriver sera la mort de ses chevaux, à moins qu'ils ne le tuent lui-même ou qu'ils ne l'obligent à donner tout ce qu'il possède pour éviter la mort. Une sérieuse dispute éclata récemment pour cette raison.

Les jeux de hasard sont très communs parmi eux. Ils s'emportent et le tout se termine souvent par une bataille. Ils ajoutent l'idolâtrie à leur infidélité. Ils peignent sur un bout de bois quelque chose qui a vaguement l'apparence d'un être humain et le gardent très précieusement. Ils croient que ces amulettes possèdent une puissance et une force surnaturelle et ils les prient. Quand ils ont épuisé toutes les ressources des tamanwas qui empirent souvent le mal, et que le malade est mort, ils laissent à peine à ses yeux le temps de se fermer et les recouvrent d'un bandeau orné de perles ; ses narines sont bouchées avec des « aikwa », une sorte de coquillage dont ils se servent comme monnaie. On lui met ses plus beaux vêtements et on l'enroule dans un drap. Quatre poteaux sont plantés dans le sol, on y creuse des trous pour y faire passer des traverses.

On dépose dessus le canot destiné à recevoir le corps placé à la suite de ses ancêtres. Ils le placent face vers le sol et la tête pointant en direction de l'embouchure de la rivière. Pas une seule poignée de poussière n'est répandue sur lui ; le canot est recouvert d'un grand nombre de nattes et tout est fini. Ils présentent ensuite leurs offrandes au mort. Lorsqu'il s'agit d'un chef ou d'un guerrier valeureux, ils déposent son fusil à ses côtés, sa corne à poudre et son sac. Des objets de valeur tels des plaques de bois, des haches, des récipients, des arcs, des flèches, des peaux etc. sont placés au bout des poteaux plantés autour de son canot. Puis vient le tribut des larmes que les épouses paient les unes aux autres ainsi qu'à leurs enfants. Nuit et jour, pendant un mois ou plus, on entend continuellement des pleurs, des cris et des gémissements à une grande distance. Si le canot pourrit et tombe au sol, les restes sont emportés, enrobés dans de nouveaux draps et déposés dans un nouveau canot. Ils tiennent tellement à ce genre de funérailles qu'au cours de l'hiver, je ne pus les convaincre de retirer du canot un enfant baptisé qui était mort sans que je le sache, afin que je puisse lui donner une sépulture chrétienne. Cet attachement aux rites funéraires et aux tamanwas obligera les missionnaires à être plus prudents lors des baptêmes. Nous avons appris à ne plus nous fier à leurs promesses répétées de ne plus recourir aux tamanwas si un enfant baptisé tombe malade. Nous constatons que le progrès a été très lent à se faire sentir parmi eux jusqu'à maintenant ; leurs us et coutumes sont si profondément enracinés en eux qu'il faudra beaucoup de temps pour que la religion, la crainte de Dieu et sa connaissance ne les déracinent et ne les détruisent complètement. La polygamie n'est plus aussi répandue qu'auparavant mais il règne parmi eux, hommes et femmes, une épouvantable immoralité. Elle est maintenue et souvent enseignée par les Blancs qui, par leur conduite scandaleuse et leur débauche qui ne connaît pas de limites, détruisent les impressions laissées par les vérités de la religion. Cette année, la mission prêtera aux Indiens des semences, spécialement des pois et des pommes de terre, qu'ils pourront semer dans des parcelles de terrains. Peut-être essaieront-ils alors de se sortir de la condition misérable dans laquelle ils languissent, en voyant qu'avec un peu d'effort et de travail ils peuvent l'améliorer. Il se peut que les pois et les pommes de terre leur fassent oublier les baies et les camas. Le temps m'empêche de poursuivre plus longuement ce récit. Je suis etc.

M. Demers, prêtre.

DIX-SEPTIÈME RÉCIT

(Publié le 6 juin 1878)

TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1840.***MISSIONS À VANCOUVER, NESQUALY, WHIDBY ISLAND******CHINOOK POINT, BRIGADES ET COLVILLE.******PREMIÈRE COMMUNION À SAINT-PAUL.***

Las d'une séparation qui durait depuis quatre longs mois, l'abbé M. Demers quitta Cowlitz le 7 février en direction de Saint-Paul qu'il atteignit le 17, après avoir dû braver le vent et la pluie, le froid et la neige. Il avait mis trois jours à se rendre à Vancouver où il s'arrêta pendant quatre jours et trois autres jours pour atteindre Saint-Paul. Il n'y resta que huit jours, car on avait grand besoin de sa présence à Vancouver. Il arriva le 25 pour contrecarrer les efforts que faisait le ministre Daniel Lee parmi les Indiens du fort depuis janvier.

Nier la nécessité du baptême, c'est nier l'existence du péché originel et dire que le péché originel n'existe pas revient à nier la nécessité de la Rédemption et à déclarer que la religion est une fable. Telles sont, en effet, les conséquences découlant de la négation du péché originel. Hélas, c'est pourtant l'horrible et détestable doctrine prêchée autrefois aux Canadiens de la vallée de la Wallamette par les ministres méthodistes qui affirmaient : « Un enfant peut être sauvé et être roi dans le Royaume des Cieux sans le baptême. Les adultes peuvent être également sauvés si leur cœur est bon ». Curieusement, ce ministre qui n'avait pas réussi, même aidé de ses coministres, à convertir ses compatriotes et les Canadiens, quitta le fort non sans avoir auparavant administré un baptême de comédie en aspergeant des Indiens qui ignoraient Dieu, la Sainte-Trinité, l'Incarnation et la Rédemption et toutes les prières. C'est le même ministre qui, une fois arrivé à la mission des Dalles, répéta ce procédé sur des Indiens ignorants et polygames en plus de leur donner le pain et le vin.

Partageant son temps entre les serviteurs, les femmes et les enfants des Blancs et les Indiens, l'abbé Demers enseigna à tous. Il n'eut pas beaucoup de mal à les détromper grâce à l'échelle catholique pas plus qu'à les écarter de la voie erronée du protestantisme. Sa mission dura trente-six jours. À la fin de celle-ci, il s'en retourna à Cowlitz le 5 avril, après une absence de cinquante-sept jours.

Après avoir préparé sa lettre pour l'express à destination du Canada, le vicaire général quitta Saint-Paul le 16 mars et arriva à Vancouver le même jour en raison du fort courant de la marée haute ; ce fut le voyage le plus

court jamais vu. Le rapport qu'il envoyait au Canada mentionnait que, de mars 1839 à mars 1840, il y avait eu deux cent quatre baptêmes, trente-cinq mariages, quatorze sépultures et une abjuration à Saint-Paul. Au chapitre des baptêmes, il y en avait eu soixante-treize à la mission de Colville, soixante et onze à Vancouver, trente à Cowlitz, dix-neuf à Nesqually et onze à Saint-Paul. Le vicaire général quitta Saint-Paul le 4 mai pour se rendre à Cowlitz afin de s'entretenir avec l'abbé Demers au sujet de la campagne estivale. À Vancouver, il eut le plaisir d'ouvrir deux boîtes contenant des livres, des ornements d'église et d'autres effets en provenance de France. Le 9, les deux missionnaires purent s'embrasser, mais le plaisir des retrouvailles ne dura pas longtemps, car le vicaire général, qui avait reçu une lettre lui demandant de visiter une personne malade, dut partir le 14 pour Nesqually où il trouva monsieur Kitson, le commandant du fort, alité. Les pratiques de cette mission débutèrent sans délai et s'échelonnèrent du 16 au 27 mai. L'avant-midi était consacré à l'instruction des femmes et des enfants des Canadiens et le reste de la journée aux Indiens vivant à l'extérieur du fort. Comme à l'habitude, madame Kitson eut la bonté de servir d'interprète. Elle avait montré aux femmes indiennes comment se faire des robes dans des peaux de cerfs ; celles-ci apparurent donc cette fois-là habillées comme des Blanches. Toutes vinrent régulièrement aux enseignements. Lors de ses visites dans les foyers le soir, le vicaire général eut le plaisir de constater les progrès accomplis ; ils pouvaient faire le signe de la croix, chanter les cantiques en chinook et raconter ce qu'ils avaient appris.

Le 18 mai, le chef Sahewamish arriva en compagnie d'un groupe de ses gens. On prépara l'un d'eux qui était atteint de consommation au baptême mais un jour, ses compagnons, animés d'une crainte superstitieuse, l'emmenèrent. Il fallut deux jours pour les rejoindre et le rattraper. À l'âge de 40 ans, il fut baptisé ainsi que sa femme et ses huit enfants et montra par la suite beaucoup de foi et de résignation envers la volonté de Dieu. Le missionnaire s'attendait à voir à la mission trois autres chefs appelés Tslalakum, Netham et Witskalatche, mais un meurtre fait par un Sœkwamish avait rendu les déplacements dangereux, cette journée-là, et ils ne vinrent pas. Le prêtre fut très réconforté en voyant l'enthousiasme des Indiens qui accouraient au premier coup de cloche entendre le prêtre expliquer l'échelle catholique et les paroles de la vie éternelle à l'ombre d'un grand arbre.

Le vicaire général se préparait à clore sa mission et à s'en retourner à Cowlitz, lorsque le 26 mai arriva un canot transportant six Indiens et une femme. Il s'agissait des hommes du chef Tslalakum et de sa femme qui étaient envoyés par lui avec ordre d'amener le prêtre le voir, lui et sa tribu,

car il était malade et ne pouvait se rendre lui-même. En guise de preuve, sa femme présenta au vicaire général un étui en peau qui se trouvait à contenir le bâton carré (le Bâton d'en haut) qu'il avait reçu lors de sa visite à Cowlitz, en avril 1839. Remerciant Dieu pour cette porte ouverte devant lui, le vicaire général se mit en route le 27 mai, à bord de son propre canot. Il s'arrêta en différents endroits de la baie pour porter aux Indiens les paroles du salut et arriva le jour suivant, jour de l'Ascension, au village de Tslalakum, sur la côte ouest de l'île de Whidby. Une bataille avait eu lieu le jour même entre la tribu de Tslalakum, les Skekwamish, et les Klalams de Townsend Land. Au cours de cette bataille, les Klalams, qui étaient les agresseurs, perdirent deux hommes car, comme le raconta Tslalakum : « Ces hommes ne connaissent ni ne prient Dieu. » Il avait tenté d'arrêter la bataille mais en vain. Il avait été protégé par la croix qu'il portait à son cou. Tout ceci expliquait les étranges mouvements des Indiens qui couraient sur la rive en appelant : « Qui vive ? » à la vue des deux canots s'approchant de l'île.

Le prêtre dans sa soutane noire fut reçu par Tslalakum et sa tribu avec de grandes démonstrations de joie. Ils se saisirent de ses bagages et les transportèrent au village, sur la haute terre, à cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Le vendredi 29 mai, on prépara un autel dans un reposoir construit avec des nattes ; un simple panneau de bois constituait la table de l'autel. Les vêtements sacerdotaux et les vases sacrés pour la messe furent exposés, une échelle catholique de six pieds par quinze pouces fut attachée à une natte et hissée à une bonne hauteur sur un poteau devant le regard de tous. « Je commençai d'abord l'enseignement en faisant le signe de la croix en langue chinook », raconte le vicaire général dans sa lettre à l'évêque de Québec « et à ma grande surprise, toute l'assemblée, hommes, femmes et enfants firent de même et prononcèrent les mots exactement comme l'auraient fait des catholiques pratiquants et fervents. J'ai commencé à chanter le premier couplet d'un hymne en dialecte chinook sur l'air de « Tu vas remplir le vœu de ta tendresse » et, voilà qu'à mon grand émerveillement tous continuèrent à chanter jusqu'à la fin sans se tromper. Je commençai à en chanter un autre sur l'air de « Je mets ma confiance » et, de plus en plus étonné, je les entendis continuer à chanter aussi bien que la première fois. J'admire le succès obtenu par Tslalakum dans l'instruction de son peuple, je bénis le Seigneur pour les bonnes dispositions des Indiens et ma joie était tellement grande que je versai des larmes de gratitude.

« J'étais alors vêtu de mon surplis et d'une étole et je commençais mon enseignement sur l'échelle catholique quand le chef Witskathe arriva d'une autre partie de l'île en compagnie d'une partie de sa tribu pour serrer la main au prêtre. Le chef Nettam arriva bientôt également accompagné de

sa bande. Tous les chefs s'assirent en avant, les autres en arrière et sur les côtés. Ce fut vraiment une grande réunion. Je commençai ensuite à me vêtir pour la messe et à les instruire de la messe, la grande prière des catholiques. En voyant toute l'assemblée faire le signe de la croix et en l'entendant chanter les couplets des cantiques dont j'ai déjà parlé, je fus convaincu que Nettam et Witskatche n'avaient pas moins fait que Tslalakum avec leurs tribus. L'échelle catholique que j'avais distribuée à Nesqualy l'année précédente avait été utilisée et expliquée et l'on avait chanté les cantiques. Les deux cantiques furent répétés à tour de rôle pendant la durée de la messe. Plein d'admiration devant ce que j'entendais et ce que je voyais, je me crus au ciel plutôt que dans un pays indien. Des larmes de joie coulèrent encore de mes yeux. Une satisfaction infinie avait été offerte à Dieu pour les péchés de ces pauvres gens. Il y avait de l'espoir.

« D'autres bandes d'Indiens arrivèrent après la messe et parmi eux un Klalam qui parla en faveur de la paix. Je poursuivis mon enseignement jusqu'à la nuit et la journée se termina par les prières, la récitation du rosaire et le chant des cantiques. On retrouva le corps du Klalam tué lors de la bataille. Les anciens l'enterrèrent car les jeunes ne voulaient pas toucher au corps de crainte de diminuer ainsi la durée de leur vie.»

DIX-HUITIÈME RÉCIT

(Publié le 13 juin 1878)

Le samedi 30 mai, un grand nombre d'Indiens arrivèrent de différents secteurs de l'île. Ils montrèrent la même attention aux enseignements et le même recueillement durant la messe que le jour précédent. Voulant explorer l'île, je dirigeai mes pas vers le nord et traversai de magnifiques prairies, des forêts de hauts arbres, des champs de pommes de terre cultivés à l'aide d'un bâton courbe pour seul outil. J'arrivai à la maison de Netlum située sur la pointe orientale de l'île. C'était une maison en rondins, de trente pieds par vingt, possédant un toit et meublée d'une tapisserie de nattes, dotée d'une ouverture au centre permettant à la fumée de s'échapper. Netlum me reçut avec beaucoup de prévenance et me désigna l'endroit où m'asseoir sur une pile de nattes pliées. Il n'y avait pas de polygamie dans cette maison, contrairement aux autres chefs en général. Je regrettai beaucoup de ne pas avoir le temps de baptiser et de bénir ce couple intéressant. Après la prière et le chant des cantiques, j'allai vers la rive où je trouvai quinze habitations d'Indiens qui n'avaient jamais vu les Robes Noires. En m'apercevant, ils poussèrent des cris et, se plaçant en file, les hommes, les femmes et les enfants, au nombre de cent cinquante, vinrent me toucher la

main ce qui était une cérémonie protocolaire ; après quoi ils firent le signe de la croix et chantèrent les cantiques en langue chinook qu'ils avaient appris aussi bien que les autres tribus. Je leur conseillai de venir à la messe et d'amener leurs enfants pour les baptiser le jour suivant. Rempli de joie, je les quittai afin de retourner à ma tente où je trouvai un grand rassemblement d'Indiens. Ils écoutèrent attentivement mes enseignements qui se prolongèrent tard dans la soirée et ce, en dépit d'un fort vent, du bruit des vagues et du feuillage.

Le dimanche 31 mai, Netlum arriva de bonne heure en compagnie de son groupe de Skachates, de leurs femmes et de leurs enfants. Ensuite apparut à la tête de son groupe le Snehomish, surnommé « le Français ». Tout son costume était français : des pantalons, une chemise, une veste, un pardessus orné de piquants de porc-épic, un chapeau et une cravate. Tslalakum vint également avec son groupe de Sockwamish. Tous se placèrent selon leur rang ; ils étaient quatre cents en tout. Les pratiques de la veille furent répétées dans le même esprit et avec le même enthousiasme que le jour précédent, avant et pendant la sainte messe. Mon émotion était grande à la vue d'une telle multitude d'Indiens, si avides du Royaume des Cieux et à l'écoute du chant pur et expressif des nombreuses voix dont les accents si naturels me semblaient surpasser en beauté l'harmonie des plus savantes compositions des maîtres de la musique. Le spectacle était tellement beau que je ne pouvais maîtriser mon émotion.

Une fois le saint office terminé, le souper de saumon et de cerf fumé que j'avais commandé fut servi sur des nattes devant les chefs ; tous étaient remplis de joie. Ensuite vint le grand moment de fumer le calumet de la paix et de l'union entre les tribus. Au milieu du joyeux et bruyant bavardage, une grande clameur se fit entendre ; tous se levèrent et aperçurent une lourde croix de bois de vingt-quatre pieds de long portée par de nombreux Indiens qui avançaient vers l'endroit préparé à cet effet. Après la bénédiction solennelle et l'érection de la croix, tous allèrent se prosterner et la vénérer à l'exemple de la Robe Noire. Ensuite, la joyeuse multitude d'Indiens entonnèrent des cantiques pour rendre hommage à Dieu et à Jésus pour la première fois. Ce spectacle émouvant fut suivi d'un autre : le baptême des enfants. Les mères des enfants se placèrent en deux files, laissant une allée au centre pour me permettre de me mouvoir et également pour les pères et les enfants. Je parlai de nouveau de la chute de l'homme, du mystère de la Rédemption, de la médecine du baptême. Je demandai à tous une profession de foi et une abjuration. Tous répondirent d'une voix forte : « Oui, nous croyons en Dieu qui a créé toutes choses. Nous croyons en Jésus-Christ qui est venu nous sauver. Nous croyons qu'Il a fait les sept médecines

pour nous rendre bons. Nous croyons qu'Il n'a fait qu'une seule route menant au Ciel. Nous promettons de rester sur cette route et de suivre le chemin des Robes Noires, qui est celui que Jésus-Christ a parcouru. Nous rejetons toutes les autres routes faites récemment par les hommes. Nous renonçons au démon, à ses pensées, à ses paroles et à ses œuvres. Nous désirons connaître, aimer et servir le Grand Maître de toutes choses.»

Ensuite débuta la cérémonie solennelle du baptême qui dura quatre heures et pendant laquelle je baptisai cent vingt-deux enfants. La chaleur était étouffante, les enfants avaient peur et pleuraient et bientôt tous se retirèrent.

La journée du lundi 1^{er} juin fut consacrée aux enseignements et aux pratiques ordinaires. Mon départ fut fixé au mardi 2 juin au grand regret des pauvres Indiens. Je recommandai aux chefs d'encourager leurs gens à suivre le chemin des Robes Noires et les pressai de conclure une paix avant le départ du prêtre. Dans ce but, Witskalatche fut envoyé auprès des Skewamish et, modifiant mon itinéraire pour aller à Nesqually, j'eus la joie de participer à la réconciliation des deux nations. Après que j'eus donné mon échelle catholique à Netlum, il m'offrit de m'amener à Nesqually dans son grand canot d'écorce qui était toujours léger, malgré les treize hommes à son bord. Mon canot fut transporté chez Netlum et je me mis en route le jour même. En longeant l'île, je vis des forts de dix-huit à vingt pieds de haut érigés par les Indiens pour se protéger des Yugoltah du fleuve Fraser. Je rendis visite à plusieurs tribus et, dans un village, cent vingt-cinq personnes vinrent me toucher la main et se révélèrent capables de faire le signe de la croix et de chanter les cantiques en chinook. Je m'arrêtai pour toute la nuit au village des Skehamish, les Indiens qui s'étaient battus. À cet endroit, ils furent environ cent quarante à venir me toucher la main, à faire le signe de la croix et à chanter les cantiques aussi bien que les autres tribus. Leur chef, Sehalapahen, qui avait visité l'abbé Demers à Cowlitz, leur avait enseigné ce qu'il y avait appris lui-même. Le mercredi 3 juin, je baptisai solennellement quatre-vingt-seize enfants, après quoi une réunion eut lieu pour la conclusion de la paix qui dura près de quatre années. Mon discours était traduit par mon interprète à un troisième qui le livrait aux chefs avec une éloquence étonnante. Après de nombreuses et longues harangues, il fut décidé que les Skekwamish devaient payer deux fusils aux Klalams pour les deux hommes qui avaient été tués. Witslakatche prit les deux fusils et les apporta aux Klalams qui, selon la coutume, donneraient quelque chose en retour. C'est ainsi que la paix fut conclue. Je me mis ensuite en route à trois heures, voyageai toute la journée de jeudi et atteignis Nesqually vendredi. J'y retrouvai monsieur Kitson en meilleure santé. Je

repartis à deux heures de l'après-midi pour Cowlitz où j'arrivai le samedi 6 juin à dix heures du soir. Les résultats de la mission étaient les suivants : neuf baptêmes à Nesqually, deux cent dix-huit à Whidby et six en chemin pour un total de deux cent trente-trois baptêmes.

DIX-NEUVIÈME RÉCIT

(Publié le 20 juin 1878)

Un grand nombre d'Indiens Chinook avaient déjà vu les Robes Noires à Fort Vancouver et y avaient fait baptiser leurs enfants mais les Robes Noires ne les avaient pas encore visités sur leurs terres. Le temps était donc venu de se rendre chez eux. L'abbé Demers quitta Cowlitz le 19 mai et arriva à Astoria le 21. Le bateau tant attendu, amenant Jason Lee et quelques autres ministres méthodistes accompagnés de leurs épouses et de plusieurs jeunes demoiselles, venait tout juste de traverser la barre. Ces personnes devaient se disperser aux quatre coins du pays pour faire obstacle aux missionnaires catholiques. Le jour suivant, l'abbé Demers partit en mission et planta sa tente parmi les Chinooks. Il y rencontra Daniel Lee, le pasteur qui, au bout de quelques jours, lui laissa le champ libre ; il était sans doute pressé de se rendre sur le bateau afin d'être le premier à se choisir une épouse parmi les jeunes demoiselles. Quant à l'abbé Demers, une petite cloche dans une main et l'échelle catholique dans l'autre, il poursuivit sa mission pendant trois semaines, enseignant aux adultes, baptisant les enfants et faisant beaucoup de bien. Il revint chez lui très satisfait après une absence de vingt-six jours. Il resta deux jours seulement en compagnie du vicaire général, car il devait partir le 15 juin pour Vancouver afin de servir les brigades du nord et du sud avant de se mettre en route pour la mission de Colville.

Après que l'abbé Demers eut quitté Cowlitz, le vicaire général demeura sur place afin d'être présent lors de l'érection de la nouvelle chapelle, mesurant vingt-cinq pieds par cinquante qui eut lieu le 17 juin. Il partit le 19 et atteignit Vancouver le dimanche matin où il demeura quatre jours en compagnie de son cher confrère. Il arriva à Saint-Paul après une absence de cinquante-quatre jours.

Après avoir terminé sa mission de dix jours à Vancouver, l'abbé Demers partit le 29 juin avec la brigade des porteurs commandée par l'intendant en chef Ogden. Il était au portage des Grandes Dalles le 5 juillet, à Walla-Walla le 10. Il arriva sans encombre à la rivière Palouse à mi-chemin entre Walla-Walla et Colville et parvint enfin au terme de cette lointaine mission après que lui et ses chevaux eurent beaucoup souffert de la chaleur du soleil et du manque d'eau. Une fois sa mission à Colville terminée, il s'en

retourna sur l'Okanagan et la Walla-Walla et arriva à Vancouver le 2 octobre, exactement trois mois et six jours après être parti. Après quelques jours de repos, il partit pour Saint-Paul qu'il atteignit le 11 octobre. Les deux missionnaires se mirent en route pour Vancouver le 17 octobre, afin d'y effectuer une mission de quatorze jours avant de se rendre dans leur quartier d'hiver. Le vicaire général arriva dans la vallée de la Wallamette le 31 octobre et l'abbé Demers atteignit Cowlitz le même jour, après avoir été absent quatre mois et dix-huit jours de sa maison. À Saint-Paul, il y avait sept personnes suffisamment préparées pour faire leur première communion en décembre. C'est pendant sa mission à Colville qu'ayant entendu dire qu'un prêtre se trouvait quelque part parmi les Indiens des montagnes Rocheuses, il annonça la nouvelle au vicaire général dans une lettre que ce dernier reçut le 30 août 1840.

Les circonstances ayant mené à la présence des missionnaires jésuites parmi les Indiens des montagnes Rocheuses sont d'un tel intérêt historique que nous les relaterons. Un grand nombre de Canadiens et d'Iroquois travaillaient pour les compagnies faisant des affaires avec les Indiens de la côte Pacifique et ils participaient également aux diverses expéditions sur mer et sur terre. L'expédition du capitaine Hunt qui débuta en 1811, affronta de dures épreuves et se solda par la perte d'hommes qui désertèrent en 1812. De ce nombre, vingt-quatre étaient des Iroquois qui se joignirent à la nation tête-plate. Ils se marièrent bientôt et fondèrent des familles. De même que les Canadiens furent les premiers apôtres parmi les Indiens de la côte Pacifique, les vingt-quatre Iroquois devinrent les premiers apôtres chez les Têtes-Plates en leur parlant de leur religion, de leurs églises, de leurs prêtres et de leurs fêtes. Les Indiens Têtes-Plates qui étaient naturellement bons, furent enchantés. Ils envoyèrent une délégation à Saint-Louis vers 1830 afin de s'assurer que les affirmations des Iroquois étaient exactes. Peu après leur arrivée, ils tombèrent malades, appelèrent un prêtre, reçurent le baptême et moururent en embrassant la croix. La nation envoya un autre Iroquois en 1832; il arriva sans encombre à Saint-Louis, fit baptiser ses enfants et retourna chez lui, espérant qu'il y aurait bientôt des prêtres pour ses compatriotes et sa nation d'adoption, mais il fut tué par les Indiens Sioux. Une troisième délégation fut envoyée en 1839 afin de réclamer des prêtres. Cette fois, la délégation, qui se composait de deux Iroquois qui s'en retournèrent à l'automne, se remit en route, confiante que quelques prêtres leur seraient envoyés l'année suivante, car le très révérend évêque Rosati avait reçu une réponse favorable à sa lettre au supérieur général des Jésuites à Rome, dans laquelle il lui demandait instamment de prendre la mission en main. D'où la nomination du père De Smet, qui arriva au printemps de 1840 et qui passa deux mois avec les Têtes-Plates. Au cours de cette période, il baptisa trois cent cinquante personnes. Il retourna chez lui pour revenir

en 1841. Voilà l'origine de la mission chez les Têtes-Plates et de l'apostolat des Iroquois qui, lorsque les soi-disant missionnaires, Jason Lee et les autres, se présentèrent aux Têtes-Plates en 1834, leur dirent : « Ce ne sont pas les prêtres dont nous vous avons parlé. Ils ne sont pas les prêtres aux longues robes noires, qui n'ont pas de femmes, qui disent la messe et portent un crucifix. » L'abbé Demers eut enfin une correspondance du père De Smet et rapporta la lettre suivante avec lui :

Lettre du révérend père De Smet, S. J.
au très révérend F.-N. Blanchet, V. G.

Fourche de la rivière Jefferson, le 10 août 1840

Très digne et révérend Monsieur,

La présente que j'ai l'honneur de vous écrire surprendra Votre Révérence, vous venant d'un inconnu ; mais en ma qualité de coopérateur dans la vigne du Seigneur, et dans un pays si éloigné, elle ne saurait vous être désagréable. Je voudrais avoir le loisir de donner à Votre Révérence tous les détails de ma mission aux montagnes, mais monsieur Bruette qui a voulu se charger de porter ma lettre au fort, part à l'instant même et ne peut m'accorder que quelques minutes. Votre Révérence saura donc que monseigneur Rosati, évêque de Saint-Louis, de concert avec mon supérieur provincial de la compagnie de Jésus au Missouri, pour satisfaire aux demandes et aux désirs souvent réitérés des Têtes-Plates, des Pends-d'oreilles et d'un grand nombre de Nez-Percés, m'ont envoyé dans les montagnes Rocheuses pour visiter ces différentes nations.

J'ai trouvé les deux premiers peuples dans les meilleures dispositions que l'on puisse souhaiter, bien déterminés à se ranger parmi les véritables enfants de Jésus-Christ. Le peu de semaines que j'ai eu le bonheur de passer parmi eux, ont été parmi les plus heureuses de ma vie et me donnent le ferme espoir, avec la grâce du Seigneur, de voir bientôt renaître dans ces pays si longtemps abandonnés, la ferveur des premiers chrétiens. Depuis que je me trouve parmi eux, je leur fais trois ou quatre instructions par jour : il n'y a pas à les laisser ; tous se rendent à ma loge au premier son de la cloche ; ils paraissent ne vouloir perdre une seule de mes paroles visant à les instruire des affaires du ciel ; et si j'avais les forces pour leur parler, ils m'écouteraient avec plaisir des journées et des nuits entières. J'ai baptisé environ deux cents de leurs petits enfants et j'ai l'espoir de baptiser sous peu cent cinquante adultes.

L'objet de ma mission était de visiter une grande partie du territoire de l'Orégon et de faire ensuite des rapports à mon évêque et supérieur sur les endroits les plus favorables pour y ouvrir des missions. J'ai trouvé

tant de bonnes dispositions dans les sauvages des plaines que j'ai changé mon plan de voyage. Je retourne à Saint-Louis avant l'hiver afin de revenir sur mes pas dans le commencement du printemps prochain, avec une petite caravane de missionnaires qui se préparent à Saint-Louis. Les Shoshones et les Serpens désirent avoir un établissement ; les Têtes-Plates et les Pends-d'oreilles n'ont rien de plus à cœur. Les Nez-Percés m'ont paru fatigués de leurs soi-disant ministres à femmes et montrent une grande prédilection en faveur des prêtres catholiques. Nous trouverons donc pour quelques années à nous occuper dans ces montagnes sans nous lancer plus avant dans les terres. J'espère cependant qu'avant l'hiver de 1841, j'aurai l'honneur de rendre une visite à Votre Révérence, afin d'être aidé par vos conseils et de travailler de concert à gagner ces pauvres nations à Jésus Christ.

Mes respects à l'abbé M. Demers.

J'ai l'honneur d'être etc.

P. J. De Smet, S.J. missionnaire.

VINGTIÈME RÉCIT

(Publié le 27 juin 1878)

TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1841

**À VANCOUVER, À CLACKAMAS,
À LA CHUTE DE WALLAMETTE
ET AUX CASCADES.**

Les deux missionnaires avaient été séparés pendant presque quatre mois et demi depuis l'automne précédent. Leur réunion eut lieu à Fort Vancouver. Après avoir quitté Cowlitz le 3 mars, l'abbé Demers arriva à Vancouver le 6 et entreprit à cet endroit une mission de vingt-six jours, composée comme à l'habitude des exercices quotidiens le matin, l'après-midi et le soir. Il revint chez lui le 3 avril, la veille du dimanche des Rameaux, après une absence de trente et un jours.

Trois nations avaient été converties au méthodisme depuis un an : celles des Clackamas, de la Chute de Wallamette et des Cascades. Les deux missionnaires avaient été trop occupés pour les visiter avant. Une voie s'ouvrit à eux cette année-là de la manière suivante : un chef de la tribu des Clackamas, nommé Poh poh, vint à Saint-Paul en février. Il y vit les orphelins à la charge de la mission catholique, quelques familles d'Indiens et d'autres personnes, soit plus de quinze en tout. Il assista aux exercices quotidiens et aux

explications sur l'échelle catholique. Il était méthodiste et le coryphée de la secte, mais à la vue de l'Échelle et du faux chemin protestant inventé par les hommes au cours du quinzième siècle, il abjura sur-le-champ le méthodisme pour embrasser la route droite créée par Jésus-Christ et, au moment de se remettre en route vers son foyer, il invita le missionnaire à venir visiter sa tribu.

Le vicaire général était heureux de cette invitation. Il quitta Saint-Paul le 11 mars afin d'aller rencontrer l'abbé Demers à Vancouver et il s'arrêta au lac Wapato, qui se trouve à seulement quelques milles en aval de la rivière Clackamas où les Indiens Clackamas étaient rassemblés afin de cueillir la racine de Wapato (une sorte de pomme de terre) sur la rive droite de la Wallamette. Il fut reçu par le chef Poh poh et donna à la tribu une mission d'une durée de quatre jours qui se composa des enseignements et des explications habituelles sur l'échelle catholique. La messe fut célébrée le dimanche 14 et les jours suivants.

Cette grande célébration les étonna. Bien qu'ils aient suivi les enseignements du frère Perkins depuis deux ans, jusqu'à l'automne de 1840, et ceux du frère Waller depuis lors, ils écoutèrent le missionnaire avec plaisir pendant les quatre journées. Les fruits de la mission furent le baptême de onze enfants et d'un adulte en danger de mort. Ils commencèrent également à abandonner le méthodisme. Le vicaire général arriva à Vancouver le 15. Après son départ de cet endroit, le 24 mars, il leur consacra deux autres journées, célébra la messe le 25, baptisa une adulte, la femme du chef Wesamus, en danger de mort, le 26, et arriva à Saint-Paul, le samedi 27, après une absence de dix-sept jours. Le chef Poh poh retourna à Saint-Paul en avril afin d'en apprendre plus et pour affermir sa foi. Il en revint après huit jours avec une échelle, un drapeau rouge avec une croix qui serait hissé le dimanche. Il était ravi.

Dans une lettre envoyée à Québec, Canada, on pouvait lire : « De mars 1840 à mars 1841, nous avons effectué cinq cent dix baptêmes, douze mariages, onze sépultures, soixante communions et une abjuration à Saint-Paul. Sur les cinq cent dix baptêmes, deux cent trente-trois furent faits par le vicaire général à Nesqually et à l'île Whidby, cent soixante-quatre par l'abbé Demers lors des missions de Chinook, de Cowlitz et de Colville ; le reste, cent treize, à Vancouver et à Saint-Paul. Sur les cinq cent dix baptisés, environ quatre cent dix étaient des Indiens, cent des blancs et quarante des adultes. »

Le village indien de la Chute de Wallamette était situé sur la rive sud, en aval de la chute, et son chef se nommait Wesamus. Le temps de le visiter étant arrivé, le vicaire général quitta Saint-Paul après la célébration de Pâques et arriva sur les lieux le 29 avril. À son arrivée, il fit connaître

au chef l'objet de sa visite. L'orgueilleux chef répondit : « Hors d'ici ! Sortez. Nous ne voulons pas de vous. » Une réception aussi rude ne découragea pas le missionnaire. Il apprit bientôt que le chef avait été très offensé parce que la tribu des Clackamas avait été visitée avant la sienne. Après des explications, il se calma et sembla enfin satisfait. Ensuite, débuta une mission de sept jours de dur labeur. Le missionnaire était obligé de courir chaque jour après ces Indiens paresseux pour les amener dans sa tente et les faire assister aux quelques exercices. Il célébra la sainte messe le troisième jour, un dimanche, et les jours suivants. La vue de l'autel, des vêtements, des saintes espèces et des grandes cérémonies attirèrent beaucoup plus leur attention que les offices froids, inaccessibles et profanes du frère Waller. Il semblait y avoir plus d'attention accordée au tintement de la cloche et aux exercices de la mission. Le missionnaire eut enfin la consolation de voir les pauvres Indiens faire le signe de la croix, offrir leur cœur, nommer les sept remèdes (sacrements), chanter une courte prière avant et après les repas, de même que les cantiques chinook. Onze enfants furent sauvés du frère Waller. Le quatrième jour de la mission, Poh poh arriva avec quelques-uns de ses gens. Il se plaignit beaucoup qu'après que son drapeau eut été hissé le dimanche, monsieur Waller l'ait fait baisser au grand déplaisir de tous et même de gens de sa secte. Un autre jour, des Indiens arrivèrent de Clatsop. En apercevant l'autel, les ornements et les vêtements, ils s'écrièrent : « Monsieur Frost est loin de nous montrer de telles choses. » Le même jour, un Indien rapporta que Keiinsno, le chef des Indiens en aval de Vancouver, avait dit à son peuple : « Suivez le prêtre si vous voulez, en ce qui me concerne, je suis trop mauvais, je suis incapable de changer. Je mourrai comme je suis. »

VINGT-ET-UNIÈME RÉCIT

(Publié le 4 juillet 1878)

AUTRES ÉVÉNEMENTS EN 1840

Les événements suivants qui montrent les dispositions des Indiens méritent d'être mentionnés. Un chef Snohomish vint à Cowlitz durant l'automne pour voir le prêtre et lui dire que le bois pour la maison de prière recommandée par la Robe Noire avait été préparé et était prêt pour la construction. Il venait demander qu'un prêtre dirigeât les travaux. Il fut très déçu de devoir rentrer seul chez lui. Harkely, un chef de Yakima, descendit de Saint-Paul durant l'automne avec sa famille et quelques-uns de ses gens. Après trois semaines d'enseignement, il retourna chez lui avec un chapelet, une croix, quelques images et une échelle catholique ; il avait l'habitude de l'enseigner à son peuple le dimanche. Un chef d'Okanagan envoya un mot à Saint-Paul pour

demander quoi faire ; il était prêt à venir avec son peuple le printemps suivant, si on le lui conseillait. Un chef du Rapide du Prêtre, sur le fleuve Columbia, vint à Saint-Paul durant l'automne, en compagnie de son épouse, de ses trois enfants et de son beau-frère. Il y passa l'hiver, se fit instruire, apprit ses prières et fut baptisé sous le nom de Joseph avec sa famille. L'abbé Demers donna une mission de neuf jours aux Indiens Okanagan en revenant de Colville. Le 20 novembre 1840, il bénit une nouvelle maison à Cowlitz où il s'établit. À partir de ce jour, la chapelle en rondins cessa d'être le lieu où il logeait. On en fit une bâtisse plus décente en dotant le sanctuaire d'un toit en nattes et en ornant la table de l'autel de vases.

MISSIONS DIVERSES EN 1841

Quittant sa mission de la chute de Wallamette, le vicaire général s'en alla, le 6 mai, dans la tribu des Clackamas, qu'il avait déjà visitée, en mars, au lac Wapeto. Les exercices habituels se poursuivirent au son de la cloche pendant neuf jours. Le frère Waller vint et le traita d'intrus. On apporta son échelle évangélique près de l'échelle catholique, les Indiens se prononcèrent en faveur de la dernière. Douze maisonnées se convertirent. Puisqu'il devait s'en retourner à Saint-Paul le 15, l'abbé Demers arriva de Vancouver pour le remplacer. Il poursuivit la mission pendant deux semaines, pendant lesquelles il consacra quelques journées à la tribu de Wallamette et le reste du temps aux Clackamas. C'est à cette occasion que Wesamus, le coryphée du frère Waller, se convertit.

Après les Clackamas, l'abbé Demers s'en retourna à Vancouver, pour aider les brigades du nord et du sud ; il s'en retourna ensuite chez lui pour enseigner le catéchisme. Puisque aucune mission ne se tenait à Colville cette année-là, étant donné qu'on s'attendait à ce que le père De Smet y passe et qu'on avait décidé que l'abbé Demers irait au sud cette année-là, celui-ci se mit en route le 11 août, alla à Nesqually et de là, à la baie. Il visita un grand nombre de tribus en plus de celles qu'avait vues le vicaire général. Il voyagea d'une nation à l'autre en compagnie du chef Tslalakum et de nombreux autres chefs. Son voyage fut un triomphe. Il était parfois entouré de six cents et même de trois mille Indiens, hostiles les uns envers les autres, qui devenaient maintenant pacifiques en présence de la Robe Noire. Il passa souvent des journées complètes à enseigner à ces pauvres Indiens si avides des choses célestes, à l'aide d'une échelle de dix pieds par deux pieds et demi et, jusque tard le soir, il continuait à chanter, à prier et à écouter les harangues des chefs qui répétaient ce qu'ils avaient entendu. C'était un spectacle magnifique et réconfortant de voir des tribus qui n'avaient jamais vu les Robes Noires être capables de se signer, de chanter et de prier autour de l'échelle pendant que le prêtre tendait la main aux

nouveaux venus. Depuis la baie, il alla à Fort Langlay, sur le fleuve Fraser. Il y eut de nouvelles victoires parmi les Kawitshins. Sa mission se termina à cet endroit et, le 24 septembre, il était chez lui après avoir fait sept cent soixante-cinq baptêmes au cours d'une absence de quarante-quatre jours.

Au commencement de juin, le commandant Wilkes²⁶ quitta Vancouver pour effectuer une visite dans la vallée de la Wallamette ; il soupa en compagnie du vicaire général dans sa résidence de Saint-Paul. Il lui raconta qu'en voyant une croix sur l'île Whidby, il l'avait baptisée l'île à la croix. Le vicaire général ayant promis à l'abbé Demers de se rendre à Cowlitz en son absence, se mit en route vers ce lieu le 14 août. À son retour, le 1^{er} septembre, il donna une mission de quatorze jours à Vancouver. C'est à cette occasion que le commandant Wilkes, plusieurs des officiers sous ses ordres ainsi que le docteur McLoughlin assistèrent à la grand-messe et aux vêpres du dimanche. Ce fut un jour solennel. Le dimanche suivant, malgré l'absence du commandant, la cérémonie n'en fut pas moins solennelle. Une maison de soixante-deux pieds par vingt-cinq fut bâtie en mars à Saint-Paul ; elle devait servir de salle aux gens le dimanche et de logement pour le prêtre.

La mission suivante se fit parmi la nation Cascade qui n'avait jamais reçu la visite des Robes Noires. Son chef, Tamakoon, avait déjà été converti en 1839 après avoir vu l'échelle catholique et avoir entendu les explications la concernant. Il avait souvent subi les attaques et les efforts des pasteurs méthodistes mais en vain ; il resta inébranlable. Il se réjouit de l'arrivée du prêtre le 17 septembre. Sa tribu comptait entre cent cinquante et deux cents âmes. Les pratiques quotidiennes de la messe etc. commencèrent et se poursuivirent durant dix jours. Les pauvres Indiens commencèrent en partie à chanter, à se signer et à prier. Tamakoon reçut une cloche et une échelle catholique pour le dimanche. Il put en parler pendant plusieurs heures. Trente-quatre enfants furent baptisés.

Quittant les Indiens Cascades, le vicaire général se rendit chez les Clackamas le 30 novembre. Il s'agissait de sa troisième visite. Elle dura treize jours, consacrés aux exercices habituels. Une grande croix fut bénie et érigée le 2 octobre. En apprenant que les Indiens voulaient bâtir une chapelle, le frère Waller vint et causa un esclandre. Tous l'avaient quitté à part quelques-uns. Onze enfants furent baptisés, en tout quarante et un en comptant les trente baptêmes déjà faits. Le vicaire général les quitta le 12 octobre en direction de Saint-Paul.

Le vicaire général quitta Saint-Paul pour Cowlitz le 15 novembre. Ayant rencontré à Vancouver Sir George Simpson²⁷ qui désirait se rendre dans la colonie canadienne, il retourna chez lui en sa compagnie. Sir George assista

à la grand-messe et aux vêpres le dimanche et sembla satisfait de ce qu'il avait vu en ce lieu et à Vancouver. Il fut enfin convaincu de la nécessité d'accorder un passage pour de nouveaux prêtres et d'autres assistants. Se mettant une fois de plus en route, le vicaire général atteignit Cowlitz le 1^{er} décembre, il partit le 7, arriva à Vancouver le 10 puis au village des Clackamas, le 18. Il alla prier au pied de la croix avec les Indiens et les chefs et les quitta très satisfait. Puisque les eaux de la rivière étaient gonflées par des pluies inhabituellement fortes, il affronta de grands dangers à Rock Island en amont des chutes. Il se trouvait sur la rive par souci d'alléger le canot, celui-ci chavira et huit personnes se retrouvèrent à lutter contre les eaux. Toutes s'en sortirent miraculeusement. Le vicaire général arriva chez lui le 23 décembre, mais partit pour Vancouver le 27 afin d'assister au service funèbre de monsieur Kitson qui, après s'être fait emmener à Vancouver en 1840, avait abjuré et reçu la sainte communion et les autres sacrements. Il était mort heureux. Le vicaire général s'en retourna chez lui la veille du jour de l'An.

VINGT-DEUXIÈME RÉCIT

(Publié le 11 juillet 1878)

ÉVÉNEMENTS EN 1841

Le révérend père P.-J. De Smet retourna dans les montagnes Rocheuses au printemps de 1841, en compagnie des révérends pères Mengarini et Point et fonda la mission de Sainte-Marie chez les Têtes-Plates. La colonie de Cowlitz eut le bonheur d'avoir le Saint Sacrement dans sa petite chapelle à partir du 6 janvier. Harkely, le chef Yakima, qui avait visité Sainte-Marie l'automne précédent, arriva à Cowlitz le 25 janvier avec quelques Indiens de Okanagan et un des fils du chef Spokane qu'on surnommait « La grosse Tête », le coryphée du frère Eells ; ils étaient dix en tout. Ils étaient arrivés en passant Nesqually et de là, par le grand portage. Ils avaient été dépouillés de leurs couvertures par les Chehalis qui leur avaient ordonné de rebrousser chemin, ce à quoi ils s'étaient refusés. Le fils de « La grosse Tête » avait quitté son foyer afin de devenir catholique malgré son père. Ils venaient recevoir les enseignements. Ils s'en retournèrent chez eux par Vancouver et le Columbia. Le petit chef des Chaudières (Colville) était un apôtre chez son peuple grâce à l'échelle catholique en sa possession depuis le départ du prêtre.

TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1842

Les deux missionnaires se rencontrèrent de nouveau cette année-là, à Vancouver, après une séparation de trois mois et demi. L'abbé Demers arriva le premier, après trois jours de mauvais temps, le 23 février. Il entreprit une mission de vingt-sept jours composée des exercices habituels de l'avant-midi, de l'après-midi et du soir, après quoi il partit le lundi de la semaine sainte et affronta trois autres journées de très mauvais temps avant d'arriver chez lui après une absence de trente-deux jours.

Le vicaire général vint plus tard rencontrer ses chers compagnons et arriva le mardi de la semaine de la Passion, le 15 mars. Il se mit en route le jeudi de la même semaine et dut également affronter du mauvais temps avant d'atteindre Saint-Paul samedi, la veille du dimanche des Rameaux.

Le rapport qu'il envoya à Québec au Canada rapportait qu'entre mars 1841 et mars 1842 il y avait eu neuf cent soixante-cinq baptêmes, douze mariages, vingt et une sépultures, cent quinze premières communions. Sur les neuf cent soixante-cinq baptêmes, sept cent soixante-cinq furent célébrés à Puget Sound. Il s'agissait d'Indiens, à part quinze Blancs baptisés à Fort Langley, soixante-neuf dans les missions de Clackamas, de la chute de la Wallamette et des Cascades, soixante-dix à Vancouver, vingt-quatre à Cowlitz et trente-sept à Saint-Paul.

Après avoir célébré les grandes festivités de Pâques et les trois semaines de la Pâque juive pour les fidèles de Saint-Paul, le vicaire général fit ses premiers travaux missionnaires à l'extérieur, chez ses chers Indiens de la chute de Wallamette. À son arrivée à cet endroit le 20 avril, il entreprit ses travaux missionnaires qu'il poursuivit pendant 15 jours, sans tenir compte de l'accueil réservé qu'il y reçut. Les pauvres Indiens étaient très indolents, le son de la cloche n'attira qu'un petit nombre d'entre eux au début ; ils avaient oublié tout ce qu'ils avaient appris auparavant. Comme il n'avait pas le temps d'aller visiter les Clackamas à cette occasion, ceux-ci furent conviés à se rendre à la chute ; plusieurs d'entre eux vinrent. À force de persévérance, il réussit à gagner leur confiance et ils devinrent plus attentifs. Il célébra six baptêmes dont deux d'adultes en danger de mort. La raison de leur apathie était la confusion que leur causait l'immigration des Blancs ; quinze de ces familles avaient traversé la rivière Clackamas pendant la mission du vicaire à cet endroit en novembre 1841 et, la chute de la Wallamette étant un lieu attirant, beaucoup d'entre eux commencèrent à s'y établir, d'où le danger pour les pauvres Indiens. Les résultats de cette mission ne furent pas aussi réconfortants que les autres fois.

Le 4 mai, le vicaire général alla de la chute de Wallamette à Vancouver afin de prendre possession de huit coffres en provenance de Londres et de

là, retourna à Saint-Paul pour les fêtes de la Pentecôte et de la Fête-Dieu qui tombait le 26 mai. Le docteur McLoughlin se rendit à Saint-Paul vers cette époque ; il assista à la grand-messe et à la procession et en fut grandement édifié. Après avoir visité toute la colonie, il encouragea les colons à persévérer et rentra chez lui très satisfait.

ARRIVÉE DU PÈRE DE SMET, S.J.

L'abbé M. Demers retourna à Vancouver à la mi-mai pour répondre aux besoins de cette mission et à ceux des brigades du nord et du sud. Il n'y était que depuis quelques semaines lorsque le père De Smet arriva à Vancouver en provenance de Colville, qu'il avait atteint tôt au printemps. En traversant des rapides en amont de Colville, son bateau avait chaviré mais il aborda la rive sain et sauf, n'ayant à déplorer que la perte de ses bagages. L'abbé Demers l'amena à Saint-Paul ; il passa huit jours avec le vicaire général, chanta la grand-messe le dimanche, prononça des paroles pour exhorter l'assemblée et se montra très satisfait du caractère solennel de la messe et des vêpres, particulièrement en ce qui concernait le chant. Au sujet de l'échelle catholique il dit : « Cette méthode sera adoptée par toutes les missions de par le monde. » Il retourna ensuite à Vancouver avec l'abbé Demers. Le vicaire vint bientôt les rejoindre afin de discuter de l'intérêt d'une grande mission sur la côte du Pacifique.

Les missions auxquelles il fallait assister cette année-là (1842) étaient celles de Chinook Point, Vancouver, Cascades, Clackamas, Chute de la Wallamette et Sound, dont les tribus étaient avides de choses divines. À preuve leur poursuite des Robes Noires en 1841 et 1842 et leurs appels répétés pour obtenir un prêtre depuis lors. Le nom d'une autre mission fut présenté au conseil, celle de la Nouvelle-Calédonie, maintenant appelée Colombie-Britannique, qui était menacée d'être visitée par les presbytériens de Walla-Walla.

Après avoir tout bien considéré, on décida que la mission de la Nouvelle-Calédonie serait aidée avant les autres et que le père De Smet partirait pour Saint-Louis et la Belgique pour apporter des ressources temporelles et humaines efficaces. Après avoir accepté de tout cœur la longue et difficile mission de la Nouvelle-Calédonie, l'abbé M. Demers se prépara pour le voyage et pour l'hiver qu'il passerait là-bas. Les deux missionnaires partirent avec les brigades des porteurs le 29 juin, et prirent congé l'un de l'autre à Walla-Walla. Le vicaire général, parti seul pour répondre aux besoins de cette importante mission, retourna bien vite à Saint-Paul pour enseigner le catéchisme en vue de la première communion qu'il repoussa après la récolte, pour permettre une nouvelle instruction.

La mission de Cowlitz qui avait perdu son missionnaire adoré, avait besoin d'être réconfortée. Le vicaire général partit pour Saint-Paul le 12 août, passa quelques journées à Vancouver et atteignit Cowlitz le 18. Il y resta vingt jours à enseigner aux femmes blanches et aux enfants en vue de leur première communion. Il consacra également une partie de son temps aux Indiens. Il baptisa dix de leurs enfants. Au milieu de ses occupations, il entendit dire qu'une femme était malade à Nesqually et qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Il se mit en route à quatre heures de l'après-midi, le vendredi, en compagnie d'un guide et franchit une distance de vingt-cinq lieues. Il arriva chez la pauvre femme malade le jour suivant, à six heures du soir. Il lui donna le réconfort de la religion, baptisa son enfant, passa la nuit chez elle et se rendit au fort pour écouter les confessions des hommes. Il se remit en route dimanche après-midi à quatre heures et atteignit Cowlitz lundi soir à six heures. L'église, dont on avait commencé la construction, le 17 juin 1840, n'était pas encore terminée, faute d'une quantité suffisante de bois de charpente.

Le vicaire général quitta Cowlitz le 6 septembre et atteignit Saint-Paul le 10, après une absence de trente jours. Il était accompagné par le grand chef Snehomish Sehalapahen, qui avait combattu les Klalams en 1840 et en était sorti vainqueur, disait-il, grâce à son chapelet et à l'échelle catholique. Il était venu à Cowlitz deux fois le printemps précédent et avait accompagné l'abbé Demers à Vancouver en mai, dans l'espoir qu'il l'amènerait à la baie. Quand il vit qu'il allait ailleurs et qu'il devait rentrer seul, il s'en alla le cœur brisé. C'était la troisième fois qu'il venait pour être instruit et baptisé. Il était très heureux de voir les églises et les services du dimanche à Vancouver et à Saint-Paul. À son arrivée en ce lieu, le vicaire général reprit le catéchisme en vue de la première communion.

Le 17 septembre fut un jour de grandes réjouissances pour le vicaire général qui accueillit et embrassa ses chers nouveaux confrères, les révérends A. Langlois et J.-B.-Z. Bolduc arrivant du Canada. Ils avaient voyagé pendant plus d'un an. Ils avaient en effet quitté Boston, le 10 août, franchi le cap Horn le 5 décembre et passé par Valparaiso, les îles Gambier, Tahiti et Honolulu. Ils avaient traversé la barre du fleuve Columbia le 12 septembre. Après qu'on eut refusé à l'évêque de Québec sa demande de passage pour d'autres prêtres à bord des canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson allant en l'Orégon, celui-ci les avait fait voyager par la mer. En 1841, Sir George Simpson avoua au vicaire général que monsieur Beaver, l'ancien aumônier, était la cause de ce refus. Le dimanche suivant, une grand-messe fut célébrée avec, pour la première fois en Orégon, un diacre et un sous-diacre. Il y eut ensuite un Te Deum. Le 30 septembre, la

première communion eut lieu, pour ceux qui y étaient préparés, lors d'une cérémonie très solennelle.

Les fidèles de Vancouver se plaignaient de ne pas être bien assistés ; le temps manquait aux missionnaires. Mais maintenant qu'ils étaient plus nombreux, le partage serait plus juste. Ainsi, le vicaire général laissa la responsabilité de Saint-Paul à l'abbé Bolduc. Il se mit en route avec l'abbé Langlois et atteignit la mission le 7 octobre. L'enseignement aux femmes du fort était donné par l'abbé Langlois ; le vicaire général garda pour lui celui des femmes et des enfants du village. Après trois semaines d'enseignement quotidien, sept femmes du fort et deux femmes du village purent faire leur première communion, qui eut lieu le dimanche 30 octobre, pour la première fois à Vancouver, lors d'une cérémonie très solennelle se déroulant devant une large assemblée. Après quoi, l'abbé Langlois fut envoyé à Saint-Paul et l'abbé Bolduc à Cowlitz pour aider ces missions tandis que le vicaire général resta à Fort Vancouver. Sehalapahen, qui assistait à la mission de Vancouver, suivit l'abbé Bolduc qui termina son instruction et le baptisa.

VINGT-TROISIÈME RÉCIT

(Publié le 18 juillet 1878)

Les tribus des Cascades et de Clackamas n'avaient pas été visitées depuis plus d'un an. Pendant tout ce temps, elles avaient été exposées à la séduction des pasteurs qui leur disaient : « Les prêtres vous ont abandonnés. » Douze mois suffirent pour leur faire oublier ce qu'ils avaient appris en quelques semaines. Néanmoins, les visites qu'ils rendaient de temps à autre à la Robe Noire prouvaient qu'ils l'aimaient encore. Pour ce qui est des Clackamas, il fut impossible d'aller les voir. Les Indiens Cascades eurent plus de chance, car ils déménageaient chaque année sur la rive gauche du Columbia, presque en face de Vancouver, ce qui les rapprochait du prêtre. Par conséquent, le vicaire général, en divisant son temps entre les femmes du village et ces Indiens, consacra l'avant-midi aux premières et l'après-midi aux derniers pendant plusieurs semaines. Cette situation entraîna de nombreuses difficultés, telles la traversée de la rivière et la division de la tribu en deux groupes, éloignés l'un de l'autre, à cause de la glace du Haut-Columbia qui recouvrait la rivière. Néanmoins, le vicaire général eut la consolation de faire quinze baptêmes. Il reçut un autre grand réconfort, le 18 novembre, lorsqu'il reçut la profession de foi du gouverneur McLoughlin envers le catholicisme ainsi que nous l'avons raconté plus tôt. Le gouverneur fit sa première communion durant la grand-messe de minuit, à la tête de trente-huit communiants. L'office n'avait jamais été aussi solennel

que lors de cette nuit en ce qui concerne le chant, la musique et les décorations. Le nombre des premiers communiantes de l'automne était de treize à Vancouver, sept à Saint-Paul et quatre à Cowlitz. Ainsi se termina l'an 1842.

TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1843

Après y avoir résidé pendant trois mois et demi, le vicaire général quitta Vancouver en direction de Saint-Paul, le 18 janvier 1843. En cours de route, il s'arrêta pour obtenir une pagaie ; il baptisa également un enfant mourant. L'abbé Langlois profita de la présence du vicaire général pour se mettre en route pour Cowlitz le 30 janvier afin de voir son compagnon de voyage. Il passa trois semaines à voyager. Lors de son retour, il rencontra de fortes pluies et la marée haute du 13 février qui l'exposa à de grandes souffrances et de graves dangers.

L'intendant en chef Douglas, qui était en route pour fonder Victoria, à l'extrémité sud de l'île de Vancouver, partit avec un groupe de vingt-deux hommes et invita l'abbé Bolduc²⁸ à l'accompagner. Ayant reçu l'approbation du vicaire général, celui-ci quitta Cowlitz le 7 mars, avec l'expédition pour Nesqually où un bateau à vapeur, le *Beaver*²⁹, les attendait. Parti le 13, le bateau parvint à destination le 14. À cet endroit, l'abbé Bolduc rencontra un grand nombre d'Indiens. Dimanche, le 19, il célébra la messe dans un reposoir devant les hommes et plus de mille deux cents Indiens et baptisa cent deux enfants. Abandonnant son intention de se rendre plus au nord, il acheta un grand canot, traversa la baie en deux jours, atteignit Whidby le 25 et planta sa tente près de la croix érigée en 1840. Les Skatchates ainsi que d'autres tribus le reçurent à bras ouverts. Ils lui bâtirent une maison de vingt-huit pieds par vingt-cinq pieds. Il leur enseigna pendant huit jours, baptisa cent soixante-treize enfants. Il partit le 3 avril et arriva chez lui le 6, après une absence de trente et un jours. Dans le rapport qu'il envoya, il supplia qu'on lui permît d'aller fonder cette mission.

Le vicaire général quitta Saint-Paul à destination de Vancouver le 13 mars et acheta un lot d'une valeur de 225 \$ à la chute de la Wallamette, afin d'y bâtir une chapelle pour les Indiens. Les registres envoyés au Canada font état de six cent quatre-vingt-huit baptêmes, de vingt-huit mariages et de vingt-six sépultures entre mars 1842 et mars 1843. Des six cent quatre-vingt-huit baptêmes, quatre cent quarante-sept eurent lieu en Nouvelle-Calédonie, quatre-vingt-dix-huit à Saint-Paul, quatre-vingt-six à Vancouver et cinquante-sept à Cowlitz. En compilant les données depuis 1838, on obtient un nombre de deux mille six cent soixante-six baptêmes, cent quarante-huit mariages et quatre-vingt-six sépultures. Le vicaire général quitta Vancouver en direction de Saint-Paul au cours de la semaine de la Passion et revint le 18 avril, la veille du dimanche des Rameaux.

On ne croyait pas que l'abbé Demers ait aucune chance de revenir avant le retour de la brigade du nord. C'est donc avec beaucoup d'étonnement que le vicaire général le rencontra en entrant dans sa chambre, le Jeudi Saint au soir, soit le 13 avril. Les retrouvailles furent douces et émouvantes après une séparation qui avait duré près de neuf mois et demi. Quittant Vancouver le 29 juin, il atteignit Fort Thompson le 10 août, Fort Alexander, sur le fleuve Fraser, le 23 août, Fort Stuart, sur le lac Stuart, à trois cents lieues de Vancouver, qui était la résidence de l'intendant en chef Ogden, le commandant de la brigade, le 16 septembre. Il y célébra une grand-messe le 18. Sur le chemin du retour, il se rendit à Fort Alexander, le 24 septembre ; il y fit bâtir une chapelle par les Indiens, y célébra la messe le 4 décembre et y emménagea le 3 janvier 1843. Il apprit deux langues, traduisit les cantiques et les prières dans leurs dialectes et les enseigna aux Indiens. Quand il les quitta, ils pouvaient prier, chanter et expliquer l'échelle catholique. Les adieux furent difficiles. Profitant de l'invitation de l'intendant en chef Ogden, il quitta Fort Alexander à cheval en sa compagnie dans trois ou quatre pieds de neige, le 21 février. Il atteignit Fort Thompson, le 1^{er} mars, passa 13 jours à Okanagan, affamé et dans l'attente d'un bateau. Il revint de là à dos de cheval le long du Columbia jusqu'à la rivière Serpent et de là en bateau jusqu'à Walla-Walla et Vancouver, à quarante-quatre jours de Fort Thompson. Durant l'aller et le retour, il avait rencontré de nombreux obstacles, dangers et fatigues qui étaient parfois extrêmes. Le vicaire général prononça le sermon à l'occasion du Vendredi Saint et l'abbé Demers s'occupa de celui du dimanche de Pâques, le 16 avril.

L'abbé Bolduc, après être arrivé de Cowlitz le 19 avril, se mit en route en direction de Saint-Paul en compagnie de l'abbé Demers, qui y fit le prêche, le dimanche 23. Après leur retour à Vancouver, tous deux se mirent en route pour Cowlitz le 27 afin de se préparer pour la mission de Whidby. Le 10 mai, ils étaient en route pour Nesqualy en compagnie de deux hommes et de onze chevaux, sept d'entre eux portaient des bagages. Ils arrivèrent à Whidby le 25 mai 1843.

L'abbé Langlois²⁹, qui avait reçu la charge des Indiens habitant Cowlitz, Vancouver, les Cascades, la chute de Wallamette et Clackamas, quitta Saint-Paul le 17 mai pour prendre son poste. Il réussit à faire terminer l'église érigée à Cowlitz en 1840 et commença à y célébrer la messe le dimanche de la Pentecôte, le 4 juin 1843. Il visita plusieurs fois les Indiens des montagnes qui vivaient sur la route de Nesqualy. De Cowlitz, il vint à Vancouver au début de juin pour assister les brigades du nord et du sud. Il se rendit aux Cascades au commencement de juillet et donna une mission de huit jours aux Indiens de cet endroit. Les quittant, il alla visiter les tribus de la chute de Wallamette et de Clackamas ; il passa plusieurs semaines parmi eux. L'endroit arpenté en

décembre 1842, à la chute, avait été appelé Oregon City. La ville croissait rapidement, ce qui n'était pas à l'avantage des Indiens de Clackamas et de la chute de Wallamette, ce qui explique le faible succès de l'abbé Langlois, qui se consola en espérant la conversion de Walter Pomeroy, pionnier et charpentier, qui bâtit la cathédrale d'Oregon City en 1845.

En arrivant au village des Indiens Clackamas, l'abbé Langlois découvrit que la croix plantée en 1841 avait disparu. Elle avait été abattue par ordre du prêcheur méthodiste Waller, à la grande douleur des Indiens. Oui, la croix qui montre le trop-plein d'amour du Fils de Dieu pour l'homme, la croix par laquelle Jésus-Christ, notre divin Sauveur, a sauvé le monde, celle qu'un miracle distingua de celles des deux larrons, qui apparut à Constantin dans le ciel avec ces mots : « In hoc signo vinces ³⁰ », qui guérit le monde entier du paganisme, qui inspire la frayeur aux démons et dont l'emblème apparaîtra lors du Dernier Jour ; cette croix est un scandale pour le ministre méthodiste Waller ; il la tient en horreur. Comme les démons, il n'en supporte pas la vue. Il a ordonné qu'on l'abatte et prétendait enseigner le Christ crucifié aux Indiens sans leur montrer la Croix ! Grand Dieu ! Quelle subversion des idées et du jugement au sein de cette secte ! Quelle destruction d'une doctrine salvatrice ! Quel renversement du bon sens commun et de la vraie religion que la table inversée, ornant le petit beffroi (petite foi) des églises méthodistes, caractérise malheureusement un peu trop bien !

En se rendant à Saint-Paul pour prendre la relève de l'abbé Langlois, le vicaire général enseigna le catéchisme du 1^{er} mai au 21 juillet, date à laquelle dix-huit personnes firent leur première communion. La surprise du vicaire général fut extrêmement grande quand, à la fin de juin, il vit l'abbé Demers arriver à Saint-Paul depuis Whidby qu'il avait quitté en compagnie de l'abbé Bolduc après y avoir résidé durant un mois. Cette décision ne s'était pas prise à la hâte, mais pour des raisons très importantes que le vicaire général approuva et qu'il serait trop long d'énumérer ici. Néanmoins, l'abbé Bolduc reçut l'ordre d'aller passer l'été en compagnie du chef Tslalakum afin d'apprendre sa langue. Cependant des rumeurs de guerre l'incitèrent à quitter Nesqualy. Le projet d'une mission à Whidby étant retardé jusqu'à l'arrivée du père De Smet, on annonça à la place l'ouverture d'une école à Saint-Paul à l'automne. Une deuxième classe de catéchisme, commencée par le vicaire général à Saint-Paul, après la récolte, se poursuivit sous la direction de l'abbé Langlois qui, le 19 octobre, fit communier dix-neuf personnes pour la première fois.

On apprit en octobre que deux autres pères Jésuites, les pères De Vos et Hockens, qui étaient envoyés de Saint-Louis par le père De Smet, étaient arrivés aux missions chez les Têtes-Plates et les Cœur-d'Alêne. Ils étaient arrivés avec une caravane de sept cents personnes. Lors d'une seconde visite à Saint-Paul, en octobre, le docteur McLoughlin, à la tête d'un certain nombre

de croyants, s'approcha de la sainte table un dimanche. Le vicaire général l'accompagna lors de son retour à Oregon City et choisit un bâtiment pour l'église. Quelques semaines après, Walter Pomeroy, dont la femme était irlandaise, vint à Saint-Paul, fit sa profession de foi, fit bénir son mariage et baptiser ses enfants ; il s'en retourna heureux dans les plaines Twalatin.

Le 17 octobre fut une journée de grandes réjouissances à Saint-Paul, en raison de la bénédiction solennelle du collège Saint-Joseph, après une messe chantée par le vicaire général devant une assemblée nombreuse. Ce jour-là, trente pensionnaires, des fils de fermiers à l'exception d'un garçon indien qui était un fils de chef, firent leur entrée au collège. L'abbé Langlois en était le directeur et le professeur d'anglais et monsieur Bilodeau, son assistant et le professeur de français. Quelques arpents à l'est du collège, on apercevait le squelette d'une bâtisse en cours de construction mesurant soixante pieds par trente pieds et qui était destinée aux Sœurs devant arriver avec le père De Smet. Fidèle à sa promesse d'envoyer des assistants, qu'il avait faite en 1842, Sir George Simpson avait accordé un passage à bord du canot de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à cinq hommes et deux femmes qui arrivèrent avec la brigade, le 28 novembre. Après s'être rendu à Cowlitz avec l'abbé Bolduc, l'abbé Demers le laissa pour aller rester à Vancouver. Il quitta cet endroit au début de décembre pour retourner à Cowlitz, tandis que le vicaire général, confiant à l'abbé Langlois la charge de Saint-Paul, atteignit Vancouver le 21 décembre, afin d'offrir aux fidèles de l'endroit les festivités de la messe de minuit, de Noël et du Nouvel An. Cette année-là, pendant qu'il assistait à la messe, la veille de Noël, en tant que simple spectateur, l'Honorable Peter H. Burnett (par la suite, gouverneur de la Californie) fut tellement ému par le caractère solennel de l'office qu'il devint un des convertis les plus enthousiastes de l'Église catholique. Ainsi se termina l'année 1843.

ÉRECTION DE LA MISSION D'ORÉGON

EN UN VICARIAT APOSTOLIQUE, LE 1^{ER} DÉCEMBRE 1843.

Tandis que les missionnaires de l'Orégon faisaient de leur mieux pour promouvoir l'intérêt spirituel de la mission confiée à leurs soins, les évêques de Québec et de Baltimore, qui voyaient plus loin et qui cherchaient un bien plus grand et plus solide, agirent de concert et recommandèrent instamment au Saint-Siège d'élever leur mission en vicariat apostolique. Le Saint-Siège acquiesça à leur désir, fit de ladite mission un vicariat apostolique dans une lettre datée du 1^{er} décembre 1843 et nomma le vicaire général F.-N. Blanchet son vicaire apostolique avec le titre de Philadelphie³¹. Le vicaire général était loin d'espérer un tel résultat si tôt. Cette nouvelle, qu'il reçut le 4 novembre 1844 seulement, lui causa une grande surprise et l'attrista beaucoup.

VINGT-QUATRIÈME RÉCIT

(Publié le 25 juillet 1878)

TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1844

En janvier 1844, à Vancouver, le vicaire général baptisa dix enfants et bénit huit mariages après un mois d'enseignement. Puisque Oregon City comprenait, en 1844, soixante maisons et deux familles catholiques et comme il y avait de bonnes chances que ce nombre s'accrût, le vicaire général pensa qu'il était temps de donner un missionnaire à cette ville. Étant donné que l'abbé Demers était l'homme qu'il fallait et qu'il se trouvait à Cowlitz, le vicaire général quitta Vancouver le 19 février pour cette mission qu'il n'avait pas visitée depuis un an et demi. En cours de route, il visita plusieurs huttes d'Indiens et baptisa deux enfants, dont l'un était très malade. Il distribua des biscuits à ceux qui avaient déjà été baptisés et, ce faisant, il les rendit, ainsi que leurs parents, très heureux. Le vicaire général et l'abbé Demers quittèrent Cowlitz le 26 et arrivèrent à Oregon City le premier jour du mois de mars après un pénible voyage de cinq journées. À son arrivée, l'abbé Demers prit possession d'une maison, louée au docteur Newell pour la somme de dix dollars par mois ; le vicaire général s'en retourna à Vancouver le jour suivant. L'abbé Demers était arrivé à Oregon City dans d'étranges circonstances. Le frère Waller avait perdu toute crédibilité auprès de ses compatriotes et était parti vers des contrées inconnues. Le 3 mars, qui était un dimanche, il dit les offices avant et après midi et célébra la première messe jamais dite dans la ville. La chapelle s'avéra trop petite pour l'occasion.

Le lundi 4 mars, une querelle opposa quelques Indiens de la rivière Molalis et quelques Américains à Oregon City ; au cours de celle-ci un Indien fut tué et deux Américains blessés. Ils furent envoyés tous deux à Vancouver pour y recevoir des soins mais ils moururent l'un et l'autre, G. W. Le Breton le 7, et l'autre le 16. Le Breton était devenu catholique à Saint-Paul, en 1842, mais voyant qu'il ne pouvait pas avoir la fille qu'il espérait, il se retira petit à petit de l'Église et il apostasia. Au cours de sa courte maladie, le vicaire le visita souvent et usa de toute sa ferveur pour l'amener au repentir mais en vain, il mourut protestant et fut enterré par l'intendant en chef Douglas. Cette bataille fut une triste et scandaleuse affaire, causée par l'imprudence des deux Blancs.

Le vicaire général quitta Vancouver en direction d'Oregon City et de Saint-Paul le 28 mars. Après s'être occupé des affaires du collège de Saint-Joseph et réglé la question du droit de propriété de la mission qui fut inspectée par Jesse Applegate, il s'en retourna et arriva à Vancouver le 3 avril. Comme le 5 avril était le Vendredi Saint, l'intendant en chef assista à l'office et descendit adorer la croix en compagnie du gouverneur McLoughlin. En revenant

de Cowlitz, le vicaire général baptisa sept enfants indiens sur le Columbia et trois sur les rivières Cowlitz ; ayant rassemblé ceux qui avaient déjà été baptisés, il leur donna des biscuits. Il trouva l'abbé Bolduc en bonne santé. Après s'être occupé de certaines affaires, il s'en retourna à Vancouver, le 24. Il partit le 27 pour Saint-Paul ; il chanta la grand-messe à Oregon City, le dimanche 28 et atteignit Saint-Paul le mardi suivant qu'il visita en compagnie de l'abbé Demers. Après avoir visité le moulin à scie, le moulin et la maison des Sœurs en cours de construction, l'abbé Demers s'en retourna chez lui, tandis que le vicaire général demeura à Saint-Paul pour affaire jusqu'au 30 juin. Le 13 juin, il bénit et planta une grande croix à l'emplacement choisi pour la nouvelle église qui y serait construite en 1846. Le dimanche 9 juin, la procession du Sacré-Cœur eut lieu à Saint-Paul. Les chants et les pantomimes des élèves du collège devant le Saint-Sacrement rendirent la procession très solennelle. L'abbé Demers arriva le 10 juin afin d'assister les brigades, à Vancouver, où le vicaire général arriva le 22 juin, après une absence de cinquante-huit jours.

Le 12 juillet, le vicaire général quitta Vancouver pour Cowlitz où il arriva le dimanche 14. Il dit une messe basse. À son retour, il croisa sur le fleuve Columbia la frégate anglaise *La Modeste* et rencontra le capitaine Bailey. Le capitaine, qui désirait visiter la vallée de la Wallamette, quitta Vancouver en compagnie du vicaire général, de l'intendant en chef Douglas et de plusieurs officiers sous ses ordres, pour Saint-Paul. Ils assistèrent tous à la grand-messe le dimanche 21 juin et semblèrent très contents de voir un tel office. Ils logèrent au collège où se tint le 18 juillet un examen des élèves devant une grande assemblée, au grand honneur des professeurs et des écoliers. L'abbé Demers, qui entreprenait une tournée de la haute vallée, les accompagna. L'abbé Langlois quitta Saint-Paul pour rendre visite aux jésuites des montagnes Rocheuses le 28 juillet. Il s'en revint le 6 septembre, très épuisé après un voyage de quarante-deux journées à dos de cheval. Il eut les pieds très enflés pendant un certain temps. Il s'en retourna avec le père Mengarini en entendant la nouvelle de l'arrivée par mer du père De Smet. Les pères Joset, Zerbinatti et Soderini, trois nouveaux pères jésuites, furent envoyés de Saint-Louis vers les montagnes Rocheuses cette année-là.

ARRIVÉE DU PÈRE DE SMET PAR MER

Le retour tant attendu du révérend père De Smet eut enfin lieu. Ayant quitté Anvers, en Belgique, le 9 janvier 1844, à bord d'un vaisseau appelé *L'infatigable*, il avait affronté de graves dangers au cap Horn ; il avait fait escale à Valparaiso et à Callao, passé quatre jours à l'extérieur de la barre du Columbia dans l'attente d'un pilote ; il avait franchi la barre le 31 juillet et, faisant route tout droit vers l'est, à travers le canal sud, ce qui n'avait

jamais été tenté auparavant, il était parvenu dans un chenal de deux brasses et demie de profondeur avant d'arriver à Astoria dans la soirée. Tous ceux qui virent l'itinéraire du bateau pensèrent qu'il ferait naufrage ; le capitaine et les passagers craignaient la même chose. Le père De Smet arriva à Vancouver dans un canot le dimanche 4 août, à 6 heures du matin ; le bateau arriva le 6. Le père De Smet était accompagné de quatre nouveaux pères : les révérends pères Ravalli, Accolti, Nobili et Vercruisse, quelques frères lais et six Sœurs de Notre-Dame-de-Namur³².

La nouvelle de son arrivée parvint au vicaire général à Saint-Paul le 10. Il était à Vancouver le jour suivant et la caravane des religieux arriva à Saint-Paul le 17 ; ils s'installèrent dans leurs quartiers au collège. Le dimanche 18, le vicaire général chanta la grand-messe devant une affluence de gens impatientes de voir les Sœurs et les nouveaux pères. Le jeudi suivant, on chanta une messe d'action de grâces. Le père De Smet prit une concession sur le lac Ignace et fit bâtir en quelques mois une maison, sur la haute terre près du lac, pour la résidence de ses pères. Le père De Smet partit le 6 octobre en direction des montagnes Rocheuses. Le 13, le père De Vos, qui venait de cet endroit, arriva à Saint-Paul à cheval ; il amenait avec lui deux frères lais. Les Sœurs entrèrent dans leur couvent le 19 octobre et firent célébrer la messe à l'intérieur de la chapelle le jour suivant ; les pères De Vos et Accolti s'installèrent dans leur nouvelle maison appelée Saint-Ignace.

Le 4 novembre, deux lettres datées du 1^{er} décembre 1843 arrivèrent de Rome ; l'une érigeait la mission d'Orégon en vicariat apostolique et l'autre nommait le vicaire général, F.-N. Blanchet, à ce poste avec le titre de Philadelphie, lequel fut changé en celui de Drasa, le 7 mai 1844, après des démarches de Québec auprès de Rome. L'adresse sur ces lettres venant du Canada ayant dévoilé l'affaire, on offrit des félicitations au vicaire général qui les refusa pendant plusieurs jours. Après avoir reçu des réponses à sa consultation, il vit qu'il était inutile de refuser et il donna donc son accord le 8. Il prit la résolution d'aller au Canada afin de recevoir la consécration épiscopale de l'archevêque de Québec et d'aller ensuite visiter Rome.

Dans des lettres du 25 novembre, l'abbé Demers fut nommé vicaire général et administrateur du vicariat apostolique en l'absence de l'évêque élu. Un mandat fut émis et, le 5 décembre 1844, l'évêque élu franchit la barre à bord d'un bateau, le *Columbia*, commandé par le capitaine Duncan qui faisait route pour le Canada via l'Angleterre. Le bateau belge *L'Infatigable* fut retenu par des vents contraires jusqu'au jour suivant.

VINGT-CINQUIÈME RÉCIT

(Publié le 1^{er} août 1878)

BATAILLE À OREGON CITY LE 4 MARS 1844

EXTRAIT DU RAPPORT DE MISSION DU VICAIRE GÉNÉRAL POUR 1844 AU SUJET DE CET ÉVÉNEMENT

Nous sommes arrivés de Cowlitz à la chute de Wallamette le 2 mars, après un pénible voyage de cinq jours. Après avoir installé le pasteur d'Oregon City dans sa maison, je m'en suis retourné à Vancouver. J'appris bientôt quel genre de foule avait assisté à la messe et aux vêpres lors du premier dimanche, le 3 mars. Le Malin ne permit pas au missionnaire de savourer longtemps ce beau début, car le jour suivant, du sang humain commença à couler à flots au cours d'une bataille dans laquelle un Indien périt sur le coup et où deux Américains furent blessés. Hélas ! Quel malheur ! Quelles en seront les conséquences ? Et pourquoi cette querelle ? Pour de fausses allégations. Un Indien Klikatat avait été tué, ainsi que ses deux épouses et un enfant baptisé, dans la Haute-Clackamas. Quelqu'un accusa à tort le chef des Indiens de la rivière Molalis de ce crime. Une rumeur des plus sûres, même parmi les Indiens, voulait que le massacre ait été perpétré par deux esclaves que leur maître avait trop maltraités et qui s'en retournaient dans leur pays avec le butin de leur maître. Le docteur White, qui accordait foi à la première rumeur, avait promis une récompense de cent dollars pour l'arrestation du chef, mort ou vif. Le chef des Molalis n'ignorait pas ce qui s'était passé. Fort de son innocence, mais bien armé, il était venu en ville en compagnie de quatre hommes. Il traversa du côté des Indiens. Pendant ce temps, il fut question de l'arrêter. Le commis de magasin du docteur McLoughlin fit cette remarque : « Cet Indien est un bon gars, vous ne devriez pas l'importuner. Si vous le faites, vous le regretterez ! » Malgré tout, le secrétaire du docteur (Le Breton) et un mulâtre s'obstinèrent et, au retour du chef, ils lui demandèrent de se rendre. Il refuse ; ils insistent. Il se défend ; le mulâtre reçoit l'ordre de tirer. Le coup part ; l'Indien est blessé. Il se rue sur ses agresseurs qui s'enfuient. Il était presque en train de rattraper le secrétaire lorsque celui-ci se retourne et saisit le canon du pistolet de sa main droite ; le coup part. La balle pénètre et traverse son bras. L'Indien chancelle et tombe ; le mulâtre l'achève avec la crosse de son fusil. Les quatre autres Indiens commencent à tirer des coups de feu et des flèches. Ameutés par le bruit, les Américains arrivent et répliquent aux coups de feu mais sans toucher les Indiens, alors que deux de leurs hommes sont blessés. Le premier, Le Breton, mourut en trois jours. On trouva deux balles dans son coude et de la

bourre plus loin. Le deuxième mourut douze heures après d'une flèche reçue dans le bras gauche. La tige avait été immédiatement retirée, mais le fer resta et ne put être extrait qu'après son décès. Tous deux moururent dans d'atroces souffrances. Il est probable qu'ils ont été empoisonnés. Les autres ne furent que des spectateurs. La grande majorité des Américains présents ne savaient pas ce qui se passait.

Lettre de l'abbé Demers au vicaire général.

Oregon City, le 6 mars 1844

Très révérend monsieur,

Je ne me suis pas laissé intimider par la bagarre de l'autre jour. J'ai entendu les coups de mousquet à intervalles rapprochés, mais sans trop m'en soucier jusqu'à ce que je visse des hommes courir de tous côtés dans les rues en chargeant leurs pistolets et leurs carabines. Je leur demandai ce qui se passait ; « une bataille d'Indiens », me répondirent-ils. Le Breton avait reçu deux flèches, une dans le bras et l'autre dans la cuisse, je crois. Il régnait une telle confusion que vingt-cinq Indiens, aussi braves et déterminés que ceux-là, auraient pu tuer tous les colons. Les Indiens disaient au contraire que le mort était venu parler aux Blancs afin de se disculper des accusations lancées contre lui. Le mulâtre, Winslow, avait dit en le voyant : « C'est l'homme qui l'a tué ». Pour sa capture le docteur White avait promis une récompense de cent dollars que Le Breton avait gagnée. J'ai vu le pauvre Indien, il respirait encore. Mais, ô barbarie, le mulâtre, qui disait que son chapeau avait été troué d'une balle, troua lui-même le corps de l'Indien après qu'il fut mort. Au matin, on trouva sa tête coupée et entièrement scalpée au-dessus du front ; la cervelle était toujours collée à la hache qui avait été l'instrument d'une si sauvage barbarie. Horrendum est³³ ! »

Dans une autre lettre, datée du 7 mars et destinée à la même personne, l'abbé Demers ajoute : « Les colons semblent reconnaître qu'ils ont agi trop promptement dans cette triste affaire mais on ne peut plus réparer ce geste malheureux. Il s'agit d'un véritable meurtre causé par la conduite irréfléchie et inconsidérée et les gestes injustifiables du pauvre Le Breton qui paiera chèrement pour son apostasie et son crime. »

Le mérite et la gloire d'un historien, c'est d'être un narrateur honnête et fidèle des faits. S'il manque à cette tâche, sa véracité sera mise en doute sur les questions les plus importantes. Puisqu'il en est ainsi, que pensera-t-on de l'histoire de l'Orégon écrite par W.H. Gray quand tous apprendront de quelle honteuse manière il a déformé et falsifié les faits concernant la bataille du 4 mars. En effet, il est faux d'affirmer que les

Indiens des environs d'Oregon City ont attaqué la ville. Il ne s'agissait en aucune façon d'une attaque des Indiens de Clackamas ni de ceux de la chute de Wallamette ; seulement cinq Molalis ont pris part à cette bataille. Il est faux de dire que le chef avait été placé sous surveillance et qu'il a été tué en tentant de prendre la fuite. Les Indiens n'ont pas essayé de détruire les gens de la chute de Wallamette et leur ville. Il n'était nullement besoin d'ameuter tout le pays pour en organiser la défense, car toutes les tribus indiennes n'ont jamais été aussi pacifiques qu'elles l'étaient alors. Les Indiens n'avaient aucune raison de brutaliser qui que ce soit, puisque leurs pêches, leur chasse, leurs terres et leurs prairies camas ne leur avaient pas encore été enlevées. La Compagnie n'avait absolument rien à craindre d'eux ; si le fort était réparé, les bastions érigés et toutes les autres mesures de défense et de protection complètes, c'était pour se défendre des attaques d'un autre genre de sauvagerie.

VINGT-SIXIÈME RÉCIT

(Publié le 8 août 1878)

TRAVAUX MISSIONNAIRES EN 1845 ET EN 1846

Quand l'évêque élu se mit en route pour le Canada, en décembre 1844, les missions étaient desservies comme suit : Cowlitz par l'abbé Langlois, Fort Vancouver par le père Nobili, Oregon City par le père Accolti, Saint-Paul par le vicaire général Demers, le collège Saint-Joseph par l'abbé Bolduc et la maison des Sœurs par le père De Vos. Selon les calculs les plus précis, la population indienne s'élevait à cette époque à cent dix mille, dont six mille étaient des chrétiens ; la moitié de ces chrétiens se trouvaient dans les montagnes Rocheuses et les autres dans la partie inférieure de l'Orégon. La population catholique blanche était d'environ mille personnes parmi lesquelles six cents vivaient dans la vallée de la Wallamette, cent à Vancouver, cent à Cowlitz et le reste dans divers postes de traite. Les pères jésuites avaient quatre missions dans les montagnes Rocheuses en 1843 c'est-à-dire Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-Pierre et Saint-Michel ; Cœur-d'Alêne était l'une d'elles.

Dans une lettre de l'administrateur Demers, datée du 8 octobre 1845, et dans d'autres écrits, l'évêque élu apprit les nouvelles suivantes. Le père Nobili était parti en juin avec la brigade du nord en direction de la Nouvelle-Calédonie ; le père De Smet avait visité le Bas-Orégon à la fin de juin ; le père De Vos s'occupait d'Oregon City et de Fort Vancouver et le père Accolti était l'aumônier des Sœurs de Saint-Paul. La construction de la maison du prêtre était terminée à Oregon City et les travaux pour l'église étaient bien

avancés. L'église construite par le père Vercruisse à Grande Prairie devait bientôt être bénie et être ouverte au divin office. Le père Ravalli était parti pour les montagnes Rocheuses. Soixante mille briques avaient été fabriquées pour la nouvelle église à Saint-Paul. Le collège Saint-Joseph, qui accueillait vingt-huit pensionnaires, était devenu trop petit et son principal, l'abbé Bolduc, avait décidé de l'agrandir en faisant construire un deuxième étage. Les bonnes religieuses de Notre-Dame-de-Namur étaient débordées de travail avec les quarante-deux petites filles dont elles s'occupaient et à qui elles enseignaient. Une chapelle, mesurant quatre-vingts pieds par trente, était en cours de construction pour elles.

L'église d'Oregon City avait été bénie et ouverte au service divin le dimanche de la Septuagésime, le 8 février 1846, en présence d'une nombreuse foule de protestants. Depuis cette journée, l'église était pleine le dimanche ; un certain nombre de personnes, désireuses de voir les cérémonies impressionnantes de notre église et d'entendre l'explication de ses dogmes, assistaient au service. La première « pierre » de l'église de briques de Saint-Paul avait été bénie par le vicaire général Demers le 24 mai 1846 ; la consécration de l'église et son ouverture au service divin avait eu lieu le 1^{er} novembre de la même année. Il s'agissait de la première bâtisse de briques à être érigée dans le pays. Elle mesurait cent pieds par quarante-cinq et possédait des ailes ou des chapelles de vingt pieds ; son clocher montrait le signe de notre Rédemption à quatre-vingts pieds du sol. À Vancouver en 1845, l'intendant en chef Douglas avait exprimé le désir qu'une église catholique fût construite. On en avait construit une qui avait été recouverte de bardeaux. Le gouverneur McLoughlin se préparait à quitter la Compagnie de la Baie d'Hudson et à se retirer à Oregon City. « J'allais presque oublier de dire un mot ou deux au sujet de la situation politique au pays, » écrivait le vicaire général Demers, « un gouvernement provisoire a été mis en place, monsieur George Abernethy³⁴ est le gouverneur, la Compagnie de la Baie d'Hudson s'unit au gouvernement provisoire ; Vancouver, Cowlitz et Nesqually deviennent un district duquel l'intendant en chef Douglas est le juge en chef. » Ceci dément les affirmations qui voulaient que la Compagnie s'oppose à un gouvernement provisoire. Si la Compagnie de la Baie d'Hudson s'opposait à l'établissement d'un gouvernement provisoire en 1841, personne ne pouvait s'en étonner ou en faire des reproches ; en effet, le commandant Wilkes lui-même s'y opposait pour la bonne raison que cette mesure était prématurée.

Au sujet des lignes précédentes, nous souhaitons corriger une grave erreur commise lors d'un discours prononcé par un juge éminent qui affirmait au sujet du très révérend F.-N. Blanchet et de l'abbé Demers : « Ils étaient sujets de la Grande-Bretagne ; leur influence sur les gens et leurs enseignements

s'exerçaient naturellement en faveur de l'autorité et de l'intérêt de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils ont découragé les premières tentatives pour former un gouvernement dirigé par les colons dans ce pays». Tout ceci est entièrement inexact. Le fait qu'ils étaient des sujets britanniques n'avait rien à voir avec leurs enseignements pas plus qu'il ne les mènerait naturellement « à instruire les gens en faveur de l'autorité et dans l'intérêt d'une compagnie de fourrures » Des sentiments plus élevés les animaient ; ils avaient une conscience et une foi. Ils ne découragèrent pas non plus les premières tentatives pour l'établissement d'un gouvernement ayant à sa tête des colons, que ce soit dans leurs églises ou à l'extérieur de celles-ci. Lors de la réunion de juin 1841, quand le vicaire général Blanchet exprima l'opinion qu'il était trop tôt et que le comité devrait attendre de connaître l'avis du commandant Wilkes qui était attendu en ces lieux, son affirmation n'était en aucune manière un geste d'opposition, mais au contraire un geste de prudence que le commandant approuva à Saint-Paul le 7 juin, pour cette raison que le pays était trop jeune. À une autre occasion également, quand il demanda que son nom soit rayé du comité, il ne fit pas cela par opposition mais par manque de temps. En un mot, comprenons bien que les deux missionnaires catholiques saisissaient trop bien toute la délicatesse de leur position dans ce pays nouveau et vierge pour commettre d'aussi imprudents impairs.

L'Église catholique faisait des progrès à Oregon City sous les enseignements du père De Vos, dont les sermons étaient émouvants. Le 31 juillet, il reçut la profession de foi du docteur Long³⁵, de son épouse et de mademoiselle Cason. En 1846, les personnes suivantes se convertirent : l'Honorable P.H. Burnett, le 7 juin ; mademoiselle Walter Rogers, le 3 août ; Maria E. McLoughlin (madame veuve Rae), le 4 octobre ; et en 1847, Fendell Car Cason, le 28 février et W. Wood, âgé de 77 ans, le 7 mars. Il y eut également des conversions édifiantes à Saint-Paul : celles de monsieur Johnson, d'un docteur érudit et de son épouse. Personne n'osa demander au docteur pourquoi il était retourné à la religion de ses ancêtres. Trois ou quatre mille immigrants étaient attendus cette année-là. Le bon docteur Long avait eu le malheur de se noyer en traversant la rivière Clackamas à cheval, dix ou onze mois après sa conversion. Ses restes furent inhumés dans l'enceinte de l'église d'Oregon City par le père De Vos, au début de juin ou de juillet 1846.

SITUATION DANS LA MISSION À LA FIN DE L'ANNÉE 1844

Un groupe d'Indiens descendirent de Nouvelle-Calédonie à Vancouver en 1844 pour venir demander un missionnaire. Le nombre de prêtres ne permettant pas d'accéder à leur demande, ils s'en retournèrent chez eux désolés. Le père De Smet ayant ramené des prêtres, le père Nobili se mit en route pour

la Calédonie en 1845. En 1846, un autre père alla l'assister. Ils revinrent puis y retournèrent au printemps de 1847. La plupart des Indiens des tribus de la Calédonie avaient été instruits et baptisés.

À la fin de 1844, après six années d'efforts disproportionnés par rapport aux besoins du pays et à la veille de son érection en vicariat apostolique, la vaste mission d'Orégon avait converti presque toutes les tribus indiennes de Sound, Calédonie et plusieurs autres tribus des montagnes Rocheuses et du Bas-Orégon. Elle avait amené six mille païens à la foi. Neuf missions avaient été fondées ; cinq en Bas-Orégon et quatre dans les montagnes Rocheuses. Onze églises et chapelles avait été construites ; cinq en Bas-Orégon, deux à Calédonie et quatre dans les Rocheuses. Un millier de Canadiens, femmes et enfants, avaient été sauvés de l'imminent péril de la perte de leur foi. Les manigances des ministres protestants avaient été combattues et presque réduites à néant, en particulier à Nesqualy, à Vancouver, aux Cascades, à Clackamas et à la chute de la Wallamette tant et si bien qu'en 1844 un visiteur vint disperser toute la mission méthodiste et vendre sa propriété. La mission catholique possédait deux établissements voués à l'éducation, un pour les garçons et l'autre pour les filles ; elle avait huit missionnaires de plus (quatre séculiers et quatre prêtres réguliers) pour un total de quinze, sans parler des bonnes religieuses de Notre-Dame-de-Namur qui étaient un véritable trésor pour la mission. Tels étaient les résultats obtenus en dépit du manque de missionnaires qui affaiblissait grandement tous leurs efforts.

VINGT-SEPTIÈME RÉCIT

(Publié le 15 août 1878)

VOYAGE DE L'ÉVÊQUE ÉLU AU CANADA ET À ROME RETOUR EN ORÉGON

Le *Columbia* navigua d'Astoria à Honolulu en vingt-six jours. Il y fit une escale de douze jours que l'évêque élu passa en compagnie des pères Picpus³⁶ qui avaient une splendide église en pierre mesurant cent cinquante pieds. Cette église accueillait une nombreuse assemblée et était la scène d'un magnifique service dominical. Après avoir quitté Honolulu le 12 janvier 1845, le bateau dépassa le cap Horn le 5 mars et atteignit Deal, en Angleterre, le 22 mai, soit cinq mois et dix-huit jours d'Astoria. Le futur évêque passa par Douvres et de là, à Londres, où il fut pendant dix jours l'hôte de monsieur l'abbé Mailly, pasteur de la chapelle française à Londres. S'embarquant à Liverpool le 4 juin, il arriva à Boston le 19 puis à Montréal, au Canada, le 24. Quelques jours après son arrivée à Québec, dont la vénérable église portait le

deuil suite à l'incendie de Saint-Roch, sa banlieue, qui avait eu lieu un mois auparavant et celui de Saint-Jean quelques jours avant.

Ne pouvant recevoir la consécration épiscopale à Québec, l'évêque élu résolut d'être consacré à Montréal avec le futur évêque Prince, coadjuteur de Montréal, puisque la cérémonie devait avoir lieu le 25 juillet. Le consacrant était le très révérend évêque de Montréal. En plus des deux élus, cinq évêques étaient présents ainsi que cent cinquante prêtres, cinquante autres membres du clergé et une immense foule de fidèles. Le Canada n'avait encore jamais été témoin de festivités d'une telle splendeur. C'est au Canada que l'évêque de Philadelphie apprit *in partibus* que son titre avait été changé en celui de Drasa, le 7 mai 1844. Après y avoir séjourné un mois et demi, l'évêque de Drasa quitta le Canada pour Boston, le 12 août ; il se rendit à Liverpool, passa quelques jours à Londres, traversa Brighton, Dieppe, Rouen et arriva à Paris le 8 septembre, où il logea chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu.

L'évêque de Drasa avait une grande tâche à accomplir avant que de retourner à son vicariat. Il devait obtenir de Rome quelques évêques assistants, chercher de nouveaux missionnaires et de nouvelles Sœurs, ramasser des fonds pour lui permettre d'acheter ce qui était nécessaire à son vicariat et payer le transport de ces marchandises de même que le passage des missionnaires. Tout ceci demandait beaucoup de temps, de déplacements et de va-et-vient. C'est pourquoi douze mois, d'octobre 1845 à octobre 1846, furent nécessaires pour trouver l'aide et le financement. Cette période fut suivie d'une attente de presque cinq mois pour un bateau qui le ramènerait dans son diocèse.

Son premier voyage fut en Belgique afin d'engager de nouvelles Sœurs de la communauté de Notre-Dame-de-Namur. Sur son chemin, il passa par Cambrai, Douai, Lille, Gand, Malines et Bruxelles. Tous ceux qui entendirent parler de sa mission s'y intéressèrent vivement. Sa seconde visite fut réservée à Rome. Après avoir quitté Paris le 17 décembre, il passa les fêtes de Noël à Marseille et arriva dans la ville sainte le 5 janvier 1846. Il obtint en peu de temps une audience avec le Pape et fut reçu plusieurs fois par Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI. Les quatre mois passés dans la ville éternelle furent bien employés. Il présenta à la sainte congrégation de la Propagande un mémoire sur la situation et les besoins de son vicariat. Il visita les quatre grandes basiliques ainsi que d'autres grandes églises et monuments. Il descendit dans les catacombes plusieurs fois et reçut les reliques de quatre grands saints et martyrs pour son vicariat, soit saint Jovian, saint Séverin, sainte Flavie et sainte Victoire. Ayant quitté Rome le 8 mai en direction de Paris, il visita en chemin Livourne, Gênes, Marseille, Avignon, Lyon et Châlons. Il passa quelques jours à Avignon et une semaine à Lyon en tant qu'invité du Grand Séminaire. Il avait reçu l'autorisation de prendre la parole

devant les trois cents séminaristes ; trois d'entre eux se portèrent bientôt volontaires pour la mission en Orégon. Il s'agissait de B. Delorme, F. Veyret et J.-F. Jayol. Lors de son séjour en ces lieux, il assista, le 24 mai, à la consécration épiscopale de monseigneur Pavy, évêque d'Algers.

Ayant déjà visité les principales villes de la Belgique avec beaucoup de succès en 1845, l'évêque de Drasa se dirigea cette année-là vers la Prusse, la Bavière et l'Autriche. Après avoir quitté Paris le 17 juin, il alla tout d'abord à Liège et assista, le 21, à la grande procession du Sacré-Cœur à laquelle participaient dix-sept évêques, un grand nombre de prêtres et une immense foule de religieux. C'était le jubilé du sixième centenaire des fêtes qui avaient pris naissance dans l'église de Saint-Martin. Il visita ensuite Verviers, Aix-la-Chapelle, Cologne et, descendant ensuite le Rhin, il visita Bonn, Coblenze, Mayence, Francfort et Aschaffenburg. Après avoir passé par Wierzburg et Donauworth, il atteignit Munich où il séjourna huit jours en tant qu'invité des pères Déchaussés de Saint-Augustin. En descendant le Danube, il visita ensuite Passau, Linz et Vienne où pendant trois semaines il demeura chez les pères rédemptoristes. À son retour, il visita Augsbourg et Strasbourg ; il demeura une semaine chez l'illustre évêque de cette ville. Le 21 août, il était de retour à Paris en tant qu'invité du Séminaire des missions étrangères.

C'est lors de son retour à Paris qu'il apprit que son vicariat avait été érigé en une province ecclésiastique comportant les trois évêchés d'Oregon City, de Walla-Walla et de l'île de Vancouver, dans des documents datés du 24 juillet 1846. Le vicaire apostolique était nommé à la métropole d'Oregon City ; le révérend A.-M.-A. Blanchet, chanoine de la cathédrale de Montréal, à celle de Walla-Walla et le vicaire général Demers à celle de l'île de Vancouver.

Au cours de ses longues tournées, l'évêque de Drasa rencontra partout la chaleureuse sympathie des nonces, des archevêques, des évêques, des pasteurs d'églises et des plus hautes autorités de chaque pays. Il fut reçu en audience par ses majestés le roi et la reine de Belgique, par sa majesté le roi de Bavière, par ses majestés impériales, l'empereur, l'impératrice mère, et sa grandeur l'archiduc Louis d'Autriche ; et sa majesté Louis-Philippe, roi de France, le reçut trois fois.

La sympathie du roi Louis-Philippe pour la grande mission de l'Orégon l'incita à accorder un passage gratuit à l'archevêque et à ses compagnons missionnaires sur les vaisseaux de la Marine royale ; cette faveur devenant irréalisable suite à des circonstances inattendues, il ordonna à ses excellences monsieur Guizot, ministre de l'Intérieur, et monsieur Makau, ministre de la Marine, de payer chacun sept mille deux cents francs en guise d'indemnité pour les dépenses que pourrait occasionner ce délai. Cette somme, ajoutée aux trois mille francs déjà donnés par le roi à son retour de l'est, totalisa la jolie

somme de dix-sept mille huit cents francs reçus du gouvernement. Que Dieu bénisse la belle France pour un tel cadeau !

Le passage sur le vaisseau gouvernemental faisant défaut, la *Société Maritime Océanique* offrit un passage en octobre, qui ne se concrétisa pas non plus. Trois vaisseaux belges se proposèrent, mais on les trouva trop petits pour accueillir vingt-deux passagers. La *Société Maritime Océanique* acheta ensuite un vaisseau qui devait lever l'ancre en décembre. En apprenant cela, l'archevêque alla à Namur et revint à Paris avec les Sœurs le 22 décembre, mais c'était un mois trop tôt, car le bateau n'était pas prêt à ce moment-là. Les missionnaires durent se rendre plusieurs fois à Paris pour le départ et furent obligés de s'en aller ailleurs afin d'épargner les dépenses occasionnées par la vie en ville. Enfin, puisque le vaisseau devait lever l'ancre au Havre en direction de Brest le 9 janvier 1847, l'archevêque et les missionnaires quittèrent Paris le 20 janvier ; ils arrivèrent à Brest le 23, mais le chargement du bateau n'était pas terminé. Il convient de mentionner ici que la Société Leopoldine de Vienne, les directeurs des chemins de fer de Belgique et de France ainsi que les Messageries Royales donnèrent des marques particulières de leur sympathie envers la mission de l'Orégon ; la première, en offrant quatre mille florins ; les seconds, en accordant un passage gratuit à l'archevêque, aux Sœurs et à tous leurs bagages à bord du train reliant Namur à Paris et les dernières, en permettant à tous de voyager avec leurs effets à moitié prix de Paris à Brest.

Le 2 février, l'archevêque bénit le bateau et l'appela *L'Étoile du Matin* en présence d'une foule de religieux. Le vent étant favorable, tous embarquèrent le 10, mais le jour suivant, le calme plat les obligea à tous retourner sur la rive. Enfin, après un retard d'un mois, le capitaine Menes de *L'Étoile du Matin* prit la mer le 22 février 1847, à Brest. La colonie religieuse qu'il transportait se composait de vingt-deux personnes, incluant l'archevêque, soit sept Sœurs de Notre-Dame-de-Namur³⁷, les trois pères jésuites Gaetz, Gazzoli et Menestrey et trois frères lais ; cinq prêtres séculiers : LeBas, McCormick, Deleveau, Pretot et Veyret ; deux diacres : B. Delorme et J.-F. Jayol et un ecclésiastique T. Mesplie. L'appartement des Sœurs était très bien ; un grand salon et une longue table servaient à tous. Un autel avait été installé à l'arrière du bateau, sur lequel des messes furent célébrées quotidiennement devant les reliques des quatre saints martyrs. Les services du dimanche et du soir, sur le pont, étaient très solennels et impressionnants. La prière, la lecture et l'étude constituaient les activités quotidiennes des missionnaires. Les beautés de la vaste mer et de la voûte parsemée d'étoiles, en particulier le brillant firmament du sud, le soir, constituaient des sujets de profondes méditations sur la puissance des mains créatrices de Dieu : « Les cieus montrent la gloire de Dieu et le

firmament révèle le travail de sa main : merveilleuses sont les vagues de la mer, merveilleux est le Seigneur dans les Cieux.»

Oui, mille fois oui, Lui qui disait à Simon : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne l'emporteront pas sur elle » est le même Dieu, le Fils de Dieu « qui a fait toutes choses et sans qui rien de ce qui est fait n'a été fait. » Hélas ! il se trouve pourtant sur cette terre des nains, des vermisseaux, des hommes si pervers qui, même s'ils croient en la puissance de Dieu, créateur du ciel et de la terre, ont déclaré d'une manière orgueilleuse et insultante que ce même pouvoir ne peut ériger une Église infaillible vouée au salut des âmes créées à Son image ; ils ont sottement entrepris une prétendue réforme. Grand Dieu ! Quelle absurdité ! Quelle folie ! Quel horrible blasphème !

La traversée fut tranquille, à l'exception de deux fortes tempêtes. La première, arrivant soudainement de l'ouest à la latitude de Rio de Janeiro, dura vingt-quatre heures et emporta le bateau à quelque cent milles de sa course. Ce fut une vraie tempête. La deuxième dura huit jours, durant lesquels les vents furent très forts et contraires et la mer houleuse ; c'était au moment de tourner du sud vers le nord sur le Pacifique. Les deux fois, le capitaine sembla très mal à l'aise.

La terre promise apparut enfin le 8 août et le bateau approcha à douze milles du cap Disappointment. Il resta au large cinq jours faute d'un pilote et de vent. Enfin, après avoir passé cinq mois et vingt-trois jours sur l'eau depuis Brest, sous le pilotage de Reeves, le bateau franchit la barre sans encombre le 13 août 1847 et jeta l'ancre dans la baie de Gray. Les missionnaires, dont la joie était sans borne, chantèrent un Te Deum que les échos du cap Disappointment et des collines avoisinantes répétèrent avec émulation. Le 17 août, notre bateau toucha terre à l'embouchure de la Wallamette et le 19, les Sœurs ainsi que les missionnaires le quittèrent pour Saint-Paul où ils arrivèrent le samedi 26, tard dans la soirée. L'archevêque quitta le navire le 25 et célébra la messe en la cathédrale d'Oregon City le 26. Il arriva à Champoeg le jour suivant et de là, accompagné par une foule nombreuse de catholiques et de protestants, il entra dans l'église de Saint-Paul portant ses vêtements épiscopaux, sa mozette, sa mitre et sa crosse. Après le Te Deum, la bénédiction du Saint-Sacrement et les quelques paroles de circonstances de l'archevêque, tous se retirèrent heureux. L'évêque élu avait été absent deux ans et sept mois.

VINGT-HUITIÈME RÉCIT

(Publié le 22 août 1878)

RÉJOUISSANCES DANS L'ARCHIDIOCÈSE

ARRIVÉE DE L'ÉVÊQUE À WALLA-WALLA

CONSÉCRATION DE L'ÉVÊQUE DEMERS

SITUATION DANS LES DIOCÈSES

De l'arrivée de l'archevêque jusqu'au triste événement qui plaça les missions catholiques de l'Orégon au bord de la ruine, il n'y eut que des festivités et des réjouissances, spécialement à Saint-Paul. La présence de l'archevêque entouré d'un nombreux clergé dans l'église sur son trône et avec les insignes épiscopales, la beauté des chants, la musique et le caractère solennel de l'office attiraient les fidèles qui ne pouvaient se lasser de contempler les beautés de la maison de Dieu.

Les dimanches, 29 août et 5 septembre, l'archevêque monta en chaire et donna quelques détails de son voyage. Le troisième dimanche, il administra le sacrement de la confirmation à un grand nombre de personnes. Le quatrième dimanche, il procéda à une ordination en élevant le diacre Jayol à la prêtrise. Le cinquième dimanche, il donna à Vancouver la confirmation. Les sixième, septième et huitième dimanches, il se trouvait à la mission de Saint-François-Xavier de Cowlitz où il demeura deux semaines ; à cette époque, cette communauté se composait de vingt-cinq familles ou cent quatre-vingt-six âmes dont cent trente étaient des adultes, cinquante-six des enfants et soixante-quatorze des fidèles. Il y confirma cinquante personnes et y célébra la grand-messe les deuxième et troisième dimanches. Le plain-chant d'imposants cantiques français par les deux chorales, composées respectivement d'hommes et de femmes, rendaient les offices du matin et de l'après-midi solennels. L'archevêque fut témoin une fois de plus des efforts couronnés de succès des deux premiers missionnaires qui enseignaient, dans les missions françaises, le premier couplet d'un grand nombre de cantiques français ; ceux-ci furent chantés les dimanches et les jours de semaine par les Blancs autant que par les Indiens pagayant dans leurs canots. Il se trouvait à Saint-Paul le neuvième dimanche et, le 31 octobre, il y éleva le diacre B. Delorme à la prêtrise. Le jour suivant, celui de la Toussaint, une grand-messe pontificale fut célébrée ; les chants, la musique et les cérémonies atteignirent une solennité encore jamais vue auparavant. Finalement, le 30 novembre 1847, fête de l'apôtre saint André, qui tombait un mardi, couronna toutes les festivités et les réjouissances précédentes des fidèles par la consécration épiscopale que le futur évêque de l'île de Vancouver reçut dans l'église de Saint-Paul des mains de l'archevêque

et en présence d'un clergé nombreux et un très grand nombre de fidèles. Tandis que l'archevêque était sur la mer, voguant vers son archidiocèse, l'évêque de Walla-Walla, qui avait été consacré le 27 septembre 1846, quitta Montréal pour Saint-Louis le 23 mars 1847. Il entreprit alors un voyage de cinq mois en chariot sur les plaines ; il arriva à Fort Walla-Walla le 5 septembre, sept jours après l'arrivée de l'archevêque à Saint-Paul. Il était accompagné de neuf personnes, c'est-à-dire quatre pères O.M.I. de Marseille, deux frères lais et deux prêtres séculiers³⁸ : l'abbé Brouillet, vicaire de Walla-Walla, messieurs Rousseau et Guillaume Leclair, un diacre. Il fut chaleureusement accueilli par le commandant du fort, monsieur McBean et sa famille qui étaient catholiques et il fut traité ainsi que son clergé avec beaucoup d'attention et de respect³⁹.

Grâce à l'arrivée de renfort de la France et du Canada, la province ecclésiastique d'Oregon City comptait, à l'automne de 1847, trois évêques, quatorze pères jésuites, quatre pères oblats de Marie, treize prêtres séculiers dont T. Mesplie, ordonné en mai 1850, treize Sœurs et deux maisons d'éducation.

L'archevêque disposait de dix prêtres, incluant T. Mesplie, de deux pères jésuites de la résidence Saint-Ignace, de treize Sœurs et de deux maisons d'éducation. L'évêque de Walla-Walla avait trois prêtres séculiers, incluant un diacre, quatre pères O.M.I. et douze pères jésuites dans les montagnes Rocheuses. L'évêque de l'île de Vancouver n'avait même pas un prêtre pour l'accompagner à Victoria. Telle était la situation à la veille du danger le plus imminent.

La mission de l'Orégon tout entière, y compris les trois diocèses, étaient divisés en huit districts. Au diocèse de Vancouver étaient rattachés les districts de Nouvelle-Calédonie et de l'île de la Reine Charlotte ; au diocèse d'Oregon City étaient rattachés les districts de Colville et de Fort Hall. Par la suite, le 29 juin 1853, sur la recommandation du premier concile plénier de Baltimore, qui se tint en 1852, le fleuve Columbia et le quarante-sixième parallèle devinrent la ligne de séparation entre les diocèses d'Oregon City et de Nesqually, du Pacifique aux montagnes Rocheuses.

Les trois diocèses et les districts qui y étaient rattachés contenaient de nombreuses nations indiennes, qui avaient reçu plusieurs fois la visite des missionnaires catholiques et avaient été converties en grande partie à la foi catholique par ces derniers. Elles réclamaient des prêtres depuis 1838. Le temps était venu d'exaucer leur souhait le plus sincère. Ceci allait être vrai pour les Cayuses qui vivaient sur l'Umatilla ; leur camp se trouvait à trente milles d'un autre camp cayuse situé à Walla-Walla, à quelques milles du fort.

Le premier camp était profondément catholique et son chef, Towatowe, offrit un gîte à l'évêque.

Le diocèse de Walla-Walla avait ceci de particulier qu'il comptait déjà trois missions presbytériennes ; une à Waiilatpu sur la Walla-Walla, chez les tribus cayuses mentionnées plus haut, qui avait été établie en 1836 par le docteur Whitman ; une autre à Lapwai, sur la Clearwater, à six jours de route de Fort Walla-Walla, établie chez les Nez-Percés en 1836 par le ministre Spalding et la dernière fondée par monsieur Eells chez les Spokanes. Cette situation explique les problèmes présents et le fait que l'évêque y était vu comme un intrus.

Le but des pères O.M.I. étant l'évangélisation des Indiens, ils quittèrent Walla-Walla tôt en octobre, en compagnie du père Ricard⁴⁰, leur supérieur, pour aller fonder une mission chez les Indiens de Yakima. L'évêque de Walla-Walla quitta le fort, avec son clergé, en direction du camp catholique des Cayuses le 27 octobre et atteignit l'endroit le même jour, un samedi.

La venue de l'évêque de Walla-Walla en compagnie de son clergé était un coup de tonnerre pour les ministres presbytériens, en particulier pour le docteur Whitman. Il en fut atteint au cœur. Il ne put s'empêcher d'exprimer son grand déplaisir et dit qu'il ferait tout en son pouvoir pour contrarier les projets de l'évêque. Voilà la situation et ses tristes perspectives, telle qu'elle se présentait à l'évêque le 28 novembre, la veille de la terrible tragédie qui mena la mission catholique et ses établissements en Orégon au bord de la ruine. À la vue du bien déjà accompli et à accomplir par l'armée des missionnaires zélés qui venaient d'arriver, le démon, tremblant de colère et de rage, résolut de faire un dernier effort pour ruiner complètement le clergé catholique sur la côte, d'où cet horrible drame.

LE MEURTRE DU DOCTEUR WHITMAN ET DE SON ÉPOUSE

L'émigration de 1847 avait apporté la dysenterie et la rougeole dans le camp protestant. Cent quatre-vingt-dix-sept personnes avaient succombé à l'épidémie. Les Indiens, insatisfaits de leur professeur, le docteur Whitman, à cause de son manque de foi et son peu de fidélité à ses promesses, le soupçonnaient de les empoisonner. Leurs soupçons furent confirmés par le témoignage d'un certain métis de l'endroit, appelé Joseph Lewis qui avait grandi dans les États de l'est ; celui-ci leur raconta avoir entendu un soir, le docteur Whitman, sa femme et le ministre Spalding parler de la nécessité de les tuer afin de s'approprier leurs terres. Il avait ajouté que s'ils ne les tuaient pas, ils seraient tous morts avant le prochain printemps. Dès lors, on résolut de tuer le docteur Whitman.

Le dimanche 28, six autres Indiens furent inhumés. Le lundi 29 novembre 1847, après avoir inhumé trois autres de leurs frères, un certain nombre d'entre eux se rendirent à l'établissement du docteur Whitman vers deux ou trois heures de l'après-midi ; ils pénétrèrent dans sa cour transportant des armes cachées sous leurs couvertures et tandis que les quelques hommes étaient occupés, ils commencèrent leur travail de destruction en massacrant le docteur, sa femme et huit autres Américains ce jour-là.

Le mardi 30 novembre, le vicaire général qui devait aller baptiser quelques enfants malades au camp protestant des Cayuses, comme il l'avait promis, se mit en route et arriva vers sept heures du soir. C'est là qu'il entendit parler du drame atroce. Il passa toute la nuit éveillé. Au matin du 1er décembre, après avoir baptisé les enfants, il se rendit sur l'épouvantable scène du massacre ; il consola les femmes qui étaient gardées dans la maison du docteur, lava les corps et les enterra avec l'aide d'un Français appelé Stanfield qui avait été épargné ; tout cela en présence des meurtriers. En se rendant une fois de plus consoler les femmes, il se hâta d'aller à la rencontre du ministre Spalding, qui partait ce jour-là du camp cayuse pour se rendre à la maison du docteur, afin de lui sauver la vie.

VINGT-NEUVIÈME RÉCIT

(Publié le 29 août 1878)

MONSIEUR SPALDING L'ÉCHAPPE BELLE

L'ABBÉ BROUILLET, L'ÉVÊQUE ET LE CLERGÉ EN GRAND DANGER

LES PRISONNIERS SECOURUS ET TRANSPORTÉS À OREGON CITY PAR

L'INTENDANT EN CHEF OGDEN

L'abbé Brouillet⁴¹ fut très affligé quand, en partant, il vit un des meurtriers les suivre, lui et son interprète qui était un Indien. Il avait à peine fait trois milles quand il vit le ministre Spalding arriver. Celui-ci demande sur-le-champ des nouvelles. Le vicaire général hésite ; le ministre le presse. Le vicaire général élude ses questions et entretient une conversation animée avec l'interprète et le meurtrier. Il demande grâce et demande que le ministre ait la vie sauve ; le meurtrier hésite et déclare qu'il doit aller consulter ses amis ; il part sur-le-champ au galop. Ensuite, l'abbé Brouillet révèle à monsieur Spalding les horreurs du massacre, le sujet de sa conversation avec le meurtrier, l'objet de son retour précipité et lui recommande de se décider immédiatement s'il souhaite sauver sa vie, car le meurtrier reviendra sous peu. Monsieur Spalding est frappé d'épouvante ; il prononce de tristes lamentations, pose beaucoup de questions et ne sait pas à quoi se résoudre. Il demande des

provisions qui lui sont données et l'abbé Brouillet le quitte en train de parler avec l'interprète. Le soir au crépuscule, il se sauve finalement dans la forêt. Le vicaire général avait à peine parcouru quelques milles quand il entendit le trot précipité des chevaux ; il y avait trois hommes qui laissèrent savoir leur mécontentement de n'avoir pas vu monsieur Spalding. À partir de ce moment, la vie de l'abbé Brouillet ne fut pas exempte de dangers. Il fut tenu responsable de la fuite du ministre. Il passa également cette nuit sans dormir.

Le jeudi 2 décembre, il arriva tôt au camp du jeune chef Towatowe. En apprenant ce geste atroce, l'évêque, le clergé ainsi que tout le campement furent frappés de consternation. Quelques jours plus tard, un express arriva de Walla-Walla, informant l'évêque que sa vie et celle de ses prêtres étaient menacées par un certain nombre d'Indiens qui ne pouvaient pardonner à l'abbé Brouillet de les avoir privés de la chance d'ajouter une autre victime aux dix premières. Le 3, l'évêque rassembla les chefs, exprima la peine profonde et le chagrin qu'il ressentait devant ce crime énorme et leur recommanda sincèrement d'user de leur influence afin de sauver les veuves et les orphelins. Les chefs répondirent qu'ils n'avaient rien à voir dans ce massacre et qu'ils useraient de leur influence afin de sauver les captifs. Quelques jours plus tard, un jeune homme qui demeurait au moulin du docteur, à vingt milles de distance, fut aussi tué ; les autres habitants eurent la chance de se sauver. Le 10, les deux hommes malades qui avaient été épargnés, le jour de la tuerie, furent tirés de leur lit et cruellement massacrés. Le 11, un des prisonniers fut amené à la tente de l'un des chefs.

Le 16 décembre, l'évêque reçut une lettre de monsieur Spalding, datée du 10, dans laquelle celui-ci racontait les difficultés éprouvées lors de ses six journées de voyage, la nuit seulement et à pied en partie ; il le pria de dire aux Indiens que les Américains ne feraient pas la guerre et ne viendraient pas chercher vengeance et lui demandait d'envoyer sa lettre au gouverneur. Le 20 décembre, les grands chefs et les chefs subalternes se rendirent à la maison de l'évêque pour tenir conseil devant lui et son clergé. Au cours de cette réunion, après maints pourparlers et délibérations, un manifeste fut rédigé et remis à l'évêque qui devait le faire parvenir au gouverneur avec une lettre de sa main. L'évêque profita de l'occasion pour recommander sincèrement une fois de plus que ceux qui avaient emmené des prisonniers les ramènent sans délai.

Aussitôt que les tristes remous du massacre de Waiilatpu eurent atteint Fort Vancouver, l'intendant en chef Ogden, qui savait qu'une action rapide s'imposait, se mit en route sans attendre afin de venir au secours des prisonniers. En atteignant Fort Walla-Walla le 19 décembre, il envoya un express pour faire savoir à tous les chefs qu'ils devaient venir se rassembler au fort. Invité une première fois, l'évêque demanda qu'on l'excuse ; après une seconde invitation, il vint avec son clergé. L'assemblée eut lieu le 23 décembre.

L'intendant en chef Ogden désapprouva fortement l'horrible massacre et jeta le blâme sur les chefs qui n'avaient pas empêché les jeunes hommes de le commettre. Il affirma qu'il ne venait pas de la part des Américains mais seulement au nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; il ne promettrait pas la paix mais userait de son influence pour l'obtenir. Il déclara qu'il venait secourir les prisonniers et qu'il espérait n'être pas venu en vain. Les chefs lui répondirent qu'ils acquiescèrent à sa demande, eu égard à son âge, à ses cheveux blancs et à la certitude qu'il était incapable de les tromper. Les chefs Nez-Perçés consentirent également à libérer monsieur Spalding, sa famille et les autres Américains retenus en otages.

Le 29 décembre, les prisonniers de Waiilatpu, cinquante et un en tout, arrivèrent au fort ; ceux de Lapwai, onze en tout, arrivèrent le 1^{er} janvier 1848, escortés par cinquante guerriers. On paya le prix fort pour les otages. Le jour suivant fut fixé pour le départ, rendu encore plus urgent par d'étranges rumeurs circulant parmi les Indiens à l'effet que les Américains étaient aux Dalles, qu'ils venaient prendre leur revanche, rumeurs qui auraient pu en un instant faire changer les Indiens d'idée et leur donner l'envie de garder les prisonniers comme otages. L'évêque accepta un passage sur les bateaux ; il était accompagné de l'abbé Rousseau et du père Ricard, O.M.I. En dépit de tout le zèle de l'intendant en chef Ogden, les bateaux s'aventurèrent sur le fleuve à deux heures de l'après-midi, échappant juste à temps aux cinquante guerriers cayuses qui arrivèrent à peine une heure après pour tuer monsieur Spalding et sans doute pour garder les autres comme otages.

Aux Dalles, le ministre Spalding montra la vraie nature de ses sentiments envers les Indiens ; ils étaient tout à fait différents de ceux exprimés dans sa lettre à l'évêque de Walla-Walla : il pressa le major Lee de se hâter afin de les prendre par surprise et désigna au major Magone ceux qui méritaient la mort, à l'exception de cinq ou six devant être épargnés. Les bateaux arrivèrent à Fort Vancouver le 8 janvier. Le 10, l'intendant en chef Ogden remit les prisonniers au gouverneur à Oregon City de même que la lettre de monsieur Spalding à l'évêque et le manifeste des chefs accompagné de la lettre de l'évêque au gouverneur. Les éditeurs du *Oregon Spectator* ne voulaient publier qu'une partie de la lettre de monsieur Spalding ; monsieur Ogden déclara qu'ils devaient publier tout ou rien, ce à quoi ils consentirent mais avec beaucoup de répugnance. Le 15 janvier, l'évêque de Walla-Walla, après avoir affronté de dures épreuves et un grave danger, arriva sain et sauf à Saint-Paul, la résidence de son frère, l'archevêque d'Oregon City.

Après le départ de l'évêque, le vicaire général Brouillet quitta Fort Walla-Walla et retourna à Umatilla avec monsieur Leclair. Il y resta jusqu'au 20 février, au milieu des milliers de rumeurs parlant de troupes aux Dalles,

de batailles et de villages incendiés. Il avait promis aux Cayuses de sa mission de rester avec eux aussi longtemps que la paix resterait ; il tint parole en dépit des nombreux dangers que lui faisaient courir autant les Indiens que les Américains. La première bataille avec les Américains ayant eut lieu le 19 février, il pensa qu'il était libéré de sa parole et se mit en route le jour suivant pour Fort Walla-Walla. Les Indiens furent cependant si mécontents de son départ, qu'ils pillèrent sa maison et y mirent le feu. Comme les commissionnaires appelés par les chefs pour négocier la paix partaient le 13 mars, il profita de l'occasion pour descendre avec son camarade. Il était accompagné par les pères Chirouze, Pandosy⁴² et par d'autres de la mission de Yakima qui étaient tous en route pour Saint-Paul-de-Wallamette.

*CONSÉQUENCES DU MEURTRE ET DE LA GUERRE
DANS LES MISSIONS CATHOLIQUES ET PROTESTANTES*

Le meurtre du docteur Whitman et des autres personnes eut comme conséquence de mettre en grave danger les vies de l'évêque et de son clergé. La guerre qui suivit n'interrompit la mission chez les Cayuses que pour une courte période, car un mois plus tard, les Cayuses d'Umatilla rappelèrent leurs prêtres et l'évêque quitta Vancouver le 4 juin 1848 afin de retourner dans son diocèse. Il atteignit les Dalles le 10 juin et, puisque monsieur Lee, le surintendant aux Affaires indiennes ne l'avait pas autorisé à continuer plus loin, il y installa sa résidence et entreprit une mission aux Dalles, qui faisait partie de son diocèse. Les pères Oblats retournèrent à leur mission de Yakima vers la même époque sans avoir été importunés. Les conséquences du meurtre et de la guerre sur les missions presbytériennes de Waiilatpu, Lapwai et Spokane furent très différentes. Leur destruction fut totale et définitive ; non seulement aucun Indien ne rappela les ministres mais plus un ministre n'y aurait été en sécurité. Conscients de cette situation, les ministres Eells et Walker se hâtèrent de quitter leur mission de Spokane au commencement de la guerre sous une escorte nombreuse.

*SOMBRE INGRATITUDE ET INFÂMES CALOMNIES DE MONSIEUR SPALDING
L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN DANGER DANS LE BAS-ORÉDON
UNE PÉTITION AUX AUTORITÉS CONTRE LES PRÊTRES*

La perte des ministres et de leurs amis était trop grande pour ne pas être profondément ressentie. À leur douleur succédèrent des accès de colère qu'ils déversèrent sur l'évêque et son clergé. Monsieur Spalding, fermant son âme à tous les nobles sentiments inspirés par la gratitude et oubliant tous ses devoirs, accusa l'évêque et son clergé d'avoir été les instigateurs de l'horrible massacre.

Il publia dans l'*Oregon American* de 1848, une histoire fausse contenant seize accusations calomnieuses. L'abbé Brouillet donna un récit véridique du massacre ; il réfuta vigoureusement les accusations dans un document de cent sept pages publié dans le *Freeman's Journal* en 1853 et réédité par le *Catholic Sentinel* en 1869. Toutefois les accusations malveillantes du ministre avaient produit depuis le début les fruits mauvais d'une impression profonde et fatale ; l'agitation devint si forte que des volontaires sur le point de partir affirmèrent que leurs premiers coups de feu seraient pour l'évêque et ses prêtres. Pendant plusieurs mois les églises catholiques et les établissements de la vallée de la Wallamette furent en grand danger d'être incendiés. Encore insatisfaits cependant, les ministres devinrent jaloux à la vue des pères jésuites vivant tranquillement et en toute sécurité parmi les Indiens des montagnes Rocheuses, des pères Oblats retournant à leur mission de Yakima et de l'évêque assistant aux prières des Indiens de Umatilla, mission où il s'en retournait alors qu'ils devaient quitter la leur. C'en était trop ; ils imaginèrent un projet de pétition qui serait rédigée et signée par un grand nombre de personnes puis envoyée aux autorités et dans laquelle on répéterait les mêmes accusations infamantes. Au moment où ils présentèrent cette pétition le bon sens populaire avait eu le temps de donner raison aux catholiques ; les deux tiers de la législature se prononcèrent contre la pétition et les officiers de l'armée, leurs soldats et les volontaires qui, une fois rendus sur les lieux de l'affrontement, devenaient mieux informés des vrais faits, rendirent hommage à la vérité en reconnaissant la conduite honorable et loyale de l'évêque et de son clergé.

TRENTIÈME RÉCIT

(Publié le 5 septembre 1878)

ÉCRITS DE L'ABBÉ BROUILLET EN 1848, 1857, 1869 ET 1871

ACCUSATIONS RENOUVELÉES EN 1869 ET 1871

ET RÉPONSES À CES ACCUSATIONS EN 1872

À ceux qui n'ont jamais lu le document de l'abbé Brouillet écrit en 1848 et publié en 1853, et qui désirent en connaître le contenu, nous donnons le titre de ses cinq chapitres, soit :

1. Les causes lointaines et immédiates du massacre de Whitman ;
2. Preuve documentaire appuyant l'affirmation précédente ;
3. Examen des preuves apportées au chapitre précédent ;

4. Journal des principaux événements qui se produisirent dans la région de Walla-Walla depuis l'arrivée de l'évêque et de son clergé jusqu'au moment de leur départ pour la vallée de la Wallamette ; lettre de l'abbé Brouillet au colonel Gilliam, datée de Fort Walla-Walla, le 2 mars 1848 ; lettre de H. H. Spalding à l'évêque de Walla-Walla, datée de Clearwater, le 10 décembre 1847 ; réunion des chefs à la maison de l'évêque et leur manifeste ; arrivée de l'intendant en chef Ogden et sauvetage des prisonniers ; évêque aux Dalles alors qu'il était en route vers Umatilla ;
5. Résumé des principales accusations portées par monsieur Spalding contre le clergé catholique de Walla-Walla avec une réponse pour chacune d'elles.

Ce ne fut malheureusement pas la fin des problèmes pour autant. Les accusations furent renouvelées ; non pas par un seul ministre cette fois, pas plus qu'elles ne furent présentées à des pouvoirs territoriaux pour mener à des poursuites, mais par une armée de ministres qui les présentèrent aux autorités supérieures du pays, le Sénat. En effet, comme les diverses sectes protestantes de l'Orégon et des États de l'est avaient eu vent des accusations infamantes portées par H. H. Spalding contre le clergé catholique de Walla-Walla et qu'elles y croyaient comme des vérités d'Évangile et même si elles sont en principe hostiles l'une à l'autre, elles sont toujours prêtes à joindre leurs efforts pour donner l'assaut à la vieille mère l'Église. Vingt-deux années après le massacre, elles profitèrent de cette occasion de démontrer leur haine envers le catholicisme.

En 1857, un agent spécial du département du Trésor, J. Ross Browne, fut envoyé dans l'ouest pour rédiger un rapport sur les conditions de vie des aborigènes et les causes probables de guerre entre eux et les colons blancs. Se rendant compte que le document de l'abbé Brouillet constituait un document important sur le sujet, il l'incorpora dans son rapport que le congrès américain publia dans l'Executive Document de 1859, numéro 38. Le fait resta ignoré pendant dix ans jusqu'à ce que, soudain, durant l'année 1869, il attire l'attention de sept associations protestantes, ou sectes, de l'Orégon et de trois autres des États de l'est. Le rapport excita grandement leur colère parce qu'il « jugeait sévèrement les missionnaires dévoués de l'American Board ». D'où les nombreuses résolutions de la part de chaque secte, pour blâmer sévèrement le geste du Sénat ; ils appelaient l'écrit de l'abbé Brouillet « un libelle contre l'histoire de l'Orégon et une calomnie malicieuse et vulgaire », endossaient les accusations les plus infamantes de H. H. Spalding. Ils allaient plus loin en les tenant pour véridiques comme si, après une période de vingt-deux ans et à une telle distance, les membres de ces sectes étaient des témoins oculaires, comme s'ils avaient tout vu et tout entendu. Tout cela alors que

le colonel Gilliam, ses soldats et ses volontaires, qui se trouvaient sur les lieux deux mois après le massacre, avaient exonéré l'évêque et le clergé de toute responsabilité après avoir été mis plus au courant des faits, tout comme d'ailleurs les autorités qui, en décembre 1848, avaient rejeté par deux tiers des voix la pétition répétant les accusations et demandant l'expulsion du clergé catholique du territoire indien. Les actions de ces dix sectes protestantes avaient été rassemblées dans un document de 81 pages. Il fut envoyé par monsieur Spalding à monsieur A. B. Meacham, surintendant aux Affaires indiennes en Orégon. Celui-ci le donna à monsieur Delano, secrétaire de l'Intérieur, qui le présenta au Sénat le 8 février 1871. Ce document est connu comme l'Executive Document de 1871, numéro 37.

L'abbé Brouillet et le *Catholic World* répondirent très habilement à ce document numéro 37 et le réfutèrent avec succès en 1872. L'abbé Brouillet écrivit un document de dix-huit pages à doubles colonnes que le *Catholic Sentinel* publia en juillet et août 1872, et dans lequel il déclare que les preuves des dix églises sont douteuses et malicieuses. Il en fait la preuve sous les titres suivants :

1. Falsification de rapports officiels ;
2. Falsification de dépositions ;
3. Falsification de citations ;
4. Falsification de déclarations.

Le *Catholic World* démentit également ces accusations dans un article de dix-huit pages à doubles colonnes que l'on retrouva dans l'édition du mois de février 1872 et dans lequel on disait de l'Executive Document de 1871, numéro 37 : « Nous avons récemment eu devant les yeux un document officiel publié grâce aux fonds publics pour l'édification du Sénat des États-Unis et qui fut sans doute distribué à grande échelle, grâce à la collaboration pratique de plusieurs pieux membres du Congrès. On y reproduit des calomnies si énormes et des faussetés si criantes que nous considérons de notre devoir non seulement d'attirer l'attention du public là-dessus mais de demander à nos dirigeants à Washington de quel droit et par quelle autorité ils impriment et distribuent, sous une forme officielle, un tissu de mensonges, de fausses représentations, de contrefaçons même, contre une religion et les ministres de cette religion qui est professée par cinq ou six millions de citoyens américains libres. »

Nous donnons ci-dessous à titre de curiosité les noms extravagants des dix groupes ou associations mentionnés ci-dessus, (en nous demandant, dans l'éventualité où le Christ reviendrait sur Terre, laquelle de ces heureuses familles de foire Il appuierait) :

Le Consistoire de l'Orégon de l'Église presbytérienne unifiée ;
 Le Consistoire de l'Orégon de l'Église presbytérienne de Cumberland ;
 Le Consistoire de l'Orégon de l'Église presbytérienne unifiée [sic] ;
 L'Association congréganiste de l'Orégon ;
 La Conférence annuelle de l'Église méthodiste épiscopale ;
 L'Église baptiste de Pleasant Bute en Orégon ;
 La fraternité chrétienne de l'État d'Orégon ;
 Le Consistoire de l'Église presbytérienne de Steuben, New York ;
 Les citoyens des comtés de Steuben, Alleghaney et Chemung, New York ;
 Les citoyens d'Oberlin, Ohio.

De ces associations et des centaines d'autres églises bâties de mains d'homme qui luttèrent avec acharnement et avec tant de constance contre notre vieille mère, l'Église du Christ, nous pouvons affirmer que, si elles voulaient bien supposer à Dieu autant de sagesse et de sens commun qu'à un homme désireux de construire une haute structure, elles comprendraient que Celui qui a fait le ciel et la terre de manière si parfaite et éternelle, pour le seul plaisir de l'homme, doit avoir bâti une Église encore plus parfaite et éternelle, c'est-à-dire infaillible, et qu'elle est appelée à remplir un objectif plus élevé, le salut des âmes qui lui sont si chères. Par conséquent, il n'y a aucun besoin d'une soi-disant Réforme. Par conséquent une atteinte à cette Arche est le péché d'Oza ; elle apporte la mort et la damnation. Un Indien comprend immédiatement cette vérité rendue tangible par l'échelle catholique.

**L'OPINION D'UN ÉVÊQUE PROTESTANT SUR CE SUJET ET SUR
 D'AUTRES SUJETS CONNEXES**

L'évêque J. W. Bashford, de l'Église méthodiste épiscopale, a récemment écrit une intéressante série d'articles dans le *Pacific Advocate Christian* sur les premières missions en Orégon. La principale caractéristique du compte rendu de l'évêque est son esprit d'équité envers les premiers missionnaires catholiques, une caractéristique absente de la plupart des écrits non catholiques traitant du même sujet. Il y a une touche d'humour inconsciente dans la comparaison que fait l'évêque Bashford entre les méthodes employées par les catholiques et les protestants pour civiliser les Indiens. On y apprend que les protestants civilisèrent les Indiens si rapidement que les aborigènes moururent au cours du processus. Son argumentation sur ce point est digne d'intérêt. Il écrit : « On devrait également reconnaître spontanément que les prêtres catholiques romains, par la durée et l'étendue de leurs travaux, ont contribué directement à la paix et à la sécurité de tous les Indiens et des hommes blancs de même qu'au bien-être éternel de ceux confiés à leur soin. En effet, c'est un prêtre catholique (l'abbé Brouillet) qui, avec les commis de la Compagnie de la

Baie d'Hudson, sauva la vie de messieurs Spalding, Walker, Eells et de leurs familles après que les Indiens eurent massacré le docteur et madame Whitman en 1847. Si les prêtres catholiques romains jouissaient de la faveur de la Compagnie de la Baie d'Hudson et s'attirèrent les critiques des protestants pour avoir contribué si peu à l'adaptation des Indiens au mode de vie de l'homme blanc, l'allure plus lente à laquelle ils menaient leur troupeau vers la civilisation de l'homme blanc réussit au moins à garder les Indiens en vie plus longtemps qu'avec les protestants et leur progression plus rapide. En cela au moins ils firent montre d'une sagesse supérieure à celle des protestants. Dans l'ensemble, l'histoire reconnaîtra probablement que la Compagnie de la Baie d'Hudson et les prêtres catholiques romains ont rendu un plus grand service aux Indiens de la Colombie-Britannique que les missionnaires protestants et les Américains aux Indiens de l'Orégon. Bien qu'ils luttassent pour une forme de civilisation plus lente et plus ancienne, ils contribuèrent tous, chacun à leur manière, le Canada en étendant la loi à tout le pays, la Compagnie de la Baie d'Hudson en maintenant un niveau d'ordre important chez les Indiens et les Blancs, et les prêtres catholiques romains en administrant les besoins spirituels de leurs ouailles, à une colonisation sinon rapide du moins ordonnée de l'Orégon.»

TRENTE ET UNIÈME RÉCIT

(Publié le 12 septembre 1878)

NOTES CHRONOLOGIQUES

- 1847.** Le 6 septembre, le révérend P. McCormick devient responsable d'Oregon City et le 3 novembre, le révérend B. Delorme devient responsable de Saint-Louis, French Prairie. Le 8 décembre, la nouvelle du meurtre du docteur Whitman parvient à Oregon City et les autorités en sont informées le jour suivant.
- 1848.** L'évêque de Walla-Walla arrive à Saint-Paul, le 15 janvier. Mission du révérend V. E. Deleveau, à Fort Vancouver, le 1^{er} février. L'archevêque confirme vingt-trois personnes à Oregon City, le 13 février. Les trois évêques profitent de leur rencontre à Saint-Paul en compagnie d'un grand nombre d'hommes du clergé pour tenir le premier concile provincial d'Oregon City, dans cette église, les 28 et 29 février et le 1^{er} mars. Au cours de ce concile, on compose des règles de discipline et seize décrets qui reçurent plus tard l'approbation du Saint-Siège. Le 12 mars, l'évêque Demers quitte Fort Vancouver avec l'express du printemps passant par Walla-Walla, Colville et les montagnes Rocheuses pour se rendre au Canada puis en Europe, afin de ramasser des fonds et trouver des

missionnaires pour son diocèse. Le 4 mai 1852, il est à Oregon City, en route vers Victoria, tandis que l'archevêque assiste au premier concile plénier de Baltimore. Le révérend J.-F. Jayol est envoyé à Cowlitz pour la mission de Nesqually, le 19 mars. L'évêque de Walla-Walla célèbre en grandes pompes le dimanche de Pâques à Saint-Paul, le 23 avril. Mission du révérend F. Veyret à Sound, le 8 mai. L'évêque de Walla-Walla quitte Vancouver le 4 juin pour sa mission de Umatilla ; rendu aux Dalles et puisque le surintendant aux Affaires indiennes ne l'autorise pas à aller plus loin, il fonde la mission de Saint-Pierre-des-Dalles. Le 23 août, l'archevêque autorise les pères O. M. I. à se rendre dans le district de Nesqually pour aider les Indiens de Sound. Ils fondent leur maison mère à un mille d'Olympia et de là, ils visitent les Indiens de la Baie.

Le 12 septembre, quatre Sœurs de Notre-Dame arrivent à Oregon City en résidence. Elles logent au presbytère et ouvrent leur école le 15. Le révérend J. Lionet et le père Lampfrit, O. M. I., arrivent par les plaines en octobre. L'archevêque quitte Saint-Paul pour sa résidence d'Oregon City le 21 décembre. Il demeure un mois chez monsieur McKinley et loue une maison de monsieur Pomeroy pour le reste de l'hiver. Le 28 décembre, on envoie le révérend J. Lionet fonder une mission à Astoria ; il l'établit plutôt sur l'autre rive du Columbia sur une terre qu'il cultive.

Puisque les pères Oblats avaient été admis dans le district de Nesqually, le 23 août 1848, afin qu'ils s'occupent des Indiens de Sound, on fait revenir l'abbé Veyret de la Baie et on le nomme responsable de Saint-Paul au début de septembre, la même année.

1849. Le révérend A. Langlois quitte l'Orégon pour la Californie en janvier. Le général Lane, le premier gouverneur du territoire, arrive à Oregon City, le 2 mars. Le même jour, le père Lampfrit est envoyé à Victoria en l'absence de l'évêque Demers. Le 19 mai, une brigade nombreuse composée des familles de Saint-Paul, Saint-Louis et Vancouver, se met en route en compagnie de l'abbé Delorme pour les mines d'or de la Californie, découvertes en 1848. Arrivés sur les lieux, ils sont décimés par une fièvre brûlante ; quarante d'entre eux sont emportés par l'épidémie, soit vingt chefs de famille, treize garçons célibataires, et quatre femmes et quelques enfants. Rompu de fatigue, l'abbé Delorme est également atteint par la fièvre mais échappe de justesse au danger.

Le collège Saint-Joseph⁴³ à Saint-Paul est fermé en juin à cause de la ruée vers les mines de la Californie. Le samedi 9 juin, les Sœurs de Notre-Dame d'Oregon City prennent possession de leur nouvelle et spacieuse maison qui est bâtie sur un lot leur ayant été donné par le docteur McLoughlin. Le jour suivant, l'archevêque la bénit et célèbre la première

messe dans sa chapelle. Le diacre G. Leclair est ordonné prêtre le 21 octobre. Le révérend B. Delorme arrive de la Californie par la mer, le 26 décembre. Un détachement de soldats, sous le commandement du colonel Backentos, passe l'hiver à Oregon City. Madame Backentos se convertit à la foi et est baptisée avec tous ses enfants par l'archevêque.

1850. Le meurtre du docteur Whitman et des autres a provoqué une guerre contre la tribu cayuse. Elle a duré deux ans (1848 et 1849) sans qu'on ait pu attraper un seul des meurtriers. Alors qu'elle causait la chute des missions presbytériennes, elle a eu pour effet d'accroître l'influence des catholiques grâce à la fondation de Saint-Pierre-des-Dalles et par la conversion de cinq Cayuses soupçonnés de meurtre qui abandonnèrent le presbytérianisme pour le catholicisme. Puisque les autorités civiles exigeaient l'extradition des meurtriers, les chefs cayuses trouvèrent finalement cinq hommes qui consentirent à se rendre sur place, non pas pour se livrer en coupables, mais pour avoir un entretien avec les Blancs et leur donner toutes les informations sur les meurtriers, au nombre de dix, qui n'étaient plus, ayant été tués par des Blancs. Envoyés par leurs chefs pour livrer ce message, ils croyaient pouvoir revenir chez eux. Ils furent remis au gouverneur Lane tôt au printemps, amenés à Oregon City et gardés prisonniers. Le procès eut lieu, « Néanmoins les prisonniers étaient prédestinés à mourir », raconte le *River of the West*. Le procès fut une mascarade qui ne trompa personne. Le 27 mai, ils furent condamnés à la pendaison. Ils furent pendus le 3 juin à deux heures de l'après-midi devant une foule nombreuse. En attendant leur sentence, ils pensèrent au salut de leur âme et ils réclamèrent un prêtre. L'archevêque alla les voir sans délai ; il continua à les visiter deux fois par jour et à leur enseigner avec l'échelle catholique afin de les préparer au baptême et à la mort. Monsieur Spalding vint les voir bientôt, mais ils refusèrent de l'entendre et de prier avec lui. Tels furent les fruits de onze années d'enseignement de la part du docteur. Les Indiens demandèrent à voir le prêtre ; si les prêtres leur avaient vraiment conseillé de tuer le docteur Whitman, les Indiens auraient plutôt profité de leurs visites pour les accabler de reproches.

La veille de leur mort, le vieux chef Kilo Kite et ses quatre compagnons firent une déclaration en deux exemplaires en présence de Henry H. Crawford, sergent Co. D. R.M.R. et de Robert D. Mahon, caporal, Co. A., R. M. R. Kilo Kite racontait qu'il était contre ce geste, que ses deux fils y avaient participé et avaient été tués. Il était absent à ce moment-là et était revenu chez lui le lendemain du massacre ; il avait alors constaté les faits mais n'y avait pas pris part et était désolé. Il affirmait qu'ils étaient innocents

et mouraient sans raison. Tous déclaraient que les prêtres n'avaient pas conseillé ce crime (voir le *Catholic Sentinel* du 20 et du 27 avril 1872 pour un compte rendu intégral). Dans la matinée du 3 juin, de nouvelles questions furent posées mais reçurent les mêmes réponses. Ce jour-là, les prisonniers entendirent une messe basse, après quoi ils reçurent les sacrements du baptême et de la confirmation. À deux heures de l'après-midi, l'archevêque et son assistant le révérend F. Veyret, maintenant un jésuite, les accompagnèrent à l'échafaud où ils récitèrent les prières pour les mourants. Ils leur adressèrent de touchantes paroles d'encouragement au moment de la pendaison en chantant : « En avant, vers le ciel, enfants : entre tes mains, ô seigneur Jésus, je remets mon esprit. » Le *River of the West* omet honteusement de préciser s'ils sont morts presbytériens, infidèles ou catholiques. La même source calomnie également le plus jeune des cinq en affirmant qu'il a été cruel envers la petite fille de Jos. Meek au moment du massacre. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire ridicule, racontée par le maréchal lui-même, voulant que l'un d'entre eux l'ait prié sur l'échafaud de le tuer avec son couteau. Une fausseté et une calomnie ! La vérité est que le vieux chef Kilo Kite refusa fièrement de se laisser attacher les mains. Cependant, en voyant l'archevêque qui lui montrait le crucifix, il se résigna et demeura silencieux. Voilà une des nombreuses inexactitudes que l'on trouve dans le *River of the West*. Le fait suivant, qui est tout à l'honneur des citoyens d'Oregon City et de ceux qui se joignirent à eux, ne devrait pas être omis. Entendant parler de l'innocence des cinq prisonniers cayuses, ils commencèrent à faire circuler une pétition pour qu'on accordât un sursis aux Indiens. La sympathie des citoyens s'accrut encore davantage quand ils entendirent la déclaration des prisonniers, mais le gouverneur étant absent, il n'y avait personne pour signer la pétition.

LE RÉVÉREND T. MESPLIE⁴⁴ FUT ORDONNÉ PRÊTRE LE 25 MAI

En réponse aux demandes des évêques rassemblés en concile à Saint-Paul en 1848, des documents datés du 31 mai 1850 arrivèrent de Rome, le 29 septembre. Ils avaient pour objet l'érection du district de Nesqually en un diocèse, le transfert de l'évêque de Walla-Walla dans ce diocèse, l'abolition du diocèse de Walla-Walla et la passation de son administration et de celles des districts de Colville et de Fort Hall à l'archevêque. L'évêque de Nesqually quitta les Dalles, visita la mission Saint-François-Xavier de Cowlitz et établit sa résidence à Fort Vancouver le 27 octobre 1850.

Ayant ainsi relaté l'histoire de l'Église catholique en Orégon depuis ses débuts jusqu'à la division actuelle en trois diocèses, soit celui d'Oregon City, de Nesqually et de l'île de Vancouver, nous mettons fin à nos récits.

NOTES

Ces notes proviennent, pour l'essentiel, de l'édition des *Historical Sketches...* publiée par Edward J. Kowrach aux Ye Galleon Press, Fairfield, Washington, 1983.

1. La lettre de Mgr Joseph Rosati de St-Louis au Général de la Société de Jésus à Rome est publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, janvier 1840, no LXVIII, vol. XII, pp. 275-277.
2. Les *Western Missions* de l'abbé Pierre-Jean De Smet fut d'abord publié à New-York par Kennedy & Sons, 1859, sous le titre de *Western Missions and Missionaries, A Series of Letters*.
3. Mgr Provencher était évêque suffragant de Mgr Signay de Québec. À cause de sa position, il référerait à Québec les demandes de prêtres pour le territoire de l'Orégon. À cette époque, par suite de l'occupation conjointe de l'Orégon par l'Angleterre et les États-Unis, la juridiction pastorale était aussi à déterminer entre Québec et Saint-Louis.
4. Le titre de vicaire général est donné à un clerc qui reçoit le pouvoir d'exercer la juridiction épiscopale au nom de l'évêque, ses actes officiels étant considérés comme ceux de l'évêque lui-même.
5. Après « à dos de cheval », ajouter conformément au manuscrit original : « à partir de Fort Edmonton, sur la Saskatchewan, jusqu'aux rivières Athabasca. »
6. Après « rivière Athabasca », ajouter, en conformité avec le manuscrit original : « Ils passèrent sept jours à la traversée du lac Winnipeg, six semaines à remonter la Saskatchewan et 17 jours sur l'Athabasca. »
7. Après « leur route », ajouter conformément au manuscrit original : « où la caravane dût passer quelques jours, par exemple : Norway House, Edmonton et Jasper House »
8. À la notice 2 du texte de Janvier 1840, la liste suivante fut donnée : « Les noms de ceux qui ont péri sont M. Banks ; M. Wallace et sa jeune femme ; M. Leblanc de Red River, un homme très respectable qui avait été engagé au service de la compagnie et trois de ses enfants ; Jean-Baptiste Laliberté, un métis, également de Red River ; Fabien Vital de Lachine, engagé à Montréal ; Kenneth Mc Donald et deux enfants d'André Chalifour, pilote du bateau. »

-
9. Après « à Vancouver », ajouter en conformité avec le manuscrit original :
« La nation Cayuse forme deux groupes : l'un Warilatpu sur la Walla-Walla, recevant l'enseignement du Dr Whitman ; l'autre, à 30 milles de là, sur l'Umatilla Towatowe, le jeune chef de ce groupe, a apporté un enfant pour le faire baptiser par les prêtres ; M. Pambrun, en charge du poste, accepta d'être parrain. D'où les troubles qu'il eut avec le Dr Whitman. Mais depuis ce temps et le passage des prêtres, Towatowe et son groupe montrèrent toujours une préférence en faveur de l'Église catholique.»
10. Du latin : « Comment entendraient-ils, si personne ne leur prêche ? »
11. Du latin : « Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson.»
12. Le révérend Herbert Beaver était un prêtre épiscopalien de Londres. Il arriva en 1836 avec son épouse, quitta pour un congé en 1838 et ne revint jamais.
13. *Deo juvante* : expression latine signifiant « avec l'aide de Dieu.»
14. Simon Plamondon est né à Québec en 1800. Il quitta son domicile pour l'ouest à l'âge de quinze ans. Plus tard, il fut employé comme batelier par la compagnie de la Baie d'Hudson. Il fut impliqué dans la ferme de la compagnie à Cowlitz jusqu'à ce qu'il se retire sur sa propre ferme, dans la même région. Il se maria plusieurs fois dont une fois à Louise Pelletier, nièce de l'archevêque Blanchet. Il était un grand et bel homme. Il mourut en 1900.
15. Etienne Lucier (1793-1853) aurait été, dit-on, le premier fermier de l'Orégon. Il vint dans l'ouest après avoir été engagé à Mackinac en 1810. Il était commerçant de fourrures autonome. Vers 1829, il s'établit sur une terre et fut actif aux plans religieux et civil. Il se maria deux fois à des Indiennes, laissant huit enfants.
- Joseph Gervais (1777-1861) était chasseur de bison et travailla pour la North West Fur Company et la Hudson's Bay Company. Il se maria trois fois à des Indiennes et eut de nombreux enfants. Il est inhumé dans le vieux cimetière de Saint-Paul.
- Louis Labonté (1780-1860) travailla comme menuisier pour les compagnies de fourrure jusqu'à ce qu'il s'établisse sur une terre, de l'autre côté de la rivière, face à la « French prairie.»
16. Pierre Bélèque (1793-1899) s'est joint à la North West Fur Company en 1818 et demeura dans le commerce de la fourrure jusqu'en 1830, alors qu'il s'établit sur une terre de la « French prairie ». En 1849, il se rendit en Californie et eût du succès dans les mines d'or. Sur le chemin du retour avec son fils, il mourut et fut inhumé en mer, près de l'embouchure du

- fleuve Columbia. Le fils perdit l'or gagné en Californie. Pierre fut l'un des premiers colons à demander l'envoi de prêtres en Orégon.
17. Pierre Stanislaus Jacquet (1813- ?) était un jeune français capable de lire et d'écrire ; il aida ainsi les prêtres comme catéchiste. Il maria une Indienne en Janvier 1839.
 18. Le révérend David Leslie (1787-1869) était un ministre méthodiste de New Hampshire qui vint en Orégon en 1837 et mourut à Salem.
 19. Dr John McLoughlin (1784-1857), James Douglas (1803-1877) et Peter Skene Ogden (1794-1854) furent des leaders remarquables comme commerçants et comme citoyens. Ils ont laissé leur marque dans l'histoire du Nord-Ouest.
 20. Jason Lee (1803-1845), Alvin F. Waller (1808-1872), Lewis Hubbel Judson (1809-1880), Gustavus Hines (1809-1873), Josias L. Parrish (1806-1879) étaient tous missionnaires méthodistes.
 21. Le *Sahale Stick* ou *Bois d'en-haut* fut à l'origine d'un outil catéchétique appelé *L'échelle catholique*. Ce fut une aide visuelle extrêmement utile dont les prêtres missionnaires se servaient pour enseigner aux Indiens. Quand les missionnaires catholiques visitaient les diverses tribus ou lorsque les chefs de ces tribus visitaient les missionnaires, le *Bois d'en-haut* leur était donné. Par la suite, il fut développé sous forme d'échelles imprimées qui devinrent très largement utilisées dans l'Ouest et au Canada.
(Cf. représentation à la fin des notes biographiques.)
 22. Daniel Lee (1806-1895) fut un missionnaire méthodiste.
 23. Michel Laframboise (1790-1861) reçut le nom d'indomptable car il était un éclaireur et un chef de brigade renommé. Père de famille respecté, il fut aussi un leader dans sa communauté.
 24. Joseph McLoughlin (1810-1848) était fils du Dr John McLoughlin, né dans l'Est-canadien (Rivière-du-Loup, Québec). Il joignit son père dans l'Ouest à titre d'engagé. Il mourut des suites d'une chute d'une falaise dans la région de la rivière Umpqua.
 25. Jean-Baptiste Boucher II (1822-1852) était fils de Jean-Baptiste Boucher qui vint dans l'Ouest, à Fort George, alors qu'il était déjà âgé. Il servit d'interprète pour la North West Fur Company. Il mourut à l'âge d'environ 30 ans.
 26. Le commodore Charles Wilkes fut officier naval et responsable de la première expédition d'observation scientifique des États-Unis. Cette expédition visita le territoire de l'Orégon afin de recueillir de l'information en vue de la colonisation. Ses rapports tiennent en 19 volumes.

27. Sir George Simpson (1787-1860) fut gouverneur de Rupert's Land pour la Hudson's Bay Company. Grâce à son influence, la compagnie donna la permission aux prêtres de voyager avec ses brigades à travers le Canada, de Montréal et Red River à la région du Pacifique. Avec le Dr McLoughlin, il transféra le site du poste de la compagnie de Fort George à Fort Vancouver.
28. J. B. Z. Bolduc, dans *Mission of the Columbia*, décrit le *S.S. Beaver* : « Ce bateau à vapeur est le seul au pays. La compagnie l'a envoyé d'Angleterre il y a plusieurs années... » Bâti en Angleterre, le *S.S. Beaver* mesurait 101 pieds de long.
29. L'abbé Antoine Langlois (1812-1892) était un jeune prêtre canadien qui vint de Montréal vers l'Ouest avec l'abbé J. B. Z. Bolduc en 1842. Le trajet en bateau, en contournant le Cap Horn, nécessita une année complète. Il alla ensuite à San Francisco en 1842.
30. *In hoc signo vinces* : « tu vaincras grâce à ce signe ». Cette expression rappelle la croix et l'inscription que l'empereur Constantin aurait vues dans le ciel.
31. Un vicaire apostolique est un clerc nommé dans une région où la hiérarchie de l'église catholique n'est pas encore établie. Il a les pouvoirs d'un évêque et son titre réfère à un diocèse qui n'existe plus. Dans le cas de François-Norbert Blanchet, il s'agissait du diocèse de Philadelphie, en Asie mineure.
32. Les six Sœurs de Notre-Dame de Namur qui arrivèrent de Belgique en 1844, sur le bateau à voile *l'Infatigable* étaient : Sœur Marie Catherine, Sœur Loyola, Sœur Marie Cornelia, Sœur Marie Aloysia, Sœur Norbertine et Sœur Marie Albine. Quand les Indiens virent ces sœurs pour une première fois, ils les appelèrent *Les femmes robes noires*.
33. *Horrendum est* : « à faire frémir. »
34. George Abernethy (1807-1877) fut le premier et seul gouverneur provisoire de l'Orégon.
35. Dr John Edward Long (1803-1846) fut un médecin pionnier né en Angleterre.
36. Les Pères Picpus sont des religieux de la Congrégation des Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Celle-ci a été fondée sur la rue Picpus à Paris. L'abbé Bolduc avait rencontré ces pères au Chili puis aux Sandwich Islands au cours de son long voyage vers la *Mission de la Colombie*.
37. Le deuxième groupe de sept Sœurs de Notre-Dame de Namur à venir en Orégon était : Sœur Alphonse Marie, Sœur Renilde, Sœur Odélie, Sœur Francisca, Sœur Aldegonde, Sœur Marie Bernard et Sœur Laurence.

38. Il faudrait lire : un prêtre, le père Pascal Ricard, de l'Ordre des Oblats de Marie-Immaculée ; trois étudiants prêts à l'ordination dont les noms étaient Eugène Casimir Chirouse, George Blanchet et Charles Pandosy ; un frère, Célestin Verney.
39. William B. Mc Bean (1790-1872) était un laïc catholique, fervent et bien éduqué, possédant du sang indien.
40. Le père Pascal Ricard, o.m.i., quitta Marseille pour l'Orégon en février 1847. Il arriva avec quelques missionnaires à Saint-Louis Missouri le 16 avril pour se joindre à Mgr Augustin-Magloire Blanchet ; de là ils empruntèrent l'Oregon Trail.
41. L'abbé J. B. A. Brouillet (1813-1884) avait été désigné vicaire général par Mgr Augustin-Magloire Blanchet. Les missionnaires arrivèrent à Walla-Walla deux mois avant le massacre du Dr Whitman. L'abbé Brouillet ensevelit les victimes. Il en expliqua les circonstances dans *Journal of the Catholic Bishop on the Oregon Trail*, aux Ye Galleon Press (pp. 143-169).
42. Les pères Chirouse et Pandosy étaient deux des missionnaires partis de France avec le père Pascal Ricard o.m.i. Les deux ont été ordonnés prêtres le 2 janvier, jour où Mgr Blanchet quitta Walla Walla avec Peter Skene Ogden après le massacre de Whitman.
43. Après la fermeture du collège, nécessitée par le départ de plusieurs habitants vers les mines d'or de la Californie, les Sœurs de Notre-Dame de Namur et les Jésuites quittèrent également pour la Californie.
44. L'abbé Toussaint Mesplie (1824-1895) est un prêtre français qui prit charge de la mission des « Dalles » et fut aumônier dans l'armée des États-Unis.

Deuxième partie

AUGUSTIN-MAGLOIRE BLANCHET

Journal de l'évêque de Walla-Walla
1847 — 1851

Texte établi et annoté

par

GEORGES AUBIN

Le manuscrit du Journal de l'évêque A.-M. Blanchet, rédigé en français, est aux Archives de l'archidiocèse de Seattle. Nos remerciements vont à Christine Bauer, archiviste, qui nous en a donné l'accès.

1842¹

The Catholic Missionary College of All Hallows, drumcondra, near Dublin, sanctioned by His Holiness Pope gregory The XVI, and the Sacred Congregation of the Propaganda & under the patronage & direction of His grace the Most Rev^d D^r Murray Arch-Bishop of Dublin.

The object of the College is the education of Ecclesiastics for *foreign Missions*.

A subscription, or a bequest of *ten* pounds, annually to the College, establishes a *Free Place* for one student.

The cause of studies comprises 3 years theology, one year Philosophy, frequently one year Rhetoric.

Rev. David Moriarty, President.

Rev. Bartholomew Woodlock, Vice-President.

*Journal de l'Evêque de Walla Walla, depuis
Montréal, capitale du Canada, jusqu'à Walla
Walla².*

JOURNAL

1847

Mars

Le départ de Montréal ne put avoir lieu le 13 mars, soit parce que l'on attendait les RR PP Oblats qui devaient avoir quitté le Havre, le 1^{er} février, pour Montréal, soit parce que Mr Brouillet³ n'était pas tout à fait prêt.

Jusqu'à l'arrivée de la malle de février, l'Evêque n'avait encore pour l'accompagner que Mr Louis Pierre Godefroy Rousseau⁴, Diacre, et Mr Guillaume Leclair⁵, S. Diacre. Mais alors arriva la lettre de Mgr l'Evêq. de Marseille⁶ qui annonçait les Oblats, & Mgr de Montréal avait aussi écrit de Rome⁷ qu'il consentait au départ de tous ceux qui se sentiraient appelés aux Missions de l'Orégon, et autorisait son Coadjuteur⁸ à leur donner des lettres d'excorporation⁹.

Mr Brouillet put alors se préparer à partir. Des lettres de Vic. gen.¹⁰ lui furent données.

Le départ de Montréal fut définitivement fixé au mardi d'après le dimanche de la Passion, 23 mars.

21 mars

Le dimanche de la Passion, l'Ev. De WW fit l'office de l'Archiconfrérie¹¹ à la Cathédrale¹², donna la bénédiction du SS Sacrement, assisté de MM Hudon¹³ V.G. & Truteau¹⁴, Chanoine, le premier Doyen du Chapitre ; le second, archidiacre.

22 mars

Après la prière du soir, Mr Brouillet et les deux jeunes ecclésiastiques étant à la chambre occupée par l'Evêque, Mgr Prince, Evêque de Martyropolis, Coadjuteur et Administrateur, accompagné de MM les chanoines et des autres ecclésiastiques demeurant à l'Evêché, viennent saluer Mgr de Walla Walla. Les adieux se font avec toutes les marques d'un attachement sincère de part et d'autre, et chacun se retire pour se reposer des fatigues du jour. La nuit est longue parce que l'on est occupé d'une foule de pensées qui empêchent de clore l'œil.

23 mars

Le Réveil se fait à trois heures pour partir à 3½ h. Mais le cocher ne vient qu'après cinq heures. Ce qui donne aux voyageurs le temps de revoir Mgr le Coadj. et quelques autres & de leur serrer la main de nouveau.

Enfin à 5½ heures, ou environ, toutes les valises & tous les sacs sont placés, tout est prêt. Un mot de prière devant le SS Sacrement à la chapelle du Chapitre, pour invoquer l'Esprit Saint & se mettre sous la protection de Marie, et un instant après tous sont entrés dans les sleys couverts, & les chevaux ont reçu le signal du départ.

Outre l'Evêque & les trois collaborateurs déjà mentionnés, la bande se compose de Ferdinand Labrie, serviteur des Missionnaires, de J. Malo, et ¹⁵ Malo, frères, menuisiers, qui sont engagés, et de 3 autres qui voyagent à leurs frais.

Il y a aussi deux Dames qui se sont dévouées à la mission. Elles sont nièces de l'Evêque, et Peltier ¹⁶ est leur nom de famille.

L'on doit aller dîner à Stanbridge ¹⁷ chez Mr Henry Desrivières ¹⁸ qui a fait l'invitation quelques jours auparavant.

À peine partis, nous étions sur la traverse de Laprairie ¹⁹. Rien ne paraissait devoir prendre place de la joie pure qui régnait dans les cœurs, lorsque tout à coup la voiture est sur le côté, tout à fait renversée sur la droite. L'Evêque qui a la 1^{ère} place sur le siège de derrière, doit aussi avoir la 1^{ère} croix du voyage. Son épaule et son bras droits se trouvent serrés de si près par le poteau qui soutient la couverture qu'il lui est impossible de les retirer, quelqu'effort qu'il fasse. Il croit un instant qu'il va avoir le bras cassé ou au moins déboîté, ce qui devait arriver si les chevaux eussent fait seulement un pas en avant.

Ils ne le firent pas, ce qui donna aux autres le moyen de sortir promptement de la voiture par la porte de la gauche, & de relever la sley. Le premier soin de l'Evêque fut de faire faire à son bras un mouvement qui lui fit connaître que rien n'était ni cassé ni déboîté. Il en fut quitte pour éprouver une grande douleur.

La voiture relevée, tout étant remis à sa place, nous nous rendîmes à St Jean et de là à Stanbridge où nous sommes attendus, pour y prendre un dîner servi en *grand stile*. Mais à peine fini, on entend *stage ready*. *La voiture attend*. Chacun se hâte de reprendre sa place pour n'en sortir qu'à Burlington où l'on doit passer la nuit.

C'est en cette ville que l'on apprend la triste nouvelle de la mort de trois personnes qui ont été écrasées ou tuées par un carrosse en venant de

Boston. Le carrosse avait glissé dans une côte, et était tombé dans un précipice, et en roulant avec les chevaux qui le traînaient avait blessé plusieurs autres personnes. Comme nous avions à passer des endroits aussi dangereux dans les montagnes du Vermont, nous n'étions pas sans quelque inquiétude.

Nous avons fait, ce premier jour, quatre-vingt dix miles, par des chemins assez peu avantageux, à cause du dégel.

24-25 mars

Le 24, de grand matin, je laisse Burlington pour Troy. La distance entre ces deux villes n'est que de 150 miles. Cependant je ne puis atteindre la dernière qu'après une marche de deux jours & une nuit sans s'arrêter, pour autre chose que pour donner le tems de changer de chevaux & manger à la hâte. Il faut passer dans ce chemin pour avoir une idée de ce qu'il est en cette saison. Aussi faut-il renoncer au carrosse (coach) pour se servir de chariots (wagons), pour ne pas s'exposer à être renversé à chaque instant. Encore faut-il descendre de tems en tems de la voiture en plus d'un endroit pour les mauvais pas. Lorsque durant la nuit dans ces chariots, l'on se sent appesanti par le sommeil et que l'on ne peut s'y laisser aller, à cause du danger d'être précipité au côté, on se rappelle les lits que l'on a occupés auparavant, dans lesquels l'on n'avait rien à craindre pour la vie.

Dans la partie du Vermont que j'ai été obligé de traverser, on ne trouve que des montagnes ou des collines plus ou moins élevées, sur le haut ou sur le penchant desquelles il faut passer. Aussitôt que vous avez descendu, vous remontez & cela pendant deux jours et une nuit. Cependant l'on rencontre de tems à autre des habitans qui sont placés soit dans les vallées, soit sur le penchant ou sur le sommet de ces montagnes ou collines. Il est rare que l'on rencontre ou même que l'on voie les habitans sur le chemin travailler dehors auprès de leurs habitations, comme au Canada.

26 mars

Je vais visiter Albany avec les autres Miss^{tes}. Je la parcours d'une extrémité à l'autre. C'est une ville d'une extrême malpropreté au moins en cette saison. Les animaux (cochons) se promènent dans les rues sans crainte d'être inquiétés.

À 6½ h du soir, je suis sur le chemin à lisses²⁰ pour Buffalo. Il tombe une neige épaisse, et il est douteux que l'on puisse continuer.

28 mars

La locomotive est obligée de s'arrêter à Auburn le dimanche matin, ce qui me donne la facilité de célébrer la messe ; je ne l'avais pu faire depuis mon départ de Montréal. J'avais trouvé l'église ; mais où prendre le prêtre qui réside en ce lieu. Il est enfin trouvé & j'ai la permission de célébrer et puis l'occasion de voir le peu d'ordre & de propreté dans le vestiaire.

Je me remets en route, mais c'est pour être arrêté à chaque instant, la glace qui couvre les lisses (rails) nous empêchant d'avancer. Et puis un peu plus loin un char venant de Buffalo est arrêté précisément dans notre chemin. Il n'a pu aller plus loin, parce que ses roues sont sorties des lisses ; il nous faut donc bon gré malgré, reculer de plusieurs miles, pour lui donner le champ libre, après qu'on l'aura remis en bon chemin. Ainsi se passe presque toute l'après-midi du dimanche. Enfin il nous a fallu languir sur le chemin de Troy à Buffalo depuis le vendredi soir jusqu'à lundi vers 10 h matin. S'il n'y eut pas eu d'obstacle, la distance pouvait être parcourue en 24 heures.

Le lundi matin, la locomotive nous traînait souvent à 8 lieues à l'heure ; alors nous ne pouvions compter les pagées de cloture, (image assez fidèle de notre passage sur cette terre, qui n'est pas notre terme)²¹.

Depuis notre départ nous avons pu nous coucher trois fois dans les lits ; les autres nuits nous les avons passées en route.

29 mars

Nous sommes à Buffalo à 9 h. Mr le gr. V. &c va faire visite au prêtre résident, mais ne peut le voir, et l'on contracte pour le transport à Pittsburgh. L'on prend un *Extra* pour ne pas voyager nuit & jour. Il faut payer dix piastres par tête pour les serviteurs comme pour les maîtres.

Je pars à 2 h dans un carrosse (coach) avec une partie des valises, les autres viendront avec la malle.

30 mars

Les chemins sont affreux ; il faut marcher pour soulager les chevaux et ne pas se faire secouer trop violemment.

31 mars

Le mercredi à dix heures je suis à Erié. Près de deux jours pour parcourir 30 lieues qu'il y a d'une ville à l'autre !! Plusieurs fois j'avais eu peur, mais aucun mal. Mais une fois je me crus bien sur le point de recevoir au moins quelque blessure grave. En effet un de ces cochers qui ne sont pas les plus prudents conduisait les chevaux, et les faisait descendre très vite une côte,

et remonter une autre, lorsque le carrosse prend une *embardée* ; le cocher veut le retenir, mais voilà qu'une roue de derrière est en poussière. L'essieu résiste, entre dans la terre & empêche le carrosse de culbuter. La secousse est forte : je le sens plus que les autres, parce que c'est mon épaule déjà affligée qui la supporte ; c'est sur la droite que le carrosse se trouve penché. Tous se hâtent de sortir. & quel étonnement ! à deux pieds de l'extrémité de l'essieu est un précipice où le carrosse devait rouler & écraser plusieurs !

En chemin l'on ne s'arrête pas longtems à considérer ce qui se passe. Il s'agit d'avancer. Le cocher trouve des chariots, y place un coffre, et voilà le siège de l'Evêque & de son gr. V. C'est ainsi qu'ils arrivent à Erié, non sans avoir trouvé quelquefois le chemin un peu dur. On rencontre partout des villes plus ou moins étendues. C'est ce qu'on appelle en Canada *village*.

31 mars

1 - 2 avril

À midi, je pars pour Pittsburg. Les agens de la ligne ne sont pas également actifs. J'ai été retardé de plus d'une heure à Erié. Le trajet de cette ville à Pittsburg n'est pas plus agréable que celui de Burlington à Troy. Ce n'est qu'une continuité de collines plus ou moins élevées sur le sommet desquelles l'on monte pour redescendre aussitôt. J'ai mis 3½ jours à faire les 40 lieues qui séparent les deux villes, en marchant tout le jour et une partie de la nuit. Quelquefois je ne faisais pas deux miles par heure.

2 avril

À Butler, je reçois la visite de Mr Mitchel, jeune prêtre qui y réside. Sur le chemin de Erié à Pittsburg, comme sur celui de Troy à Buffalo, j'ai eu souvent le plaisir de reposer ma vue sur des églises catholiques. Mais je n'ai vu des prêtres qu'à Troy, à Albany & Butler.

3 avril

Il nous reste environ 10 lieues à faire pour parvenir à Pittsburg. L'Agent de la ligne, autrefois Sénateur du congrès, maintenant tenant d'hôtels, trouve le moyen de ne nous faire partir qu'après 6 heures. Il avait témoigné la veille le désir de nous avoir à déjeuner. Pour ne pas arriver trop tard nous mangeons quelques biscuits vers dix heures & du pain & du beurre & du lait vers quatre heures. C'est le Samedi Saint.

Il est difficile d'observer strictement le jeûne dans un pareil voyage. Le jeudi, nous avons pris notre second repas après minuit, c'est à dire, sur le Vendredi Saint. C'est pourquoi nous nous saturames 3 fois en ce jour.

Enfin vers six heures, nous arrivons sur les bords de la rivière Alleghany. Nous avons encore une lieue à parcourir. Malheureusement il nous fallait passer sur le bord du canal ; la roue de la gauche se trouvait quelquefois à 3 ou 4 pouces de la déclivité – ce qui nous retint dans des tranches continuelles. C'était pardonnable, car dans quelques places, il y avait bien 10 à 15 pieds d'élévation au-dessus du canal, et la coupe était perpendiculaire. Nous tâchions de rassurer les Dames, sans nous croire trop en sûreté. Je pensais que Dieu nous voulait à l'Orégon et qu'il nous garderait.

À 7 h à Pittsburg, au *National Hotel*. Toute crainte a disparu, la joie est peinte sur tous les visages. Demain nous aurons le bonheur de célébrer la grande Fête de la Résurrection de N.S. Nous irons nous présenter à l'Evêché. Nous allons dormir tranquilles pour ressusciter en célébrant ou en communiant. Vers neuf heures tous se reposent.

La distance parcourue de Montréal à Pittsburg est d'environ 261 lieues. Et il a fallu 12 jours. Et la dépense a été de 31 piastres par tête, pour les voitures seulement, & environ d'une piastre & demie par jour pour la nourriture & le coucher.

Il y a encore 400 lieues pour aller à St Louis, vû les sinuosités sans fin de l'Ohio ; mais la dépense ne sera pas forte. Chaque personne ne payera que 8 piastres pour tout. Le trajet prendra bien huit jours. Ainsi au lieu de 15 jours il nous faudra 3 semaines pour arriver à St Louis, en supposant qu'il ne nous survienne aucun contretems.

4 avril

Le jour de la Résurrection de N.S. vers les 6½ h je vais à l'Evêché où je suis accueilli avec affabilité & cordialité par Mgr O'Connor²², qui me donne tout pouvoir pour moi & les miens. Je ne puis résister à l'invitation qui m'est faite de célébrer pontificalement la gr^d messe²³. J'aurais bien préféré ne la pas chanter, soit pour voir les cérémonies, soit parce que mon bras droit était encore bien raide. Je ne pouvais le lever. Aussi quand il fallait encenser l'autel, j'eus bien regret de l'avoir entreprise. J'étais obligé de soulager de la main gauche ce bras infirme, que je pouvais encore à peine lever pour les signes de croix sur le calice. Même le Diacre était obligé de le soutenir. Je me promettais bien de ne pas chanter les Vêpres. Mais c'était une promesse bien inutile : ici on ne les chante pas. Qui plus est, on ne se fait pas même scrupule de courir les rues durant ce tems où l'on fait à la Cathédrale quelque autre exercice de piété.

Ainsi je fus très surpris de me voir allant dans les rues, visitant des églises même pendant qu'on y chantait le salut du SS Sacrement, les hôpitaux &c. J'avais bien demandé avant de partir, s'il y aurait du scandale ! L'Evêque qui

nous conduisait avait répondu négativement. Je me reprochais pourtant d'avoir donné mon consentement.

Ce jeune & zélé prélat ne veut pas que nous logions ailleurs que chez lui, en attendant notre départ, et il fait tout en son pouvoir pour nous dédommager de nos fatigues.

5 avril

Le lundi le Capt May nous trouve un bateau pour St Louis. C'est le *Pioneer*, capt Moore qui nous assure qu'il partira mardi à 10 h matin. Je profite de ce retard pour écrire au Secrétaire d'Etat, pour lui demander les lois passées cette année au Congrès, pour l'Orégon, &c. On nous conseille de faire la déclaration de notre intention de nous fixer dans l'Union, afin d'être protégé par le Gouvernement. Nous ne voyons pas pourquoi nous attendrions plus longtemps, & nous la faisons. Dans cinq années, nous pourrons donc être citoyens des Et. U. et jouir de tous leurs droits ²⁴.

6 avril

Le capt nous annonce qu'il ne partira que mercredi entre 10 & 11 h. Cela ne nous surprend pas beaucoup. Nous savons que c'est leur coutume de retarder d'un jour à l'autre pour avoir plus de fret & un plus grand nombre de passagers.

Mgr O'Connor nous apprend que la Cité va tellement abaisser en creusant la terre qui passe au portail de la Cathédrale qu'il sera peut-être obligé de la démolir, & cela sans espoir d'indemnité. On ne croit pas que ce soit un acte de justice de l'accorder.

7 avril

J'ai eu le bonheur de célébrer la messe ces quatre jours-ci. Je me rends au bateau vers 10 h du matin. Mais il est décrété d'abord que le bateau ne partira que le soir ; et puis du soir le départ est remis au matin du jeudi.

8 avril

Ces lignes sont écrites à Wheeling ²⁵ où se trouve Mgr Whelan ²⁶, que je n'ai pas le tems d'aller saluer. Je me hâte d'écrire, pendant que le bateau est au quai, parce qu'il est impossible de le faire lorsqu'il marche. Il faut alors passer son tems à prier, à lire, à examiner les petites villes sans nombre que nous passons.

9 avril

Nous avons toujours marché depuis hier au matin et nous voici à Pomnoïs Landing ²⁷, petite ville à 258 miles de Pittsburg ; mais il faut avouer que les

sinuosités de la rivière nous ont obligé de faire deux tiers de plus que si nous allions en ligne droite.

Ce matin, c'est à dire 24 heures après notre départ, nous avons fait environ 200 miles.

L'Ohio, formé des deux rivières Alleghany et Manongahela, coule tranquillement entre des montagnes ou collines. Pittsburg est placé au confluent des deux rivières, à peu près comme Québec entre la rivière St Charles & le fleuve St Laurent.

10 avril

Peu après neuf heures, nous arrivons à Cincinnati sur la droite²⁸ de l'Ohio, à 475 miles de Pittsburg. Je vais aussitôt visiter Mgr Purcell²⁹ qui me fait visiter les Sœurs de N.D. & le collège des Jésuites³⁰. On nous dit que nous arriverons un peu tard à St Louis.

Je ne puis rester chez Mgr l'Evêque, parce que je crains de ne pouvoir écrire.

Le R.P. Elet Présid. du collège de St [François] Xavier, m'apprend que le P. De Smet³¹ ne retournera pas au delà des Monts rocheux, et qu'il établira des Missions en deça à son retour d'Europe; que le P. Van De Velde³² est attendu à Cincinnati demain. Nous nous croiserons.

Nous ne devions être que 3 heures à Cincinnati et voilà 7 heures que nous y sommes. Fiez-vous à la parole de ces capitaines qui prennent plaisir à vous tromper par le désir de gagner un peu de fret. Il faut bien les laisser prendre sur notre patience ce qu'ils ne prennent pas sur notre bourse.

11 avril

Dimanche *Quasimodo*.

Je pensais pouv. célébrer la messe. Mais nous n'arrivons à St Louis³³, à 615 m de Pittsburg, qu'après-midi. Je fais visite aux Evêques Flaget et Chabrat³⁴, coadj. & adm. qui nous reçoivent avec tous les signes de l'amitié la plus sincère.

J'assiste à Vêpres et je donne la bénédict. du SS Sacrement. Pas un seul enf. de chœur. La cathédrale n'est pas aussi belle que celle de Cincinnati. Mais aussi elle n'est pas chargée d'une dette de plusieurs milliers de piastres.

Mgr Chabrat est infirme et va à Rome pour presser le Pontife d'accepter sa résignation. Il a été le premier Miss^{re} du Kentucky avec 2 autres il y a 37 ans.

Le soir, nous laissons Louisville. Mais ce n'est que pour passer la chute & se rendre à Portland...

12 avril

... à 2 miles, d'où nous ne partirons que demain après 10 h. Il n'est pas étonnant que l'on mette 8 jours à se rendre à St Louis.

13 avril

À 6½ matin, nous arrêtons à Evansville, vers l'extrémité ouest de l'Indiana, à 806 miles de Pittsburg. J'espère que demain à la même heure nous serons au Caire, à l'embouchure de l'Ohio. Pendant que j'écris, tout est bien tranquille. Mr Leclair dort à ma gauche ; les Dames font entendre leur caquet ; les MM s'occupent les uns à lire, les autres à parler, & le bateau fait bien trois lieues à l'heure.

J'ai trouvé les Américains polis, même prévenants. Mais ce que je ne puis approuver, c'est leur manie de lever la jambe jusqu'à aussi haut que la tête, lorsqu'ils sont assis, & qu'ils trouvent quelque chose sur quoi ils peuvent les appuyer. C'est une maladie épidémique. Vous pourrez touj. reconnaître un Américain à cette marque.

Comme j'ai donné au Commis mon titre d'Ev. de Walla Walla, je ne suis pas fatigué par des questions sur le but & le sujet de mon voyage.

(J'oubliais de dire que nous avons à bord deux chefs Sauvages. L'un est le chef de cinq nations réunies. On dit qu'ils reviennent de Washington où ils ont été vendre au gouvernement leurs terres pour se retirer plus loin. Ils sont, je crois, de la tribu des Kansas, & cœurs. On a appris plus tard que ces Sauvages n'étaient que des individus voyageant pour leur plaisir.)

Le gouvernement Américain veut former un territoire à l'Ouest de l'Etat du Missouri.

Mgr de Chabrat dit quelques mots des Jésuites. Il paraît content qu'ils aient quitté le³⁵ pour N. York. Les Evêques que j'ai vus paraissent comprendre que de faire former les jeunes gens par des Corps Religieux n'est pas le moyen de se former un clergé séculier, & que les Jésuites savent mieux que les autres gagner l'affection des jeunes élèves, & les attirer dans la Compagnie. Les Seign. Ev. de Pittsburg & de Louisville pensent ainsi, et ce dernier m'a dit qu'on lui a pris 4 ou 5 de ses meilleurs sujets.

14 avril

À 7½ h matin au Caire. C'est une ville où l'on voit un hôtel assez considérable et à quelque distance. Quelques maisons situées entre le Mississippi & l'Ohio. Un mile avant d'y arriver, tous les passagers s'empressent d'aller voir cette cité, et la jonction de l'Ohio avec le Mississippi. Les cours des deux

fleuves coulent majestueusement. Les bords sont bas, et doivent être inondés le printemps.

Il reste encore 200 miles à faire et nous serons à St Louis. Nous y serons demain, jeudi, huitième jour depuis notre départ de Pittsburg.

L'Ohio est certainement une belle rivière qui présente à chaque instant un nouveau point de vue ; bordé généralement de collines, quelquefois de plateaux dont le sol paraît fertile ; et de villes sans nombre ; mais il a beaucoup trop de sinuosités pour le voyageur missionnaire qui doit prendre le chemin le plus court, & surtout pour les Missionnaires de l'Orégon qui devraient être à St Louis depuis plusieurs jours.

Les passagers sont au nombre de 61 hommes, femmes & enfans, tous pour St Louis.

À 3½ h au Cap Girardeau : 50 m. ; il y a église, collège, couvent.

15 avril

7½ h à Ste Geneviève, ville française sur la droite³⁶ du Mississippi, à 60 miles de St Louis. Elle ne paraît pas florissante. L'on nous dit que nous serons à St Louis vers 5 h. Tous seront très contens. Le pain était assez rare, ce matin.

La distance de Pittsburg à St Louis est de 400 lieues. Celle de Pittsb. À Montréal : 261. [Total] : 661 lieues.

Ce soir, nous aurons parcouru 661 lieues, depuis notre départ. Lorsque l'on peut passer par Kingston, Toronto, Buffalo, Détroit, Chicago, rivière des Illinois, je ne crois pas que l'on fasse 500 lieues pour se rendre de Montréal à St Louis. Si cela était, nous aurions eu beaucoup d'avantages en suivant le St Laurent, s'il eût été navigable à notre départ³⁷.

En effet, par le St Laurent, on ne fait presque pas de chemin inutile, si ce n'est du lac Erié à Détroit ; mais par notre route, nous allons jusqu'au 37^{me} parallèle, pour remonter ensuite au 39^e ; voilà donc près de 100 lieues de trop ; de plus, de Pittsburg à St Louis, il n'y a que 10 degrés, ce qui ferait peut-être un peu plus de 200 lieues. Les sinuosités de l'Ohio rallongent donc notre route d'au moins 100 lieues.

En retranchant de	661 lieues
ces deux cens:	200
il restera :	<hr/> 461 lieues

Comme l'Ohio, le Mississippi est plein d'isles ; mais les sinuosités ne sont pas aussi considérables, dans la partie que nous parcourons. Les bords sont généralement bas. On y voit des rochers coupés perpendiculairement. Le sol ne paraît pas très favorable pour la culture.

À 6 h du soir à St Louis.

Visite à Mgr Kenrick ³⁸, qui veut absolument avoir le mérite de me loger avec mon clergé jusqu'au départ.

Mgr Barron ³⁹, Evêque in part. Inf. de Eucarpia, Vicaire Apostolique de la Guinée Supre infer^{re} &c de l'Afrique Occidentale, d'une faible santé, est ici depuis 18 mois. Il a résigné son Vic. Apost.

Les Dames sont logées chez les Sœurs de St Joseph.

16 avril

Le R.P. Ricard ⁴⁰, Obl. M. est arrivé à N.Y. le 2 avril ; parti du Havre le 4 février ; arrivé ce matin de N.Y. avec sa compagnie. Il a quitté cette ville le 6, est arrivé à Cincinnati 12 heures après notre départ de la même ville, c.a.d. le 11. Le V. Président de l'Université a invité le P. Ricard avec sa suite à prendre logement chez les Jésuites et l'offre a été acceptée. Leur traversée a été de 57 jours. Le P. Ricard a reçu à N. York la traite de £25 & reçu de plus 40 piastres de Mr Robillard. Il a dépensé environ 35 piastres par tête de N.Y. à St Louis.

17 avril

Après avoir dit la messe chez les Sœurs de Charité, j'ai visité l'établissement ⁴¹. Il est bien tenu. On y reçoit les insensés, les malades des deux sexes. Il n'y a que 17 Sœurs, en ce moment. Il n'y a que 150 à 200 piastres de revenu ; cependant la maison se soutient. Il n'y a que dix-huit ans que cette maison a été fondée à St Louis.

18 avril

Le second Dim. après Pâques.

Je suis invité à dire quelques mots d'édification à la messe basse de neuf heures. Je suis surpris d'y voir si peu de monde.

Une chose bien affligeante c'est que, de l'aveu des Evêques des Et. Un., au moins de Mgr de St Louis & de Mgr Barron, &c, le catholicisme perd beaucoup dans ce pays. Mgr England ⁴² avait calculé qu'il devait y avoir 3 ou 4,000,000 de catholiques, tandis qu'il n'y en avait pas un million. Les jeunes perdent la foi, parce qu'il n'y a pas de bonnes écoles élémentaires catholiques.

Les offices se font avec beaucoup d'ordre à la Cathéd. Mais on voit que l'on n'est pas accoutumé à faire les cérémonies telles qu'au Canada.

Il n'y a point de clergé. La ⁴³

19 avril

Je commence enfin à voir clair. Mr Sarpi & Co. m'a donné un mémoire des provisions qu'il faut faire. Mr Lamoureux & Co. a donné les renseignements reçus d'un Américain. Le Capt. McIntire nous donne aussi quelques renseignements.

Ce matin j'ai dit la messe chez les Dames du Sacré Cœur ⁴⁴ Madame Gray, la Supérieure, m'a fait visiter tout l'établissement. L'ordre et la propreté y règne comme dans toutes les maisons de ce genre. À la salle des pensionnaires, il a fallu entendre le compliment qui suit, chanté par les Dlls, le piano accompagnant les voix.

(répétition)

*Jour heureux, jour de vrai plaisir
Nous voyons un pasteur, un père.
Jour heureux, jour de vrai plaisir ;
Heureux enfans, ah ! Quel doux souvenir.
Votre présence nous est chère
Et pour le plus grand bienfait
Oui Mgr, oui Mgr,
Daignez donc en ce jour flatteur
Recevoir nos vœux de bonheur
Ils sont formés au Sacré Cœur.*

1^{er}

*Votre bonté si touchante
Vous a conduit en ces lieux
Famille reconnaissante
Nous vous offrons tous nos vœux.*

2

*Que votre aimable présence
Nous est chère, ô Monseigneur,
En ce jour l'heureuse enfance
Trouve en vous un bon Pasteur*

20 avril

J'ai dit la messe chez les Sœurs de la Visitation⁴⁵. Il y a trente & quelques Sœurs, 64 Dllles de toute croyance. Les Dllles françaises paraissent généralement peu tenir à leur langue. Point de nouvelles du Canada. En réponse à ma lettre du 5 à Mr J^{mes} Buchanan, Secret^{re} d'Etat, je reçois copie d'une lettre adressée à Mr Shively, nommé Maître de poste à Astoria ; & copie d'une autre adressée à Mr Camson, chargé d'affaires à Bruxelles, déclarant que les effets transportés dans l'Orégon par Mgr Blanchet, Archevêque d'Orégon, seront exempts de payer les droits d'entrée.

Le 19, j'ai signé une traite de D. 1600 [à] Mr Truteau & Paré⁴⁶, payable à N.Y. et j'ai donné $\frac{1}{2}$ par 100 pour le papier de l'Etat, $\frac{3}{4}$ p.100 pour de l'or américain.

La traite sur N.Y. que nous avons apportée de Montréal a été négociée à $\frac{1}{2}$ p. 100.

J'ai aussi signé une adresse au Souv. Pontife Pie IX le priant de me bénir, mon clergé & mes ouailles, et j'ai adressé quelques lignes au Cardinal Franson, Préfet de la Propagande⁴⁷, le priant de la présenter au St Père.

21 avril

Il est décidé que Mr Brouillet se rendra à Westport à cheval avec Mr Wiggins pour acheter sur la route les bœufs & chevaux nécessaires pour le transport.

22 avril

Nota. La population de St Louis était en 1820 de 4598 ; en 1830, de 6802 ; en 1840, de 24,586 ; en 1847, elle est de 48,000. Celle de Cincinnati est de 93,000. Celle de la N. Orléans, de plus de 100,000. Les Catholiques sont en plus grand nombre que les Protestans à St Louis. Mgr Kenrick croit qu'il y en a 25,000. Il y a 4 paroisses : St Louis, cathédral. ; St Patrice ; St Fr. Xavier ; St Vincent de Paul.

Mr D'haus, ptre, arrive de la N^{le} Orléans et dit que la religion fait de grands progrès en cette ville, depuis les difficultés suscitées par les marguilliers de la cathédrale. Les communions ont plus que doublé parmi les hommes.

À 2 $\frac{1}{2}$ h Mr Brouillet part à cheval accompagné d'un serviteur.

J'apprends du Maître de poste d'ici que la malle sera expédiée le 15 mai d'Indépendance pour l'Orégon. Mr Shively est M^{re} de poste à Indépendance.

23 avril

J'ai écrit à Mgr Turgeon, coadj. de Québec, lui donnant quelque détail sur notre voyage, sur notre dépense probable, sur la malle de l'Orégon. Je reçois

la visite du Capt. Lamotte qui est bon catholique. Il est dans les troupes régulières des Et. Un. ; a été au Mexique, a reçu plusieurs blessures à Monterey ou aux environs. Il est guéri et doit retourner bientôt au siège de la guerre ⁴⁸.

Le gén. Scott est en route pour Mexico. Le gouvernement américain est prêt à accepter la paix si les Mexicains veulent lui céder tout le nord du 26^{me} parallèle de l'Atlantique au Pacifique, y compris l'embouchure du *Rio del grande*. Le port de *San Francisco* surtout lui paraît d'une grande importance. Il donnera de l'argent pour le territoire qui lui sera donné, à la conclusion du traité de paix ⁴⁹.

24 avril

Les Evêques Kenrick & Barron s'accordent à dire qu'il y a une grande diminution parmi les Catholiques. Les causes sont :

- 1° le mélange de catholiques & de protestans dans les collèges catholiques ;
- 2° la fréquentation des écoles publiques protestantes par les catholiques ;
- 3° le manque d'écoles élémentaires dans les villes.

Les jeunes gens qui ont fréquenté les écoles publiques rougissent de professer le catholicisme.

En visitant les communautés religieuses de filles, j'ai cru m'apercevoir que le trop grand nombre de Dlls protestantes était nuisible. Ainsi à la Visitation, l'on n'a pas fait mettre à genoux les Dlls pour demander la bénédiction de l'Evêque. Cependant les Religieuses l'avaient demandée. De plus, le chapelain a paru assez mécontent que je demandasse le secours des prières de la communauté des jeunes filles.

C'est l'usage en Amérique que les Religieuses et autres baisent la main d'un Evêque, comme le font les prêtres au Canada. Les premières fois je trouvais cela un peu extraordinaire ; mais bientôt je m'y suis fait, et n'ai rien trouvé à redire.

J'apprends avec plaisir que je pourrai partir lundi pour Westport.

Mr M. Lamoureux & Blanchard, Canadiens, sont chargés de faire nos provisions et s'y employent avec ardeur.

25 avril

Dim. 3^e Paq.

J'ai administré le Sacrement de confirmation à 60 enf. à 8 heures dans la nouvelle église de St Joseph desservie par les RR Jésuites de l'Université. La congrégation est allemande. Ensuite j'ai été au collège. J'ai donné la Confirmation à 74 personnes dans l'église paroissiale de St François Xavier,

avant la messe ; et j'ai assisté ensuite à la gr^d messe. J'ai appris que le P. de Smet reviendrait à St Louis, et partirait le printemps prochain avec la caravane pour les Missions (avec d'autres Miss^{res} sans doute).

Mr Chée, irl., se présente pour l'Orégon. Il me dit que je ferais bien de me procurer Gabriel Prudhomme⁵⁰ qui doit retourner à l'Orégon cette année.

26 avril

Enfin il y a toute apparence que je vais laisser St Louis. Le *Tamerlane* nous transportera à *Kansas landing*. Je payerai 8 piastres par tête pour les passagers de chambre, 2 piastres pour ceux du pont ; 36 sous par 100⁺⁺⁵¹ pour les provisions & les wagons. Le *Tamerlane* partira demain à 10 h.

27 avril

Les 2 plus forts *wagons* coûtent chacun 80 piastres ; le plus léger coûte 75 piastres.

Mr Murphy, excellent catholique, le facteur de ces chariots (*wagons*), a fait présent de 5 piastres. Toutes les provisions, tant de bouche que d'autre chose, y compris 30 p. pour un cheval, payées à Mr Lamoureux & Blanchard, se montent [à] 970 piastres (ou gourdes)⁵².

Vers 9 h j'ai fait mes adieux à Mgr Kenrick, à Mgr Barron à qui j'ai présenté des lettres de Vic. Général. J'ai fait donner 5 p. aux S^{rs} de St Joseph qui ont bien voulu loger les Dames.

À 8 h nous quittons St Louis. La secousse du bateau est si forte que je ne puis dormir de la nuit. 28 avril. Mercredi matin à 6 h à St Charles, 40 m de St Ls par eau, 20 m par terre. Les habitans sont des créoles (descend. de Fr ou Canad. & d'Espagnol)⁵³.

27 avril tjrs

J'écris à Mr Truteau Chan. pour qu'il retire 23½ piastres de D^{me} Scipiat.

Depuis St Louis jusqu'à Westport.

Le dîner & le souper se prennent à bord du bateau, et ce n'est qu'à 8 h que nous partons. La marche durant la nuit est lente, parce que l'eau est basse dans le Miss^{ri}. Il ne m'est pas possible de dormir : les secousses sont trop fortes.

28 avril

À 6 h du matin à St Charles sur le Miss^{ri} à 40 miles de St Louis par eau ; les habitans sont des Créoles. À quelques lieues de St Charles la côte droite est collineuse, le reste est bas et inondé souvent. On voit de tems en tems des habitations d'un côté & d'autre.

On a occasion de pratiquer la patience & la charité dans ces bateaux américains. Car les domestiques sont loin d'être tous polis. Il n'y a rien en cela de bien surprenant.

À 4½ h après-midi, l'on a parcouru environ 85 miles. Les eaux sont basses. On voit çà et là des arbres arrêtés au milieu de la rivière. Le sol me paraît aride. Il est généralement sablonneux. L'on voit le sable soulevé par le vent former des nuages de poussière, comme dans les rues de Montréal.

À 7½ du soir un abat de pluie qui avait été précédé d'éclairs longtemps auparavant. On se trouve dans un lieu favorable, le bateau est jeté à la côte sur le sable pour laisser passer le mauvais tems, et se remet en route vers 8½.

29 avril

Tout va bien, lorsqu'à 9 h le bateau s'enfonce dans le sable. Il a déjà passé à 3 p. d'eau. On l'en retire par 2 cabestrans⁵⁴. Un peu trop de précipitation fait que deux pièces de bois tombent sur la tête & le dos de plusieurs matelots ; mais sans accident grave.

À 10½ h à Jefferson City, capitale du Missouri, à 175 miles de St Louis. Pénitenciaire, maison d'Etat, collines ou butes en grand nombre ; la maison de l'Etat est bâtie sur l'une, près de la rivière. Il n'y a que peu d'années que cette cité a été fondée. Les maisons sont éparses çà et là. Les forêts sont proches.

5 h à Providence. Mr Rousseau paye la passe de 10 passagers de chambre, 80 piastres ; de 3 de pont, 6 p., et le fret du bagage à 30 c les 100⁺⁺ pour 8151⁺⁺, 24 piastres.

On m'a passé un morceau de sucre d'érable du Missouri, il est bon.

30 avril

À Glasgow, un Irlandais cathol. vient à bord pour nous dire qu'il y a plusieurs familles cathol. ici & dans les environs, mais que ne voyant jamais de prêtre ils viennent à se décourager de leur foi. Il faudrait qu'un Miss^{re} vint une ou deux fois par année dans les places les plus importantes pour y réunir les catholiques & les encourager, faire apprendre le catéchisme aux enfans.

1 mai

À 8½ au fort Osage. Il reste encore environ 40 miles.

Il n'y a que 381 miles de St Louis à *Kansas landing*⁵⁵.

Le Miss^{re} est très irrégulier & inconstant dans sa course. Le chenal a changé de place plusieurs fois et là où l'on voit actuellement de jeunes arbres verts, là autrefois était le lit de la rivière.

À 6½ à *Kansas landing*. Les effets sont déposés dans le hangard de Mr Chouteau⁵⁶. Les Dames sont invitées par M^{me} Chouteau. Les MM vont se retirer chez M^{me} Chies, veuve depuis 3 semaines. Méthodiste fanatique, mais bien polie. *Kansas landing* n'est qu'un commencement de ville, si toutefois l'on peut parler ainsi d'une place où il n'y a que six ou 8 maisons.

Il y a dans les environs 180 personnes Cathol., 70 communiant, qui sont desservis par Mr Donnelly qui réside ordinairement parmi eux & leur dit la messe 2 dim. sur 4. Il y a une chapelle.

Après nous être donnés à D, nous nous laissons aller au sommeil de bon cœur, bien résolu de ne pas perdre un instant de la nuit, pour réparer celui que nous avons perdu dans le bateau. Pour ma part, je n'ai pas manqué à ma résolution et grâce à mon lit d'édredon je n'ai pas ressenti dans mon bras infirme les douleurs que j'ai éprouvées auparavant.

2 mai

Je vais à la chapelle & j'y dis la messe vers 8 h. Le R.P. Ricard chante la gr^d messe à 10 h et dit quelques mots d'édification, et je donne la bénédiction solennelle. Le pauvre peuple paraît être au comble de la joie. Les Vêpres solenn. sont chantées à 3 h. Il y a dans cette congrégation plusieurs personnes qui ne peuvent se confesser, parce qu'elles ne savent pas assez l'anglais, le Miss^{re} ne parlant pas français. Je leur offre de les entendre en conf.

3 mai

Les Oblats, Mr Leclair &c vont à Westport avec des provisions. Mr McGee⁵⁷ a donné une chambre pour les loger, jusqu'au moment du départ pour les prairies.

4 mai

Au moment de mon départ pour Westport où je voulais aussi résider en attendant Mr Brouillet, Mr Conville de Kansas partant pour St Louis m'offre sa maison. Je me décide à m'y loger pour donner la messe le matin.

5 mai

J'écris à Mgr Prince, pour lui donner connaissance des dépenses pour provisions en détail &c &c. À 9 h du soir arrive Mr le gr. V. Brouillet. Il a réussi à se procurer des bêtes de somme : 16 bœufs, 2 vaches & 5 chevaux, mais avec beaucoup de peine ; encore plusieurs des bœufs ne sont-ils pas en trop bon ordre. Il a pris le devant environ 25 miles avant d'arriver à

Independence, a passé à Westport. Les bêtes devaient arriver à cette ville aujourd'hui s'il n'eut pas fait mauvais tems, un tems de pluie, comme il fait.

6 mai

Le bétail est arrivé à Westport, excepté une paire de bœufs qui n'étant pas domptés se sont assez fatigués pour ne pouv. se rendre. Mr Rousseau se rend à Westport pour se préparer pour le départ. Un des bœufs indomptés est perdu.

7 mai

Je fais mes adieux à Kansas & je pars avec tout le bagage, pour nous mettre en route le lendemain. Nous passons la nuit chez Mr McGee.

8 mai

Je donne le signal du départ. Quelle besogne que celle de conduire une brigade comme la nôtre. Il faut que je commande, prie, presse, que je descende moi-même des valises ; encore mon exemple ne fait rien sur quelques uns qui sont tout occupés de préparer leurs fusils, ou de nous regarder. Enfin tout est prêt. Nous partons de la maison McGee, pour rejoindre à Westport Mr Wiggins qui doit nous guider. À 4 heures nous partons de Westport à la suite de ce Monsieur. Aucun des hommes ne sait conduire les bœufs. Il y en a trois paires sur chacun des deux plus pesants chariots & deux paires & une paire de vaches sur le léger. Quelle misère ! Il faut que des étrangers fassent partir les bêtes, parce que les hommes n'en peuvent venir à bout. Mais au lieu de prendre le chemin de l'Orégon, Mr Wiggins prend celui de Santafé, le plus mauvais de tous. Ce sont des coteaux, des mauvais pas ; il faut dételer, mettre quatre ou 5 p^{es} de bœufs sur chaque chariot ; encore les hommes ne peuvent réussir à les faire monter. Un Américain qui passe a pitié de nous, conduit les bêtes, leur fait passer les mauvais pas, monter les côtes ; il a bien mérité 4 bits⁵⁸ (4 quinze sous) ; car sans lui nous aurions été obligés de camper à quelques arpens de Westport dans le bois, dans le chemin. Au coucher du soleil, nous avons fait environ 1½ mile ; nous sommes dans un beau chemin ; nous avons atteint les prairies, il est tems de camper. Mr Wiggins s'est ennuyé de nous attendre, a pris le devant & nous l'avons perdu de vue. Un passant nous conseille de camper près d'une maison où nous pourrions trouver du bois ; mais les gens disent qu'ils n'en ont pas à nous vendre. Il faut donc continuer notre route ; mais nous arrivons à 2 fourches de chemin. Lequel prendre ? Qui nous le dira ? Une trace de voiture nous fait croire que Mr Wiggins a pris celui de la droite. Il nous conduit à un mauvais pas ; nous nous arrêtons en deça ; nous sommes en pleine campagne : nous campons, la nuit nous y contraint. Nous lâchons nos bêtes dans les prairies et nous prenons un souper léger, n'ayant

que de l'herbe pour faire du feu. Je tâche de régler tout pour la nuit de mon mieux. Je nomme les gardes et je me couche vers 10 heures. Mon sommeil est assez bon jusqu'à minuit. Mais alors je me trouve dans une inquiétude qui m'empêche de clore l'œil pour le reste de la nuit. Je me voyais réduit à mes propres ressources, je voyais que je ne pouvais compter sur Mr Wiggins.

9 mai

Dim. 5e. Vers 6 h l'on me dit qu'il y a un chariot de l'autre côté d'une petite butte, à quelques arpens de notre camp. Je monte sur un cheval & j'y vais avec hâte. C'est Mr W. Il dit qu'il s'est trompé de chemin, qu'il va aller camper à un mile delà pour la journée. Je retourne vers les miens, je donne l'ordre d'atteler. Mr W. prend encore le devant et nous laisse à nos propres ressources. Nous le suivons à la trace ; le chemin ressemble à celui de la veille. Une des voitures s'enfonce dans un bourbier ; on la retire après avoir descendu une partie de la charge. On descend les côtes avec milles peines ; je cours devant pour tâcher de découvrir notre compagnon de voyage. Je laisse à ma droite la mission & je parcours au moins un mile de chemin dans le bois. Je reviens sur mes pas : sur un grand chemin, je rencontre un Monsieur, très poli, qui demeure à un mile, qui me dit que je ne suis qu'à deux miles de Westport, que si nous avons pris le chemin qui passe au nord de la Mission, nous aurions eu un très beau chemin. Un jeune homme me dit qu'il y a un wagon à l'ouest de la Mission & nous y trouvons Mr Wiggins. Pendant mes courses, mes compagnons sont occupés à aider les hommes à faire passer tous les mauvais pas. Nous faisons toujours si bien qu'à midi nous n'avons pas encore pris le déjeuner. Ne voyant pas jour pour dire la Ste messe, je contente mon estomac qui demande miséricorde depuis quelque tems. Les inquiétudes de la matinée m'ont à peine permis de dire quelques prières. Nous sommes réunis vers 3 h. Un chariot est resté en chemin à quelques arpens, les bœufs étant trop épuisés pour le tirer. Les hommes sont presque morts de fatigue.

Je tiens conseil avec mes compagnons pour savoir ce qu'il faut faire. Il est décidé que je dois aller moi-même jusqu'à Kansas pour avoir un guide & je pars avec le gr. V. le cœur bien triste. J'engage Joseph Huneau de Kansas pour guide, pour montrer à conduire les bêtes, pour chasser pour nous & prendre soin de tout jusqu'à Fort Hall, moyennant la somme de cent piastres, un cheval, une selle, un fusil pour revenir.

Je commence alors à être soulagé. La bonne dame Courteau me donne un bon lit & je puis réparer la perte de la nuit précédente.

10 mai

Je laisse Kansas avec le guide. Je suis arrêté pendant 3 h à Westport pour l'achat de bœufs. Je ne conseille à personne d'aller à cette ville pour acheter des bêtes au moment du départ. On est sûr de n'être pas épargné. On y trouvera quelqu'un qui conviendra d'un prix, mettra le joug sur la tête des bœufs & reviendra dire à l'acheteur : "je ne puis vous laisser avec mes bœufs si vous n'ajoutez pas 5 piastres de plus &c &c."

Vers 5 heures je suis au camp où tout est bien. Je remercie le Seign^r & engage les autres à le faire. J'ai acheté deux autres p^{res} de bons bœufs pour avoir moins de misère dans les mauvais pas.

Nota : La Mission dont je viens de parler est de Méthodistes. On me dit qu'il y a 100 enfans qui y sont instruits ; et il y a les deux sexes. On y sonne la cloche régulièrement, nous l'entendons de notre camp.

Le ciel a été couvert toute l'après-midi ; la pluie tombe en abondance durant la nuit. On entend gronder le tonnerre.

11 mai

Le mardi, la pluie nous oblige à rester au camp. Elle avait commencé dès la veille, et tombait à verse dans la nuit, accompagnée de bruyants éclats de tonnerre. Le vent la poussait si fort qu'elle passait à travers la tente.

12 mai

À 7½ nous quittons le ⁵⁹ de la mission méthodiste, pour prendre le diner à 5 à 6 miles & nous faisons ensuite au moins cinq miles avant de camper pour la nuit. Nous avons commencé à parcourir de vastes prairies couvertes d'un vert gazon, et nous sommes près d'un ruisseau qui nous donne son eau pure, pour nous désaltérer. 15 miles de Westport.

13 mai

Nous allons environ à 2 miles à l'heure, la marche ordinaire d'un train de bœufs. Nous sommes joints par 12 chariots destinés les uns pour l'Orégon, les autres pour la Californie. Tout va fort bien ; mais on ne peut camper qu'à la nuit, ce qui n'est pas commode, mais nous nous attendons que ce ne sera pas la dernière. Ayant marché pendant 8 heures, nous avons dû faire 16 miles.

C'est le gr & beau jour de l'Ascension. Nous le célébrons en disant la messe sous la tente pour la 1^{re} fois. Le reste du jour chacun le sanctifie en son particulier.

14 mai

Une cheville d'un chariot étant cassée est cause que nous ne laissons le camp qu'à 8½ h pour aller dîner à environ 6 mil à la rivière à la roche (je n'en vois aucune)^{a 60}.

Nous commençons à nous organiser. Mr le gr. V. est chargé des hommes, et de veiller à ce que tout soit placé en ordre en arrivant, & que rien ne soit oublié en partant. Mr Rousseau est chargé de diriger le cuisinier ; Mr Leclaire de dresser l'autel pour la messe. L'on campe à 7 h après avoir marché 5½ h.

15 mai

Nous levons le camp & nous traversons la riv. Wakouroussi^{b 61} pour camper de l'autre côté. Nous avons fait à peine 2 m. La descente & la montée des côtes donne un peu de peine. La pluie nous force de rester sous la tente le reste du jour. L'on y mange le veau gras tué la veille. Plusieurs *mouveurs* nous rejoignent dans l'après-midi.

En arrivant au camp, un nommé Goodin veut casser quelques éclats d'un arbre sec. Étant monté sur un arbre à terre, le pied lui glisse, il se trouve suspendu par le petit doigt de la main entre deux éclats qui le serrent assez pour lui arracher le doigt jusqu'à la 2^{de} jointure. Je lui fais mettre de l'onguent que je me suis procuré à Kansas.

16 mai

Après avoir célébré et entendu une messe, Nous nous préparons à partir. Mais au moment du départ un des hommes (Jos. Malo) a disparu. Son frère Gilbert refuse de conduire un attelage. Mr Brouillet & Mr Leclaire restent au camp pour chercher le perdu. Mr Leclaire le trouve à la rivière lavant tranquillement son linge. Nous faisons environs 18 miles & nous campons dans la prairie.

17 mai

Nous levons le camp à 6 h du matin pour nous arrêter à 11½ pour dîner. Après le dîner nous nous rendons à la rivière *Kansas ou des Kants*^c.

^a C'est un ruisseau que l'on peut sauter.
[Les notes en bas de page sont de Mgr A.-M. Blanchet]

^b D'environ 30 p. de largeur.

^c À 4 miles de la Kansas, on traverse la rivière du loup.

De Westport à la Riv. Kansas il y a à mon compte 85 miles. On dit qu'il n'y en a que 80.

18 mai

Après avoir traversé la Kansas, nous faisons environ 4 miles & nous tendons nos tentes sur la rivière *aux soldats*^{d 62} pour nous organiser pour le reste du voyage.

C'est là que nous recevons la visite de Kasginga, chef de la tribu des Kants avec ses officiers. Après les poignées de mains viennent les présents utiles : tabac, biscuits, café, sucre & même médailles.

19 mai

Mr Wiggins qui va à la Californie est nommé Capt^{nc} de notre compagnie composée de 26 chariots & 49 hommes. Le fond de la rivière aux Soldats est si boueux que les bœufs qui veulent la traverser ont beaucoup de peine à s'en retirer, quelques-uns même restent enfoncés dans la boue.

Nous la laissons à 11 h pour cette raison & nous traversons le petit vermillon⁶³ à 6 h pour camper de l'autre côté. Une pluie à verse poussée par le vent penche notre tente & tombe sur nos couvertures. La tente de nos hommes est renversée & nous les recevons dans la nôtre. Nous avons marché pendant 6 h. Nous avons dû faire 12 miles.

20 mai

Nous allons camper au grand vermillon où commence la garde régulière. Nos compagnons de voyage américains sont très effrayés. Plusieurs ne sont pas contents du Capitaine, préféreraient se joindre à nous sous la conduite de notre guide.

21 mai

Nous faisons env. 6 miles & nous campons de l'autre côté d'une petite rivière que l'on pourrait appeler *rocheuse*, pour terminer l'*organisation* de la compagnie, & pour laver le linge sale.

Un des règlements adoptés par la compagnie veut que l'on défende à tout Sauvage de venir dans le camp, & de rester même dans le chemin où nous passons dans le jour, & que l'on décharge son fusil sur lui, s'il refuse de se retirer, ce qui nous oblige de nous séparer.

^d Des traiteurs s'étant placés sur cette rivière pour vendre des liqueurs fortes aux Sauvages, on fit venir des soldats pour les chasser.

22 mai

Nous quittons la compagnie à 6 h. Nous avons fait à peine 2 miles qu'un des essieux est cassé ; nous sommes forcés de demeurer. Un homme, Mr Knigter, d'une compagnie qui campe près de nous pour la même [raison] nous fait la charité de nous préparer un essieu. Sans lui nous aurions eu de la peine à nous en préparer un. C'est la veille de la Pentecôte, & nous avons le tems de nous y préparer.

23 mai

Pentecôte. Nous avons le bonheur de célébrer la Ste messe. Nous faisons envir. 18 miles par un beau tems mais une pluie qui tombe à verse nous oblige de nous arrêter dans la plaine à 7½ h du soir. Il y a 2 mois que nous avons quitté Montréal ; & nous en sommes éloignés de⁶⁴.

24 mai

Nous faisons environ 10 miles par un tems affreux : pluie, grêle, vent, tout est contre nous ; & cependant nous désirons arriver à la riv. *Bonneville*⁶⁵ ; mais nos habits sont tous traversés par la pluie, & nous sommes forcés de nous arrêter, pour nous changer. Il est environ 4 h. La compagnie de Wiggins est campée sur le même ruisseau.

25 mai

Nous laissons ce ruisseau, & nous campons de l'autre côté de la rivière Bonneville qui n'en est éloignée que de deux miles. Le tems est superbe, le soleil semble vouloir nous dédommager du mauvais tems d'hier. Nous passons la compagnie du Capt McGone.

Une compagnie dont je ne sais pas le Capit. est campée près de nous. Elle a bêtes à cornes, moutons. Le cap. Wigg. prend le devant. La rivière Bonneville^e peut avoir 25 p. de largeur. Pour y descendre les chariots, on attache par derrière une corde que des hommes passent autour d'un arbre, pour les empêcher de descendre trop vite, parce que la côte est très rapide, *abrupte*. 62 miles de la riv. des Kants à la riv. Bonneville.

26 mai

Nous nous joignons à la compagnie du Cap. McGone ; et nous laissons Bonneville à 9½ h pour aller à la droite de la riv. à la puce, par un tems beau,

^e On dit qu'un nommé Bonneville passa par ici le premier de tous.

mais frais, et nous allons étendre nos tentes à la droite de la *gr^{de} bleue*. En y arrivant on voit sur sa gauche, au pied d'un arbre, le tombeau de Sara S. Keyes, de 70 [ans] décédé en mai 1846. On tue en ce jour un serpent à sonnette âgé de 5 ans. 37 chariots forment notre compagnie. On trouve près du camp une eau pure qui sort du roc.

27 mai

Nous plions les tentes & partons vers 8 h & après avoir parcouru 8 m nous voyons à notre réunion une file considérable de chariots partis de St Joseph. Le chemin qui en vient se réunit à celui de Westport à environ 11 m de la *gr^{de} bleue*.

Nous allons déployer nos tentes à la source de la riv. Nemaha ^f.

28 mai

Nous partons à 7 h ; nous rejoignons les 110 chariots venant de St Joseph. Ayant fait 8 m nous prenons le diner dans les prairies. À 5 h nous traversons le ruisseau du Wyits ⁶⁶, nous y prenons du bois pour aller camper en pleine prairie à 7 h. Nous laissons en arrière une compagnie de St Jos.

29 mai

Départ à 6 h. Nous faisons 10 miles & nous traversons à 11 h la petite *sableuse*. À sa droite on voit le tombeau de R. Young, 6 ans, 21 mai 1847. Deux miles plus loin, on trouve l'ancien chemin que l'on suivait, il y a quatre ans, avant l'année des hautes eaux. C'est celui de la gauche. Il est beaucoup plus court – de 7 à 8 m dit le guide. Nous le prenons. Après avoir fait 2 m on traverse la *gr^{de} sableuse* et l'on campe sur une hauteur, après avoir fait env. 4 m. La pluie commence, elle tombe à verse, poussée par un vent violent ; les éclairs et les coups de tonnerre se succèdent rapidement. Une grande partie de la nuit se passe ainsi. L'eau traverse les tentes, et coule dedans.

30 mai

Dim. Nous célébrons la messe sous la tente. Le terns est encore à la pluie. Les tentes sont pliées & l'on part à 9 h. On voit des cabris ⁶⁷ pour la 1^{re} fois. Nous faisons 13 m et nous atteignons la petite *bleue* que nous devons suivre sur sa gauche pendant 3 jours. Nous allons camper à 3 m plus loin ^g. La petite bleue a environ de 40 à 50 pieds de largeur, & est tributaire de la rivière des Kants.

^f Elle va se décharger dans le Missouri au-dessus de St Joseph.

^g De la riv. des Kants à la petite *bleue*, il y a 150 miles.

31 mai

Départ à 7 h, après avoir eu le bonheur de terminer le mois de Marie par la célébration des saints mystères. Nous faisons 9 m avant le dîner & 13 après. Un de nos hommes est malade. Mr le gr. V. Brouillet retourne en arrière à la recherche du D^r Fourgeau qui se trouve dans la compagnie des Californiens. Il le rencontre à 4 m. Mr Rousseau le reconduit, & n'est de retour que vers 10 h du soir avec les remèdes nécessaires.

1 juin

Nous plions les tentes & nous partons à 8½ h. Nous campons à 5½ h après 7 h de marche. Les campemens sur la petite *bleue* sont bons & agréables.

2 juin

Cinq chariots de la compagnie Wiggins sont admis pour faire route avec les nôtres. Nous quittons le camp à 8 h. Nous laissons la *bleue* à 10 h pour traverser à la Platte ou Nebraska. Le vent & la pluie nous surprennent en chemin. Cependant nous faisons bien 8 m avant de camper à la dernière petite fourche qui donne du bois avant d'arriver à la rivière que nous devons suivre jusqu'au Fort *Laramée*. Nous devons demeurer un jour à l'endroit où l'on quitte la *bleue*, pour faire une provision de bois, pour essieux, jougs, &c. Mais notre guide étant allé à la chasse du cabri, nous avons quitté, sans le savoir, cette belle rivière pour ne plus la revoir & tous ont été bien désappointés. Et il ne nous reste plus qu'à espérer que nous ne casserons pas d'essieux, ne fendrons pas de joug ; car il est très difficile d'en avoir avant d'arriver au fort *Laramée*. Heureusement le chemin sur la Platte est très uni. Nous dinons à 4 h pour ne pas souper.

3 juin

Jour de la Fête-Dieu. Nous célébrons les Saints mystères sous la tente, au chant de cantiques appropriés à la solennité. Les ecclésiastiques reçoivent la Ste communion.

Pendant ce temps le Cap. McGone organise six compagnies de 10 hommes. Chacun devra faire la garde à son tour durant la moitié de la nuit. Chaque compagnie est commandée par un sergent. Règlement : personne ne devra tirer du fusil, pendant la nuit, sans un danger pressant.

Mgr l'Evêque et son clergé sont appelés au milieu de l'assemblée, pour y être témoins du vote unanime de la compagnie, *qu'ils seront exempts de faire la garde, en considération de leur haut rang, de leur influence, & des services qu'ils rendent par leur guide*. Nous remercions la compagnie des égards qu'elle a pour nous.

La journée est consacrée au *lavage* du linge &c, & au repos des bêtes de somme.

Nota. Par notre marche de deux miles à l'heure, nous comptons :

De Westport à la riv. des Kants :	85 m
De la riv. des Kants à la petite bleue :	150 m
De la petite bleue :	43 m
	<hr/>
	278 m

4 juin

Nous plions les tentes à 7 h. Nous faisons 12 miles avant le diner. Nous faisons encore 6 miles et nous frappons la Platte que nous longeons l'espace de 5 miles & nous campons dans la prairie. Pour la première fois nous alimentons notre feu avec la fiente de buffles séchée au soleil, l'eau étant trop haute pour que l'on puisse aller chercher du bois dans les islets. Il pleut une partie de la nuit.

5 juin

Le signal du départ se donne à 7 h. Les chemins sont mauvais. Cependant nous faisons 18 miles, et nous campons à 5½ h pour nous préparer à célébrer la messe demain, dimanche. Pour la Procession, nous la ferons comme depuis notre départ de Westport.

6 juin

Dimanche dans l'octave du SS Sacrement. J'entends la Ste messe, je n'ose la dire de crainte de retarder le départ. Mais la pluie fait que nous ne levons le camp qu'à 11½ h pour ne nous arrêter qu'à 5½ h. Nous n'avons encore vu aucun Pawnees.

7 juin

Nous partons à 7½ h. Les chemins sont mauvais. Nous passons des bas-fonds avec beaucoup de peine. Les roues enfoncent jusqu'aux moyeux. On met jusqu'à onze paires de bœufs pour les retirer. Notre guide qui ne se doute de rien est à la chasse. Le Capitaine se donne beaucoup de peine pour nous. À 3½ h nous nous arrêtons pour la nuit à la *coulée des prunes*. L'eau est haute. Deux autres compagnies sont campées sur la droite. Nous avons dû faire 12 miles.

8 juin

À midi nous traversons la *coulée des prunes*, et nous ne nous arrêtons qu'à 5½ h après avoir fait 13 miles. Deux des hommes étant à la *coulée*, vers le soir, n'ont pu la traverser qu'à la nage.

9 juin

Le départ a lieu à 9 h. Les chemins sont mauvais comme les jours précédents. Jusqu'à ce jour, nous avons cru que les prairies avaient été imbibées par la rosée du ciel ; c'était une erreur. Car, en visitant quelque partie même élevée, nous y avons trouvé, sur l'érosion, de la terre qui n'a pu y être transportée que par la crue de la Platte. Elle a dû sortir de son lit ordinaire de 12 pieds au moins de hauteur. Aujourd'hui, grande joie ! Il a été tiré un *buffle*. On arrête en conséquence la marche, et l'on va en cérémonie le chercher à une demi-lieue, et on le fait traîner par 3 p^{ns} de bœufs. Ce n'est qu'une génisse d'un an. Cependant ce [jour] ou demain, tout le monde connaîtra le goût du buffle. À 6 h nous nous arrêtons après avoir fait une marche de 14 miles. C'est encore le buffle qui nous a donné de quoi alimenter notre feu ce soir.

10 juin

Trois paires de bœufs sont perdues. En conséquence nous demeurons sous la tente. On tient une assemblée vers midi pour adopter un règlement tendant à une meilleure surveillance des bestiaux. La majorité décide qu'on les rassemblera près du camp avant la nuit, & qu'au point du jour, on les réunira dans le *choral*⁶⁸. L'on procure des bestiaux au malheureux & nous partons à 2½ h pour aller camper à 8 miles, pendant que des cavaliers vont dans différentes directions à la recherche des bestiaux perdus. Le recensement montre qu'il y a 172 personnes dans la compagnie. En arrivant au lieu du campement nous trouvons sur le chemin une petite planche sur laquelle sont écrits les noms de 8 compagnies qui nous ont précédés depuis le 1^{er} de juin. Nous y ajoutons le nom de notre Capitaine. Un homme de l'une des compagnies a eu le poignet brisé par son fusil. L'une des compagnies qui nous suit a perdu 20 bêtes.

Nous avons tué le veau gras, il y a deux jours. Nous avons tous été plus ou moins indisposés. Aujourd'hui nous avons goûté la viande de buffle, et nous n'y avons trouvé que le goût de notre bœuf du Canada.

11 juin

Vendredi. Fête de SS Cœur de Jésus. J'ai célébré la Ste messe pour mettre de nouveau mon diocèse dans le cœur de Jésus. Les bêtes de somme ne sont pas retrouvées. Cependant nous partons à 10 h. Nous nous arrêtons pour la nuit à 6 h après avoir fait 12 miles. Nous apprenons alors que des hommes

d'une compagnie en arrière de nous, s'étant trop éloignés du camp, ont été pillés et ont été dépouillés même de tous leurs habits.

12 juin

Départ à 7 h. À 10 h nous avons passé les 3 fourches. À midi nous faisons provision de bois, parce que nous n'en trouverons pas ce soir, devant laisser la Platte pour tomber sur la fourche du Sud. Nous campons à 2 ou 3 miles au dessus du confluent des deux rivières, après avoir fait 18 miles.

13 juin

Départ à 8½ h. Nous voyons la fourche sur notre droite à 2 et 3 miles. Nous montons presque toujours, jusqu'à ce que nous nous arrêtions à midi pour diner. Après le diner le guide arrive de la chasse avec un *cabri* & 14 hérons. Depuis plusieurs jours nous avons eu de la viande fraîche. Vers le soir chacun se livre à la joie en voyant une dizaine de chiens autour d'un cabri ayant eu une jambe cassée par notre guide et dirigé une couple de miles vers la caravane. Des gens d'une compagnie qui nous précède nous apprennent qu'il y a une bonne traverse à 15 miles. Nous nous arrêtons à 7 h.

14 juin

Parce que nous espérons pouvoir atteindre la traverse et la faire en ce jour, nous ne prenons pas le tems de diner. Nous faisons route depuis 7½ h du matin jusqu'à 6 h du soir. Nous avons dû faire 20 miles. Nous avons passé la traverse dont je viens de parler. Nos animaux sont fatigués ; mais nous nous en consolons par l'espoir de traverser demain dès le matin. Dans une petite isle qui nous fournit le bois nous trouvons des rosiers garnis de petites roses semblables aux roses d'Ecosse du Canada, & des vignes.

15 juin

De bonne heure on fait traverser trois chariots. Il n'y a guères plus de 2 p. d'eau en quelques places. Tous les autres chariots se mettent ensuite en mouvement et, au bout d'une heure, ils sont tous sur la rive gauche. Il ne reste plus que les bestiaux libres à faire traverser. La traverse est dure pour les bêtes de somme. Nos chariots pesants sont tirés, l'un par 6 p^{tes} de bœufs, l'autre par 5. Le 3^{me} par 3. La traverse n'a pas plus de 15 arpens. Il y a environ 24 miles à faire avant de traverser la presqu'isle. Après avoir marché 5½ h sur la rive gauche, nous nous arrêtons pour la nuit.

16 juin

Nous partons à 7½ h & nous nous arrêtons à 1½ h au chemin qui conduit de la fourche du *sud* à la Platte.

Nous avons bien fait 14 miles. Nous faisons ensuite 6 miles avant de camper dans la traverse. Vers 9 h on vient nous avertir qu'un enfant est bien malade. Mr Brouillet va aussitôt le voir & il a la douleur de le trouver mort & il n'a pas reçu le baptême ! C'est une fille de Mr J. Brown, âgée de 6 mois.

17 juin

Mr Brown vient nous prier d'assister à l'enterrement de son enfant, pour y dire quelques mots. Je lui ai répondu que nous ne pouvions rien faire. Il l'a enterré sur la droite du chemin près du lieu du campement avec une planche sur laquelle est gravé son nom : Sara. Mr le gr. Vicaire s'occupe activement à engager les parents à faire baptiser leurs enfants⁶⁹. Les préparatifs pour cet enterrement nous empêchent de partir avant 9 h. Cependant, à midi nous sommes à la grande *côte* de la coulée des frênes, à environ deux miles de la Platte. C'est la côte la plus difficile à descendre que nous ayons trouvée jusqu'à présent. Il semble d'abord que les bœufs sont incapables de descendre les chariots. Cependant ça se fait aisément. On enchaîne les deux roues de derrière, on ne laisse qu'une paire de bœufs pour diriger la voiture, un homme place ses pieds sur les roues enchaînées pour les faire porter sur la terre ; un autre conduit les bœufs ; et ainsi l'on arrive au pied de la côte heureusement.

En passant ensuite dans la coulée, on trouve des sources d'eau fraîche qui vous dédommage de la privation que vous avez soufferte de l'eau, lorsque vous avez couché dans la prairie, à peu près à égale distance des deux rivières. Nous allons ensuite prendre le diner sur la Platte à 4 h après avoir fait environ 3 miles par un chemin de sable mouvant nous nous arrêtons à 7 h pour camper.

18 juin

Les chariots défilent à 7 h. Nous avons fait à peine deux miles que nous atteignons la compagnie du Capt. Whitman (de St Joseph) qui est campée depuis 2 jours, sans pourtant qu'il lui soit arrivé quelque accident. Nos voitures sont obligées de s'arrêter parce que l'autre compagnie s'empare du chemin, et comme elle n'est pas encore prête à partir, nous sommes obligés d'attendre une bonne demi-heure. D'ailleurs on ne veut pas s'exposer à mêler les bestiaux. Cette compagnie est de 52 (wagons) chariots. Elle nous avait laissés à la coulée des prunes. À 11 h nous dinons, et nous campons à 6½ h. Le chemin est très mauvais presque partout. C'est un sable mouvant qui tue les bêtes. Voilà pourquoi nous n'avons pas fait beaucoup plus de 15 miles, quoique nous ayons marché pendant 9 h. J'ai cru un instant que nos bœufs allaient *rester*. Depuis que nous sommes sur cette Platte, nous ne voyons aucun arbre sur sa rive, et il en sera de même durant plusieurs jours encore. Il ne faut donc pas ménager la fiente de buffle séchée par le soleil. Nous avons passé la fourche à *Laurent*.

19 juin

Nos bêtes se sont éloignées et quoique le réveil se soit fait au point du jour, nous n'avons pu partir qu'à 8 h. Rien d'intéressant si ce n'est que le guide a tué deux cabris et un canard. Les buffles sont très rares. Nous avons marché 8 h et nous avons dû faire 16 miles. La compagnie de St Joseph est encore en avant.

Nous avons passé ce matin le *ruisseau à sec* (dry creek). Le lieu du campement est la coulée *du bois connu*⁷⁰, quoique je n'ai pas vu un tronc d'arbre.

20 juin

Nous laissons le camp à 7 h. Nous faisons envir. 8 miles & nous dinons à 11 h. Nous marchons ensuite pendant 5½ h. Après le diner nous faisons 4 m et nous traversons la fourche à *Laurent*^h.

On pourrait aussi l'appeler fourche du chateau, au pied duquel elle passe. Hommes et bêtes s'y désaltèrent, s'y abreuvent. L'on fait bien encore 6 m avant de camper. Le chateau est une butte de terre cuite au soleil qui a l'apparence d'un chateau⁷¹. Il ne paraît pas éloigné de plus d'un mile du chemin, quoiqu'il soit à 6 miles. Demain nous passerons la cheminée⁷².

21 juin

Départ à 8¼ h. Depuis que l'on mange de la viande fraîche tout le monde a la diarrhée, mais personne ne l'a plus que moi aujourd'hui. Nous prenons le diner vis à vis la *cheminée* à 1 h. Après 2 h de repos, nous nous mettons en route pour camper à 7 h.

22 juin

Départ à 7 h. Diner à 12½ vis à vis le *Scott bluff*^{i 73} que nous laissons à notre droite à 2 h pour ne nous arrêter qu'à six heures à la fontaine du Scott bluff où il y a, entre autres, une source d'eau d'un goût exquis ; mais l'herbe est très rare, parce que plusieurs compagnies y ont campé avant nous. Il faut courir après le bétail durant la nuit, parce qu'il s'éloigne promptement.

23 juin

C'est pourquoi dès le matin chacun s'empresse de trouver ses bêtes pour les jouquer, et l'on se trouve prêt à partir à 7 h. Nous laissons reposer les bêtes

^h Un nommé Laurent y a été tué.

ⁱ Un nommé Scott y fut tué. C'est une montagne de sable sur laquelle poussent quelques arbres.

à 12½ h à la fourche aux *chevaux* où il y a de l'eau, mais la nourriture est rare. Nous n'avions pas encore parcouru un sol aussi aride que celui que nous avons foulé aux pieds tout ce jour-ci. Nous nous hâtons de nous rapprocher de la Platte, pour reposer le bétail, & à 7 h, j'écris ces lignes sous la tente. Nous avons fait au moins 18 miles ; le matin, la chaleur était accablante ; mais un petit orage de grêle grosse comme une noisette nous a donné un après diner agréable.

24 juin

C'est aujourd'hui la grande fête des Canadiens, St J. Bte. Nous faisons huit miles et nous dinons à la pointe à Morin, ainsi nommée parce qu'un homme de ce nom y reçut par accident le coup de la mort dans sa voiture, de la part d'un de ses compagnons de voyage. De là nous allons coucher à environ 5 miles du Fort *Laramie*⁷⁴. Nous avons dû faire 10 miles.

25 juin

Dès le matin chacun fait sa toilette, parce que nous allons arriver au Fort. En effet à midi nous avons tendu nos tentes sur la rive droite de Laraméeⁱ. Nous y passerons encore la journée de demain. Je vais, après le diner, faire ma visite au Fort. Mr Bourdeau et Mr Montalan nous y reçoivent avec cordialité & respect. Nous y rencontrons avec plaisir le Dtr Fourgeau qui a quitté la compagnie de la Californie. Laramée est une belle rivière de 30 & quelques verges, coulant ses eaux assez rapidement. Le Fort est environ à un mile de son embouchure.

Distance du chemin jusqu'au Fort Laramée :

De Westport jusqu'à la traverse de la petite bleue à la Platte ; V. p. 70 ⁷⁵ :	278 m
Traverse de la bl. à la Pl. :	18 m
Le long de la Platte jusqu'à l'embouchure de la fourche du sud :	109 m
Du confluent de la fourche à la traverse que nous av. prise :	41 m
Sur la rive gauche de la fourche du sud :	24 m
De la fourche à la Platte, coulée des frênes :	15 m
De la coulée des frênes au Fort Laramée	130 m
	615 m

ⁱ Le Fort est sur la gauche.

26 juin

Nous restons toute la journée dans le même lieu. Je vais dire la messe au Fort et nous donnons le baptême à 8 enfans. Dès le matin, trois de mes hommes me laissent, mais un serviteur du Fort se présente et Mr Bourdeau veut bien le laisser aller. Chacun des membres de la compagnie répare ou fait réparer roues, wagons, &c, ou profite de ce tems pour faire la lessive ; d'autres font la traite avec les Sioux qui environnent le camp tout le jour. On arrange les caisses. Pour nous, nous vendons 300 liv. de lard fumé, pour alléger les voitures ; en partant elles n'auront pas 2000 l. pesant.

Les MM du Fort se sont montrés extrêmement complaisans pour nous procurer ce que nous désirions. Nous n'avions pas vu de Sauvages depuis les rivières Kansas ou des Kants. Les Sioux que nous voyons sont couverts d'une manière décente. Les femmes sont bien couvertes.

27 juin

Ce matin l'allarme est dans le camp. Deux bœufs sont trouvés morts ; l'un m'appartient. Quelques heures après, deux vaches rendent le dernier soupir. Chacun parle de partir. Enfin à 11½ h on donne l'ordre de rassembler les bêtes pour partir. Mais une assemblée générale décide que l'on restera sous la tente jusqu'à demain lundi.

28 juin

Du Fort Laramée

À 8 h nous quittons le Fort pour aller dîner à la *fontaine des douze miles* et de là camper à 8½ h à 2 miles sur la *fourche amère* - ainsi appelée parce que les liards y sont amères. Nous trouvons sur le chemin plusieurs bêtes mortes & plus ou moins dévorées. Depuis la fontaine jusqu'à l'endroit où l'on quitte la fourche on voit devant ou montagne de Laramée, ou glace pic.

29 juin

St Pierre & St Paul. J'ai le bonheur de célébrer le St sacrifice. Nous partons à 7½ h. Après avoir suivi la fourche, 4 miles, nous la laissons, & nous faisons bien 6 m avant d'arriver à une bonne source un peu avant de monter une grande côte sur la droite. Nous faisons bien 8 m avant de camper à 7 h au fer à cheval. Notre camp est sur la gauche d'une petite branche qui se jette dans la principale rivière. Plusieurs bêtes sont mortes depuis que nous avons laissé le Fort Laramée & d'autres sont malades. Le chemin que nous avons fait depuis la source est bien mauvais, à cause des côtes qu'il faut monter & descendre.

Deux compagnies sont campées à une petite distance de la nôtre.

30 juin

Hier & aujourd'hui nous avons de la peine à trouver les bêtes. Je ne suis pas sans inquiétude.

Il s'agit de faire une division de la compagnie, c'est pourquoi nous ne partons qu'à 10½ h. En partant nous avons à monter une des côtes la plus difficile de toutes celles que nous avons trouvées jusqu'à ce jour. Nous dinons à une des fourches que nous rencontrons à deux ou 3 miles du campement. Puis nous en partons à 2 h pour camper à 8 h à la rivière appelée *belle fourche* ou fourche de *Labonté*, parce qu'un homme de ce nom y fit autrefois la traite avec les Sauvages. L'espace parcouru après le diner, environ 12 miles, est le terrain le plus singulier. À notre gauche c'est une vallée profonde. Nous avons à monter & à descendre sans relâche. Cependant nos bêtes paraissent de bonne humeur.

1 juillet

Juillet. Nous avons un malade qui paraît en danger. C'est pour cela que nous restons tranquille au camp.

2 juillet

Nous ne pouvons partir qu'à 9 h. Nous marchons environ 9½ h & nous nous arrêtons pour la nuit à 8½ h du soir. Le chemin est comme les jours précédens. L'on va sur tous sens, et il faut descendre & monter par un pays aride. Il y a une fontaine entre la *belle fourche* & la fourche à Tabb où nous sommes.

3 juillet

Nous quittons le camp à 8 h. Nous passons plusieurs fourches où l'on trouve de l'eau. Nous dinons à 1½ h à la fourche ou rivière à la *prêle* ou Mac Head. Nous faisons ensuite 5 miles avant de frapper la *Platte*, puis environ 4 miles sur cette rivière & nous allons déployer nos tentes un peu avant le coucher du soleil sur le bord de la rivière. Depuis la rivière la *prêle*, le chemin est assez beau ; mais le vent est violent & la poussière s'élève comme des nuages.

4 juillet

Nos bêtes reviennent de bonne heure de la pâture pour être mis sous le joug ; mais voilà que l'on fait une assemblée pour savoir si l'on restera en repos, pour pouvoir écrire, parce que l'on attend des voyageurs qui viennent de

l'Orégon & qui vont à St Louis. Il est décidé par la majorité que l'on ne laissera pas le camp. Depuis dix jours voilà bien 4½ jours de repos. C'est un peu trop ; aussi on cherchera à regagner le tems perdu, en pressant trop les bêtes qui ne se trouveront guères mieux que si l'on allait tranquillement & que l'on marchât tous les jours. Les bêtes sont envoyées sur la rive gauche de la Platte pour profiter de la pâture abondante qui s'y trouve.

5 juillet

On commence la journée par plusieurs décharges de fusils, pour l'anniversaire de la Déclaration de l'indépendance des Etats Unis, cérémonie ou fête remise en ce jour, à cause du dimanche. Après le diner, on a chanté & joué avec la clarinette les airs favoris. Est venu ensuite la lecture de la *Déclaration de l'Indépendance* ; puis un discours par le Capt. MacGown, puis des *toast & hourras* à fatiguer.

Peu de tems après le départ qui a eu lieu à 8 h. Nous avons rencontré la petite compagnie venant de l'Orégon, composée de huit, à cheval, faisant porter les provisions par les mulets. Elle partit d'Oregon City le 5 mai, passa par le chemin neuf qui est très mauvais et 150 miles plus long que celui de Walla Walla. Elle a rencontré avant notre compagnie 789 wagons. En y ajoutant les 43 de notre compagnie, 17 d'une compagnie & 59 d'une autre derrière nous, on aura 865 wagons⁷⁶, presque tous pour l'Orégon.

À 1½ mile du camp nous avons passé la rivière au *Chevreuril*, & nous avons fait ensuite plus de 14 miles avant de camper. Notre guide nous apporte un *cabri*, ce qui nous fait grand plaisir, car le lard fumé ne nous flatte pas le goût dans ces grandes chaleurs.

6 juillet

Nous arrivons à la nouvelle traverse à une heure, après 5 h de marche. Nous y trouvons plusieurs *Mormons* qui y tiennent une forge pour réparer les wagons, & un bac pour les traverser sur la gauche de la Platte. On commence par prendre les voix sur le choix de la traverse. La majorité veut profiter du bac ; les autres vont plus haut pour se faire un radeau. Le bac ne peut traverser qu'un petit nombre de wagons avant la nuit.

7 juillet

Pendant que les voitures sont traversées, arrivent plusieurs voyageurs de l'Orégon. Ils rapportent qu'un grand nombre d'Emigrants allant à la Californie périrent de misère l'automne dernier, ayant été réduit à manger de la chair humaine⁷⁷ ; que douze personnes qui avaient été envoyées à leur secours avec des provisions périrent de même ; que l'hiver dernier fut très rigoureux à

l'Orégon, ce qui fit périr un grand nombre de bêtes ; que Mr Demers avait appris en mars les arrangemens de la Cour de Rome à l'égard de l'Eglise de l'Orégon.

C'est un nommé Thibaut⁷⁸ qui nous donne ces renseignemens. Nous laissons la nouvelle traverse à 1½ h après-midi pour aller camper à la vieille traverse, où l'on doit laisser la *Platte* pour ne plus [a] revoir. La première rivière que nous frapperons à 51 miles sera l'*eau sucrée*.

8 juillet

Le départ a lieu à 8 h. Nous faisons douze miles avant de trouver de l'eau et nous campons à la *fontaine* (on devrait dire : *aux sources*, car il y en a plusieurs). Il est ici décidé que la compagnie sera divisée en 3 compagnies. Ma compagnie sera de 14 wagons, & d'hommes qui désirent partir de bonne heure le matin. On croit que des compagnies composées d'un petit nombre de wagons auront plus d'avantages que celles composées d'un grand nombre. Pendant que j'écris ces lignes dans la voiture, j'entends deux frères Oblats qui font concert de musique, l'un de la voix, l'autre de l'*accordéon*.

9 juillet

Malgré notre bonne volonté, ma compagnie ne peut partir que la dernière des 5 qui se trouvent ici (aux sources). Nous passons la fourche ou fontaine des *gros saules*, & nous allons nous arrêter au soleil couchant à 3 miles plus loin. Il n'y a pas moins de 5 compagnies dans l'espace d'un mile. Avant de quitter le camp ce matin, nous avons vu Mr Bridger⁷⁹ qui revient de *Fort John* (Laramie), qui dit qu'il n'a pas entendu dire au Fort Bridger que plusieurs personnes aient péri en allant à la Californie.

10 juillet

Après avoir fait environ 5 miles nous frappons un petit ruisseau que nous cotoyons quelque tems. Il y coule une eau pure. À dix heures nous traversons la fourche aux chevaux & nous allons diner 5 m plus loin. Il y a [de l']herbe & l'eau de la fourche passée. Nous avons vu un buffle mort. Il est venu chercher la mort près du chemin au moment où passait une compagnie & il l'a trouvée. Nous avons trouvé aujourd'hui sur le chemin une petite planche sur laquelle était écrit *Pour aller au Fort John* 160 miles. Cependant il y aura lundi 15 jours que nous le quittâmes. Après le diner nous traversons une prairie de sable mouvant & après avoir fait environ 8 miles nous sommes au rocher appelé *Indépendance*⁸⁰. C'est le premier que nous rencontrons depuis que nous avons laissé *Westport*. Entre ce rocher & l'*eau sucrée* il n'y a que le *chemin* qui conduit à la traverse qui se trouve maintenant un mile plus haut. C'est là que

nous allons déplier nos tentes pour la nuit. Le pâturage est bon. 5 compagnies plus ou moins nombreuses sont campées en arrière de nous. La rivière *eau sucrée* peut avoir trente pieds de largeur, son eau est bonne. On pourrait [l'appeler] le serpent, à cause de ses sinuosités continues. Elle coule entre deux montagnes éloignées de plusieurs miles.

11 juillet

L'ordre du départ se donne à sept heures, & l'on traverse la rivière. À environ 3 miles plus loin on trouve plantée une petite planche sur laquelle on lit : *To Fort John 180 miles*. Un peu plus loin au pied d'un rocher on lit près d'un tombeau : *Fred. Rich. Fulkerson, 18 ans, décédé 1 juillet 1847*. Nous avons marché neuf heures, mais le chemin était désavantageux, en sorte que nous ne croyons avoir fait que 15 miles. Depuis plusieurs jours le vent soulève la poussière, ce qui rend le séjour dans la voiture insupportable. Ferdinand ⁸¹ en a tant avalé que ce soir il est malade.

12 juillet

Il y a aujourd'hui deux mois que nous laissâmes la mission près de Westport. Nous partons à 7 h & nous faisons huit miles avant le diner. Après le diner nous examinons la distance depuis Westport & nous trouvons que nous avons parcouru 17 miles de plus que la moitié du chemin pour aller à Walla Walla.

Nous marquons le rocher le plus proche d'une grande croix avec du goudron.

Nous allons camper ensuite à 10 miles, à 210 miles du Fort John (Laramée). Nous ne pouvons y arriver qu'à 8 h pour nous rendre à la rivière.

13 juillet

Nous ne laissons le camp qu'à 8 h et nous faisons environ 8 miles, quoique nous ne prenions notre diner qu'à 1 h. Le chemin est mauvais. C'est un sable mouvant qui retarde beaucoup la marche de nos bêtes. Il y a un autre chemin qui suit la rivière, je ne sais pourquoi on ne [le] suit pas cette année. Il est plus court de plusieurs miles. Après le diner nous laissons la rivière, & après que nous avons fait environ 4 miles, un individu de la compagnie qui nous précède vient nous dire qu'il y a 15 miles à faire avant de retrouver la rivière, & qu'il n'y a point d'eau. Nous campons sur une hauteur à ½ mile de la rivière.

14 juillet

À trois ou quatre miles du lieu du campement, nous trouvons de l'eau & de l'herbe en abondance, ce qui nous fait croire qu'on nous a joué la veille un tour (yankie trick). Nous dinons à 8 miles plus loin, où il y a encore de l'eau en abondance, à la gauche du chemin, à environ 4 miles de la rivière. Environ

3 miles avant de diner, on a vu sur une planche : To Fort John 230 miles. Nous avons vu des gens venant de l'Orégon. Après avoir fait 4 m, nous allons déplier nos tentes sur la rive droite de l'eau *sucrée*, audessous de la traverse. Deux autres compagnies y sont aussi campées près de nous.

15 juillet

À 6 heures nous traversons l'eau *sucrée* et nous faisons bien dix miles avant le diner ; après avoir fait encore un mile nous la laissons à notre gauche, pour ne la revoir qu'après avoir fait 20 miles. Nous faisons environ 8 miles avant de camper. Depuis l'eau *sucrée* jusqu'au campement, il y a de l'eau en plusieurs endroits. Nous avons rencontré des hommes partis d'Oregon City le dernier jour de mai. On nous dit que les Sauvages de Walla Walla ne veulent souffrir que les blancs s'établissent sur leurs terres, et empêchent même le Dtr Whitman de clore le champ qu'il a pris.

16 juillet

Après avoir quitté le lieu du campement à 6 $\frac{3}{4}$ h, nous faisons onze miles & nous frappons de nouveau l'eau *sucrée*. Après le diner, nous partons avec l'intention d'aller passer la nuit à une fontaine à 8 ou 9 miles. Ne pouvant nous y rendre, après avoir fait environ 7 miles, nous nous dirigeons sur notre droite pour toucher de nouveau l'eau *sucrée* que nous pensions avoir quittée pour ne plus la revoir. Elle n'est qu'à un demi-mile du chemin. Le soleil a disparu de dessus l'horison. Nous apercevons de dessus la butte qui se trouve entre le chemin & la rivière un petit feu sur la rive. Nous y allons ; & que trouvons- [nous] ? une Sauvagesse de la nation des Serpents. Comme [elle] est d'un âge avancé, elle a été abandonnée par les siens, & doit attendre seule en ce lieu la mort qui ne pourra guères tarder, lorsque les provisions qu'elle pourra se procurer des Immigrants seront épuisées. Il paraît que dans sa nation c'est de règle qu'on abandonne ceux qui sont rendus à la vieillesse. La cabane ou tente de cette vieille est faite de quelques branches entrelacées. Sa résignation semble être parfaite.

Nous voyons encore des gens de l'Orégon qui, comme les premiers, disent que le nouveau chemin (cut off) qui abrège la route de 80 miles, n'est guères avantageux, parce qu'il y [a] de 40 à 45 miles sans eau ni herbe pour les bêtes, & qu'il faut marcher au moins 26 heures sans presque s'arrêter ; qu'il devient ensuite nécessaire de laisser reposer les bêtes quelques jours. Je suis bien décidé de prendre le vieux chemin ; par là j'aurai l'avantage de passer par le fort *Bridger* où je pourrai me procurer des bêtes, si j'en ai besoin. En général les Orégoniens que nous rencontrons (voyons) ne sont pas enchantés de leur nouvelle patrie. Quelques uns se plaignent de ce que les Sauvages

volent leurs chevaux ; ils ajoutent que les Canadiens établis sur la Wallamette ne sont pas volés.

J'ai touché de la neige près de la rivière.

17 juillet

Après avoir rassemblé tous les animaux pour le départ, il est décidé que l'on ne bougera pas, pour laisser reposer les bêtes & donner à chacun la facilité de laver son linge sale.

La montagne appelée *Table* est à environ 6 miles à notre gauche, & celle de la *rivière aux vents* à notre droite. Il y a déjà plusieurs jours que nous en voyons le sommet couvert de neige. C'est cette montagne qui fournit les eaux qui coulent à l'Est & à l'Ouest. L'*eau sucrée* sur la rive de laquelle nous sommes y a sa source. La rivière verte qui va porter ses eaux au pacifique y prend aussi ses eaux. La première rivière que nous devons frapper & traverser, c'est la *petite* sableuse qui tombe dans la *grande*, pour aller ensemble grossir de leurs eaux la *rivière verte* (green river) qui est à 18 à 20 miles d'ici. Nous sommes donc à la passe du sud (Southpass), et dans quelques jours je pourrai dire que je suis dans le pays soumis à ma juridiction, quoique très éloigné de Walla Walla.

Ce matin, vers le soleil levant, l'eau gelait encore.

Quelques uns des Oregoniens nous parlent de la *grande ronde* & de la rivière *Umatilla* comme des lieux très avantageux pour mon établissement. La 1^{re} est à 70 miles, & la seconde à 35 miles, du Fort Walla Walla. On peut s'y procurer facilement des montagnes de bois de construction & l'on y trouve suffisamment du bois de chauffage.

L'un nous disait que dès le mois de mai l'on s'attendait tous les jours à voir arriver l'Archevêque d'*Oregon City* ⁸².

Quoique nous soyons dans les monts rocheux depuis le rocher *Independance*, nous n'avons pas encore été obligés de les monter. Nous avons toujours voyagé dans des plaines généralement très arides. Ce sont les bas-fonds & les coulées qui fournissent l'eau & l'herbe.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que nous n'avons pas vu plus de Sauvages depuis le Fort John (Laramée) ici, que nous n'en avons vu de la rivière Kansas à ce dernier fort.

Nous n'avons pas eu de pluie depuis le 6 juin, excepté quelque peu ces jours derniers.

18 juillet

Nous partons à 6½ h & après une heure de repos, nous allons camper à 8 h à la *petite sableuse*. À 2½ h nous étions à la 1^{re} eau qui coule à l'Ouest vers la mer pacifique. Nous sommes maintenant dans l'Orégon. Il n'est pas facile de dire quelle est la hauteur des terres qui fait la division des deux territoires. Nous avons dû faire 24 miles, puisque nous avons marché 12 heures. Nous sommes toujours dans des plaines stériles. Nos animaux n'ont pu avoir de nourriture qu'à la *sableuse*.

19 juillet

Ce matin, nos bêtes sont dispersées & mêlées avec celles de deux autres compagnies, ce qui cause beaucoup de trouble.

Et après avoir traversé la rivière, nous voyons le chemin de la droite appelé (cut off) raccourci, mais comme il faut faire 40 à 50 miles sans eau, ni herbe pour les bêtes, nous prenons celui de la gauche, quoiqu'on nous le dise plus long de 80 miles. Il paraît que la plupart des Emigrants ont préféré le premier : c'est pourquoi nous trouverons meilleur pâturage ; & de plus nous pourrions nous procurer des bêtes de somme au Fort Bridger⁸³, ce qui nous est bien nécessaire, parce que nous avons perdu deux de nos meilleurs bœufs, & plusieurs autres sont très fatigués.

Nous ne faisons que 8 miles & nous allons camper sur la gauche de la *gr. Sableuse*, à deux miles de sa jonction avec la *petite*.

20 juillet

Nous faisons 17 miles : 2 pour nous rendre à la traverse de la grande *sableuse*, et 15 ensuite pour nous rendre au *gros bois* sur la même rivière. C'est un pays aride comme le ci-devant. La *gr. sableuse* est une jolie rivière de 20 à 30 verges de largeur.

21 juillet

Nous ne parcourons que huit à neuf miles, pour aller camper sur la rivière *verte* (*green river*).

Le chemin est beau. Nous y trouvons la compagnie de la Californie qui y séjourne depuis 4 jours, ayant cherché une traverse & ayant fini par faire un radeau pour traverser les *wagons*. Nous avons le plaisir d'y rencontrer l'aimable D^r Fourgeau de St Louis que nous avons eu le plaisir de connaître à la rivière Kansas et qui était comme nous de la compagnie du Capt. Wiggins.

La *rivière verte* est belle. Elle est grossie un peu plus bas par les eaux des deux *sableuses* que nous avons laissées, & a plus de 100 verges de largeur

avec un courant assez rapide. Le retard que va nous causer la traverse en radeau sera très utile à nos bœufs.

Nous avons encore environ 60 miles pour atteindre le Fort *Bridger*, où nous pourrons échanger quelques uns de nos bœufs fatigués et en acheter d'autres. Pendant que j'écrivais ces lignes, j'étais en Canada : à Montréal, à Québec, à Ste Anne &c où je reçus l'an dernier tant de marques de sympathie, & où l'on me croit bien plus proche de mon diocèse. Je suis néanmoins chez moi, puisque je suis dans l'Orégon. Je ne serai à Fort Hall que vers le 10 août.

22 juillet

Nous faisons environ six miles. Deux miles pour nous rendre à la traverse. Nous avons été assez heureux pour traverser à gué, en soulevant les boîtes des wagons de 7 à 8 pouces, ce qui nous a facilité le moyen de faire 4 miles & d'aller camper sur la *rivière verte* à l'endroit où on la quitte pour traverser à la fourche à Black.

23 juillet

Nous faisons seize miles, sans eau, pour aller camper sur la gauche de la fourche à Black. Le pâturage est bon sur la droite. Le sol est stérile comme auparavant sur toute la route. Dans ce trajet on fait le S., ensuite le S.O. & à la fin le O. Nous avons fini de rallonger notre route : nous irons maintenant plus directement à notre but.

La fourche à Black est une belle rivière d'une vingtaine de verges de largeur qui va grossir la *riv. verte* et prend ses eaux dans une montagne qui est devant nous & qui nous paraît couverte de neige.

Avant de quitter le camp, nous faisons l'enterrement de W. Powell âgé de 26 ans, avec les cérémonies de l'Eglise catholique. Il avait été baptisé depuis plusieurs semaines par Mr Brouillet V.G.

24 juillet

Nous faisons 18 miles : six pour atteindre la fourche à *ham* que nous traversons ; deux pour aller à la fourche à Black que nous passons à gué, & dix pour frapper de nouveau la même fourche.

Nous dinons dans la plaine.

25 juillet

Nous faisons environ 16 miles. Six pour aller aux fourches qui jettent leurs eaux dans la Black, et dix pour aller camper au Fort Bridger. Ce fort qui consiste en 2 maisons de 50 à 60 p. autour desquelles se trouvent plusieurs

loges de gens libres ⁸⁴, Canadiens & créoles de St Louis, est placé dans une belle & agréable prairie arrosée par les eaux de la Black & de plusieurs ruisseaux.

On nous apprend que les Emigrants qui ont pris le chemin *raccourci* (cut off) ont beaucoup souffert.

Nous avons des nouvelles de Fort Hall par un nommé Maringouin que Mr Grant ⁸⁵ a envoyé au devant de son fils avec des provisions.

Plusieurs des gens libres se proposent d'aller s'établir à Walla Walla.

26 juillet

Après avoir échangé deux bœufs pour un cheval, nous nous mettons en route pour faire 18 miles. Huit jusqu'à la 1^{re} bourbeuse ; et dix jusqu'à la 2^{de}. Nous nous arrêtons à 8 h. Les deux *bourbeuses* se jettent dans la *black*.

Le R.P. Ricard ⁸⁶ prend le devant avec Mr Grant pour aller au *Fort Hall*.

Les eaux de la 1^{re} bourbeuse ne sont pas potables ; celles de la seconde sont passables.

Depuis le Fort Bridger, nous dirigeons notre course vers l'Ouest, même quelquefois vers le N.O. Au Fort, nous devions être vers le 41^e deg. Lat. ; donc en Californie ⁸⁷. Les Mormons ont pris delà le chemin du lac Salé (Salt lake).

27 juillet

La compagnie de la Californie étant campée près de nous, il y a eu un peu de trouble pour séparer les bestiaux, & nous ne pouvons partir qu'à 9 h. Nous faisons 15 miles & nous allons camper sur la gauche de la bourbeuse, près d'une petite fourche qui lui donne ses eaux sur la droite, après l'avoir suivie tout le jour (la bourbeuse).

28 juillet

Nous faisons 8 miles, toujours sur la gauche de la bourbeuse, & nous dinons à la tête. Après avoir fait 6 autres miles nous nous trouvons à 4 heures sur la montagne qui sépare les eaux de la rivière verte (green river) de celles de la rivière de l'Ourse (bear river). Nous nous éloignons trop de la source qui sort du pied de cette montagne, & nous ne pouvons trouver une bonne place pour camper qu'après avoir fait au moins 6 miles, & il est 8 heures. Mais une bonne source qui sort de la montagne à notre droite semble un peu nous dédommager. Le paturage est assez bon. On nous dit ce matin que ceux qui ont pris le chemin le plus court (cut off) ont souffert de grandes pertes dans leurs bestiaux.

29 juillet

Nous partons à 8 h et à 12½ nous dinons sur la rivière à l'*Ourse* près d'une source qui est la plus belle & la plus considérable de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici. Le pâturage est bon. Demain nous serons au chemin raccourci (cut off).

Après le diner nous ne faisons que 4 miles. Nous sommes entre deux rangées de montagnes éloignées de cinq à six miles l'une de l'autre. La plaine que nous foulons aux pieds est très-uni, et le chemin est très beau. Nous voyons des outardes en grand nombre, mais elles ne sont pas pour nous. Les *cabris* aussi prennent plaisir à se jouer du chasseur & à nous laisser savourer nos mets ordinaires : le lard furné & le biscuit de voyage.

L'*Ourse* peut avoir entre 40 et 50 verges de largeur. Les rives produisent le saule qui sert à alimenter le feu des voyageurs.

30 juillet

Nous faisons environ dix neuf miles. Nous allons passer la nuit à trois miles au delà de la fourche à *Smith* qui jette son eau dans l'*Ourse* par la droite. On la traverse facilement.

À dix miles de notre campement nous trouvons plusieurs loges de gens libres qui sont venus ici pour trafiquer avec les Emigrants qui ont pris le chemin le plus court qui aboutit à cette place. Nous baptisons plusieurs enfans ^k.

31 juillet

Nous partons à 7 h ; mais à peine avons-nous fait un mile que les éclairs & le tonnerre nous annoncent un orage considérable. Nous trouvons prudent de nous arrêter. Cependant à peine tombe-t-il un peu de pluie pour mouiller nos tentes. Nos bestiaux profitent de ce congé pour se remettre de leur fatigue.

Nous partons à 12¼ h pour faire 8 miles & camper après le passage de la 1^{re} montagne.

1 août

C'est mon tour d'être malade, presque tous l'ont été avant moi.

Nous faisons environ 15 miles. Nous n'avions pas encore eu de montagne à passer aussi à pic que celle que nous montons. Aussi, dans quatre heures de marche, est-ce à peine si nous faisons six miles. Nous voyageons ensuite dans

^k Leur intention était aussi de rencontrer les prêtres. Il y a des Canadiens, des Créoles de St Louis & des Américains.

une vallée où nous avons à traverser plusieurs fourches. Sur le bord de l'une d'elles nous campons.

2 août

Il a plu la nuit dernière, & tous sont surpris ce matin de voir la neige sur les montagnes voisines. Aussi nos gens ne se pressent pas de sortir de leurs tentes.

Nous laissons cependant le camp à 8 h & nous faisons bien vingt deux miles pour nous rendre aux Soda Springs.

3 août

Nous ne partons qu'à 9 h. À un mile & demi nous trouvons un grand nombre de source d'eau minérale. Deux miles plus loin nous quittons l'Ourse qui s'en va vers le sud. Nous faisons environ cinq miles, & nous nous arrêtons près d'une autre eau minérale dont nous devons nous servir pour le breuvage. Elle n'est pas aussi forte que les précédentes. Quelques heures après nous découvrons que près de nous il y a une source de bonne eau.

4 août

Nous faisons 15 miles & nous campons sur la *Portneuf*⁸⁸, petite rivière qui porte ses eaux à la rivière *Serpent*, & que nous traverserons demain à un mile d'ici. Durant la nuit il gèle à glace ; tout le jour, nous voyons la neige sur le sommet des montagnes qui sont à notre gauche.

Nous voyons dans l'après-midi des Têtes Plattes. Il est facile de voir qu'ils ne sont plus infidèles, & que la religion exerce sur eux son doux empire sur leur cœur. Comme les autres, ils n'ont pas besoin de tendre la main pour un peu de nourriture. On compte encore 35 miles pour le Fort Hall.

5 août

Nous ne faisons que dix miles. Un mile avant de traverser la *Portneuf* ; six pour atteindre la fourche à Ross ; et trois autres miles en la suivant. Il est trop tard pour sortir dans la plaine, c'est pourquoi nous sommes obligés de camper près d'un petit ruisseau où il n'y a pas de pâture pour les bestiaux.

En laissant *Portneuf* nous avons monté pendant quatre heures & demi pour atteindre le sommet de la montagne. En la descendant nous avons trouvé de mauvais pas.

6 août

À raison du peu de pâture, nos bestiaux sont épars, & l'on a beaucoup de peine à les rassembler. Ce n'est qu'à neuf heures que se donne le signal du

départ, pour aller passer la nuit à 8 à 9 miles sur la même fourche, à l'endroit où on la quitte pour traverser à la fontaine.

7 août

Nous ne partons qu'à dix heures. Une partie du chemin est de sable mouvant. Cependant nous allons dîner à cinq à six miles du Fort Hall & nous allons ensuite tendre nos tentes près du Fort ⁸⁹. Avant d'arriver, il faut traverser plusieurs ruisseaux ou fourches.

Le Fort est un carré long, de terre cuite au soleil.

Mr Grant, qui en est le bourgeois, est un aimable gentilhomme qui nous accueille avec cette politesse qu'on a déjà remarquée bien des fois dans tous les MM de la Compagnie de la B. d'Hudson.

10 août

Nos voitures ont quitté le fort vers onze heures. Je reste avec le P. Ricard pour suivre les charges de la compagnie jusqu'à Walla Walla.

Récapitulation de la distance.

De Westport au F. Laramée p. 88	615 m
Du F. Laramée au F. Bridger	379 m
Du F. Bridger au F. Hall	188 m

1182 miles

11 août

Jusqu'à ce jour, il a passé ici cette année 710 wagons allant tous à l'Orégon ; & l'on en annonce encore plus de 200.

Au Fort Hall

Depuis le départ de nos wagons le 10 jusqu'à notre départ le 14, il ne s'est passé rien de digne de remarque. Ce tems m'a été très utile, car j'étais très fatigué à mon arrivée. Mon indisposition qui durait depuis quelque tems a disparu peu à peu, et au moment du départ je me suis trouvé passablement bien. Cependant il faut avouer que le 14 était attendu avec empressement. La chaleur extrême que l'on éprouve au Fort ne permet ni d'étudier, ni de dormir à son aise dans le jour ; elle nous incommode même durant la nuit, excepté pourtant lorsque nous faisons notre lit à la belle étoile.

Le R.P. Ricard et le frère Blanchet auront chacun un cheval de la compagnie ; ainsi que moi ; mon Diacre Mr Rousseau, qui doit m'accompagner, montera un de mes chevaux ; & il faudra avoir de la compagnie un autre cheval pour le bagage. Chacun de ces chevaux loués coûtera 12 piastres, même celui du bagage, quoiqu'il n'ait qu'une demi-charge. Nous fournirons brides & selles, & de plus nous donnerons 15 piastres pour notre nourriture.

N'ayant pu facilement tenir un journal depuis le Fort Hall jusqu'au Fort Walla Walla, l'Evêque de W.W. profite de la complaisance du R.P. Ricard, Obl. M. & prend copie de son journal, pour faire suite à celui qu'il a fait lui-même de Montréal à *Fort Hall*.

Du Fort Hall à Walla Walla

14 août

Tout étant préparé pour le départ, les chevaux sellés ou chargés, nous quittons le Fort à 3½ de l'après-midi. La caravane se compose de 17 personnes & 43 chevaux dont une partie sont libres, étant destinés à porter les cavaliers & les charges au besoin. Nous allons d'un bon train tendre la tente à la traverse de la rivière Portneuf à environ 8 miles du Fort. Là nous avons à combattre contre une armée rangée en bataille qui remporte la victoire. Ce sont les maringouins qui ne nous laissent ni la liberté de manger ni celle de dormir tranquillement.

15 août

C'est la gr. Fête de l'Assomption. Nous sommes privés d'offrir le St Sacrifice de la messe en ce jour, comme nous le serons les autres dimanches durant notre course. Nous partons de bon cœur à 7½ h pour faire environ 22 miles & camper sur la riv. Serpent à la 1^{re} sortie des rochers pour attendre Raymond le guide. Nous avons vu la *chute américaine* qui peut avoir environ 20 pieds, ou plutôt qui est un rapide avec une chute de 6 à 8 pieds.

16 août

Nous partons à 7½ h. Nous traversons la rivière à 9½ miles de notre campement. Nous nous sommes arrêtés à midi à une source magnifique qui ferait aller deux meules de moulin. Dans l'après-midi nous en avons [vu] deux autres. Il paraît que sous les rochers volcanisés il y a des cours d'eau. On dit que ces rochers brulés existent depuis la tête du Missouri jusque bien avant dans la Californie. Pour la largeur on en trouve de pareils jusqu'à Walla Walla et au delà. Nous nous arrêtons sur la droite de la riv. Serpent pour passer la nuit.

17 août

Départ à 6½ h. Nous marchons jusqu'à 12¼ h pour dîner vis à vis la montagne aux Outardes. Nous repartons à 3½ pour passer la nuit aux Cèdres, lieu fort-pittoresque. On dit que nous sommes à 92 miles du Fort que nous avons laissé.

18 août

Départ à 7½. Nous parcourons 30 miles sans nous arrêter, parce qu'il n'y a pas d'eau sur notre route. À midi j'ai vu ce qu'on peut appeler une des belles horreurs de la nature. À travers des rochers volcanisés de 200 pieds de hauteur coule la Serpent qui se jette ensuite dans un gouffre de 100 pieds & plus de profondeur. Pour y arriver il faut détourner son chemin d'environ un mile. Nous lui avons donné le nom de Chûte *Canadienne*⁹⁰, parce qu'elle n'est connue à peu près que des Canadiens qui passent sur la droite avec des chevaux de charges pour la compagnie. Il n'en est pas fait mention sur les cartes géogr. que j'ai vues, quoiqu'elle soit beaucoup plus considérable que la chûte *américaine*.

Nous nous arrêtons vers 2½ sur un rocher où il n'y a que des absintes pour le feu. Pour descendre à une source qui se trouve sur le penchant de cette montagne, il faut faire ½ mile par un chemin escarpé & pierreux. La rivière est à ½ mile de cette source. Les pauvres bêtes sont obligées de descendre cette côte pour trouver de la nourriture, mais elles ne le font qu'à regret.

Si nous n'avons pas eu d'eau pour nous désaltérer durant notre course, le ciel nous a rafraichis, en faisant tomber de la pluie pendant un peu plus d'une heure.

19 août

Départ à 6¾ h. Nous nous sommes arrêtés à 10¾ sur les bords d'une fort belle source qui n'est pas sur le chemin & qui est difficile à trouver. Pour y arriver il faut allonger le chemin de 6 miles, sur la gauche. Lorsque l'on ne s'arrête pas à cette source on a 20 miles à faire sans eau & pour arriver à la *rivière malade* (sickly river). Nous en avons fait en tout 26 pour avoir de l'eau à midi.

On appelle cette rivière *malade* parce que les premiers chasseurs qui y mangèrent du castor furent très malades et l'on attribue leurs maladies à ce que l'on appelle en Canada la *carotte à moreau*⁹¹, dont les castors faisaient leur nourriture.

La montagne au nord de cette rivière s'appelle Camasse⁹² à cause d'un oignon qui se trouve en abondance dans les prairies au pied de cette montagne.

20 août

Départ à 6 $\frac{3}{4}$ h. Nous nous arrêtons à 10 $\frac{3}{4}$ sur le bord d'un petit ruisseau, pour repartir à 2 $\frac{3}{4}$ & camper à 5 $\frac{3}{4}$ h. Nous sommes sur la gr. Rivière & à l'embouchure d'une fourche que nous nommons la fourche du P. Ricard⁹³. Nous voyons le saumon sauter hors de l'eau ; mais malgré notre désir & contre notre attente, nous ne voyons pas de Sauvages de qui nous pouvons en acheter.

21 août

Nous faisons environ 6 miles & à 8 h nous sommes à la traverse des *wagons*. Après nous être reposés depuis 10 h jusqu'à 2 $\frac{1}{2}$ nous marchons jusqu'à 5 $\frac{1}{2}$ h à un petit ruisseau de fort mauvaise eau.

22 août

Départ à 6 $\frac{1}{2}$ h. Nous avons vu la source chaude à environ 17 miles de la traverse. Cette eau est si chaude qu'il est impossible d'y tenir la main cinq secondes sans courir le risque de se brûler. Nous nous arrêtons pour diner à la fourche *Charlotte*, ainsi appelée, parce que la femme d'un blanc y quitta son mari parce qu'il l'avait battue. Nous traversons ensuite la fourche *au baril* ainsi nommée parce qu'on y trouve un baril.

Les montagnes de notre droite prennent leurs noms des différentes petites rivières qui y prennent leurs sources.

Nous allons camper à 6 $\frac{1}{2}$ à la fourche au *cheval blanc*. Nous croyons avoir fait environ 30 m.

23 août

Départ à 7 $\frac{1}{2}$ h. Le ciel est couvert. Nous arrêtons à 9 $\frac{1}{2}$ pour repartir à 1 h & à 4 h nous campons sur la *rivière boisée*⁹⁴. Nous avons parcouru 18 m.

24 août

Départ à 7 $\frac{3}{4}$ h. Après nous être reposés depuis 12 $\frac{3}{4}$ h jusqu'à 3 $\frac{1}{2}$ h nous allons camper à la *petite roche*. Nous avons parcouru 25 miles.

25 août

Nous quittons le camp à 7 $\frac{1}{2}$ h, traversons la *boisée* & arrivons au *Fort Boisé*⁹⁵ à midi & un quart, après avoir fait environ 15 miles.

Du Fort au F Boisé : 282 miles.

26 août

Ce Fort est sur la rive droite de la rivière Serpent, à environ $\frac{3}{4}$ miles de la boisée. Il est fait de briques cuites au soleil de 13 à 14 pouces de longueur sur 6

à 7 de largeur & 4 pouces d'épaisseur. Nous logeons dans ce Fort & nous y mangeons du saumon frais de 16 à 18 livres qui ne coûte que 2 balles & la poudre la pièce ; mais plusieurs préfèrent coucher dehors à cause de la chaleur.

Nous remarquons de bonne terre le long de la rivière boisé, depuis l'endroit où on la frappe jusqu'au Fort. Ce qu'on regrette de ne pas trouver, c'est le bois de construction. Le long de la riv., on ne voit que des peuplier & des saules. On a essayé de semer ; mais rien n'arrive à maturité faute de pluie.

Notre guide est désappointé : la maladie du premier employé du Fort est cause que les paquets ne sont pas préparés. Nous sommes donc forcés de demeurer au Fort toute la journée.

27 août

Nous quittons le Fort à 2 h pour traverser la riv. *Serpent* seulement, & camper sur la rive gauche, où il nous faut endurer un vent violent qui nous oblige de tenir les yeux fermés pour n'être pas exposés à être aveuglés par le sable & la poussière qui s'agite.

Cinq de nos hommes sont obligés de rester au Fort parce qu'ils sont atteints de la *rougeole* & sont remplacés par 3 autres.

28 août

Départ à 8½ h. À 1 h après midi nous traversons la rivière malheur. On compte 15 miles du lieu du départ. Cette rivière n'est qu'un ruisseau un peu considérable.

29 août

Départ à 8 h. Nous campons à 2 h après midi vers l'embouchure de la fourche au bouleau¹. Nous faisons environ 25 * miles & rencontrons sur notre route des sources d'eau souffré. Nous croyons avoir fait 22 miles. Ici nous avons devant nous des montagnes qui sont des ramifications des montagnes bleues.

30 août

Ste Rose de Lima. Nous partons à 7¼ h & nous nous arrêtons à 11¼ h. Après avoir fait six miles nous avons trouvé la riv. *Brulé*. La vallée est une des plus pittoresques de celles que nous avons vues.

¹ À 300 pas de la riv. *Serpent* que nous ne devons plus revoir.

Nous allons passer la nuit sur une fourche de cette riv. & nous avons fait environ 25 miles en ce jour. Nous recevons la visite d'un chef Serpent qui entre'autre chose nous dit que les *français* (Tabebo)⁹⁷ n'ont rien à craindre des *Serpens*.

31 août

Départ à 7½ pour nous arrêter à 11 h. Nous frappons de nouv. la *brulée*, la remontons quelque tems & suivons ensuite une de ses tributaires ou fourches. Nous arrivons enfin au haut de cette longue montée du haut de laquelle l'on aperçoit les montagnes bleues ; nous avons aussi vu le bas fonds où coule la riv. la *poudre*⁹⁸. Notre vue s'est reposé avec plaisir sur des forêts dont les montagnes sont couronnées de bois. Après avoir fait environ 3 miles sur l'autre versant de la montagne, laissons le grand chemin à gauche pour camper sur un petit ruisseau où nous trouvons assez d'eau & beaucoup d'herbe. Nous avons fait 23 miles.

1 sept.

Départ à 7½. Nous campons à 2½ à 2 miles au delà de la traverse de la poudre ; sur une fourche appelée *eau claire*. Nous n'avons pu *mettre à terre*^m pour le diner, parce qu'il n'y a pas eu d'eau sur notre route. Notre course a été de 23 miles.

2 sept.

Départ à 7¼. Nous ne *mettons pas à terre*, mais nous campons à 2½ h sur la riv. *grand Rond*ⁿ. Les brouillards produits par la fumée des bois en feu nous ont empêchés de jouir du beau spectacle des montagnes qui environnent le *grand Rond*. Nous trouvons sur les bords de la riv. un grand nombre de *loges* des Cayouses & de quelques WallaWalla. Le grand Rond a été conquis sur les Serpens par les premiers (Cayouses) il y a quelques années. Nous faisons environ 22 miles.

3 sept.

Durant la nuit & ce matin le vent est grand. Nous partons à 7½ h & nous nous arrêtons à 10½ h sur la riv. du *grand rond* à l'endroit où on la traverse. C'est une charmante petite vallée au milieu d'une superbe forêt. Il est triste

^m Mettre à terre, c'est s'arrêter & décharger les chevaux ou mulets pour diner.

ⁿ En suivant le pied des montagnes à notre gauche & non à notre droite, comme le marque la *carte géog.*

pourtant de voir que le feu est passé partout, quoiqu'il n'ait pas fait autant de dégât qu'on pourrait d'abord le croire. Nous repartons à midi & demi pour camper à 6½ h à la première eau sur le chemin, au milieu des montagnes. Nous avons fait 27 miles. C'est hier au soir que nous avons fini notre provision de farine. Il a donc fallu commencer ce matin pour la 1^{re} fois de notre vie à déjeuner sans pain, mais avec du saumon séché au soleil, du lard & du thé.

4 sept.

Nous partons à 7½ pour camper à 2¾ h sur la fourche aux *marrons* dans un endroit où se trouve une belle source, pas loin d'une grosse talle de bois. Nous croyons avoir fait 20 miles.

Le chemin par les montagnes bleues est d'environ 35 miles depuis le gr. Rond jusqu'à l'*Umatilla* ; mais il n'y a que 30 à 32 miles de bois.

La fourche aux marrons a beaucoup d'herbe mais peu d'eau.

De la rivière Umatilla, il y a deux chemins pour aller à WallaWalla : celui qui passe à quelques miles du Dtr Whitman & celui qui va de la rivière presque en droite ligne jusqu'à la rivière WallaWalla, par une longue coulée. Le 1^{er} est plus long, mais on peut trouver de l'eau pour *mettre à terre* à midi ; le second est un peu plus court, mais il faut le parcourir tout entier sans arrêter, parce qu'on ne trouve de l'eau qu'à quelques miles de WallaWalla. C'est ce dernier que nous prenons.

5 sept.

Départ à 7 h. À 2½ nous sommes arrivés à la riv. WallaWalla, & à 3½ h nous sommes à WallaWalla. Nous avons fait de 30 à 35 miles, par la coulée qu'on peut appeler *enmyeuse*. En sortant de cette coulée, on tourne sur la gauche, pour tomber sur la riv. Wall W. Que l'on suit pendant quelques miles, & que l'on traverse plusieurs fois avant d'arriver au Fort. Depuis la dernière *traverse* au fort, c'est du sable & gravers.

Le Fort⁹⁹ est en brique de terre cuite ou séchée au soleil, comme les Forts Hall & Boisé, mais il est beaucoup plus confortable. Il est à environ 100 verges du fleuve & lui fait face. Il a été bâti en 1842. Et est un carré. Chaque pan de mur à 41 verges de longueur sans y comprendre les bastions qui sont aux coins °, & à quelques pieds de distance sur le derrière est bâtie en terre une maison de 37½ pieds sur 27 ; au sud est une autre petite chambre contiguë à la maison de

° Au dedans du mur & 13 p de hauteur & 2 p d'épaisseur.

18 p. carrés ; au nord, la maison des engagés, de 16 verges de longueur & 7 de larg. et au sud le magasin & le dépôt de même dimension ^p.

M. McBean ¹⁰⁰ est le commis de la Compagnie de la C.B.H. au Fort. Il nous reçoit avec beaucoup d'affabilité & nous donne l'hospitalité de la meilleure grâce ; m'offre même de rester au Fort jusqu'à ce que l'on ait bâti une maison sur l'Umatilla. Il est bon catholique et fils de Mr McBean qui demeure à Berthier Distr. de Montréal. Il a épousé une Métisse ¹⁰¹ qui paraît avoir un excellent caractère & qui élève avec soin sa petite famille.

Nous pouvons donc nous reposer sans inquiétude de nos fatigues, en attendant que les wagons arrivent à *Umatilla*

Du Fort Hall au F. Boisé :	282 milles
Du F. Boisé au F. Walla Walla :	207 “
Par le chemin du nord de la riv. Serp. :	489 -
Le guide comptait environ 500 milles.	

6 sept.

Il y a 3 semaines & plus que j'ai eu le bonheur de célébrer le St Sacrifice de la messe. Je dis la messe à 7 h pour la première fois dans mon diocèse. L'autel est dressé dans la salle à manger du Fort. Mr & Mme McBean et tous les Canadiens & autres catholiques venus du Fort Hall ou résidens ici y assistent avec recueillement. Comment exprimer ce que l'on éprouve en célébrant pour la 1^{re} fois dans son diocèse, après avoir voyagé durant cinq mois pour y arriver ! On ne sait comment faire pour témoigner à D sa reconnaissance ; et puis les besoins multipliés se présentent à votre esprit ; besoins pour le temporel & pour le spirituel surtout. Il faut ranimer la confiance en celui qui fortifie. La Ste Vierge n'est pas oubliée, non plus que les Sts patrons &c.

5 sept.

Le 5. Vers le soir je reçois la visite du *Serpent jaune*, chef des Walla Wallas. Il se montre assez indifférent pour l'établissement d'une mission dans ses terres & comme il a perdu depuis peu de tems femme et enfans, je tâche de l'encourager, car son cœur est malade & je lui dis que mon intention est d'établir d'abord des missions chez les Sauvages qui le désireront.

^p Les bastions placés l'un au sud ouest, l'autre au n. est, excèdent le mur de 4 verges.

6 sept.

Il revient me voir, paraît mieux disposé qu'hier, regrette que je pense à m'établir chez les Cayouses sur l'*Umatilla*, voudrait que je me fixasse sur ses terres, sans néanmoins me désigner une place favorable.

Le R.P. Joset ¹⁰², Supérieur des Jésuites, est passé ici quelques jours avant mon arrivée. Il a été à l'*Umatilla*, & y a planté une croix sur les terres du Jeune Chef qui se trouve absent, mais qui avait manifesté, avant son départ, le désir d'avoir une mission établie. Cet acte me tire d'un grand embarras. Car il m'aurait fallu attendre peut-être la fin d'octobre pour me fixer & commencer à bâtir.

7 sept.

Le P. Ricard part avec le frère du Serpent Jaune & Martial l'interprète de la compagnie pour aller voir s'il y a un endroit favorable pour l'établissement d'une mission sur la rivière Yakima ou quelques unes de ses tributaires.

8 sept.

Le R.P. revient très-satisfait. Il y a vu sur la rivière des WallaW qui l'ont accueilli à bras ouverts, l'ont engagé à s'y établir & lui ont promis d'aller eux-mêmes chercher le bois nécessaire ; & lui permettent de prendre la terre qu'il désire.

11 sept.

Le Serpent Jaune ou plutôt (comme il traduit lui-même) l'Oiseau Jaune est ici. Il donne, en présence de plusieurs WallaWallas, ou plutôt Walloflas ¹⁰³, pour la Mission un vaste terrain ; c'est à dire, tout ce qui lui appartient entre le *Columbia* & la Tchamnappem (Yakima) formant une presque isle. Le Missionnaire pourra le distribuer & diviser comme bon lui semblera.

Plusieurs WallaWallas partent pour aller au rapide du prêtre ¹⁰⁴ couper ou préparer le bois, pour la chapelle, la maison.

Mr Rousseau profite de la berge de la Compagnie qui porte les pelleteries du F. Hall, pour descendre à Vancouver & acheter des provisions, et se propose de remonter, dans quinze jours, dans la même berge. Il a la permission d'acheter pour £200, s'il trouve moyen de le faire monter.

Le P. Ricard envoie aussi le frère Blanchet pour la même fin.

Mr McBean leur fournit les provisions pour le voyage, & les annonce dans sa lettre à Mr Ogden ¹⁰⁵.

12 sept.

XI Dim. après la Pentecôte.

Messe de l'Evêque.

L'Evêque célèbre la messe un peu plus solennellement que les jours précédens. Il est assisté du P. Ricard en aube & avec étole. Mr McBean & sa Dame avec les autres blancs chantent des cantiques. L'Evêque annonce les 4 tems, fait une courte instruction sur la foi, donne la Bénédiction solennelle à la fin de la messe, & accorde 40 jours d'indulgence aux personnes présentes bien disposées.

On a préparé un autel la veille. On l'a orné d'images, de rubans, &c. On [n'] en [a] pas vu de plus beau dans le Fort. Cependant il était assez simple.

13 sept.

Excursion à Youmatilla

En arrivant au Fort Mr McBean ayant appris à l'Evêque que le R. P. Joset avait planté le 31 août une croix sur la terre du Jeune Chef, sur la rivière *Youmatallam* (Umatilla) dans le dessein d'y bâtir une chapelle pour une mission, et ayant fait connaître les bonnes dispositions de ce chef pour les Missionnaires, l'Evêque est bien aise d'aller lui-même sur les lieux. Mr McBean ayant ordonné les préparatifs nécessaires pour le voyage, toute [la] brigade se met en route vers 10 heures. Mr McBean accompagne l'Evêque & amène son interprète. Nous prenons le chemin le plus court qui est très beau pour les chevaux sellés ou chargés, & même pour les chariots avec les bœufs ; mais il y a bien 30 miles sans eau. Du fort à la maison du Jeune Chef par ce chemin il y a bien près de quarante miles. Cependant, allant toujours le petit galop, nous ne mettons pas plus de six heures & demie à faire le trajet. Nous trouvons la croix mais elle est penchée & les Sauvages nous disent que les Américains ont voulu l'abattre.

La maison du chef batie il y a 7 ans par Mr Pambrun¹⁰⁶ qui avait alors la charge du Fort Walla Walla a 30 pieds de longueur, & 20 de largeur de dehors en dedans, & environ sept pieds des lambourdes aux soliveaux. Elle est divisée en deux, laissant une chambre d'environ 18 pieds & l'autre de 12 p. Elle est faite de pièces équarries avec des poteaux mortaisés aux coins & au milieu. Il y a des ouvertures pour 3 chassis de neuf vitres, & deux cheminées en terre cuite qui ne valent pas grand'chose. Elle est penchée, parce que l'on [n'] a pas chevillé les tenans ; sa couverture est à refaire, et elle [est] en terre sur du bois fendu. Le bois du plancher d'en bas & d'en haut n'est pas embouffeté¹⁰⁷ ; mais il est de bonne qualité. En un mot pour faire quelque chose de passable & de durable, il faudrait refaire cette maison et ajouter au carré une couple de pièces.

Cependant elle nous sert de logis pour la nuit.

Le soir, l'Evêque fait venir McKay qui dit être Maître en l'absence du chef, son frère & le serviteur. Les deux premiers font de l'opposition. Ils ne savent les dispositions du chef à l'égard des prêtres, & disent qu'il serait mieux de l'attendre pour se fixer sur ses terres ; ne veulent pas réparer la couverture, parce qu'ils ne se trouvent pas capables &c &c. Nous nous séparons pour prendre du repos. La pluie tombe.

14 sept.

Dès le matin McKay et son frère reviennent. Aujourd'hui c'est le dernier qui prend la parole & qui agit en maître. Il répète ce qui a été dit la veille & finit par dire qu'il ne peut permettre que les wagons viennent à la maison, ni qu'on s'y loge en attendant le Jeune Chef, & qu'il dira lui-même la manière dont il a reçu l'Evêque.

Le jeune esclave n'ose parler, quoiqu'il ait dit au P. Joset que son maître lui avait recommandé d'avoir bien soin des prêtres & de les bien traiter, s'ils venaient avant son retour.

Mr McBean, à qui le chef avait fait dire par Patacoui que les Missionnaires pouvaient prendre ce qu'ils voudraient de ses terres pour s'y établir, se trouve bien mortifié & ne peut expliquer l'opposition des subalternes, qu'en soupçonnant qu'ils sont *poussés* par des personnes étrangères.

Nous quittons la *Youmatallam* vers onze heures & à soleil coucher nous sommes au Fort, assez fatigués & bien disposés à prendre notre diner qui nous sert en même tems de souper. Après une pareille course on se sent des douleurs dans les bras & les jambes ; on a peine à se plier, & même à s'asseoir, & l'on est bien aise de se reposer pour remettre tout en ordre.

15 sept.

L'Interprete

Louis Moukemène né au Wallamet ¹⁰⁸ d'un père Nipissing, âgé de 32 ans, marié à une WallaWalla, veuf depuis 2 mois, ayant 2 enfans, l'une de 5 ans, le garçon de 3 ans, parti d'ici le printems dernier, ayant été engagé dix ans auparavant, comme chasseur à la compagnie, est arrivé hier, vers 4 ou 5 heures, avec une lettre de l'Archev. & une de Mgr Demers. Il a mis 15 jours à venir. Mgr l'Archev. l'a engagé à 120 dollars par année pour être mon Interprete.

24-23 sept.

D^r Whitman ¹⁰⁹.

Mr Whitman, en revenant des Dalles, passe au fort. Il est très mécontent de l'arrivée de l'Evêque de WallaWalla. Il avoue qu'il n'aime pas les catholiques comme tels. Il en vient à dire que pour être chrétien, il n'est pas nécessaire d'être baptisé. Il attribue la nomination de l'Evêque à l'influence de Tawato (Jeune Chef). Il va faire tout ce qu'il pourra pour détourner les Sauvages de se faire catholiques⁹ ¹¹⁰. Il a déjà commencé son œuvre en disant beaucoup de mal des prêtres au Serpent Jaune, Chef des WallaWallas.

Il a acquis la propriété de la Mission des Dalles, y a laissé son neveu, âgé de 15 à 16 ans pour avoir soin des Sauvages !! Il a demandé au Serpent Jaune de l'accompagner chez les Cayouses, les Dalles, &c.

25 sept.

Mr Maxwell ¹¹¹.

Ce Monsieur arrive de Vancouver avec Mr Stanley ¹¹². Il a mis 27 jours à monter. Il rapporte que les Sauvages des Dalles parlent beaucoup des prêtres & veulent avoir des Missionnaires parmi eux.

Mr Stanley est de N. York. Il a passé par Santafé ; il a été par terre à Santiago dans la Californie, puis dans l'Orégon. Il dit qu'il y a eu des Missions florissantes à Sant Iago & San Francisco, qui sont abandonnées ¹¹³. Il voyage dans un but scientifique. Il a des vues de plusieurs places de la Colombie.

Il y a, dit-il, dans Oregon City, environ 200 maisons & de 400 à 500 âmes.

Mr Maxwell a vu de belles places pour un établissement sur la droite de la Colombie, entre les cascades & les Dalles, sur les rivières qui s'y déchargent. Il dit qu'il y a aussi de la bonne terre sur la gauche de la Colombie.

27 sept.

Mr McKay ¹¹⁴.

Mr McKay vient d'arriver avec sa brigade de Vancouver. En passant aux Dalles Canassissi ¹¹⁵ lui a dit que les Sauvages désiraient avoir des prêtres, qu'ils tiendraient bien vite conseil pour délibérer sur ce sujet.

⁹ Il accuse les catholiques d'avoir toujours persécuté les protestans, & promet de teindre de sang l'échelle catholique, pour montrer l'intolérance des catholiques.

27 sept.

Anniversaire de la consécration de l'Evêque.

Mr McKay dit qu'à deux miles plus bas que la Mission Méthodiste il y a du terrain propice pour une Mission & une bonne place pour un moulin, sur une fourche qui tombe dans le Columbia.

Ce même Monsieur dit aussi que le D^r Whitman a payé 600 piastres la propriété de la Mission *des dalles*. Il annonce à l'Evêque que plusieurs jeunes gens du Wallamet se proposent de venir s'établir dans le diocèse de Walla Walla.

28 sept.

Arrivée des wagons sur l'Umatilla.

L'Evêque reçoit de Mr Brouillet une lettre qui annonce qu'il est arrivé le 26 sur l'Umatilla, avec les chariots (wagons) ; qu'il a perdu un cheval & trois bœufs ; que quatre autres sont hors de service, que les autres sont épuisés de fatigues, de faim & de soif & incapables d'aller plus loin pour plusieurs jours ; il ajoute que beaucoup de familles américaines ont souffert une détresse affreuse.

Il demande des provisions, un sac de farine pour remettre au D^r Crosby, plus 30^{lb} & un ordre pour un autre sac à être remis au Wallamet.

30 sept.

Mr Brouillet V.G.

À peine l'Ev. est-il sorti du lit qu'il voit entrer dans sa chambre Mr Brouillet V.G. Il avait fait partir le chariot léger lundi pour WallaWalla ; mais le conducteur manque le chemin, s'écarte & est obligé de retourner au camp. Sans perdre de tems Mr Br part pour le Fort, afin de se procurer des provisions de bouche. L'Ev. en avait envoyé. Il repart vers onze heures, avec un guide que Mr McBean a la bonté de lui donner, pour conduire la brigade par la ferme de la Compagnie.

2 oct.

Tilocate, un des grands Chefs des Cayouses, arrive des *dalles* qu'il a quittées, il y a trois jours. Il y a vu deux prêtres qui attendent des animaux qui viennent par terre du Wallamet, pour les atteler sur un chariot qu'il espère acheter des Américains.

L'Ev. lui parle des prêtres, lui dit qu'il n'en peut donner qu'un seul pour tous les Cayouses ; qu'il serait plus avantageux qu'ils fussent réunis en un seul village ; qu'il désire consulter tous les chefs avant de rien faire.

L'Ev. lui demande encore s'il a quelque objection à ce que le D^r *Whitman* lui vende de la planche. Il dit qu'il peut lui en vendre ; qu'il consultera les autres à l'égard du payment ; que les Sauvages ont empêché Mr Spalding de se bâtir près du D^r *Whitman*, en faisant des reproches sur ce que le D^r leur avait promis bien des choses & qu'il n'avait pas rempli ses promesses ; qu'il avait dit lui-même au D^r que le Jeune Chef était maître sur ses terres, & qu'il pouvait y laisser planter une croix s'il voulait ; que la place où il était lui appartenait.

3 oct.

Arrivée des chariots

Enfin vers une heure après midi les chariots arrivent au Fort avec les Messieurs et les Dames. Tout va bien ; deux des voitures ont eu le timon cassé ; mais ont pu se rendre. Il ne manque d'essentiel que la charrue qui a été laissée pour alléger les chariots, les bêtes étant trop fatiguées. Mr McBean reçoit tout le monde avec cette bonté qui lui est si naturelle. Il donne le dîner. Tous paraissent avoir la joie dans le cœur, de se voir enfin au terme de leur voyage.

6 oct.

Les RR. PP. Nobili et Goets¹¹⁶.

Vers six heures du soir arrivent ces deux Pères du Wallamet, d'où ils sont partis il y a 3 semaines. Le premier a vu Mr Rousseau à Oregon City, le 16 septembre. Il s'en allait au Wallamet.

12 oct.

Le Rev. P. Joset, Sup^r S.J. arrive du Wallamet. Il entre dans les vues de l'Evêque sur la nécessité de faire des Missions de tems à autre chez les nations voisines de leurs établissements. Après avoir répondu aux 36 questions que l'Ev. lui a posées, il dit : "Quoique je pense qu'il soit plus avantageux de consolider les Missions établies d'où l'on pourrait travailler plus solidement & plus efficacement au salut des âmes des nations voisines, cela n'empêche pas que nous ne soyons prêts à nous employer de toutes nos forces à toutes les œuvres auxquelles V.G. voudra nous occuper."

26 oct.

Tawatoé

Le jeune Chef vient au Fort WW. L'Evêque lui fait rapport de la manière dont il a été reçu chez lui pendant son absence, lui demande s'il est disposé à recevoir des Missionnaires.

Il répond qu'il les recevra avec plaisir, mais il suggère l'idée de s'établir près du D^r Whitman ; dit qu'il a droit par sa femme sur la terre de Tilocate ; qu'il est prêt à donner là de la terre aux Missionnaires, si Tilocate y consent ; qu'il se rendra à la Mission avec ses jeunes gens, & qu'il sera très-content si la Mission est placée au dit lieu.

29 oct.

L'Interprète est envoyé chez Tilocate qui dit qu'il y a assez de terre pour que les Missionnaires s'établissent dans son endroit ; qu'il va donner, lundi le jour de la Toussaint, un festin aux chefs de la nation, qu'il leur en parlera & viendra ensuite trouver l'Evêque. Il communique les difficultés qu'il a eues avec le D^r Whitman, ce que son fils a répondu au même D^r.

1 nov.

Toussaint

L'Evêque chante la messe assisté de Mr Brouillet V.G. & de Mr Rousseau D117.

Il prêche & administre la Confirmation aux Dames McBean, Maxwell & Crêtes. La 2^{de} dame a fait sa 1^{ere} communion le même jour.

3 nov.

Mr Brouillet reçoit la commission d'aller examiner sur les lieux si la Mission de Ste Rose est impossible. Les Oblats y sont depuis trois semaines : mais ils trouvent maintenant qu'il n'y a ni bois pour les bâtisses, ni terre propice pour la culture, ni même de Sauvages à évangéliser. Cependant, ce sont eux qui ont choisi ce poste, après l'avoir visité ! L'Evêque n'a eu qu'à donner son consentement.

4 nov.

Mission des Cayouses

Tilocate & Kamaspelo viennent au Fort. Ils ont avec l'Evêque un pourparler assez long. On y parle de tout. Tilocate a la parole & fait un grand nombre de questions, entre autres, *si c'est le Pape qui a envoyé l'Evêque ; s'il lui a dit de demander des terres ; comment vivent les prêtres dans le pays de l'Evêque c.a.d. qui leur donne de quoi vivre ; si les prêtres feront des présents aux Sauvages ; s'ils feront labourer leurs terres, s'ils les aideront à bâtir des maisons ; s'ils nourriront & vêtiront les enfans &c &c.* Il écoute avec attention ce que lui dit l'Evêque & après avoir dit que ses jeunes gens en passeront par ce qu'il règlera & finit par dire qu'il ne contredira pas la parole du jeune chef *Tawatoé* & qu'il donnera de la terre pour la Mission.

7 nov.

Mr Brouillet part pour aller voir le terrain que veut donner Tilocate & fixer la place des bâtisses pour la Mission.

1^{er} Communion & Confirmation

Mr Thomas McKay, métis qui, quelques jours auparavant, [a] abjuré l'Anglicanisme, a fait sa première communion & a été confirmé à l'issue de la messe. Il est âgé de 47 ans & demeure au Wallamet.

1^{er} neige

Ce matin la terre est couverte de neige & le froid assez intense.

10 nov.

Mission sur l'Umatilla

Mr Brouillet revient de son excursion. Il a trouvé les Cayouses du D^r Whitman assez bien disposés. Tilocate & ses jeunes gens veulent des prêtres ; ceux-ci même les désirent davantage ; & veulent éloigner le D^r W. Ils ont même proposé à Mr Br. de se bâtir près de là pour l'hiver, promettant de lui donner la terre du D^r assez à bonne heure au printemps pour la culture ; ce qui n'a pu être accepté, afin que le D^r ne pût pas dire que les prêtres cherchent à le faire partir.

En conséquence Mr Brouillet est allé de suite chez Tawatoé, qu'il a trouvé prêt à donner sa maison & une partie de sa terre, selon ses promesses antérieures.

11 nov.

Mr Rousseau part avec deux hommes & un chariot pour aller réparer la maison de Tawatoé.

12 nov.

Mr Brouillet part pour aller visiter les Sauvages de la rivière Yakima, sur la fourche du Nord.

13 nov.

Plus de neige.

Aujourd'hui la neige a fondu.

14 nov.

Exprès.

L'exprès arrive de la rivière au Brochet *Norway House*¹¹⁸ à la charge de Mr Low. Il n'y a que trois barges peu chargées. On a été obligé d'en laisser une, faute de monde pour la descendre.

L'Évêque ne reçoit que des lettres de Vic. gén. de Mgr Provencher ¹¹⁹,
Vicaire Apostolique de la Baie d'Hudson.

25 nov.

Le tems est doux comme depuis quelque tems & à la pluie.

Tout est prêt pour le départ pour l'Umatilla, si Mr Rousseau arrive.

26 nov.

Mr Rousseau arrive de l'Umatilla avec les bêtes à cornes & des chevaux, un peu avant midi, ayant été obligé de coucher en chemin. Il n'a pas pris de nourriture depuis hier au matin.

27 nov.

Tout est prêt pour le départ du Fort de l'Évêque, de Mr Brouillet & de Mr Leclaire. Ils montent leurs chevaux vers huit heures, prennent le chemin ennuieux de la grande *coulée*. À midi, ils sont à la hauteur des terres, comptant 20 milles de chemin depuis le Fort Walla Walla. Après quelques minutes de repos, ils continuent leur route, & arrivent à la maison de Tawatoé vers 3½ heures, croyant avoir fait dix huit à vingt milles depuis midi. Il est tems de mettre à terre ; les chevaux sont très fatigués & les personnes ne demandent pas de faire davantage en ce jour.

Mr Rousseau reste au Fort, prépare les deux charges de wagons, ne peut partir qu'à 4 heures de l'après-midi. Les eaux de la Riv. WallaWalla sont hautes, il est obligé d'aller par la Toucher, dont les eaux sont assez hautes pour entrer dans les voitures.

28 nov.

Mr Rousseau dit qu'il a été appelé pour une enfant malade, qui avait dit à son père : « Mon père, je suis malade, ne me laissez pas mourir sans faire venir les *robes noires* pour me baptiser ». Cette enfant n'avait que sept ans & était fille de Mr McKay qui ne voulut pas laisser les Missionnaires se loger dans la maison du Chef Tawatoé. Elle fut baptisée et est morte.

1 déc.

Mr Rousseau arrive enfin avec les voitures vers trois heures après midi. Nous voilà enfin logés. La maison, telle que décrite ci-devant page 145 ¹²⁰ & suiv. A été redressée, recouverte en terre, bousillée ; les planchers réparés, les portes & chassis posés, les cheminées refaites. L'on a posé des nattes de jonc, sur les pièces en différens endroits, surtout derrière les couchettes.

L'Evêque se trouve heureux de pouvoir dire avec ses collaborateurs qu'il est chez lui, ou au moins qu'il est logé. Assurément il n'a qu'à se louer du traitement qu'il a reçu du fort WallaWalla. Mr McBean qui en est chargé lui a montré tous les égards en son pouvoir & s'est beaucoup gêné pour l'accommoder. Mais tout le monde sait que chacun se trouve mieux chez soi que chez les autres, lors même qu'il a tout à souhait.

L'établissement des missionnaires chez les Cayouses est sous la protection de Ste Anne.

30 nov. ¹²¹

Le trente novembre, Mr Brouillet part pour aller voir les Sauvages qui sont près du Dtr Whitman et administrer le baptême aux adultes malades en danger de mort. Mais quelle triste nouvelle ! À peine dans la tente de Tilocate, on lui raconte ce qui s'est passé la veille – la boucherie que l'on a faite des blancs.

29 nov.

Vers deux heures, les Sauvages se rendent chez le D^r Whitman, & après lui avoir demandé des remèdes, ils l'assomment, puis sa femme. C'est là le signal du massacre général de tous les hommes, Mr Rodgers y compris. Le nombre des tués est de onze. Les femmes & les enfans ont été épargnés. Il y a trois enfans & une femme dont on ne connaît pas le sort, mais ils ont disparu. On a épargné aussi deux Américains malades.

Les femmes, les enfans & les orphelins sont au nombre de quarante cinq & sont tous dans la maison de Mr Rodgers. Les Sauvages leur donnent la nourriture.

Ont été massacrés : D^r Whitman, sa dame, Mr Rodgers, MM Hoffman, Saunders, Marsh, John Sager, Francis Sager, Kimball, Young, quelques jours après : Crocket Buley, & Mr Sale. Mr Canfield s'échappa et put se rendre chez Mr Spalding.

2 déc.

Ce qui précède a été rapporté à l'Evêque par Mr le gr^d Vicaire qui a tout appris des Sauvages ou de l'interprète à qui les Sauvages l'ont raconté à son arrivée, mardi soir, à la place du D^r.

Mercredi, le 1^{er} hier. Mr le gr. Vicaire s'est empressé de faire donner la sépulture à tous les morts, qui gisaient tous aux lieux où ils étaient tombés morts, & s'est hâté de quitter ce lieu pour revenir. Quel a pu être le motif qui a porté les Cayouses à commettre les horreurs ci dessus décrites ? Voici ce qu'ils disent. La semaine dernière, un Sauvage se trouvait chez le D^r & entendit une

conversation que le défunt entretenait avec le Rév. Mr Spalding où il s'agissait, dit-il, des Sauvages. Il y aurait été lâché des paroles qui annonçaient que bientôt il n'y aurait plus de Sauvages, ou quelques propos semblables. Ce Sauvage qui entendait l'anglais aurait rapporté tout aux Cayouses.

Tawatoé (Jeune Chef) & Achékaïa (Cinq Corbeaux) disent qu'ils n'ont pris aucune part à cette œuvre de ténèbres ; mais ont laissé agir Kamaspelo (gros ventre) qui est le gr^d Chef militaire, & qui a toujours été l'ami du def. D^r.

Mortalité

La petite vérole & surtout la dissenterie (debord de sang) ont fait beaucoup de ravage parmi les Cayouses. Dans le camp de Tilocate, on compte trente quatre morts ; dans celui de Tawatoé¹²² ; dans celui de Kamaspelo. Les Walla Wallas n'ont pas été épargnés non plus. On parle aussi d'un grand nombre de morts chez les Yakimas & les Dalles.

3 déc.

L'Evêque fait venir Tawatoé & Achekaïa (cinq Corbeaux) pour leur témoigner sa désapprobation du massacre des blancs. Il les presse de conserver la vie aux femmes & aux enfans & de leur faire donner la nourriture suffisante.

Ils répondent qu'ils ont pitié des femmes & des enfans, qu'il ne leur sera fait aucun mal & qu'ils seront nourris comme auparavant. Mais ils disent peu de chose au sujet du massacre ; ils accusent le D^r d'avoir fait mourir un grand nombre de personnes de la nation par le moyen des remèdes qu'il donnait dans les maladies & disent que depuis sa demeure parmi eux, presque tous les enfans des Chefs meurent jeunes ; que plusieurs sont morts aussitôt après avoir pris les remèdes qu'il avait administrés. Ils ajoutent même qu'on a trouvé dans les poches de la dame une bouteille pleine de poison. Cependant comment peuvent-ils en juger ? Il faudrait au moins pour le prouver qu'un homme de l'art examinât le contenu de cette bouteille, ainsi que les autres remèdes administrés par le D^r & en reconnût la mauvaise composition.

6 déc.

L'Evêque a le plaisir d'apprendre que les Chefs ont décidé que les femmes & enfans américains auront la vie sauve ; mais qu'ils resteront dans le pays & pourront s'y marier, si cela leur convient.

À cette nouvelle en succède une autre des plus tristes, c'est que des ordres ont été donnés pour mettre à mort les blancs qui sont au moulin à scie.

Les Cayouses rapportent que Mr McB. leur a dit qu'ils avaient bien fait. Mais Tawatoé ajoute qu'il pourrait avoir dit cela sous l'impression de la peur. Il dit aussi que son interprète n'est pas toujours fidèle à exprimer ses sentimens.

Mr Brouillet craignant pour sa vie n'ose aller visiter les captifs, mais on y envoie l'interprète ¹²³.

Tawatoé, Achekaïa, proposent de transférer la Mission sur la pelouse, où sont leurs terres, & où il n'y aura pas danger d'être dérangé. Les terres où ils se trouvent sur l'Umatilla appartiennent à tous les Sauvages. Ils se proposent de quitter cette place le printemps prochain. L'endroit qu'ils veulent donner aux Missionnaires parait être avantageux, à cause du sol qui est excellent, du saumon qui abonde & du bois qui y est en quantité. Ce n'est pas loin de la rivière Nez percé.

10 déc.

Le tems

Depuis l'arrivée des Missionnaires sur l'Youmatillam, le tems a été assez doux ¹²⁴. Il a gelé à glace plusieurs fois, mais pas considérablement ; la neige a couvert les montagnes voisines, mais elle [a] presque entièrement disparu quelques jours après. Si l'on excepte la fumée qui de tems en tems nous aveugle, nous n'avons pas à souffrir dans notre maison bousillée à la main.

8 déc.

Conception B.V. Marie

Il y a une quinzaine d'adultes qui assistent à la Messe, & à l'instruction qui la suit. L'Ev. bénit solennellement les Kayouses pour la 1^{re} fois.

Tawatoé demande que l'on commence par enseigner les prières en français, parce que, dit-il, le Missionnaire n'est pas capable de les traduire en Kayous, et de tout expliquer.

10 déc.

L'Evêque a la douleur d'apprendre que les deux Américains malades qui avaient été épargnés par les Sauvages ont été massacrés depuis. Les autres qui étaient au moulin ont été amenés à l'établissement du D^r. On a dit que c'était pour avoir soin des femmes, enfants & orphelins. Puisse-t-il en être ainsi ! ils leur rendraient de grands services.

13 déc.

Avant hier Achekaïa a reçu dans sa loge la servante du D^r qu'il avait envoyé chercher. Cette pauvre fille est venue ici en pleurant. L'Ev. a fait venir le chef pour savoir ce qu'il avait intention de faire. Car quelques jours auparavant, lorsqu'il lui demanda son avis à l'égard de son mariage avec cette fille, il lui fit remarquer qu'elle était un peu jeune pour lui. Le chef avait senti

l'à propos de cette réflexion. Il ne répond presque pas à l'Evêque. Il se contente de dire qu'il a honte & se retire, en disant qu'il ne la prendrait pas. Il tient sa parole ; car la fille va se présenter à sa loge et est renvoyée avec son paquet de linge.

Aujourd'hui il est venu & a dit qu'il n'était pas fâché, mais qu'il avait honte.

12 déc.

À quatre heures et demie du matin l'Evêque entend de son lit le pas d'un cheval. On frappe à la porte. C'est un courrier qui vient de WallaWalla, envoyé par le Rev. Père Ricard avec une lettre.

Le R.P. témoigne à l'Evêque que la vie des prêtres est en danger, parce que, dit-il, Mr le g.V. a fait évader Mr Spalding.

Il fait l'énumération de toutes les nouvelles qui se suivent rapidement v:g : que les Kayouses se préparent à attaquer Piopio Moxmox, chef des WallaW. ; que Mr Spalding avait dit qu'en allant au Fort, il se jetterait dans la gueule du loup ; que c'était là que les chefs avaient tramé le complot du massacre, lorsqu'ils s'y rendirent à la demande de l'Ev. pour traiter du lieu de la Mission ; que Louis ¹²⁵ avait dit que la bouteille que M^{me} Wh avait sur elle contenait réellement du poison ; que tous les chefs avaient porté la sentence de mort contre les femmes des Américains ; qu'ils se préparaient à la guerre contre les Américains ; que Tomseké a menacé d'aller attaquer le Fort W. W. & de traiter les français comme les américains & qu'en conséq. depuis le 30 ult. les canons & autres armes sont chargés.

Il ajoute que l'Expres est parti le premier du mois pour Vancouver ; qu'il a donné à l'Archevêque les nouvelles courantes telles que données par un Améric. qui s'était échappé & d'autres.

Il finit par demander ce qu'il y aura à faire si les événements bouleversent le pays.

L'Evêque lui répond par le courrier qu'il ne voit pas de danger pour les prêtres.

13 déc.

Le tems

Aujourd'hui le tems est beau, doux, dans notre vallée. Il n'y a de neige que sur les montagnes bleues ; encore le soleil l'a-t-il fait diminuer de beaucoup depuis plusieurs jours.

14 déc.

Un Kayouses du camp de Tilocate rapporte que Mr Spalding en arrivant aux dalles en est reparti aussitôt avec les américains pour le Wallamet.

Les prêtres

Cinq Corbeaux est bien mécontent que l'on ait fait courir le bruit à WallaW que les Kayouses voulaient tuer les prêtres. Il voudrait connaître l'auteur de cette nouvelle pour le punir. Les Kayouses ne veulent avoir que des prêtres avec eux.

16 déc.

Aujourd'hui Inimilpilas & Tipialanahtkeïkte, frères, chefs des Nez Percés, arrivent avec une lettre de Mr Spalding.

Ils viennent avec le désir d'engager les Cayouses à prendre les moyens d'éviter la guerre avec les américains. Ils veulent que l'Evêque écrive au Gouverneur pour lui dire de ne pas envoyer d'armée, mais de venir au printemps pour traiter avec les Cayouses ; que ceux-ci remettront alors les captifs qu'ils ont à Waïlatpou & ailleurs ; qu'ils ne feront rien aux Américains qui vivent encore, jusqu'à ce qu'ils aient reçu la nouvelle d'en-bas.

17 déc.

L'Evêque leur répond qu'il est disposé à leur aider de tout son pouvoir ; mais qu'il ne peut pas écrire sans avoir l'opinion des Chefs Cayouses ; qu'aussitôt qu'il la connaîtra, il enverra au Fort pour s'entendre avec Mr McBean, & envoyer un exprès à la mer. Le premier des chefs Nez Percés paraît être un homme de bon sens & bien comprendre les choses.

18 déc.

Kamaspelo (gros ventre) vient voir l'Evêque. Il fait l'éloge des blancs, c'est à dire des français, en disant qu'ils tiennent toujours leur parole. Il avoue que les jeunes gens lui ont volé sa parole ; il désapprouve donc ce qui a été fait. Il parle de quitter le pays, de tuer les chevaux, que les Cayouses s'attendent à mourir.

L'Ev. lui témoigne le chagrin qu'il a éprouvé en apprenant la triste nouvelle du massacre. Lui dit que les Chefs sont responsables devant D de tout le mal qu'ils n'empêchent pas lorsqu'ils le peuvent.

Que les chefs doivent s'assembler pour convenir de ce qu'il y a à faire dans la circonstance présente, que cette assemblée devrait avoir lieu lundi prochain, qu'en retardant trop, les choses seront plus difficiles à arranger.

Kamaspelo dit qu'il va engager les chefs à s'assembler.

20 déc.

À quatre heures & demie du matin arrive un messager de WallaWalla avec une lettre du Mr McBean annonçant l'arrivée de Mr Ogden & invitant l'Evêque à aller au Fort. L'Ev. n'a pas de chevaux aujourd'hui, puis il s'attend à une assemblée des chefs pour traiter de la paix. C'est pourquoi il reste à la maison.

Conseil des chefs des Cayouses Tilocate, Tawatoé, Achekaïa & Kamaspelo. Ce dernier est le chef militaire.

Vers dix heures les chefs nommés entrent dans la chambre avec plusieurs autres Sauvages.

Après quelques moments de silence, suivant la coutume de cette nation & des autres, l'Evêque prend la parole & explique l'objet de l'assemblée. Il commence par dire qu'il est satisfait de les voir tous réunis pour délibérer sur un sujet bien important, puisqu'il s'agit d'éviter la guerre, qui est toujours un très grand mal, même lorsqu'on est vainqueur, parce qu'il en coûte la vie à un grand nombre de personnes, & qu'on est exposé à perdre ses biens, ses animaux &c et que dans les affaires importantes les chefs devraient toujours tenir conseil & consulter même ceux qui peuvent les aviser, que lorsque les chefs donnent leurs avis séparément sur une question ils sont exposés à être mal compris, & qu'il peut s'en suivre de grands maux pour toute la nation ; qu'il est persuadé que si les chefs avaient délibéré ensemble, on [n']aurait pas à déplorer le massacre qui a eu lieu, puis il dit que deux chefs des Nez Percés lui ont demandé d'écrire aux chefs du Wallamet pour demander la paix, mais qu'il ne peut le faire amoins que les chefs Cayouses n'y consentent.

Il leur lit ensuite les propositions à faire, telles que suggérées par les deux chefs Nez Percés qui sont :

- 1° Que les américains ne viennent pas faire la guerre.
- 2° Qu'ils envoie deux ou trois grands hommes pour traiter de la paix.
- 3° Que quand les grands hommes viendront d'en bas, ils pourront emmener les hommes, les enfans & les femmes.
- 4° Qu'ils ne feront rien aux Américains jusqu'à ce qu'ils aient reçu la nouvelle d'en bas.
- 5° Que le maître d'école, Mr Rodgers, apointé par les Cayouses, a dit avant de mourir que le D^r, sa femme & Mr Spalding empoisonnaient les Sauvages.
- 6° Qu'un jeune homme Sauvage en service chez le D^r, qui sait l'anglais, étant un soir couché dans la salle, dit avoir entendu le D^r, sa femme & Mr Spalding parler d'avoir le pays pour eux, ainsi que les animaux des Sauvages.

- 7° Que Mr Spalding avait dit au D^{re} : hâtez-vous de donner des médecines aux Sauvages pour qu'ils meurent bien vite. Le Sauvage aurait dit aux Cayouses : si vous ne tuez pas le D^{re}, vous serez tous morts au printemps.
- 8° Que les Cayouses ont oublié le meurtre du fils d'un Chef commis par un Américain dans la Californie ¹²⁶; que les Américains doivent aussi oublier ce que les Cayouses viennent de faire.
- 9° Que les Américains ne passent plus sur leurs terres.

Les cinq dernières propositions ont été ajoutées par les Cayouses à la demande d'Achekaïa.

Kamaspelo a parlé le premier & a dit, entre autres choses, qu'il était ignorant, aveugle, qu'il désespérait pour le salut & la vie de sa nation ; mais que les paroles de l'Evêque le consolait, lui donnaient du courage, qu'il avait confiance en lui & qu'il approuvait les propositions ; qu'il avait dit qu'il ne fallait pas envoyer le D^{re} mais le garder jusqu'au printemps.

Tilocate a pris la parole ensuite. [Il] a dit qu'il ne savait pas beaucoup, qu'il n'en dirait pas bien long & puis il a commencé toute l'histoire de sa nation depuis l'arrivée des blancs (c'est à dire des français) dans le pays. Avant cela, les Sauvages se faisaient toujours la guerre. A WallaWalla on ne voyait que du sang. Les blancs leur ont appris qu'il y avait un D, qu'il défendait la guerre. Depuis ce tems, ils ont toujours été en paix. Il fait l'éloge de Mr Pambrun, parle d'un Chef Nez Percés tué en allant aux Etats Unis, du fils de Piopio Moxmox tué par les Américains dans la Californie : ils ont oublié tout cela. Il parle aussi du D^{re}, de Mr Spalding &c & finit par dire que les américains doivent oublier ce qu'ils (les Cayouses) viennent de faire.

Avant lui avait parlé Achekaïa, en peu de mots, pour suggérer les cinq dernières propositions.

Vient en dernier lieu Tawatoé qui parle peu, dit qu'il est faible, qu'il ne sent pas la force de parler longtems ; mais comme tous ceux qui l'ont précédé, il est pour les propositions de paix.

Edouard, fils de Tilocate, vient ensuite avec l'échelle catholique teinte de sang & prise chez le D^{re}. Il rapporte les paroles du D^{re} en la leur montrant ; raconte ensuite ce qui s'est passé ; comment & pourquoi on a commis les meurtres, ce qui y a donné lieu, la part qu'il y a prise lui-même, rapporte tout ce que le Sauvage Tchinouk dit avoir entendu de la bouche du D^{re}, de sa dame & de Mr Spalding, & enfin ce qu'a dit Mr Rodgers avant de mourir.

L'Evêque fait des complimens aux Chefs parce qu'ils approuvent les propositions, leur dit qu'il faut renvoyer à la maison les filles qui ont été prises

par les Sauvages pour femmes. Il n'y a qu'Achekaïa qui en ait une & qu'il ne veut pas renvoyer.

Enfin l'assemblée se dissout à deux heures & demie, après avoir duré quatre heures & demie.

22 déc.

Mr McBean écrit de nouveau à l'Ev. pour le demander au Fort, & lui envoie un cheval. L'Evêque part vers dix heures du matin & arrive vers 4³/₄ heures à WallaWalla. Il y est reçu avec politesse.

Tous les chefs Cayouses ont été demandés, mais Tawatoé [et] Tilokaite seulement s'y rendent.

23 déc.

L'assemblée commence vers 9¹/₂ h. Outre les deux chefs, il s'y trouve une douzaine d'autres. Mr Ogden leur parle, leur fait une forte réprimande pour avoir massacré le Dtr & les autres ; blâme surtout les chefs qui ne savent pas retenir les jeunes gens, leur dit qu'il ne sert de rien d'avoir des chefs si on ne les écoute pas ; leur fait bien comprendre qu'il ne vient pas ici de la part des Américains ; qu'il est parti de Vancouver, avant qu'ils eussent connu ce qui s'était passé à Wailatpou ; que la Compagnie ne se mêle pas des affaires des Américains, ainsi que les Missionnaires catholiques ; que les uns & les autres n'ont rien à faire en cette affaire ; que la compagnie *s'occupe de la traite & les Missionnaires de la religion* ; que les blancs ne les ont jamais trompés ; qu'ils ont des chefs, qu'ils devraient les consulter ; qu'ils devraient consulter les Missionnaires avant d'agir ; que les jeunes gens sont des aveugles, que les chefs ne doivent pas se laisser conduire par eux, qu'il n'est venu que par charité, qu'il lui demande *de lui remettre* tous les américains qu'ils retiennent captifs, qu'il donnera cinquante couvertes, 50 chemises, dix fusils, du tabac, 10^{lb}, 10 mouchoirs, 400 coups d'amunition, mais qu'il ne leur promet pas que les américains ne viendront pas venger le massacre pour cela, que cependant il parlera en leur faveur, que s'ils lui remettent les captifs, il les emmènera à la mer.

Tawatoé remercie Mr Ogden des bons avis qu'il leur a donnés & dit quelques mots pour approuver ce qui a été dit & laisse la parole au vieux chef Tilokaïte.

Celui-ci parle de l'accord qui a toujours régné avec les blancs depuis qu'ils les ont connus, que les blancs épousent leurs filles, qu'ils sont enterrés dans les mêmes cimetières & termine en disant qu'il *remet tous les américains*. On convient du tems où ils doivent les amener au Fort. On va faire moudre de la farine, rassembler les animaux ; ils amèneront six bœufs & de la farine pour la nourriture des captifs & l'assemblée est dissoute.

Viennent ensuite les chefs Nez Percés qui promettent de livrer Mr Spalding avec sa famille & les Américains pour douze couvertes, 12 chemises, 2 mouchoirs, 200 coups de poudre, balles, 5^{lb} de tabac & deux fusils. Ils promettent de donner des nouvelles de Mr Spalding la septième journée.

L'Evêque n'a pas laissé partir les chefs sans leur dire que Mr Ogden leur a dit la vérité & qu'il est content qu'ils l'aient écouté.

26 déc.

Ordination

L'Ev. donne l'ordre de Sous-diaconat aux frères Chirouze & Pandosi, Oblats de Marie Immaculée, dans la salle du Fort, assisté du P. Ricard Sup^r & de Mr Rousseau Diacre qui est venu le joindre pour l'accompagner au Wallamet.

28 déc.

Yakima

Un chef des Yakimas nommé Ohhaï est venu demander des Missionnaires. Le frère Blanchet ira visiter les lieux & retournera pour y commencer les baptêmes nécessaires pour la mission.

29 déc.

Les captifs de Waïlatpou arrivent au Fort entre cinq & six heures du soir, au nombre de 46 et 5 étaient déjà rendus auparavant, ce qui fait 51.

1848

1 janv.

Promotion des frères Chirouze & Pandosi au diaconat.

Arrivée de Mr Spalding au Fort Walla Walla.

2-3

4-5 janv.

Prêtrise des PP. Chirouze & Pandosi.

Départ du Fort vers une demi heure après midi. Trois bateaux sont chargés des prisonniers. Le tems a été un peu sale d'abord, puis ensuite sec & passablement froid. Mr Ogden donne tous ses soins aux voyageurs, & surtout aux veuves & aux orphelins; les nuits sont froides, & le bois rare. On est obligé de visiter les cimetières des Sauvages & de dépouiller les tombeaux du

bois qui les couvre. Le portage de la chute se fait assez promptement le matin, pour pouvoir se mettre en route vers deux heures après midi, après avoir gommé les bateaux.

Le jour des Rois est sanctifié à la façon des voyageurs. L'Evêque dit le chapelet avant de partir. Vers trois heures, on arrive à la Mission après avoir sauté les dalles sans courir aucun danger.

En arrivant à la Mission protestante, nous voyons que la nouvelle était venue à WallaWalla de l'arrivée de gens armés aux dalles n'était pas sans fondement [sic]. Nous en sommes cependant étonnés. Mr Ogden & l'Evêque témoignent leur surprise aux officiers de la compagnie, & leur font voir l'imprudence de leur démarche, puisque c'était exposer les prisonniers à être retenus par les Cayouses.

5 janv.

Après une demi-heure d'arrêt, nous allons camper quelques miles plus loin.

L'Evêque n'a pas eu le tems de visiter les batisses de la Mission protestante que Mr Ogden était commissionné de lui vendre. Canassissi & un Sauvage borgne lui demandent des prêtres. Le premier vient encore au campement pour le même objet. L'Ev. prend des informations sur le lieu où l'on pourrait s'établir, & promet un missionnaire pour le printemps prochain.

6 janv.

Nous allons camper aux cascades.

7 janv.

À une heure & demie les bateaux sont aux pieds des cascades & nous allons camper au dessus & près du cap *horn*.

8 janv.

Nous partons vers sept heures. Le vent est favorable, mais à mi chemin du fort Vancouver le calme nous prend & nous fait abattre les voiles pour prendre les rames. Les bateliers s'encouragent par les chants de chanson & nous arrivons au fort à midi.

Le voyage a été des plus heureux, le tems beau. Nous n'avons pas eu de pluie même aux cascades.

L'Evêque et le R.P. Ricard sont logés à la grande maison & sont reçus avec tous les égards possibles par Mr Douglass ¹²⁷.

Mgr Demers ¹²⁸ est à Vancouver depuis un mois attendant des nouvelles de WallaWalla.

10 janv.

Vers trois heures, tous les captifs sont placés dans deux bateaux. L'Evêque y prend place avec Mgr de Vancouver, le P. Ricard & Mr Rousseau, pour aller passer la nuit à quatre miles.

Le lendemain on entre de bonne heure dans la rivière Wallamette, & l'on va camper quelques miles au dessus de Portland, d'où l'on part le mercredi pour se rendre à Oregon City vers une heure après midi, par un tems des plus orageux.

Avant d'arriver à Portland les voyageurs sont salués de plusieurs décharges de mousquets par les volontaires qui sont campés sur la rive droite & la rive gauche. Le Colonel Gillin vient à bord prendre des informations de Mr Ogden. Il n'a aucun doute du succès des armes, & annonce qu'il ne sera pas surpris par les Sauvages. Il demande si les Sauvages peuvent passer les mons rocheux, & fait entendre que son intention [est] de les pousser jusque-là & de les y détruire.

Ce pays est tout différent de la contrée de WallaWalla jusqu'aux dalles. La rivière est bordée d'une épaisse forêt. On voit de tems en tems une petite maison nouvellement élevée. C'est la demeure d'un citoyen de l'Union qui est venu ici pour chercher la santé sans doute.

Portland prend peu d'accroissement. Cette ville a été visitée par les fièvres les années dernières, & pour cette raison l'on ne croit pas qu'elle augmente beaucoup.

Oregon City, au pied de la chute, va beaucoup plus vite. Il y a un assez grand nombre d'édifices qui se présentent bien à l'extérieur. L'église catholique qui a 60 pieds sur 30, avec des chapelles de 15 x 12 p. & le presbitère de 26 x 20, y font bonne figure.

13 janv.

Nous demeurons à Oregon City tout le jour à cause du mauvais tems. Les documens envoyés au gouverneur & présentés par Mr Ogden sont examinés & l'on se détermine à les publier. On hésite d'abord à publier la lettre du Rev. Mr Spalding ¹²⁹ toute entière ; mais à la fin on ne croit pas qu'il soit convenable d'en retrancher aucune partie. L'opinion défavorable à l'égard des Miss ¹²⁸ catholiques commence à disparaître, à la vue des documens & des rappoerts de vive voix de Mr Ogden. L'excitation diminue & l'on parait disposé à envoyer trois personnes pour parler aux Cayouses & les engager à livrer les meurtriers ¹³⁰ & faire la paix.

14 janv.

Nous avons trouvé le bateau de la mission à la chute : nous en profitons pour monter. Nous partons à neuf heures. Nous allons camper à quelques miles au dessous de la rivière au boudin^r, dans un bois bien épais. Le feu est excellent.

Le bateau mal chargé n'avance qu'avec peine, surtout aux isles de pierres, où il faut saisir les branches des arbres pour pouvoir refouler le courant qui y est très fort, parce que l'eau est haute.

15 janv.

Nous laissons notre camp de bonne heure. Nous voguons un peu mieux que la veille, parce que le courant est moins rapide. À une heure nous sommes aux buttes, & à trois heures au campement de sable. Mr Bolduc¹³¹ y a envoyé une charette. Les deux Evêques y déposent les couvertes de voyage & s'asseyent dessus & se dirigent vers la mission qui est à cinq miles. Ils y arrivent au soleil couchant. Grande est la joie de l'Archevêque qui fait sonner la cloche. Le P. Ricard & Mr Rousseau ayant pris terre aux buttes pour se rendre à pied au campement de sable, s'écartent & ne se rendent qu'après six heures, bien fatigués, après une marche d'environ cinq heures. Pour la 1^{ère} fois, les trois Evêques de l'Orégon sont réunis.

16 janv.

La maison épiscopale est de 30 x 20, crépie en dedans, et lambrissée en déclin en dehors, séparée en deux par un corridor. Le devant où il y a une galerie couverte d'environ huit pieds est à l'Est. Sur le derrière il y a un appenti qui sert de cuisine. Elle est à environ deux arpens de l'église & de l'ouest.

L'église qui est de 100 p. x 40 de 25 carré, avec chapelles de 18 x 20 & 30 p. de chœur, a aussi le portail vert l'Est. Elle est en briques faites sur les lieux. Le clocher à flèche a environ 84 pieds. Il est entré 530,000 briques dans cet édifice. À chaque mille employé [cela] a coûté au moins onze piastres, ce qui fait la belle somme de [5830]¹³².

Le couvent des Sœurs de N. Dame est au nord de l'église, à environ cinq arpens de front avec l'église. C'est un édifice composé d'une chapelle de 90 x 30 & 15 h, aux deux côtés de la chapelle, unie à la dite chapelle par une bâtisse

^r Des voyageurs y tuèrent un chevreuil & firent du boudin ; delà le nom qu'elle porte.

de 15 pieds ; le tout lambrissé en déclin assez mal. Cependant la maison au sud n'est pas finie. Il y a en arrière un autre bâtiment servant de cuisine de 30 x 20.

Le terrain de 60 arpens en superficie.

Il y a treize Sœurs venues de Namur en Belgique, dont 6 en 1844 & 7 en 47.

Elles ont vingt neuf pensionnaires, mais elles en ont eu jusqu'à 39. Lorsque la maison au nord de la chapelle sera finie, elles pourront bien en loger soixante.

17 janv.

Les Evêques font à cheval une excursion aux moulins de la mission à 4 miles de l'église.

Le moulin à scie est construit à grands frais sur le ruisseau ou rivière St Joseph. Il y a deux scies, mais ordinairement il n'y a d'eau que pour en faire marcher une seule.

Le moulin à farine est adjacent au premier & reçoit l'eau de la même chaussée. Il n'y a qu'une moulange ; elle fait de bonne farine.

23 janv.

L'Evêque entre en retraite chez les Jésuites. Le P. Accolti ¹³³ qui est seul depuis l'automne dirige les exercices. Il est très attentif pour pourvoir au nécessaire.

L'établissement des Jésuites consiste dans une maison à deux étages de ... pieds, avec corridor au milieu dans les deux, & des chambres des deux côtés. Elle est en bois, mais les séparations intérieures sont en briques, ainsi que les cheminées. La position est charmante : sur un terrain au pied duquel se trouve un petit lac, non loin de la rivière. Les dépendances sont considérables. On y voit encore les premières maisons pièces sur pièces, occupées par les RR. PP.

Février

On rapporte que les Sauvages des chutes & autres ayant volé 250 bêtes aux volontaires, il y a eu un combat où les derniers ont recouvré les bêtes prises & ont gagné 50 chevaux.

15 février

On écrit de la chute que l'on recueille des témoignages sur tout ce qui s'est passé depuis l'arrivée des Miss^{es} à WallaWalla.

1. « Que Mr Spalding a déposé sous serment que Mr Blanchet
« arriva à Waïlatpou la nuit qui suivit le massacre.

-
2. « Qu'il était accompagné d'un meurtrier en retournant à
« sa mission.
 3. « Qu'avant l'arrivée de l'Evêque on n'avait pas entendu
« parler que les Sauvages voulaient tuer le D^r Wh.

Cependant on rapporte qu'un de ces Dimanches il dit dans une réunion religieuse, qu'il y avait longtemps que les Sauvages en parlaient, dit l'écrivain.

Un voyageur rapporte que des Américains menacent de prendre le fort V. & que la compagnie a fait bâtir un 3^{me} bastion qu'elle a garni de canons.

Concile Provincial ¹³⁴ I d'Oregon City commencé le 28 février au matin & fini le premier de mars à 12 heures.

17 mars

L'Evêq. reçoit de Mr Brouillet deux lettres ¹³⁵ avec les détails & circonstances du massacre du 29 nov. tels qu'envoyés au Col. Gilliam sur sa demande.

4 avril

Siège de la guerre

Des Métis arrivent de Waïlatpou & rapportent que le 24 ou 25 février un engagement eut lieu entre les volontaires & les Sauvages, à l'embouchure de l'Youmatilla. Que le Cinq Corbeaux y fut blessé & un ou deux Sauvages tués ; qu'il y eut plusieurs Américains blessés. Que peu de jours avant leur départ de Waïlatpou, les Américains avaient poursuivi les meurtriers jusqu'à la rivière Nez Percés & les y avaient surpris durant la nuit ; mais les Sauvages leur ayant dit qu'ils étaient amis, n'avaient pas été saisis, & que peu de temps après ils fonçaient sur les Américains, qu'ils tinrent sur le qui vive durant trois jours & trois nuits, les attaquant & tâchant de les surprendre ; que les Américains avaient pris sur les Sauvages environ 250 chevaux & bêtes à corne, qu'ils n'avaient pu conserver.

Ils disent que le Jeune Chef désire avoir les prêtres, pour retourner à son poste.

Mort du Col. Gilliam

Il descendait aux dalles avec plusieurs compagnies de volontaires & les Métis. Un soir qu'il voulait faire avoir un cabrasse, & se tenait par derrière la voiture où il se trouvait, celui qui le cherchait, en voulant ranger une natte, banda le fusil, & le fit partir. La baguette qui se trouvait dans le canon lui entra dans la tête par le front presque dans toute sa longueur, sans sortir par le derrière de la tête ; il faut donc qu'elle se soit comme repliée ou écrasée dans le cerveau.

Le corps a été descendu en wagon jusqu'aux dalles, d'où il a été emmené en chaloupe ou bateau pour être conduit au lieu de son établissement.

Les volontaires sont dans un dénuement complet. Ils doivent redescendre, si on ne leur envoie bien vite de quoi se vêtir.

9 avril

Dim. Passion. Mr Brouillet & Mr Leclair avec les Oblats sont sortis de la retraite spirituelle qu'ils avaient commencée neuf jours auparavant.

Maintenant l'Ev. & son clergé n'attendent plus que le moment favorable pour retourner dans le diocèse de W.W.

La guerre

L'intention du Col. Gilliam, dit Mr McKay, était d'engager le gouverneur Abernathy à cesser de poursuivre les meurtriers, jusqu'à l'arrivée du gouverneur nommé par le gouvernement général des Et. Un.

Mais une lettre du Capt. Macon publiée a engagé les Américains à former une nouvelle recrue de 300 hommes. Ce renfort est parti dans la semaine sainte pour les dalles & Waïlatpou, pour continuer à poursuivre les coupables jusqu'à extermination, en attendant les dragons qui viennent, dit-on, des Etats.

24 avril

Le Capt. McKay témoigne le désir d'avoir un prêtre pour servir d'aumônier aux catholiques de l'armée.

Il doit en faire la demande au gouverneur, & en écrire aux Evêques. Il doit aussi voir les Sauvages des dalles pour savoir s'ils sont disposés à demander des prêtres.

3 mai

Circulaire

L'Evêque adresse à tous les Sauvages de son diocèse une circulaire pour les engager à ne point prendre part à la guerre ; à ne point se ranger du côté des méchants &c &c.

13 mai

Les Sauvages des dalles désirent les prêtres, et un nommé Olney a pris la terre que j'avais en vue. C'est un bon homme, dit-on, et l'on pourra s'arranger avec lui. Ces nouvelles sont de Mr McKay.

22 mai

Excursion de Mr Rousseau aux dalles

Mr Rousseau arrive des dalles. Il y a été à cheval par le sud de la Colombie, en suivant le chemin des chariots (wagons). Il y a trouvé de la neige, & a été obligé de marcher presque toute une journée. Il y est allé en 5 jours, & revenu en autant de j. ; y a baptisé les enfans.

Il a trouvé les Sauvages des dalles dans les meilleures dispositions. Il a vu aussi sur la riv. des chutes des Sauvages qui parlent le WallaWalla, & qui désirent se faire instruire. Ils sont, sur la rivière, dans un endroit bien favorable pour une mission.

Les Sauvages des chutes paraissent être aussi dans de bien bonnes dispositions pour la religion.

Nauffrage du Vancouver ¹³⁶. Il y avait cinq caisses pour l'Archevêque, qui n'ont pas été sauvées.

26 mai

L'Evêque quitte St Paul du Wallamette avec ses deux prêtres, et après avoir passé la nuit à Oregon City, se rend au Fort Vancouver le 27, vers 6 ½ h du soir.

Il y avait envoyé, quelques jours auparavant, Mr Br. Une barge avait été louée, & le nommé Switzler, traversier près du Fort, devait conduire l'Evêque &c aux dalles pour 50 piastres.

Malgré le désir de l'Evêque de partir du Fort le 2 juin, lendemain de l'Ascension, il ne put le faire, à cause de la pluie continuelle qui ne permit pas de préparer la barge, & à cause de l'élection des Représentants qui devait avoir lieu le lundi suivant.

juin

Monseigneur l'Archevêque vint au Fort & donna le sacrem. de la confirmation le Dim. 4 juin.

Enfin, le 6 juin, l'Evêque salua Mgr l'Archevêque qui retournait à St Paul, & Mr Ogden, & partit, dans son canot, les prêtres étant dans la barge, & put aller passer la nuit à l'embouchure de la rivière de la prairie du thé, où il trouva du bois de sciage pour une maison qu'un Américain doit y bâtir.

7 juin

Delà, le 7 juin, grâce aux vents favorables, il put aller camper aux pieds des rapides. pour être prêt à les monter le lendemain.

8 juin

Le 8. L'Evêque croyait pouvoir faire un peu de chemin, après que l'on aurait fait les portages, mais il se trompait : les eaux qui étaient très hautes, obligèrent de faire plusieurs portages ; les hommes furent tellement fatigués qu'ils ne purent entreprendre le dernier, & le remirent au lendemain, ce qui fit déplier la tente vers quatre heures de l'après-midi.

Mr Rousseau en profita pour expliquer l'échelle catholique à quelques Sauvages des Cascades qui montrèrent une grande envie de la connaître.

9 juin

Le 9. Le dernier portage fait, je quittai les Cascades par un bon vent ; vers 4 h le vent devint si violent que je fus obligé de quitter le canot, après avoir été exposé à voir le canot chavirer.

Après avoir soupé, le conducteur du bateau décida qu'il fallait partir & profiter du bon vent.

10 juin

Le 10, à deux heures du matin, j'étais à la petite rivière sur laquelle sont campés les Sauvages des dalles.

Mr Rousseau n'y arrive qu'à onze heures, après avoir été exposé plusieurs fois.

11 juin

Pentecôte. Le 11, dimanche, j'allai dire la messe au camp des Sauvages.

Le terrain sur lequel je croyais bâtir a été pris par Olney. Il faut en prendre un où il n'y a pas d'eau.

Nous faisons creuser la terre, & à 5 à 6 pieds, l'eau vient. À huit pieds, on trouve deux sources.

13 juin

Les Sauvages transportent les effets à environ ½ mille du Fort.

14 juin

On commence à couper le bois pour la cuisine & la dépense.

15 juin

Le 15, on commence à le charrier. Vers les 3 ½ heures, un Volontaire apporte à Mr Rousseau une lettre de Mr Lee¹³⁷, chef du département sauvage,

qui lui signifie qu'il ne permettra pas qu'aucun Miss^{re} établisse de mission chez les Sauvages pour le présent. Quand le gouvern. sera établi, il le permettra à toutes dénominations de chrétiens.

16 juin

Défense de faire des missions aux Sauvages.

Mr Brouillet écrit à l'avocat Burnet, pour lui demander un avis légal sur la défense de Mr Lee, & la lettre est envoyée à l'Archevêque, avec copie de celle de Mr Lee.

20 juin

Départ de MM. Brouillet & Rousseau pour Walla Walla.

22 juin

Fête Dieu

L'Evêque célèbre la messe sous la tente, n'ayant que ses deux hommes pour l'entendre, & un Sauvage venu hier pour voir le gr. chef.

L'Evêque se rappelle durant la journée les offices solennels de Montréal & Québec, célébrés en ce même jour, & la foule qui assiste aux offices.

Dans quelques siècles, peut-être, on pourra faire ici ce que l'on fait actuellement en Canada.

L'Evêque montre le signe de la croix & l'Or. Domin. à deux Sauvages.

1 juillet

Départ de Ferdinand.

2 juillet

Le Père Joset arrive du Wallamet aux dalles, & apporte à l'Evêque plusieurs lettres, spécialement une de Mgr Prince, Ev. de Martyropolis, du 9 août 1847, annonçant les maux qui ont fondu sur Montréal, par le typhus qu'ont apporté les Emigrés.

3 juillet

Lundi. La réponse de Mr Peter Burnet arrive par un Sauvage du P. Accolti. Le même jour le P. Joset laisse cette place pour aller coucher à 4 milles. L'Evêque lui accorde la permission de chomer les fêtes patronales, l'Assomption B.V., de St Joseph & de St Ignace dans toutes les missions des PP & lui permet

de suivre le dispositif du Concile pour les jeûnes & l'abstinence, en accordant dispense.

2 juillet

Lettre de Mr Spalding à l'Editeur de l'Oregon American.

L'Evêque reçoit le 1^{er} N^o de l'*Oregon American and Evangelical Unionist* ¹³⁸, que Mr McLaughlin a eu la bonté de lui envoyer. Il contient une lettre, 8 février, de Mr Spalding à l'Editeur le R. Mr Griffin, contenant des [faussetés] ¹³⁹ sur la conduite des Miss^{es} à l'égard des meurtres de Waïlatpou. Il faut avoir bien envie de faire du mal pour écrire tant de faussetés, & les jeter à la face du public.

14 juillet

Yarekchieka, chef des Sauvages des chutes, dit que le nombre de ses sujets est comme suit :

Filles.....41

garçons.....65

18 juillet

Avis de l'Agent des Sauvages.

Mr Henry Saffarans, Agent pour les Sauvages de Waskapom, écrit à l'Evêque pour lui dire qu'il est informé qu'il continue ses travaux de Missionnaire & qu'il est de son devoir d'en informer le Surintendant &c &c.

19 juillet

L'Evêque lui répond pour lui dire qu'il a été mal informé &c.

20 juillet

L'Agent écrit qu'il est satisfait et fait ses excuses pour le trouble qu'il a donné à l'Evêque.

23 juillet

Mr Brouillet arrive de Wallaw. Il a laissé Mr Rousseau avec les voitures à la riv. J. Day, parce qu'on avait cassé un essieu.

24 juillet

Mr Rousseau arrive. L'essieu a été raccommodé & les voitures sont à la riv. des chutes.

25 juillet

Les voitures sont arrivées avec tous les effets de la Mission.

Mr Ogden

Ce Monsieur avait chargé Mr Brouillet d'une lettre pour Mr McBean, par laquelle il était enjoint à ce Monsieur de ne loger les prêtres que peu de jours, & lui défendant de souffrir que les prêtres fassent des assemblées de Sauvages au Fort. La raison de cette conduite, c'est que les Missionnaires sont montés contre l'avis des MM. de la compagnie.

Les Missionnaires sont restés néanmoins au Fort pendant 15 jours, c'est à dire jusqu'à leur départ pour les Dalles. La raison qu'ils m'ont donnée, c'est qu'il craignait que leur départ & leur campement près du Fort ne fit une mauvaise impression sur les Sauvages, & ne les portât à quelque excès sur le Fort même, et aussi parce que Mr McBean les a priés en grâce de ne pas se retirer.

En revenant de Wallaw, ils ont marché la nuit & se sont arrêtés le jour.

1 août

Mr Brouillet

Il part pour St Paul du Wallamet, pour voir ce qu'il y a à faire concernant la lettre de Mr Spalding du 8 Février & les meurtres, en autant que le clergé y est concerné, dans l'esprit de certaines gens.

Comme les travaux des Miss^{es} sont suspendus, rien n'empêche que Mr Br. ne reste chez Mgr l'Archevêque pour l'aider jusqu'à nouvel ordre.

On donne au Sauvage qui va le conduire une couverture de 1 ½ p., une chemise & un mouchoir. Ce Sauvage a son cheval.

3 août

Le temps

Depuis que nous sommes arrivés, le temps a toujours été beau, quelquefois extrêmement chaud. Le plus souvent, il vente fort : ce qui fait soulever le sable & rend le séjour désagréable. Depuis huit jours, les nuits sont fraîches.

21 août

Arrivée du P. Menetrey¹⁴⁰ de la mission des Kalispels, pour aller prendre la place du R.P. Accolti à St Paul.

22 août

Voyage de l'Evêque au Wallamet

L'Evêque profite de l'occasion & descend avec le R.P. Menetrey par les montagnes.

Ce jour, il va coucher sur une fourche qui doit se jeter dans la rivière des chutes, à environ 25 à 30 milles de cette mission de St Pierre. Il dine sur le 3^{me} ruisseau ; delà au campement il n'y a pas d'eau.

23 août

La brigade part vers 7 heures pour aller camper à la grande prairie, à environ 40 milles. On prend le dîner sur la rivière que l'on rencontre après la descente d'une grande côte très à pic et où il y a peu d'herbe. Cette rivière coule vers l'Est. La grande prairie paraît être à la hauteur des terres, & fournit de l'herbe en abondance pour les chevaux. On y arrive vers six heures. De la fourche qu'on laisse pour aller au commencement des montagnes, il y a bien 10 à 12 milles.

24 août

Aujourd'hui l'on part avant sept heures pour aller coucher à la dernière traverse de la rivière au sable qui coule vers l'Ouest, et ensuite au Nord. La place du campement est au pied de la dernière montagne que l'on descend, près d'une petite source à la droite du chemin. Il y a un peu d'herbe. L'on a fait environ 30 milles. L'on a descendu la côte la plus à pic de toutes celles que l'on rencontra dans les montagnes. Elle se trouve à environ 10 milles de la *grande prairie*. Les chasseurs voyent une biche près du chemin, mais ne peuvent la blesser à mort.

25 août

À huit milles du campement on trouve la première maison d'où l'on compte encore 15 milles pour aller à *la chute* ou *Oregon City*. La brigade prend le chemin de la droite de la *Klakamas*, qui est beau, & arrive à la ville vers 3 ½ h après s'être arrêté à six milles pour diner.

L'Evêque passe la nuit à la ville, malgré le désir qu'il a d'aller camper à quelques milles. Il visite le D^r McL.¹⁴¹ qui paraît très-préoccupé de ses affaires.

26 août

L'Evêque ne peut laisser la ville qu'après 9 h, grâce à son Sauvage qui n'amène qu'alors les chevaux. Il va diner à une petite distance de la riv. au boudin, après l'avoir traversée, prenant le chemin sur la droite, pour suivre le sentier tracé par les chevaux, ce qui raccourcit beaucoup. Il arrive à St Paul vers 5 heures.

4 sept.

Retour du Wallamet

Le quatre Sept. L'Evêque quitte St Paul à huit heures, ne prend pas le diner & ira camper sur la gauche de la Klakamas, au lieu le plus rapproché de la ville. Près de là, il y a un petit lac où il y a de la pâtre. Il se trouve à la droite du chemin & au pied de la première côte.

L'Evêque couche sous la tente, à quelques pas des maisons.

5 sept.

L'Evêque est informé que le chemin de la gauche de la Klakamas est plus court que celui de la droite.

Il se décide à le prendre. Mais il n'est pas longtemps sans le regretter, car il est très *pierreux* ou *rocheux*. Cependant, après avoir décampé vers 7 ½ h, il va prendre le diner à midi à la dernière habitation, & vers 5 h, il est au campement du pied des montagnes.

6 sept.

Le six, il va camper à la grande prairie. Pour s'y rendre, on traverse cinq fois la riv. au sable, & l'on monte la côte la plus à pic de tout le chemin. C'est à cette [côte] qu'il rencontre les premiers wagons des émigrés, descendant avec peine & misère. Il devait en trouver beaucoup d'autres jusqu'au sortir des montagnes, et être capable de certifier que le passage des montagnes des Cascades est ruineux. Car un grand nombre de bêtes & de wagons devaient y rester, à cause de la rareté du pâturage & de la difficulté des chemins.

7 sept.

Le sept, l'Evêque part avec l'intention de se rendre sur la fourche de la riv. aux chutes, et il le fait, mais ce n'est qu'en marchant jusqu'à huit heures du soir.

8 sept.

L'Ev. part vers 7 ½. À neuf heures il a franchi la grande côte. À onze h il dine près du même ruisseau où il avait diné en descendant. À quatre heures & demie il est à la mission de St Pierre ¹⁴².

Il trouve la maison telle qu'à son départ, trois semaines auparavant.

Il apprend que tous les volontaires descendent, abandonnant tous les forts, parce qu'ils n'ont rien pour se couvrir et peu de choses pour manger.

22 sept.

Arrivée des prêtres

Mr Lionnet, prêtre de Garonne en France (au sud) est arrivé hier au soir. Il a quitté le Canada le 17 mars, pour St Joseph sur le Missouri, pour se joindre aux émigrés américains. Il est parti de cette place le 11 mai pour entrer dans les prairies. Il est venu avec le Père Lampfrit, Oblat de M.I. & le frère Sarrault. Ils ont trouvé un Américain qui les a enmenés avec un fort bagage pour 50 piastres chacun, avec l'obligation de les rendre à *Oregon City*.

Les voitures n'arriveront ici que dans trois ou quatre jours.

Les animaux des dernières compagnies sont dans un triste état, ce qui a obligé à laissé sur le chemin beaucoup d'articles.

Mgr Jean Aimé de Levezou de Vezins, Evêque d' Agen, était l'Evêque de Mr Louis Lionnet.

24 sept.

Lettres du Canada

Mr Rousseau est allé au devant des wagons, & a apporté à l'Evêque des lettres des Ev. de Montr., de Martyr., de Mr Truteau, de la Sr Gamelin ¹⁴³, de Mr Brunelle Eccl ¹⁴⁴.

L'Evêque n'a que le temps d'écrire à Mgr de Montr.

25 sept.

Mr Rousseau part pour Vancouver en canot.

L'Evêque envoie aux Cons. Prop. F. quelques détails sur ce qui s'est passé depuis le printemps. Les mêmes détails à Mgr Turgeon.

Le P. Lampfrit ¹⁴⁵ a reçu de l'argent de l'Ev. à Montréal, pour les dépenses de son voyage : \$200.

11 oct.

Demande de Missionnaires

Le *grand jeune homme*, chef des Spokan, aux isles de pierre, plus haut qu'Okanagan, demande un prêtre pour sa nation. Un individu est venu de sa part parler à l'Evêque, qui n'a pu lui en promettre, pour le moment.

29 oct.

Jour célèbre. Le SS. Sacrement

Aujourd'hui est un jour qui doit faire époque dans l'histoire ecclésiastique du diocèse de WallaWalla. Le Seigneur a eu pitié de ses ministres et a daigné habiter pour la première fois dans le tabernacle pour leur consolation.

Dans la maison de 30 x 24 pieds, on a aménagé un espace de 24 x 11 pieds, que l'on a séparé du reste avec des nattes. L'Evêque & Mr Rousseau avaient fait une table pour servir d'autel. Une custode de bois garnie en dedans avec de la moire de laine rouge, & couverte en papier, avait été apportée du Wallamet.

Le plancher de haut était de nattes, & la terre nue servait de plancher de bas. La porte de cette chapelle est une natte que l'on soulève au besoin. Les nattes de la cloison sont posées de manière à être relevées facilement, lorsque les assistans ne pourront se loger dans l'enceinte de la chapelle.

Mr Rousseau, à la messe de dix heures, a consacré l'hostie.

Il y a eu à cette messe entre trente & 40 personnes, sauvages de la rivière des chutes, qui viennent de dresser leurs tentes pour l'hiver près du Missionnaire, afin d'en recevoir plus aisément l'instruction religieuse. Déjà ils ont commencé à apprendre les prières chrétiennes & sont venus entendre l'explication de *l'échelle catholique* & montrent beaucoup d'ardeur pour apprendre.

L'Evêque a chanté des cantiques, & les litanies de la B.V.M., auxquelles ils ont répondu assez bien. Il a aussi fait réciter les prières en Tchinouk. La chapelle était trop petite pour l'assistance.

Jusqu'à ce jour on célébrait les divins mystères dans la première bâtisse de 16 x 12 p couverte en appenti, qui servait de logis, de dortoir & de réfectoire.

Le 29 doit donc être un jour de joie pour l'Evêque. La personne de J.C. dans sa maison sera une source de bénédiction pour son diocèse & de consolation pour lui.

31 oct.

Les Wasko ¹⁴⁶ ne viennent pas encore aux instructions des Missionnaires. il n'y a que les gens de la rivière des chutes qui sont près de la maison du Missionnaire au nombre de 100 ames.

Mr Rousseau a traduit une partie des prières en WallaWalla pour eux.

1 nov.

L'Exprès de la Compagnie

Missions presbytériennes

En septembre dernier, les ministres presbytériens des chaudières, chez les *Spokan*, ne se croyant pas en sureté parmi les Sauvages, quittèrent leur mission

sous la garde de 50 volontaires qui étaient partis de Waïlatpou pour les protéger au besoin. Ils avaient laissé une grande partie de leur ménage à Colville. Mr Low, commis de la Comp. B.H., conducteur de la brigade qui vient de la *Norway House* sur la rivière au brochet, est passé aux dalles hier, & a dit à l'Evêque qu'il descendait dans les barges les effets que les Rev. Missionnaires avaient laissés derrière eux. Leur mission, qui avait pris naissance en 1839, est donc finie.

Les ministres des dalles abandonnèrent aussi leur poste peu de temps après le massacre de Waïlatpou. L'on sait que le Rev. Mr Spalding abandonna aussi son poste en décembre 1847. Ils sont maintenant tous en sûreté dans la vallée de Wallamet.

Il n'y a donc plus de ministres protestans dans le diocèse de Walla Walla, ni dans les lieux soumis à sa juridiction. Et il n'est pas probable qu'ils y reviennent.

O Sacré Cœur de Jésus, accordez-moi de zélés missionnaires pour tous les infidèles de mon diocèse, &c.

C. Saint et Immaculé de Marie, priez votre divin Fils d'exaucer les vœux de votre serviteur dévoué, l'Ev. de W.W.

L'Exprès a apporté une lettre de Mgr Turgeon Ev. de Sidyme en date du 29 avril, & le *Rapport sur les Missions* du district de Québec ¹⁴⁷ pour 1847.

Le même Exprès nous apprend que Mgr Demers avait quitté au commencement de Juin le Fort Auguste pour la Rivière Rouge. Ce trajet, qu'il faisait à cheval, devait lui prendre une douzaine de jours. Le prélat avait supporté la fatigue du voyage admirablement bien.

La Toussaint

L'Evêque chante la Messe & donne le salut & la bénédiction du St Sacrement, assisté de Mr Rousseau.

15 nov.

Le R.P. Accolti

Il est arrivé des missions des Kalispels, Cœur d'alènes &c, pour retourner au Wallamet.

3 déc.

L'Evêque entre dans sa maison au commencement de décembre.

L'Evêque reçoit de Mr Brouillet une lettre du 19 nov. qui annonce son départ pour St Francisco.

Il s'est décidé à partir à la suite d'une retraite spirit. dans laquelle il a cru connaître que Dieu l'appelait là.

8 déc.

Première neige, pas un pouce.

9 déc.

Retraite de l'Evêque.

18-19 déc.

Un pied de neige, & froid.

20 déc.

La Colombie est pris à glace.

Le 19, 20, 21, le froid a dû monter à 15 degrés.

27 déc.

Temps doux qui fait fondre la plus grande partie de la neige. Il y en avait 18 pouces. La glace du fl. Colombie a 8 p. d'ép^{er}.

1849

Janvier

À la pleine lune le froid a repris, aussi intense qu'au déclin de la lune précédente. Le commencement du dernier quartier est doux.

Le R.P. Chirouze

On a rapporté que Sklo a voulu attenter à la vie de ce Père, disant qu'il faisait la mauvaise médecine, parce que plusieurs Sauvages mouraient. On a ajouté que ce chef avait joué avec Serpent Jaune, & avait perdu des chevaux, des vaches, ce qui l'avait mis de mauvaise humeur.

21 février

Temps doux

Au dernier quartier de la lune, vers le 15 Fév. le doux temps a commencé. Les pleins de la lune en Décembre, Janvier & Février ont été bien froids. Depuis le 15 Déc, la neige n'est pas disparue de dessus la terre. Depuis quelques jours, elle fond.

17 mars

Le Temps

C'est le premier jour d'un temps bien beau. On se plaît à passer dehors une partie de la journée. La neige disparaît rapidement.

Au commencement de cette semaine, on disait que la glace tenait bon au dessus des dalles, & près des chutes.

Mort d'*Homeus*, chef des Wasco, la semaine dernière.

Une vingtaine de Cayouses sont arrivés pour trafiquer des chevaux pour des provisions de bouche &c.

Il y a deux ou trois jours que les Wasco ont appris qu'ils venaient ; ils ont été saisis de frayeur, craignant qu'ils ne vinsent pour leur faire la guerre ; & ont en conséquence caché leurs provisions &c.

Les Américains aussi ont jugé à propos de se tenir sur leurs gardes.

L'or

On a rapporté, ces jours derniers, que presque tous les Canadiens du F. Vancouver étaient partis pour la Californie ¹⁴⁸. On dit qu'ils ont déserté ; mais d'autres [pensent] qu'ils ont été envoyés.

18 mars

L'Evêque est informé par Mgr l'Archev. que la mine est telle qu'on l'a dite ; que des gens qui y ont travaillé trois ou quatre semaines, sont revenus avec des sommes de 2 à 3,000 piastres.

Mgr Maigret ¹⁴⁹ a envoyé deux Pères & un frère, aussitôt qu'il a eu reçu la nouvelle que tout paiement était arrêté au bureau de la Prop. de la F., à cause des troubles en France. Les chevaux s'y vendent de 100 à 300 piastres ; la farine, une piastre la livre.

L'Orégon. Gouverneur Lane ¹⁵⁰

L'acte du Congrès qui établit un gouvernement Territorial dans le territoire de l'Orégon est du 14^{ème} jour d'Août 1848.

Le 18 Août, Joseph Lane fut commissionné comme gouverneur.

La Proclamation du gouverneur Lane, annonçant qu'il est entré en office, est datée d'Oregon City, 13 Mars 1849.

La Proclamation déclare que les lois des Et. Un. sont en force dans le Territoire.

19 avril

L'or de la Californie

Ferdinand part pour la Californie avec trois Sauvages sous ses ordres. Il doit y rester trois mois, & revenir ensuite à la première occasion. Il a neuf chevaux de l'Evêché, outre quelques articles de traite. Il voyage avec douze ou quinze Américains qui vont, comme lui, chercher de l'or, que l'on trouve en si grande abondance que des gens en ramassent plusieurs onces par jour. Plusieurs de ceux qui y ont été, ont fait entre deux à trois mille piastres en quatre semaines de travail.

Le temps &c Bill &c

Depuis Pâques, le temps est beau, serein, chaud. Pas de pluie depuis trois semaines.

L'Evêque apprend que le bateau à vapeur est à San Francisco ; mais on ne sait quand il viendra dans l'Orégon. L'Evêque reçoit de Mgr l'Archevêque le Bill du Congrès, qui érige l'Orégon en *Territoire*, & le soumet aux lois générales de la République. Cet acte est du 14 Août 1849 ¹⁵¹.

640 arpents de terre sont accordés à toutes les missions établies avant la passation de l'acte.

23 avril

Le gouverneur aux Dalles

Le général Lane, gouverneur du Territoire, est arrivé ici. L'Evêque lui a fait visite le même [jour] & l'a invité à dîner chez lui le lendemain (mardi).

24 avril

L'invitation a été agréée. Le gouverneur est très affable, libéral & bien décidé de ne pas donner de préférence à aucun ministre d'une dénomination religieuse quelconque. Il a parlé de la visite que lui a faite Mr Spalding, aussitôt après son arrivée, de ses écrits qu'il lui a présentés, & de bien des choses qu'il lui a dites pour l'engager à prendre son parti contre les prêtres ; mais rien n'a fait effet. Le gouverneur a dit au Rév. qu'il y avait des Tribunaux & des juges impartiaux & de premier mérite ; qu'il pouvait attaquer les Miss^{es} catholiques, s'il avait de justes sujets de plainte contre eux ; que pour lui, il devait à tous une protection égale ; qu'il la donnerait &c. Il a répété en différens temps : que depuis son arrivée ici, il avait fait dire aux Sauvages qu'ils devaient écouter les Missionnaires qui ne venaient ici que pour leur bien ; qu'en les écoutant ils ne devaient pas craindre que le gouvernement leur ôtât leurs terres ; que si le gouvernement prenait leurs terres, il les leur payerait.

25 avril

L'Evêque a été prendre le dîner sous la tente du gouverneur, à l'embouchure de la petite rivière Lane ; et ensuite il a été invité à faire, le lendemain, une excursion aux dalles en barge, et y prendre le dîner.

26 avril

L'Evêque ne pouvant y aller y a envoyé son Secrétaire.

Les Wasko voient qu'ils ont été trompés par le gouvern. provisoire Abernathy, qui avait inspiré à *Homeus* leur chef des craintes qu'ils ne fussent chassés de leurs terres, s'ils venaient nous écouter. Quelques-uns d'eux ont dit à Mr Rousseau que le gouverneur Lane leur avait dit ce qui est rapporté plus [haut] ; mais ils ont ajouté que le gouverneur leur procurerait des ministres, s'ils les préféraient aux prêtres.

30 avril

Départ pour le Wallemet

L'Evêque de WallaW. part de St Pierre des Dalles dans un canot, conduit par trois Sauvages, pour Oregon City. Le vent violent ne permet de faire que quelques milles.

1 mai

Le mardi, le vent continuant, on reste sous la tente.

2 mai

Le mercredi, encore g. vent fort ; cependant on se met en route, pour aller passer la nuit sur la droite du Columbia, quelques milles plus bas que pulalé hélélé¹⁵², où se trouve Mr Grant. Ses gens sont allés à la recherche de vivres, n'ayant plus rien à manger.

3 mai

Le jeudi l'on arrive aux Cascades à midi, on fait le portage pour aller ensuite camper à une petite distance de la première habitation américaine.

4 mai

Le vendredi, on va déjeuner près de l'embouchure de la *rivière de la prairie du thé*, & l'on est au F. Vancouver vers midi. L'on es part à 2½, et l'on déploie la tente à quelques milles au dessus de Portland, par un temps pluvieux.

5 mai

Le samedi à trois heures, on est à Oregon City. À quelques milles au dessus de Portland, l'Evêque rencontre le P. Accolti, Mess^{rs} Delevaud & Réteau.

Ce voyage a coûté, outre la nourriture, trois couvertes & trois chemises pour les trois Sauvages, & trois chemises pour le canot.

Premier vol sacrilège dans l'Orégon

Le 30 Avril ou le premier Mai, à St Louis du Wallamet¹⁵³, fut commis le premier vol sacrilège dans l'Orégon. La lunule fut enlevée du tabernacle avec la grande Hostie qu'elle contenait ; & un surplis & une navette¹⁵⁴ de cuivre, de la sacristie. Le ciboire qui se trouvait aussi dans le tabernacle ne fut pas volé. Les voleurs profitèrent de l'absence du serviteur pour commettre cet attentat, ainsi qu'on le supposa, l'église restant ouverte durant tout le jour.

19 mai

Collège des Jésuites à Puebla

Dans une lettre du 29 Mars adressée au P. Accolti, Mr Brouillet propose à ce Père l'établissement d'un collège & d'un couvent de S^{rs} de N.D. à Puebla¹⁵⁵, dans la H. Californie. On offre pour cette fin une maison vaste & un terrain qui offre beaucoup d'avantages. Le P. se propose d'aller sur les lieux, lorsqu'il ira conduire les frères à la mine.

7 juin

Le Rév. Griffin, délégué au Congrès

Ce Rev^d Ministre, après avoir mis au jour toute la haine qu'il porte à l'Evêque de Walla Walla & aux Catholiques, et cela dans le 8^{me} N^o de l'Oregon American, a cru pouvoir se présenter à ses concitoyens avec assurance pour être nommé Délégué au Congrès. Il a donc publié son adresse où, de nouveau, il n'a pas épargné le catholicisme. Mais le bon sens du peuple en a fait justice. Le gouverneur dit qu'à Twalatay Plain, son comté, il n'a reçu que deux voix !!

8 juin

Meurtre

Le nommé []¹⁵⁶ était parti pour la Californie, mais ayant appris que sa femme avait quitté sa maison pour suivre le nommé W, il est revenu, à cherché sa femme, qu'il a trouvée à Oregon City. On dit qu'il y a eu plusieurs altercations, puis le nommé W a déchargé son fusil, dont le coup a porté dans le bas-ventre. La balle s'est arrêtée sur les os.

On dit qu'il est mort sur le champ.

10 juillet

Grêle a Oregon City

Entre deux et trois heures a eu lieu une tempête très violente, accompagnée d'une grêle dont les morceaux avaient bien un demi pouce de diamètre. L'orage a duré plus d'un quart d'heure. Il doit avoir causé un grand dommage aux grains.

Un Sauvage qui arrive de Champoëg dit qu'à la rivière au boudin (12 m.) il n'y a eu que de la pluie.

19 juillet

Société de l'Océanie

L'Etoile du matin, commandé par le Capit^{me} Fr^s Menès, est arrivé à Portland le 19 juillet avec une charge de marchandises diverses.

28 juillet

Le 28, il est venu à Oregon City, où il doit établir une maison de commerce. Il attend un bâtiment chargé dans un mois, et un autre dans trois mois.

À son départ de France, la Société de l'Océanie était florissante. Elle a déjà neuf bâtimens, grands & petits.

19 sept.

L'Evêque arrive aux Dalles le 8 Sept.

Fièvre tremblante¹³⁷

L'Evêque en est atteint, le 19, et ensuite, tous les jours entre une heure et trois de relevée. Il tremble peut-être ½ h et tombe en une fièvre chaude, qui lui permet à peine de reposer de la nuit.

Dans la matinée, la tête est chargée, cependant il est permis de réciter l'Off. Divin. Une dose de sel, & deux *prises* de quinquina sont les seuls remèdes employés, avec les bouillons de riz, de pois, avec du porc, ou le thé faible.

3 octobre

Le 3, la fièvre trembl. a diminué ses accès, a disparu, laissant la faiblesse, l'enflure des pieds, sans parler des galles épaisses sur les lèvres.

Durant la maladie, le régiment est arrivé des Et. Un. Plusieurs des officiers sont venus faire visite & se sont montrés très libéraux, c.à.d. sans préjugés contre les catholiques. La moitié des soldats est, dit-on, catholique.

Un émigré assure que pas moins de 60,000 pers. sont allées en Californie par les prairies & les montagnes.

16 oct.

Fièvre tremblante

Elle continue toujours, sans être aussi violente que les 15 prem. jours.

24 oct.

Depuis le 17, c'est un frisson, et l'enflure des pieds.

23 oct.

Voyage à la vallée Wallamet

Mr Rousseau part le matin avec cinq Sauvages.

25-26 oct.

1^{re} Pluie aux Dalles, pendant la nuit.

2 nov.

Pluie douce tout le jour.

8 nov.

Mr Brouillet

Il écrit de San Francisco en date du 9 Sept. qu'il a reçu la veille ma lettre du 13 juillet; qu'il partira pour l'Orégon aussitôt qu'il lui sera possible.

Arrivée de Mr Rousseau du Wallamet.

15 nov.

L'Exprès passe ce matin & a apporté des lettres de Mgr de Montréal, de son Coadjuteur & du Chan. Paré; outre l'Ordo¹⁵⁸ de Montr. &c et des coupons de gazette.

Depuis le 9 l'Evêque n'a pas eu d'accès de fièvre.

Le P. Pandosy est retenu ici depuis six jours à cause de la maladie de son serviteur.

27 nov.

Première neige aux Dalles, avec première gelée.

Dans la dernière semaine de Novembre, l'Evêque refait le plancher de sa chambre, et fait la cloison en planches redressées, non embouvetées.

11 déc.

Trente Américains arrivent du Fort Hall, sans provision, ayant laissé en chemin leurs wagons, leur linge. Il leur est impossible de se rendre au Wallamet.

La rivière est prise à glace devant l'évêché.

Il y a environ 5 pouces de neige.

15 déc.

Il y a environ 15 pouces de neige.

21-22 déc.

Pluie continue.

21 déc.

Raymond part à pied avec les Américains pour Wallamet.

23-24 déc.

Pluie qui emporte presque toute la neige.

1850**7-8 janv.**

Pluie ; plus de neige.

Depuis le 24 Déc. le tems a été doux.

Ferdinand Labrie arrive de la Californie.

9-10 janv.

Pluie ; la terre toute dégelée.

21 avril

Convention entre le gouv. Lane & Tawatoé, Chef des Cayouses.

Les chefs des Cayouses étant aux Dalles, à la demande du gouverneur Lane, Surintendant du département des Sauvages, il a été fait une convention, dont voici la substance : « Les trois meurtriers qui sont ici descendront au Wallamet, et deux autres qui sont absens y seront conduits d'ici à trois semaines. Du moment que les cinq meurtriers se seront livrés entre les mains de la justice, les Cayouses auront la paix. »

Substance de l'adresse du gouv. Lane aux Cayouses :

« Depuis mon arrivée en ce pays, le plus ardent de mes vœux a été d'éteindre le feu de la discorde qui existe entre le peuple américain et la tribu cayouse. Il n'y a qu'un moyen de rétablir la paix qui subsistait naguère entre les deux peuples. Cet unique moyen est la reddition des individus qui, en assassinant le D^r Whitman et les autres Américains demeurant avec lui, ont allumé le feu de la guerre qui dure depuis près de trois ans. Ce désir de rétablir l'harmonie entre les deux nations, je l'ai plusieurs [fois] communiqué par lettres au Jeune Chef. Malgré la noirceur du crime commis sur nos concitoyens, votre tribu a toujours été regardée comme la plus avancée dans la civilisation ; aussi en vous déclarant la guerre, nous n'avons jamais eu intentions de confondre les innocens avec les coupables. La reddition des auteurs du crime, voilà tout ce que nous avons exigé. Pour vous, Jeune Chef, votre conduite est digne de louange, vous vous êtes comporté de manière à nous faire voir que vous désirez vivre en paix avec tout le monde ; et vous tous Cayouses ici présens, nous [vous] voyons avec le plus grand plaisir. Vous avez emmené trois des meurtriers, deux sont encore à venir. Je vous demande de les emmener à Oregon City d'ici à trois semaines, époque fixée pour leur procès. Aussitôt qu'ils y seront rendus, vous jouirez de la paix ; ce sera une paix durable, à l'ombre de laquelle vous marcherez à grands pas dans la voie de la civilisation. Nous allons signer, en présence de l'Evêque, des prêtres, de tous ceux qui sont ici, une convention qui sera comme une garantie de l'accomplissement de mes promesses. J'agis ici en ma qualité de gouverneur & de Surintendant des affaires qui concernent les Indiens. Vous pouvez donc vous reposer entièrement sur ma parole.

Pour les prisonniers, vous pouvez être tranquilles sur leur sort. Je les prends sous ma protection spéciale. Ils seront nourris, traités avec bonté, et jouiront de tous les droits, de tous les avantages qu'un citoyen américain peut attendre de nos lois en pareille circonstance. Ils auront au [moins] deux avocats pour les défendre.

Enfin, Cayouses, lorsque nous nous rencontrerons ici ou ailleurs, nous nous donnerons la main & nous nous dirons : Nous sommes amis. »

Le Jeune Chef ayant donné sa parole que les deux autres meurtriers seraient conduits à Oregon City, on a signé la convention ci-dessus mentionnée.

Ainsi s'est terminée cette affaire qui n'avait pu être terminée par une guerre qui a coûté, dit-on, plusieurs centaines de mille piastres au Territoire, sans parler des citoyens qui ont perdu la vie dans les différentes escarmouches.

5 mai

Baptêmes, mariages

Aujourd'hui, 5me Dim. après Pâques, le baptême a été administré à 16 personnes des deux sexes, dont 5 enfans ; deux mariages ont été célébrés, dans l'après-midi.

9 mai

Ascension

Mr Rousseau est parti après le diner pour aller à St Paul faire une retraite.

Les Cayouses descendent en même temps avec les deux meurtriers.

3 juin

Procès des Cayouses

Le Capt. Clayborn qui a pris la défense des Cayouses accusés du meurtre du D^r Wh. & autres, rapporte que l'avocat du gouvernement, Brooks, était d'opinion qu'ils n'étaient pas juridiquement coupables, et qu'il trouve, lui, qu'il y en a au moins deux qui sont innocens ; qu'il a demandé que le procès se fit à Vancouver, & qu'on l'a refusé ; qu'avant de commencer le procès il avait fait signer au gouv. Lane une promesse de surseoir l'exécution, s'il y avait sentence de mort contre les accusés ; mais que le gouv. pour n'être pas obligé d'exécuter sa promesse s'en est allé aussitôt à rogue river ; que le Secrete Pritchett, qui est lieutenant gouv. pendant l'absence de l'autre, a dit qu'il ne consentirait pas à laisser exécuter ces gens-là, quoiqu'il sût que sa vie était en danger¹⁵⁹.

Mission Méthodiste aux Dalles

Le Major Tuckerd a fait démolir tous les édifices qui appartenaient à cette mission, parce qu'ils servaient de refuge à plusieurs personnes qui ne se conduisaient pas bien envers les Indiens. Il est déterminé à réserver huit à dix milles carrés, pour le service du gouvernement et pour les Indiens Wasko, en partant au N.O. de la dernière montagne, ce qui renferme les milles d'Olney, de notre mission et de Raymond &c. Il ne veut pas souffrir le premier, mais il parait décidé à ne pas éloigner Raymond, parce que c'est un homme bon, tranquille.

10 juin

De Rome

Reçu : la lettre de Mgr Barnabo¹⁶⁰, Secret^{re} de la S.C. à l'Archevêque, du 21 Xbre 1849.

La lettre de Mgr Demers de Rome, 11 janvier 1850.

Des Dalles à Walla-Walla

Le Capt^{ne} Travaillet a trouvé 143 milles en suivant la rivière ; et 165 milles par le chemin des wagons.

30 juillet

Emigrants

Les premiers Emigrants sont arrivés aux Dalles le 30 juillet en wagons.

16 août

Arrivée des RR PP Chirouze & Pandosy O.M.I. de l'Archidiocèse.

8 sept.

1^{re} pluie à Barlow's gate.

20 sept.¹⁶¹

Les pluies commencent aux Dalles ; c'est un mois plus tôt que l'an dernier.

1851

23 janv.

Jour remarquable à Vancouver. Le St Sacrement est placé dans le tabernacle pour la première fois depuis l'établissement de la mission à Vancouver. Le tabernacle n'est garni que de coton blanc, en attendant que l'on se procure de la soie.

L'église, dédiée à St Jacques¹⁶², est donc à présent véritablement la *domus Dei et porta caeli*¹⁶³. On peut dire : Le Seigneur a sanctifié cette maison qui a été bâtie pour y établir son Nom ; et ses yeux et son cœur seront toujours là. III Liv. des Rois, c.9, v.3

24 février

Décès

Une lettre de F.X. Blanchet¹⁶⁴ datée du 4 sept. 1850 de St Charles, annonce la mort de Mr Louis Blanchet¹⁶⁵, frère de l'Ev. arrivée le 30 août 1849, après une maladie de 11 jours ; un dérangement d'intestins, qui s'est changé en dissenterie. On l'avait écrit à l'Ev. immédiatement, mais la lettre ne lui est pas parvenue.

NOTES

1. Cette page, la première du *Journal*, sans doute la transcription d'un article paru en 1842, fut très utile à l'évêque Blanchet, qui s'adressa au collège All Hallows d'Irlande pour recruter une partie de son clergé.
2. Sous l'Union, en 1847, Montréal est la capitale du Canada. Le titre que Mgr Blanchet donne à son *Journal* nous porte à croire que sa première intention était d'écrire seulement les principaux faits survenus au cours de l'expérience d'Orégon. Mais l'Evêque continua de tenir un journal bien au-delà.
3. Les Oblats, venus de France, devaient d'abord joindre l'évêque Blanchet à Montréal avant son départ pour l'Ouest. L'abbé Jean-Baptiste-Abraham Brouillet (1813-1884), curé de L'Acadie, fut le seul prêtre à consentir à suivre l'évêque de Walla-Walla. Il devint le bras droit de l'évêque Blanchet jusqu'à la fin de sa vie, défendant les droits des Indiens de l'Ouest auprès du gouvernement central de Washington DC.
4. Louis-Pierre-Godefroy Rousseau (1823-1852) s'engagea pour l'Orégon alors qu'il était diacre. Il fut ordonné prêtre là-bas, en 1848, exerça son ministère à Saint-Pierre-des-Dalles pendant trois ans, où il fut secrétaire de l'évêque. De santé délicate, il quitta son diocèse pour revenir au pays natal, mais mourut du choléra, le 24 juillet 1852, à bord de l'*Empire City*, sur l'Atlantique. Son corps fut jeté par-dessus bord. Le jeune Rousseau écrivit quantité de lettres à sa parenté. Ces lettres furent présentées sous la forme d'un journal par un de ses parents : Jacques Rousseau, *Cahiers des Dix*, No 30, 1965 : 209-271.
5. Guillaume Leclaire (1821-1893) fut ordonné prêtre en Orégon en 1849. Directeur du collège Saint-Paul au Wallamette, il fut plus tard curé de Cowlitz, mais quitta le diocèse de Nesqually en 1853 pour celui de l'Île de Vancouver, sous la juridiction de Mgr Demers. Il revint au Québec en 1858.
6. Mgr Eugène Mazenod (1782-1861), fondateur et supérieur des Oblats, à Marseille.
7. Mgr Ignace Bourget (1799-1885), évêque de Montréal, était parti pour Rome depuis l'automne de 1846, à vrai dire le lendemain du sacre de Mgr Blanchet.
8. Mgr Jean-Charles Prince (1804-1860) était, en 1847, le coadjuteur de l'évêque Bourget. Il deviendra en 1852 le premier évêque du nouveau diocèse de Saint-Hyacinthe.

-
9. Une lettre d'excorporation permet à un membre du clergé de quitter définitivement son diocèse pour aller exercer ses pouvoirs en un autre.
 10. Le vicaire général a les mêmes pouvoirs que son évêque en l'absence de ce dernier. L'abbé Brouillet fut le Vicaire général de Mgr Blanchet.
 11. Il s'agit probablement ici de l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, érigée par Mgr Bourget en 1841. Les membres de cette confrérie demandent, par leurs prières, la conversion des pécheurs; leurs réunions se tiennent tous les dimanches et fêtes, à la cathédrale, à 7 h p.m. en été, et après les Vêpres, en hiver.
 12. La cathédrale de Montréal est alors située à l'angle des rues Saint-Denis / Sainte-Catherine.
 13. Hyacinthe Hudon (1792-1847), missionnaire à Arichat, N.E., pendant que A.-M. Blanchet est à Chéticamp. Chanoine titulaire à la cathédrale de Montréal et grand vicaire de Mgr Bourget. Il mourut du typhus, victime de son dévouement aux malheureux Irlandais, le 12 août 1847.
 14. Alexis-Frédéric Truteau (1808-1872), chanoine et secrétaire de Mgr Bourget.
 15. Joseph et Gilbert Malo.
 16. Les deux nièces qui accompagnaient Mgr Blanchet s'appelaient Soulanges et Louise-Henriette Pelletier, filles de Jean-Baptiste Pelletier et Rosalie Blanchet de St-François-de-la-Rivière-du-Sud. Rosalie Blanchet, sœur d'Augustin-Magloire, fut un certain temps la servante du jeune curé Blanchet à Saint-Charles, de même que Soulanges, qui y épousa Charles-Christophe Lussier, le 19 septembre 1831. En 1847, les deux sœurs Pelletier avaient 37 et 35 ans. Soulanges Pelletier, autorisée par l'évêque de Montréal à laisser ici son mari (ACAM, RC 6, 42v., 10 mars 1847), qu'elle ne revit jamais, s'attacha, une fois en Orégon, au service de l'archevêque F.-N. Blanchet, son oncle, passa quelques années en Californie, et revint mourir à Vancouver, WA, le 27 février 1888.
 17. Stanbridge, QC, à une dizaine de milles au nord de la frontière du Vermont.
 18. N.P.C. avec Henri Desrivères-Beaubien. l'auteur du *Traité sur les lois civiles du Bas-Canada*.
 19. L'évêque Blanchet traversa en voiture d'hiver de Montréal à Laprairie, où il prit le train jusqu'à Saint-Jean, le premier train au pays depuis 1836.
 20. Chemin à lisses - chemin de fer. Les premiers rails étaient faits de bois recouvert sur le dessus d'une bande de métal (une lisse).

21. Cette phrase fut certainement rajoutée par la suite, si on en juge par l'encre et l'écriture différentes, dans le manuscrit.
22. Mgr Michael O'Connor (1810-1872), né en Irlande, fut le premier évêque de Pittsburgh, érigée en diocèse depuis 1843.
23. Selon Guillaume Leclair, la chorale des élèves du Séminaire chanta, ce jour-là, une messe de Haydn. (Lettre de G. Leclair du 20 avril 1847, parue dans les *Mélanges religieux* du 18 mai 1847).
24. « Ce fut dans Pittsburg que, d'après le conseil de l'Evêque, nous nous présentâmes devant les autorités, demandant à devenir citoyens Américains. » (G. Leclair, 20 avril 1847.)
25. Wheeling, West Virginia, sur la rive gauche de l'Ohio.
26. Richard Vincent Whelan, évêque du diocèse de Richmond depuis 1841. Deviendra en 1850 le premier évêque du diocèse de Wheeling.
27. Pomeroy, Ohio.
28. L'évêque Blanchet, selon la coutume, désigne les rives d'un fleuve en regardant le sens du courant.
29. John Baptist Purcell (1800-1883), né en Irlande, fut sacré évêque de Cincinnati en 1833.
30. Les Sœurs de Notre-Dame (de Namur) arrivèrent à Cincinnati en 1840. La même année, les Jésuites entraient au Collège Saint-François-Xavier, fondé en 1829.
31. Le Père Pierre-Jean De Smet (1801-1873) était un Jésuite d'origine belge. Un des premiers missionnaires de l'Ouest américain, chez les Indiens. En 1843, il fut proposé à Rome pour être évêque, mais le Saint-Siège choisit plutôt François-Norbert Blanchet.
32. Le Père Jacques-Olivier Van De Velde (1795-1855), d'origine belge ; ancien missionnaire Jésuite, il occupait un poste de direction au collège de Saint-Louis, puis devint en 1849 le deuxième évêque de Chicago.
33. Il faut plutôt comprendre qu'il s'agit de Louisville, KY. L'évêque Blanchet ne sera à Saint-Louis, MO, que le 15 avril.
34. Benoît-Joseph Flaget (1763-1850) quitta la France pour les Etats-Unis après la Révolution. D'abord évêque de Bardstown, KY, il fut transféré ensuite à Louisville. Mgr Flaget fit venir de France les premières Sœurs de Charité en Amérique. Il obtint pour cela une copie des Règles de cette Communauté, précieux manuscrit de 1672, que l'abbé A-M Blanchet, alors à l'évêché de Montréal, copia de sa main en novembre 1843. Ce manuscrit parvint à Montréal à la suite du voyage de dame veuve Gamelin

-
- aux E.-U., la même année. Guy-Ignace Chabrat (1787-1868), d'origine française, fut le coadjuteur de Mgr Flaget. Devenu aveugle, il retourna en France peu de temps après le passage de l'évêque Blanchet à Louisville.
35. Le mot manque dans le manuscrit.
 36. Sur la rive droite, parce que le Mississippi coule nord-sud.
 37. Mgr Blanchet, partant en mars de Montréal, devait joindre la caravane de l'*Oregon Trail* en avril. Il ne put donc emprunter la route fluviale à cause des glaces.
 38. Peter Richard Kenrick (1806-1896), né en Irlande, devint évêque de Saint-Louis, MO, après avoir été le coadjuteur de Mgr Rosati. Il était le frère de Francis Patrick Kenrick, archevêque de Baltimore.
 39. Edward Barron (1801-1854) est appelé Evêque *in partibus infidelium* (i.p.i.), c'est-à-dire "dans les contrées d'Infidèles". On donne habituellement ce titre aux évêques missionnaires.
 40. Le Père Pascal Ricard, o.m.i., âgé de 41 ans, fut choisi par Mgr de Mazanod, en France, pour accompagner l'évêque Blanchet à Walla-Walla. Arrivé à New-York le 2 avril, en compagnie de quatre autres membres de la communauté, il rejoignit l'évêque Blanchet à Saint-Louis. Avec l'arrivée des Oblats en Orégon commença la sempiternelle dispute à propos du droit de propriété de la Communauté. Après avoir fondé une mission à Olympia en 1848, le Père Ricard fut rappelé en France en 1857. Il y décéda en 1862. Les Oblats quittèrent peu à peu le diocèse de l'évêque Blanchet pour celui de Mgr Demers. Là aussi de nombreux problèmes survinrent...
 41. Les Sœurs de Charité fondèrent un asile pour les malades mentaux à Saint-Louis, connu de nos jours sous le nom d'Hôpital Saint-Vincent.
 42. John England (1786-1842), originaire d'Irlande, premier évêque de Charleston, Caroline du Sud.
 43. Phrase inachevée dans le manuscrit.
 44. Les Dames du Sacré-Cœur avaient fondé à Saint-Louis un orphelinat pour jeunes filles.
 45. Les Sœurs de la Visitation, à Saint-Louis depuis 1844, y tenaient une académie pour filles.
 46. Les chanoines Truteau et Paré, procureurs de l'évêque Blanchet, à Montréal, s'occupaient de ses finances. D. 1600 = 1600 \$.
 47. La "Sacra Congregatio de Propaganda Fide", organisme voué à la propagation de la foi, donc en relation avec les missions, était dirigée à

Rome par le cardinal-préfet J.-P. Fransoni - qui gardera son poste jusqu'en 1856, année de sa mort. La "Propagande" existe toujours à Rome sous le nom de "Sacra Congregatio pro Gentium Evangelizatione seu Propaganda Fide".

48. Le Mexique était alors en guerre avec les Etats-Unis. Il y perdra une grande partie de son territoire en 1848.
49. À la signature du traité de 1848, les E.-U. achetaient la Californie du Nord, le Texas et le Nouveau-Mexique pour 15 M\$ (traité de Guadalupe Hidalgo).
50. Gabriel Prudhomme, trappeur, employé de la H.B.C., connaissait bien plusieurs idiomes indiens d'Orégon.
51. L'évêque Blanchet se sert du signe ++ tantôt pour l'unité de poids (la livre), tantôt pour une note en bas de page, dans son journal.
52. La *piastre* (mot espagnol : "piastra") est une monnaie fabriquée en plusieurs pays. La plus utilisée, la piastre espagnole, valait environ un dollar, alors que la piastre *gourde* ne valait que 55 cents.
53. Ce paragraphe fut raturé dans le manuscrit ; l'idée essentielle en est reprise plus bas.
54. Cabestan, sorte de treuil.
55. Kansas Landing ou Westport Landing : premiers établissements de Kansas City, Missouri.
56. Francis Gesseau Chouteau, fils de Pierre Chouteau, sieur de Saint-Louis, dirigea un comptoir de l'American Fur Company sur le Missouri.
57. James H. McGee, pionnier du Middle-West, établi à Kansas City depuis 1828.
58. Bit : petite pièce en argent équivalant à environ 15 cents US, d'où l'expression "a little bit".
59. Le mot manque.
60. Les notes au bas des pages sont de l'auteur.
61. Wakarusa River.
62. Soldier Creek.
63. Vermillion River.
64. Le mot manque.

-
65. D'après le capitaine Benjamin-Louis-Eulalie Bonneville (1795-1878), Français qui émigra aux Etats-Unis et qui partit à la conquête de l'Ouest. Washington Irving l'immortalisa dans son livre *The Adventures of Captain Bonneville*.
 66. D'après Nathaniel Wyeth, célèbre traiteur et marchand de l'Ouest.
 67. Cabri : *Antilocapra americana*. Mammifère apparenté au daim et à la chèvre habitant l'Ouest des E.-U., du 53° N au Mexique.
 68. Corral : enclos formé par les chariots disposés en cercle.
 69. Cette phrase fut biffée plus tard, dans le manuscrit.
 70. Le *bois connu* désigne le micocoulier (*Celtis occidentalis*).
 71. Courthouse Rock.
 72. Chimney Rock.
 73. Scott bluff : du nom d'un membre de l'American Fur Company qui, à cause de sa maladie, fut laissé dans les parages par ceux de sa brigade. L'année suivante, on trouva son squelette près de cette falaise (bluff). Scott avait fait environ 40 milles avant de mourir. Washington Irving raconte l'aventure de Scott avec force détails, en la situant vers 1820.
 74. Fort Laramie ou Fort John, construit par l'American Fur Company en 1834, à la jonction de la rivière Platte Nord et de la rivière Laramie, au nord-ouest de la ville actuelle de Cheyenne, Wyoming. Cet endroit constituait véritablement, depuis le Missouri, la première halte des voyageurs de l'Orégon, juste avant de s'engager dans les montagnes. James Bourdeau, à l'emploi de l'American Fur Company, était le chef du Fort en 1847; Eugène Montalan y était commis. Les fils Bourdeau et Montalan furent baptisés par l'abbé Brouillet cette année-là.
 75. L'entrée du 3 juin 1847 correspond à la page 70 du manuscrit.
 76. Ou plutôt 908 wagons. L'évêque Blanchet a oublié de compter les 43 wagons de sa propre compagnie. Les nouveaux immigrants de l'Orégon sont évalués à environ 4000 pour l'année 1847.
 77. Les familles Donner et Reed, par exemple, quittèrent l'Illinois pour la Californie en mai 1846. Rendue à la Sierra Nevada (Donner Pass) en octobre, la compagnie, composée de 87 personnes, ne put continuer. Au printemps suivant, on ne trouva plus que 30 survivants.
 78. Joseph Thibault, un Canadien-français, fermier de Cowlitz pour le compte de la H.B.C. depuis environ 1840.
 79. James Bridger, guide et trappeur, fonda le Fort Bridger, sur la rivière Verte.

80. Independence Rock, ainsi nommé parce qu'un groupe de chasseurs y célébra l'indépendance américaine de façon mémorable, un certain 4 juillet. Les émigrants avaient l'habitude d'inscrire leur nom sur ce rocher en passant. C'était là l'entrée des Montagnes de Roches.
81. Ferdinand Labrie, serviteur des missionnaires.
82. François-Norbert Blanchet (1795-1883), premier missionnaire catholique en Orégon, en 1838. Était revenu se faire sacrer évêque à Montréal en 1845, après avoir voyagé par le cap Horn. Parti ensuite pour l'Europe, François-Norbert Blanchet plaida la cause de l'Orégon à Rome ; il obtint en 1846 deux autres évêchés : ceux de Walla-Walla et de l'île de Vancouver. Le premier échut à son frère Augustin-Magloire Blanchet ; l'autre, à son compagnon de 1838, Modeste Demers. En juillet 1847, l'archevêque Blanchet était en route pour son diocèse par voie de mer, emmenant avec lui une colonie de missionnaires ; il ne sera en Orégon qu'à la fin d'août.
83. Fort Bridger : cf Note 79. Le Fort Bridger fut établi en 1843. Avec le Fort Laramie, cet endroit constituait une halte absolument nécessaire où on voyait à la réparation des wagons et à l'approvisionnement des caravanes.
84. Gens libres, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas employés par une Compagnie de traite. Ils peuvent ainsi librement vendre le produit de leur chasse au plus offrant.
85. Richard Grant, chef du Fort Hall.
86. L'évêque écrit par erreur *Richard*.
87. Depuis 1818-1819, les États-Unis avaient signé un traité avec l'Angleterre et l'Espagne, fixant la frontière "mexicaine" à environ 250 km à l'est du fleuve Colorado. Les États de l'Ouest n'étant pas encore constitués en 1847, l'appellation "Californie" désignait souvent tout le territoire espagnol au sud de l'Orégon, jusqu'au Colorado vers l'est.
88. En l'honneur de Joseph Portneuf, premier trappeur à s'y établir au début du siècle.
89. Fort Hall, construit lors de la deuxième expédition de N.J. Wyeth en 1834, sur la rive sud de la rivière Serpent, à quelques milles de l'embouchure de la Portneuf. Wyeth vendit le fort à la H.B.C. C'est à partir de cet endroit que l'évêque Blanchet, en compagnie du Père Ricard et de Georges Blanchet, O.M.I., du diacre Rousseau, et de quelques membres de la H.B.C. prit les devants à cheval, pour arriver plus vite au Fort Walla-Walla, alors que l'abbé Brouillet continuait le voyage avec les chariots.
90. Chute canadienne : Twin Falls.

-
91. Carotte à Moreau : la cicutaire maculée (*Cicuta maculata*), vulgairement appelée carotte à Moreau, ressemble à la carotte cultivée, mais croît à l'état sauvage et contient un poison mortel.
 92. Le mont Camas donna son nom au bulbe qui poussait en ces contrées. "La camasse est un oignon très recherché par les Sauvages, qui le mangent après l'avoir fait passer au feu. Ils en font aussi un pain, que je trouve excellent et qui est très nourrissant" (AAQ, 36 CN, 2 : 179 b, A.M.A. Blanchet à Célestin Gauvreau, Lettre VI, 16 janvier 1849).
 93. Ce nom est disparu aujourd'hui.
 94. Quand la brigade du capitaine Bonneville arriva en ces parages en 1833, ce dernier s'écria : "Les bois ! Regardez les bois !" d'où le nom de Boisé donné à la rivière, plus tard, au Fort. Aujourd'hui, Boisé est la capitale de l'Idaho.
 95. Fort Boisé, établi en 1834 par la H.B.C., construit par Thomas McKay. là 300 pas de la riv. Serpent que nous ne devons plus revoir.
 96. Le chiffre 25 est biffé dans la manuscrit.
 97. Selon Wyeth, "Tarbabo" en langue shoshone signifie : *homme blanc*.
 98. La Powder River tire son origine des bancs de sable de ses rives balayé par les vents et déposé en poussière sur ses eaux.
 99. Le Fort Walla-Walla, appelé d'abord Fort Nez-Percés, d'après les Indiens du même nom, fut construit en 1818 par la Compagnie du Nord-Ouest. Quand cette Compagnie fusionna avec la H.B.C., le fort prit le nom de Walla-Walla, du nom d'une autre tribu indienne. L'évêque Blanchet connut le troisième fort, construit en briques, après l'incendie du fort de bois en 1842.
 100. William B. McBean (1790-1872) était né à Montréal. Chef du Fort Walla-Walla depuis deux ans quand l'évêque y arriva. Devint plus tard maître d'école de Frenchtown (Walla-Walla).
 101. Jeanne Boucher, épouse de McBean, était fille de Baptiste Boucher et Nancy McDougal. La vie de Baptiste Boucher fut étroitement mêlée à celle de la Compagnie du Nord-Ouest en Colombie.
 102. Le Père Joseph Joset S.J. (1810-1900), né en Suisse, fut recruté par le P. De Smet comme missionnaire chez les Cœurs-d'Alêne.
 103. L'étymologie de Walla-Walla est *wana*, rivière. La répétition du mot formant un diminutif, Walla-Walla signifie donc *petite rivière*.
 104. Le Rapide du Prêtre : là où vivait Sowapso, chef de la tribu des Winahpams qui, bien avant l'arrivée des prêtres dans l'Ouest, prophétisa leur venue.

105. Peter Skene Ogden (1794-1854), né au Québec, fut un des piliers de la H.B.C. dans le Nord-Ouest. Il est mort à Oregon City. Il était le frère de Charles-Richard, procureur général du Bas-Canada, qui emprisonna le curé Blanchet en 1837.
106. Pierre-Chrysologue Pambrun, d'origine québécoise, fut en charge du fort à partir de 1839.
107. Embouffeté : embouveté. Litt. : préparé avec un bouvet.
108. La vallée de Wallamette, en Orégon, baignée par la rivière Wallamette, est une région fertile d'Orégon où s'établirent d'abord quelques Canadiens-français amenés et engagés par la H.B.C. Le jeune F.-N. Blanchet y fit son premier missionnariat.
109. Marcus Whitman (1802-1847), docteur et missionnaire presbytérien qui partit pour l'Orégon en compagnie du révérend H. Spalding. La femme de Whitman, Narcissa, fut la première femme blanche du Nord-Ouest. La statue du Dr Whitman est au capitol de l'Olympia WA.
110. Cette phrase, en marge dans le manuscrit, fut rajoutée plus tard. L'échelle catholique fut une invention de l'abbé F.-N. Blanchet en 1839, pour mieux enseigner l'histoire de l'Eglise aux Indiens.
111. Henry Maxwell, officier de la H.B.C.
112. J. M. Stanley (1814-1872) : artiste américain né à New-York. En 1847, il fit plusieurs portraits d'Indiens du fleuve Columbia.
113. En 1834, les missions de San Francisco et de San Diego (Santiago) furent fermées par le gouvernement mexicain. Le mouvement de "libéralisme" qui succéda à l'indépendance ne fut pas tendre envers le catholicisme.
114. Thomas McKay (1796-1849), un Métis employé de la H.B.C. qui se convertira au catholicisme. Voir le 7 novembre.
115. Canassissi, chef des Wasco, sur le Columbia.
116. Jean Nobili (1812-1856) et Anthony Gætz (1813-1882) étaient deux Jésuites. En 1847, ces missionnaires dirigeaient une mission au lac Okanagan. Ils partiront plus tard pour la Californie.
117. D : diacre.
118. Norway House ou rivière au Brochet, au nord du lac Winnipeg, Manitoba, était un arrêt important de la H.B.C. pour les voyageurs de l'Ouest. F.-N. Blanchet y avait passé plusieurs jours en 1838.

-
119. Joseph-Norbert Provencher (1787-1853), évêque missionnaire à la Rivière-Rouge, Manitoba. évêque de Juliopolis de 1822 à 1847 ; évêque de St-Boniface de 1847 à 1853, paroisse qu'il avait fondée.
 120. Voir le 13 septembre 1847.
 121. Les entrées des 30 et 29 novembre, au Journal de l'évêque, furent ajoutées quand l'évêque Blanchet apprit la nouvelle du massacre, soit le 2 décembre.
 122. Le manuscrit ne donne pas le nombre de morts pour les camps de Tawatoé et de Kamaspelo.
 123. Cette phrase est en marge dans le manuscrit.
 124. Le texte original dit : « Depuis l'arrivée des Missionnaires sont arrivés sur l'Youmatillam, le tems a été assez doux. »
 125. Jœ Lewis, un Métis que le Dr Whitman avait aidé en 1847, et qui répandit, avant et après le massacre, les rumeurs d'empoisonnement.
 126. Elijah Hedding, fils du chef Pio Pio Moxmox, tué en Californie en 1844.
 127. James Douglas, associé de P.S. Ogden au Fort Vancouver. Il deviendra le gouverneur de la Colombie-Britannique, après avoir dirigé les opérations de la H.B.C. sur l'île de Vancouver.
 128. Modeste Demers (1809-1871), né au Québec, sacré évêque par l'Archevêque Blanchet le 30 novembre 1847. Il avait fait le trajet avec ce dernier depuis la Rivière-Rouge jusqu'au fleuve Columbia, en 1838. Mgr Demers fut le premier évêque de l'île de Vancouver (diocèse de Victoria).
 129. La lettre de H. Spalding, missionnaire captif chez les Nez-Percés, datée du 10 décembre 1847, et adressée "To the Bishop of Walla Walla or either of the Catholic Priests", demandait aux Américains de ne pas déclencher la guerre. Spalding demandait également de faire parvenir sa lettre au gouverneur Abernethy.
 130. Au lieu du mot "meurtriers", Blanchet avait d'abord écrit "chefs".
 131. Jean-Baptiste-Zacharie Bolduc (1818-1889), né au Québec ; fit le voyage d'Orégon en 1841-1842 par le Cap Horn, en compagnie de l'abbé Antoine Langlois. Fut le premier prêtre à se rendre sur l'île de Vancouver en 1843. Curé de Wallamette de 1844 à 1850, année où il quitta l'Orégon pour revenir au Québec. Bolduc publia en 1843 *Mission de la Colombie*, à l'Imprimerie de J.-B. Fréchette père, à Québec.
 132. Cette église, construite en 1846, est encore bien solidement en place à Saint-Paul, Ore. Le total de 53 000 briques serait plus réaliste que celui de 530 000. Pourtant le prix de l'édifice, à 11 \$ du mille, ne serait plus que de 583\$, alors que 5830 \$ seraient plus près de la vérité.

133. Michaël Accolti, S.J. (1807-1878), né en Italie, fondateur des Jésuites en Californie (1849).
134. La réunion des trois évêques au Wallamet fut une occasion de tenir là un premier concile. Sept autres prêtres y prirent part. Les évêques demandèrent à Rome la suppression du diocèse de Walla-Walla, et la création du diocèse de Nesqualy.
135. La lettre de l'abbé Brouillet du 2 mars 1848 relate tout ce qui s'est passé depuis l'arrivée des missionnaires à Walla-Walla et le massacre des Américains par les Cayouses à Waiilatpu.
136. Le *Vancouver*, un bâtiment appartenant à la H.B.C., fit naufrage le 8 mai 1848, en essayant d'entrer dans le Columbia. La terrible barre, si difficile à franchir, même aujourd'hui, constitue un obstacle changeant et imprévisible. L'archevêque perdit ce jour-là des machines agricoles et quantité de biens destinés à son diocèse : une perte de plusieurs milliers de dollars.
137. Le major Henry A.G. Lee (1818-1851), chef des volontaires américains contre les Cayouses.
138. *The Oregon American and Evangelical Unionist*, journal édité par Griffin à Oregon City et qui contient, en 1848-49, les accusations fielleuses du Rev. H. Spalding contre les missionnaires catholiques et la H.B.C.
139. Le manuscrit ne contient que les trois premières lettres du mot.
140. Joseph Menetrey, S.J. (1812-1891), né en Suisse, missionnaire au Wallamet puis au Montana.
141. Le Dr John McLoughlin quitta le Fort Vancouver en 1846 pour Oregon City.
142. La mission de Saint-Pierre-des-Dalles ou Waskapom fut fondée par l'évêque Blanchet, à la limite occidentale de son diocèse, après que la guerre l'eut forcé à quitter Walla-Walla. En 1850, cette mission est abandonnée pour le Fort Vancouver, en face de Portland. Ce sera là le siège du diocèse de Nesqualy.
143. Sœur Gamelin (veuve Emélie Tavernier), fondatrice des Sœurs de la Providence à Montréal, en 1843. L'évêque Blanchet avait fait sa connaissance alors qu'il était en prison avec les Patriotes en 1838. La veuve Tavernier apportait nourriture et réconfort aux prisonniers. Il paraît que par la suite l'abbé Blanchet répétait souvent à cette brave dame : « Vous n'êtes pas plus faite pour être sœur que moi évêque ! »

144. Louis-Marie-Jérôme Brunelle (1828-1854), fils de François-Xavier Brunelle et d'Émélie Dambourgès ; ordonné prêtre aux Trois-Rivières en 1850. Il ne partit jamais pour l'Orégon.
145. Le père H. Lampfrit, O.M.I., de France, missionnaire dans le diocèse de Mgr Demers. Son comportement scandaleux l'obligea à fuir (avec une jeune Indienne) en Californie en 1853. Vilipendé, pourchassé de tous côtés, il regagna la France où il se fit moine pour sauver son âme.
146. Selon l'évêque, Wasko signifie *dalles*.
147. Les *Rapports sur les Missions du Diocèse de Québec*, édités à Québec chez A. Côté, contenaient les récits des missionnaires québécois. Épopée mystique et merveilleuse. L'évêque y enverra quelques lignes de son Journal d'Orégon, retouchées, un peu moins rudes que celles de l'original, qui paraîtront en avril 1849 et mars 1851.
148. C'est la ruée vers l'or qui commença à partir de la découverte de la première pépite à Sacramento Ca, en janvier 1848. En 1852, l'archevêque Blanchet écrivit à Mgr Bourget : « Les malheureuses mines ont changé la face de notre bel Orégon ».
149. Louis-Désiré Maigret (1804-1882), né en France, évêque des Iles Hawaii.
150. Joseph Lane, premier gouverneur du Territoire d'Orégon.
151. 1848.
152. Pulalé hélélé : expression chinook signifiant « campement de sable ». Aujourd'hui : Champoeg.
153. Saint-Louis des Grandes Prairies, près de Saint-Paul, Ore.
154. Navette : petit réservoir en forme de navire (navis) pour contenir l'encens.
155. Puebla : San Francisco.
156. Le manuscrit ne contient aucun nom.
157. Les deux frères Blanchet souffriront de malaria ou paludisme. L'évêque de Walla-Walla semble avoir été atteint des fièvres tierces.
158. *Ordo perpetuus divini Officii* : petit livre en latin qui donne des consignes quotidiennes sur le rituel et les lectures du bréviaire. L'Ordo reçu devait être celui de 1834. « Sa Grandeur désirerait d'avoir un Ordo [...] plus récent que 1834 ». (Lettre de J.-O. Bayard, secrétaire de Mgr Blanchet, au chanoine Paré, le 3 mai 1855).
159. Les cinq Indiens, condamnés à mort, furent tous pendus sur la place publique, à Oregon City, le 3 juin 1850.

160. Alessandro Barnabo (1801-1874) : à Rome, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, puis cardinal-préfet de la même Congrégation en 1856.
161. Mgr Blanchet, nommé évêque de Nesqually, quitta les Dalles à la fin de septembre 1850 pour s'établir au Fort Vancouver, dans le futur Territoire de Washington. Le diocèse de Walla-Walla fut alors supprimé.
162. En souvenir de la cathédrale de Saint-Jacques à Montréal.
163. *La maison de Dieu et la porte du Ciel.*
164. François-Xavier Blanchet (1835-1906), neveu de l'évêque, fils de Hubert Blanchet et de Julie Prévost, futur missionnaire de Jacksonville en Orégon.
165. Louis Blanchet (1784-1849), frère aîné d'A.-M.-A. Blanchet ; époux de Louise Gosselin, fille du notaire ; il avait répondu pour son jeune frère Augustin-Magloire, lors de la signature du *titre clérical* en 1819.

BIBLIOGRAPHIE

- BAGLEY, (Clarence B.). *Early Catholic Missions in Old Oregon*, Vol. 1, containing *Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon during the First Forty Years (1838-1878)*, by F.N. Blanchet, etc., Seattle, Lowman & Hanford Company, 1932.
- BLANCHET, (François-Norbert). *Historical Notes on the Pacific Coast*, Portland, The Catholic Sentinel, July 19th 1880.
- BLANCHET, (François-Norbert). *Mémoire sur l'Importance et la Nécessité de l'Établissement d'une Province Ecclésiastique dans l'Orégon*, Rome, avril 1846.
- BLANCHET, (François-Norbert). *Notes and Reminiscences of Early Times in Oregon*, Seattle Archdiocesan Archives, 1883 ; Ferndale, 1910.
- [BLANCHET, François-Norbert], *Notice sur le Territoire et sur la Mission de l'Orégon*, Bruxelles, Bureau de Publication de la Bibliothèque d'éducation, 1847.
- [BLANCHET, François-Xavier], *Dix ans sur la Côte du Pacifique*, Québec, Léger Brousseau, 1873.
- BOLDUC, (J.-B.-Z.). *Mission de la Colombie*, Québec, de l'Imprimerie de J.-B. Fréchette père, [1843].
- BROUILLET, (J.-B.-A.). *Authentic Account of the Murder of Dr. Whitman*, 2nd ed., Portland, 1869.
- BROUILLET, (J.-B.-A.). *Protestantism in Oregon, Account of the Murder of Dr. Whitman*, New York, 1853.
- DEMERS, (Modeste). *Notice sur l'établissement de la Province ecclésiastique de l'Orégon*, Bruxelles, 1867.
- DE SMET, (P.-J.). *Voyages dans l'Amérique Septentrionale*, Orégon, 3^e édition, Bruxelles-Paris, Closson & Repos, 1874.
- KOWRACH, (Edward J.). *Journal of a Catholic Bishop on the Oregon Trail*, Fairfield Wa, Ye Galleon Press, 1978.

-
- LYONS, (Letitia Mary). *Francis Norbert Blanchet and the Founding of the Oregon Missions*, Washington DC, The Catholic University of America Press, 1940.
- NICHOLS, (M. Leona). *The Mantle of Elias, The Story of Fathers Blanchet and Demers in Early Oregon*, Portland, Binfords & Mort, Publishers, 1941.
- ROUSSEAU, (Jacques). *Portage de l'Orégon (Oregon Trail)*, Montréal, Les Cahiers des Dix, no 30, 1965.
- SCHOENBERG, (Wilfrid P., S.J.). *A History of the Catholic Church in the Pacific Northwest 1743-1983*, Washington DC, The Pastoral Press, 1987.
- THOMPSON, (Erwin N.). *Shallow Grave at Waiilatpu : The Sagers' West*, Oregon Historical Society, 1973.
- WYETH, (Nathaniel J.). *The Journals of Captain Nathaniel J. Wyeth, 1831-1836*, Fairfield Wa, Ye Galleon Press, 1969.
- L'échelle catholique ou histoire de la religion chrétienne par siècles, suivie d'un tableau des fêtes et cérémonies de l'Église*, par M. l'abbé J.-B.-A. A., Paris, Société des Éditeurs et libraires catholiques, 1847.

Table des matières

Avant-propos.....	5
Courtes biographies des trois évêques pionniers de la province de l'Orégon	7
Première partie	
Scènes de l'histoire de l'Église catholique en Orégon (1838-1850)	11
Deuxième partie	
Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)	149
Notes	
de la première partie	141
de la deuxième partie	251
Bibliographie	265

